INSURRECTION DE NAPLES

EN 1647.

CORBEIL, impr. de CRETÉ.

Rivas, Angel Pérez de Saavedra y Ramírez de Baquedano, 3. duque de,

INSURRECTION

DE NAPLES

EN 1647

ÉTUDE HISTORIQUE

DE

DON ANGEL DE SAAVEDRA, DUC DE RIVAS,

Ambassadeur d'Espagne près S. M. le Roi des Deux-Siciles.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ESPAGNOL

Et précédé d'une Introduction

PAR

LE BARON LÉON D'HERVEY DE SAINT-DENYS.

TOME PREMIER.

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX.

1849

Par un sentiment de déférence, facile à apprécier, nous avons pensé qu'avant de livrer notre travail au public nous devions le soumettre à M. le Duc de Rivas. — Il nous a fait l'honneur de nous adresser la lettre suivante en exprimant l'intention formelle de la voir figurer en tête de ce premier volume.

Nous ne dissimulerons pas la vive satisfaction que nous avons éprouvée, en recevant d'un juge aussi éclairé cette approbation d'une telle bienveillance qu'il ne nous est pas permis d'en essayer la traduction.

Señor Baron d'Hervey-Saint-Denys,

Muy señor mio, y de mi mayor consideracion, me tomo la libertad de escribir a V. para manifestarle cuanto me lisonjeó el saber que habia tomado a su cargo el traducir al idioma frances mi historia de la Sublevacion de Nàpoles, capitaneada por Masanielo.

Nunca dudé que la traduccion favoreceria mucho al original, y despues que he visto, con sumo gusto, algunos trozos de ella, no puedo ménos de manifestar á V. mi reconocimiento.

En su precioso trabajo de V. luce un completo conocimiento de la lengua española, y la falcultad,

rara en los traductores, de conservar el estilo del texto, y hasta la vehemencia de la expresion.

Mi historia en manos de tan versado y hábil traductor gana mucho: y trasladada con tanta exactitud é inteligencia al idioma que es hoy el del universo ilustrado, adquirirá una extension que no podia yo esperar, debiendo á su pluma de V. el que sea en todo él conocida ventajosamente.

Al darle á V. las mas expresivas gracias por tan importante servicio, aprovecho esta ocasion de ofrecerme..... etc.

EL DUQUE DE RIVAS.

Nápoles, 15 de Marzo de 1849.

INTRODUCTION.

Vers le milieu du dix-septième siècle, on vit éclater *une des* plus violentes tempêtes politiques dont l'Europe ait été battue. Le Portugal avait secoué la domination espagnole et rétabli la maison de Bragance; la Catalogne s'était soulevée pour défendre ses priviléges et venait de se donner à la France; l'Angleterre, menée par les indépendants, envoyait Charles I[er] à l'échafaud et mettait Cromwell à Windsor; l'orage républicain de la fronde grondait déjà sourdement dans les vieilles salles du palais et agitait les chaînes des barricades de Paris. Le feu des dissensions civiles couvait sous le

calme menaçant du Milanais. La guerre de Flandre vidait de plus en plus le trésor espagnol, et celle que la France avait déclarée à l'Espagne au sujet de Mantoue se poursuivait avec acharnement dans les Pays-Bas, le Roussillon, et sur les côtes occidentales et septentrionales de l'Italie, lorsque l'insurrection, dite de Masaniello, fit explosion à Naples. Le récit de ce soulèvement populaire se trouve aujourd'hui, grâce au jeu bizarre des événements, être en quelque sorte une œuvre de circonstance. On y voit les mêmes causes amener constamment les mêmes effets; l'insurrection commencer par les plus belles protestations de désintéressement et de générosité, et finir par le pillage et l'assassinat. La popularité des chefs du mouvement ne dure qu'un jour : le flot qui les porte au pouvoir les en précipite l'instant d'après, comme ces empereurs de la décadence pour lesquels la pourpre était un linceul.

En comparant les pages de cette histoire à celles de notre histoire contemporaine, on reconnaît combien les hommes de tous les siècles se ressemblent, combien sont mensongers et vides ces grands mots d'ère nouvelle et de monde rajeuni. Les rapprochements sont si frappants avec les événements du jour, qu'on serait tenté de croire que le duc de Rivas, en écrivant son livre, *prêtait* l'oreille aux bruits de nos rues, si l'on ne savait que le premier volume avait déjà paru avant cette année fatale qui devait, après Paris, agiter l'Europe entière et déchaîner de nouveau sur cette malheureuse Italie, en 1848, tous les fléaux de 1647.

La constance et l'inébranlable fermeté de ces Castillans qui, sans se laisser effrayer par l'ouragan populaire, attendent impassibles que sa fureur s'épuise, pourraient fournir aussi le sujet de méditations salutaires à ces gouvernements toujours prêts à fuir devant le danger.

Un tel événement ne pouvait manquer d'historiens; l'un des premiers fut Alessandro Giraffi, qui publia à Venise, sous un nom supposé, un journal détaillé des événements accomplis durant la domination du célèbre chef populaire. On ne connaît cet auteur que par son style; mais il suffit de le lire pour s'apercevoir qu'il était plébéien. Son enthousiasme va jusqu'à l'extase lorsqu'il raconte les hauts faits de son héros. Néanmoins, il est loin d'approuver ses cruautés, et s'exprime toujours avec respect en parlant du vice-roi. Acteur et témoin de toutes les scènes qu'il raconte, son principal mérite est d'avoir soigneusement noté, le soir même, ce qui s'était passé dans le jour.

Raphaël de Turris, également contemporain, imprima, à Genève, une *histoire de l'insurrection de Naples*, écrite dans un latin tourmenté, rempli de phrases boursouflées et de longs discours qui entravent la narration. Il n'est pas moins pro-

digue de sentences et de longues considérations; mais il expose clairement les faits, les classe avec ordre, et s'il oublie souvent des événements d'une assez grande importance, il n'avance du moins rien dont il ne soit sûr.

Mieux placé que les précédents pour apprécier les faits, à raison de son emploi de secrétaire de l'un des sédiles de la ville de Naples, Tommaso de Santis a conservé une foule de détails précieux et révélé les causes secrètes de presque tous les événements secondaires. Son extrême bonne foi et la prolixité avec laquelle il raconte, le rendent très-précieux à consulter et donnent beaucoup d'autorité à ce qu'il affirme.

A ces auteurs, qui firent imprimer leurs ouvrages, il faut ajouter deux manuscrits précieux: celui d'Agnello della Porta, et celui du mestre de camp Capecelatro.

Enfin, le comte de Modène, lieutenant et conseiller du duc de Guise, écrivain aussi élégant

que bien instruit, a laissé une *Histoire des révolutions de la ville de Naples*, qui offre le plus haut intérêt, par rapport surtout à la dernière phase de la rébellion, durant laquelle Henry de Lorraine dirigea le mouvement. Le comte de Modène avait préparé l'expédition; il en fut un des principaux acteurs, il n'omet rien de ce qu'il a su et répand le plus vif intérêt sur ses récits.

Mais vit-on jamais une histoire exposée avec impartialité par ceux qui furent appelés à y jouer un rôle actif?

Le gentilhomme français, ennemi naturel, adversaire passionné peut-être, et prisonnier des Espagnols, pouvait-il mettre moins de prévention dans son récit, que le noble napolitain, ou l'homme du peuple aveugle et enthousiaste instrument des chefs de parti? Pour que nous puissions juger bien l'insurrection de Naples de 1647, il fallait qu'un auteur moderne, habitué à apprécier de haut les hommes et les choses, en

écrivît l'histoire. Nommer le duc de Rivas, c'est dire le mérite de l'œuvre et l'impartialité qui le relève.

Don Angel de Saavedra, qui tire son origine de l'une des plus anciennes et des plus illustres maisons d'Espagne, se fit connaître comme officier avant de se faire connaître comme écrivain; encore adolescent, il inaugurait brillamment sa carrière militaire dans la guerre de l'indépendance, où il reçut onze blessures et devint colonel d'état-major. Ses premiers écrits furent consacrés aux premières impressions de sa vie. Il rédigea pendant le siége de Cadix le *Periodico militar*, où parurent en 1810, 1811 et 1812, des articles d'une grande portée. Ce ne fut qu'en 1813 qu'il prouva combien son talent était loin de se borner au style précis de la polémique, en lançant un volume de poésies dont le succès présagea dès lors sa future célébrité.

A la paix Don Angel se retira à Séville sa pa-

trie, et fit représenter dans cette ancienne capitale des rois maures la tragédie d'*Aliatar* que les souvenirs de l'Alhambra lui avaient sans doute inspirée, et qui fut applaudie avec enthousiasme. *Ataulfo*, *Doña Blanca, le duc d'Aquitaine* et *Malek-Adel* suivirent bientôt, sans le démentir, cet heureux et brillant début.

Écrivant avec une facilité merveilleuse et n'ayant qu'à laisser courir sa plume pour réussir dans tous les genres, l'auteur d'Aliatar ne s'était pas tellement laissé absorber par ses travaux du théâtre qu'il n'eût trouvé des heures d'inspirations poétiques : deux volumes de pièces détachées furent livrés au public en 1820.

La haute réputation qu'il s'était acquise ne pouvait manquer d'appeler l'attention de ses compatriotes. Aux élections de 1821, la province de Cordoue le choisit pour son député aux cortès; et, justifiant pleinement la confiance de ceux qui l'avaient nommé, il se montra comme ora-

teur et homme d'État ce qu'il avait été comme journaliste et comme poëte; on l'écoutait avec un intérêt profond, et plusieurs de ses discours eurent un grand retentissement. Ce fut alors que, sous l'influence de ses préoccupations politiques, il produisit sa tragédie de *Lanuza,* où le mérite littéraire s'unissait au plus vif intérêt d'actualité. Jouée d'abord à Madrid, elle s'empara bientôt de tous les théâtres d'Espagne, et recueillit partout les applaudissements des gens de goût, en même temps que ceux de la foule passionnée.

Les événements de 1823 forcèrent le poëte espagnol à quitter la patrie de Caldéron. Émigré à Londres, puis à Malte, il écrivit dans cette île les poëmes de la *Florinda* et d'*El moro expósito*, puis un volume de poésies légères. Son génie indépendant déployant ensuite librement ses ailes, il franchit les bornes classiques dont il n'avait pas encore osé sortir. C'est alors qu'il devint lui-même, et qu'il entra dans cette voie

nouvelle qui devait bientôt enrichir la scène espagnole du drame intitulé *Don Alvaro* ou *la Force de la Destinée,* admirable innovation considérée au delà des Pyrénées comme le chef-d'œuvre de l'art dramatique moderne.

Don Alvaro ne fut représenté qu'au retour de l'auteur à Madrid, et seulement après une comédie pleine de verve et d'originalité, *Tanto vales cuanto tienes.* A cette époque, Don Angel de Saavedra était devenu duc de Rivas, par la mort de son frère aîné, mort sans postérité; ce titre lui ouvrit les portes du sénat. Il y siégeait à peine que la couronne ayant à nommer un vice-président de la première chambre du royaume n'hésita pas à le choisir.

Ministre de l'intérieur en 1836, il eut en main les grands intérêts politiques de son pays jusqu'en 1840, époque à laquelle il voulut se retirer des affaires publiques, et retourner à Séville, son pays natal. Il avait besoin de repos;

mais ce repos n'excluait point pour lui les travaux littéraires. Il écrivit donc *los Solaces de un prisoniero* (les passe-temps d'un prisonnier); *el Crisol de la lealtad* (le creuset de la loyauté), la *Morisca de Alajuar,* drames qui se succédèrent rapidement et qui firent fureur; puis, la retraite ramenant toujours l'infatigable auteur à ses penchants poétiques, il publia bientôt *el Desengaño en un sueño,* (l'erreur dissipée en songe), œuvre étincelante de poésie.

Cette retraite ne fut pas longue: en 1843 le gouvernement fit appel à son patriotisme. Son esprit conciliant, et son éloquence persuasive devenaient nécessaires; il fut alcade de Madrid au milieu des circonstances les plus difficiles, et ne quitta ce poste, en 1844, que pour aller représenter l'Espagne à Naples, en qualité de ministère plénipotentiaire. La situation de ce pays était alors des plus graves; et lorsque la constitution y fut proclamée, le gouvernement espa-

gnol crut devoir reconnaître les services de son représentant : il lui donna le titre d'ambassadeur.

En débarquant dans la ville de saint Janvier, en parcourant les rues et les places qui avaient été le théâtre du drame terrible de Masaniello, de ce drame si rempli de scènes palpitantes et d'enseignements historiques d'une haute valeur, l'imagination du poëte et l'attention de l'homme d'Etat furent vivement frappées. Le duc de Rivas se promit d'étudier ces vieilles pages de l'histoire et de faire un article de revue avec les documents nouveaux qu'il aurait recueillis. Mais à mesure qu'il avançait dans ses recherches, à mesure qu'il feuilletait les auteurs contemporains, qu'il explorait les archives dont sa position diplomatique lui ouvrait les cartons les plus mystérieux, que les antiquaires et les collectionneurs s'empressaient de lui apporter les manuscrits et les autographes, il voyait l'horizon s'étendre devant lui et il se sentait entraîné dans un champ

plus vaste. Il s'aperçut d'ailleurs que la figure de Masaniello, son règne si court, si pittoresque, et sa chute rapide ne formaient qu'un épisode de la grande secousse dont le chef populaire n'avait été que l'un des moteurs, et qui se prolongea longtemps après sa mort, comme elle s'était préparée longtemps avant sa grandeur éphémère.

Prendre de loin les causes qui amenèrent le royaume de Naples à de si désastreuses commotions, les résumer nettement, les apprécier avec justesse, et montrer plus tard les suites de l'influence de Masaniello après avoir peint la période insurrectionnelle sous les plus vives couleurs; comparer tous les écrivains de l'époque, faire jaillir la vérité du chaos de ces traditions passionnées et contradictoires.

Écrire, enfin, avec la minutieuse exactitude de l'historien et l'élégance du poëte: voilà la tâche que s'imposait le duc de Rivas, en prenant la plume, et qu'il a remplie avec son bonheur ordi-

naire. En présence d'une telle œuvre, les devoirs du traducteur étaient difficiles et impérieux ; aussi comptons-nous sur l'indulgence du public pour une copie que nous nous sommes efforcé de rendre le moins indigne possible du modèle.

Et maintenant nous laissons l'historien raconter lui-même les événements, en finissant pour notre compte par cette réflexion du meilleur commentateur de Montaigne (1) :

« Il est bien aisé d'inspirer à n'importe quel « peuple, du mépris pour ses anciennes obser- « vances ; nul n'en forma le projet qui n'en vînt à « bout. Mais de mettre un meilleur état de choses « à la place de celui qu'on a ruiné, c'est en cela « qu'on voit échouer les efforts des insensés qui « ne craignent pas d'entreprendre. »

(1) Etienne Catalan (*Études sur Montaigne*).

LIVRE PREMIER.

MASANIELLO.

LIVRE PREMIER.

MASANIELLO.

CHAPITRE PREMIER.

Les glorieuses campagnes du grand capitaine Gonzalve de Cordoue avaient à peine assuré la possession du royaume de Naples, aux couronnes déjà réunies de Castille et d'Aragon, qu'on vit apparaître des symptômes hostiles à la domination espagnole, préférée cependant par les Napolitains à celle des Français. Du vivant même de Ferdinand le Catholique, et peu après le voyage que fit ce prince en Italie,

la cherté des vivres et le poids des impôts excitèrent quelques émeutes; le comte de Ribagorza était alors vice-roi. En 1510 son successeur don Raymundo de Cardona souleva tout le royaume, en voulant y introduire l'inquisition. Enfin, au commencement du règne de Charles-Quint, l'expédition de Lautrec, malgré son peu de succès, laissa de dangereuses semences de haines qui devaient germer un jour sur ce sol ardent. Sous le fameux vice-roi don Pedro de Tolède, marquis de Villa-Franca, l'irritation de la noblesse, furieuse qu'on touchât à ses priviléges, et le mécontentement du peuple que la disette poussait à la révolte, prirent un caractère si menaçant que l'empereur dut passer à Naples, au retour de son expédition d'Afrique; sa présence fut d'autant plus agréable à ses nouveaux sujets, qu'il accorda divers priviléges au royaume et à la capitale en particulier; mais au commencement de 1548, une nouvelle tentative faite pour établir l'inquisition, occasionna des troubles sérieux, et un conflit entre les Napolitains et les Espagnols, qui coûta la vie à plus de trois cents personnes. Ce fut pour l'inflexible vice-roi une occasion de déployer son opiniâtre volonté; mais il dut

pourtant renoncer à l'établissement de l'odieux tribunal.

Au marquis de Tolède succède le duc d'Osuna, en 1581 ; les nobles réclament avec arrogance leurs droits abolis, et le peuple se soulève contre l'augmentation des impôts, qui vient se joindre à la disette. Les esprits s'aigrissent de plus en plus pendant la vice-royauté du comte de Miranda ; puis, durant celle du comte de Lémos, en 1600, on voit éclater de violentes *agitations*, *excitées* par certaines doctrines nouvelles que prêche un frère turbulent nommé Campanella. Entouré de nombreux partisans, il était parvenu à traiter avec les Turcs, leur offrant, s'ils venaient le soutenir, de leur faciliter sur la côte l'occupation de plusieurs forteresses. En 1603, le comte de Lémos cède la place au comte de Benavente ; la misère publique est à son comble, l'altération de la monnaie cause de nouveaux troubles, la popularité du second duc d'Osuna vient se briser contre le mécontentement et l'agitation universels. Rappelé précipitamment en Espagne, le duc laisse ce commandement au cardinal Borgia, qui ne peut prendre possession de la vice-royauté qu'après plusieurs jours de lutte vio-

lente. Enfin sous le règne de Philippe IV, le cardinal Zapata et le duc d'Albe, successivement nommés à la vice-royauté de Naples, vivent dans de continuelles alarmes au milieu d'une population agitée par l'accroissement des impôts, le manque de pain, et le discrédit des monnaies. Le comte de Monterey d'abord, et plus tard le duc de Médina de las Torres, étouffent sous une répression énergique des conspirations formidables, ourdies dans le but de livrer le royaume aux Français.

Ces avertissements réitérés devaient faire sentir au gouvernement espagnol la nécessité, ou d'entretenir toujours des forces suffisantes dans ce royaume turbulent si accessible aux influences étrangères, ou de le régir avec tant de justice et de douceur qu'il trouvât de l'avantage à demeurer soumis au suzerain. Ce dernier parti eût été le plus facile comme le plus utile, et en même temps, le plus juste, puisque Naples, loin de témoigner de l'antipathie pour l'Espagne, l'aidait au contraire loyalement de son sang et de ses trésors dans ses entreprises extravagantes. Mais les rois catholiques, ou pour mieux dire leurs favoris, et les délégués qu'ils envoyaient à Naples, au lieu de l'un

de ces systêmes de gouvernement, choisirent celui de diviser les esprits, en semant, d'abord la défiance, ensuite la haine entre le peuple et la noblesse, afin que, le manque d'accord empêchant toute résistance sérieuse, on parvînt plus aisément à opprimer et à exploiter le pays conquis. Aussi la domination des vice-rois devint tellement funeste à ces riches et magnifiques contrées, que l'on y conserve encore aujourd'hui le souvenir de leur arbitraire et de leur *insatiable soif d'or.*

De temps immémorial le royaume de Naples jouissait, comme garantie nationale, d'un parlement composé des barons ayant fief, et des députés de certaines villes et corporations ecclésiastiques, lequel, bien qu'il n'eût point de forme constante, ni de périodicité régulière, se réunissait souvent sur la convocation du souverain ou de ses lieutenants; mais ce corps respectable, sans le bon vouloir duquel on ne pouvait charger le pays de contributions nouvelles, s'était usé sous les régimes précédents, perdant peu à peu son influence et sa valeur.

Aussi, *corrompu ou contraint* (expression du *Manifeste du peuple*), il se prêtait docilement à toutes les

exigences du pouvoir, étant peut-être le plus solide appui de la tyrannie, puisqu'il légalisait ses actes. Sort terrible des institutions les plus salutaires, lorsque, abâtardies par le temps ou les circonstances, elles perdent leur propre dignité, et oublient les intérêts qu'elles représentent !

Les principales villes du royaume étaient, en outre, administrées par une sorte de municipalité élective. Celle de la capitale se composait des députés de six *sédiles*, places, ou districts formant les divisions de la ville ; des *élus* de ces *sédiles*, et enfin des capitaines des *ottines* ou quartiers, subdivisions des *sédiles*. L'élection de cinq *sédiles* appartenait exclusivement à la noblesse ; le peuple n'exerçait plus ce droit que dans un seul, les nobles ayant accaparé le pouvoir à mesure que l'institution s'altérait.

Le *sédile* du peuple comprenait, il est vrai, la nomination des cinquante-huit capitaines d'*ottines* (sorte d'alcades de quartier) ; mais tandis que la noblesse désignait librement et directement ses *élus*, le peuple devait présenter trois membres au choix du gouvernement : celui qui était nommé de cette façon n'en prenait pas moins le titre menteur et pompeux

d'*élu du peuple,* et jouissait de certaines prérogatives assez semblables à celles de nos anciens syndics. Les députés des six *sédiles,* et les capitaines d'*ottines* présidés par les six *élus,* formaient la corporation municipale de Naples, sans le consentement de laquelle on ne pouvait ni imposer de nouvelles charges à la ville, ni créer des octrois d'aucune espèce, et qui comptait parmi ses attributions, le soin de la police, l'administration des deniers publics et celle des collèges et des hôpitaux. Ajoutons que les votes se réduisaient toujours à six, malgré le grand nombre des membres, le scrutin particulier de chaque *sédile* étant préalablement vérifié.

Cette corporation qui, bien que monstrueuse dans sa forme et embarrassante dans son action, s'était pourtant jadis dignement acquittée de ses fonctions, manquait alors d'une vie qui lui fût propre. Si quelquefois elle osait encore formuler d'énergiques protestations contre l'oppression de la ville et du royaume entier, elle n'en était pas moins devenue déjà un instrument docile dont les vice-rois se servaient pour arriver à l'accomplissement de leurs exigences avec certaine apparence de légalité.

Les Napolitains n'avaient ainsi rien à espérer des institutions protectrices léguées par leurs aïeux : le temps les avait affaiblies, la domination étrangère les avait corrompues. Abîmés sous le poids d'un joug écrasant, ils ne pouvaient ni leur rendre la vigueur primitive, ni en fonder de nouvelles mieux appropriées aux circonstances. La noblesse avait perdu toute son influence en pressurant ses vassaux, en affermant les rentes de l'État, en se montrant trop soumise aux caprices des vice-rois. Et quant au peuple, abandonné, flétri, accablé, il s'épuisait sans appui et sans direction en de vaines et impuissantes tentatives.

Le royaume de Naples marchait donc à sa ruine totale. La main du pouvoir ne s'y faisait sentir que pour pressurer, opprimer et stériliser. La sécurité publique était complétement perdue. Les côtes demeuraient continuellement exposées aux descentes des pirates barbaresques. Sur les montagnes campaient de nombreuses troupes de bandits qui, grossies de jour en jour par le besoin et le découragement général, poussaient leurs excursions dévastatrices jusque dans les villes, lorsqu'elles pouvaient y fondre à l'impro-

viste. La population diminuait sensiblement par la misère, par de continuelles levées d'hommes pour la Flandre, la Lombardie et la Catalogne, et aussi par l'émigration incessante des infortunés Napolitains, cherchant un refuge contre leurs maux jusque sur les plages turques, ainsi que l'assure un auteur contemporain.

L'agriculture dépérissait par le manque de bras, par le défaut de sûreté des campagnes, par l'accroissement des contributions; l'industrie, débilitée, ruinée, se voyait étouffée dans son berceau, et le commerce qu'épouvantaient des guerres ou des troubles sans fin, des droits et des tarifs excessifs, fuyait un pays d'où l'on avait tiré, durant les vingt dernières années, plus de cinquante mille hommes pour la guerre, et pour l'Espagne plus de quatre-vingts millions de ducats, produits de gabelles, d'octrois et d'impôts extraordinaires.

Telle était la déplorable situation de Naples, lorsqu'en 1644 l'amiral de Castille don Juan Alfonso Enriquez de Cabrera, duc de Medina de Rioseco, vint prendre possession de la vice-royauté. Gentilhomme plein d'humanité autant qu'habile politique,

il comprit tout d'abord la lassitude du pays; et tandis qu'il appliquait ses efforts à régulariser l'administration, déshonorée par le gaspillage et les détournements des officiers publics, il écrivait à la cour pour exposer la nécessité de jeter un regard de compassion sur ces peuples épuisés. Mais à Madrid, on était préoccupé de la guerre de Catalogne ; on était sous le coup de mille événements désastreux, de mille nécessités pressantes; on dédaigna les prudents avis du vice-roi; on ne lui répondit qu'en demandant formellement des hommes et de l'argent. L'amiral, contraint d'obéir aux nouvelles exigences, ayant d'ailleurs à se munir contre l'apparition d'une flotte turque dans le golfe de Tarente, à protéger Malte et à défendre Rome, se vit dans la cruelle obligation de lever encore quelques bataillons pour la Péninsule et de créer un impôt sur les farines, qui excita un vif mécontentement; mais en même temps il renouvelait bien haut ses représentations sur le danger d'exaspérer les Napolitains et sur leur manque absolu de ressources. Son zèle, sa juste prévoyance furent traités en Espagne de faiblesse et même de pusillanimité; on lui enjoignit impérieusement d'ex-

pédier de nouveaux secours. Ce fut alors que, dérangé dans ses plans, il écrivit au roi pour résigner ses pouvoirs et demander un successeur, *ne voulant pas que le beau cristal qu'on lui avait confié se brisât entre ses mains*, expression remarquable que transmettent tous les historiens du temps et qui caractérise fortement la grande figure de ce sage et loyal seigneur.

CHAPITRE II.

Don Rodrigo Ponce de Léon, duc d'Arcos, qui dans plusieurs missions importantes avait déjà fourni des gages de la dureté et de la ténacité de son caractère, fut choisi par la cour d'Espagne, pour succéder au duc de Médina et remplacer dignement ce qu'on appelait la mollesse et l'incapacité du prédécesseur. Après une longue et pénible navigation, présage des tempêtes qu'allait soulever son gouvernement, le nouveau vice-roi fit son entrée à Naples le 11 février 1646. Le jour suivant l'amiral quittait la ville, emportant les témoignages les plus expressifs de l'amour qu'il avait su inspirer aux Napolitains durant la courte période de son règne; il les laissait, il est vrai, chargés de cette lourde contribution des farines, mais personne n'avait ignoré

sa répugnance à l'établir, non plus que son vif désir d'améliorer le sort du peuple. On savait que s'il abandonnait un poste si important et si ambitionné, c'était uniquement pour ne point devenir un instrument d'oppression.

En présence de la détresse et de l'irritation universelles, le duc reconnut bientôt l'imprudence des promesses exagérées qu'il avait faites avant de quitter la Péninsule. Toutefois, pour ménager son crédit à la cour, et pour se faire bien venir du peuple qui voit toujours de mauvais œil les spéculateurs de sa misère, il s'occupa de poursuivre les contribuables retardataires et les fermiers d'impôts à découvert de sommes importantes; se flattant par ce moyen de répondre aux exigences de Madrid, sans créer de nouvelles charges.

C'était un antique usage, introduit par les vice-rois, d'affermer non-seulement la plus grande partie des revenus permanents et des contributions annuelles, mais aussi les impôts provisoires, et les octrois destinés à couvrir les services et les libéralités extraordinaires. Cette méthode procurait au gouvernement des résultats plus prompts, tout en le libérant des embar-

ras, des retards et des procédés odieux du recouvrement. Lorsqu'il ne se présentait personne pour soumissionner ces fermages, on obligeait souvent les plus riches à s'en rendre adjudicataires; si bien que ceux qui devenaient fermiers des impôts d'une façon ou d'une autre, les exigeaient sans aucune miséricorde, s'arrangeant d'ailleurs avec les commissaires et les autorités, à l'effet d'obtenir, au moyen d'une partie de la somme payée immédiatement et comme par anticipation, des remises et des délais pour le versement de la totalité (1). Ce fut donc sur les adjudicataires fortement endettés par de semblables marchés, que le vice-roi fit peser une sévérité inexorable, et en cela il fut généralement approuvé, la justice étant de son côté. Il voulut réprimer également la contrebande devenue scandaleuse, et ne montra d'indulgence qu'en faveur des contribuables arriérés dont le dénûment absolu rendait la poursuite aussi dangereuse qu'inutile. Afin de procéder avec des formes moins arbitraires, il créa deux commissions composées de magistrats et de fonctionnaires d'une intégrité reconnue qui durent se réunir chez

(1) Capecelatro, *Tumulti di Napoli del 1647*, M. S.

l'inspecteur général du royaume et discuter, sous sa présidence, les mesures à prendre à l'égard des contrebandiers et des fermiers retardataires (1).

Le duc d'Arcos était tout occupé de ces réformes, lorsqu'un événement inattendu vint porter le trouble dans son esprit, en lui montrant avec quelle facilité les Napolitains se mettaient en mouvement; il est vrai qu'il reconnut en même temps à quel point ils étaient désunis et par conséquent peu redoutables, du moins *quant au présent.*

On sait le culte rendu par la ville de Naples, depuis les temps les plus anciens, à son patron saint Janvier, et le miracle annuel de la liquéfaction du sang de ce martyr. Une antique coutume encore existante aujourd'hui voulait que l'effigie en argent du saint et l'ampoule renfermant la précieuse liqueur fussent transférées du trésor de la cathédrale, lieu de leur dépôt, à l'église où devait se célébrer la fête du premier dimanche de mai. Cette translation a toujours lieu la veille au soir, elle s'effectue en grande pompe et attire une immense affluence. A

(1) Parrino, *Teatro eroico e politico de Goberni de Vicere, etc.* — Tommaso de Santis, *Istoria del tumulto di Napoli.*

l'époque dont il s'agit, chaque sédile conduisait alternativement la procession, et, subvenant à toutes les dépenses, érigeait sur la place principale de son quartier un autel autour duquel le cortége faisait une halte assez prolongée. L'an 1646 c'était le tour du sédile de Capuano, et ses nobles avaient pris soin d'élever un magnifique reposoir; mais lorsque les délégués, accompagnés de l'élu, se présentèrent à la cathédrale pour emporter la statue d'argent ainsi que la miraculeuse ampoule, le chanoine trésorier leur signifia sèchement qu'il ne pouvait livrer ni l'une ni l'autre sans un ordre écrit de l'archevêque. La députation s'irrita de cette exigence inattendue, elle voulut se prévaloir de l'usage établi et refusa de se plier à des exigences sans précédents. La contestation s'échauffait de part et d'autre, le retard de la procession commençait à produire son effet; le vice-roi, prudemment conseillé, envoya le régent de la vicairie inviter l'archevêque à laisser les choses suivre leur cours habituel; mais le prélat demeurait inflexible, et tout ce que put obtenir l'intervention de la vice-reine qui le fit prier de terminer ce conflit par considération pour elle, ce fut qu'il transférerait

lui-même les objets sacrés en suivant toutefois un chemin différent de celui qu'on avait préparé. Le duc goûtait fort peu cette transaction dont il prévoyait les suites; l'urgence de la situation l'obligea pourtant à l'accepter.

Or, l'archevêque de Naples était le cardinal Ascanio de Filomarino, dont nous aurons beaucoup à parler dans cette histoire, personnage d'une sagacité excessive, mais opiniâtre et orgueilleux. Noble par son père, *il était né* d'une mère plébéienne, ce qui lui attirait parfois le dédain de certains seigneurs trop rigides en matière de descendance. Il en nourrissait intérieurement de l'aigreur, et son ressentiment personnel contre les principaux gentilshommes du sédile organisateur de la fête, lui avait inspiré ce moyen peu prudent de les mortifier. Il se rend donc à la cathédrale, dispose la procession, se met à sa tête revêtu des ornements pontificaux, et, suivi d'un nombreux clergé, la dirige par d'autres rues que celles où on l'attendait. Indignée de cet affront, prête à user de violence pour en tirer elle-même une réparation éclatante, la noblesse cède pourtant aux sages conseils de ceux qui redoutent le scandale; elle se contente de

marcher en foule à la rencontre du cortége, emmenant avec elle Paolo Milano, le notaire du sédile, afin de protester en forme au nom de la cité. Le cardinal-archevêque refuse d'écouter, la colère le transporte, il déclame dans les termes les plus acerbes contre ce qu'il appelle une odieuse irrévérence. Arrivent enfin sur ces entrefaites le duc de Maddaloni avec son frère don Giuseppe Caraffa, le chevalier Tommaso Caracciolo, l'élu du peuple, et plusieurs cavaliers de haute distinction, dont les paroles conciliantes parviennent à calmer un peu le prélat. La procession s'arrête donc ; mais comme le notaire commence immédiatement à haute voix la lecture de la protestation écrite, le cardinal-archevêque, exaspéré, la lui arrache violemment, la met en pièces, et s'écrie d'une voix altérée que l'image et la relique étant sa propriété et celle de son église, à Rome seule appartient le droit d'en demander compte. Les nobles, non moins irrités, le contredisent rudement. Ces récriminations violentes répétées par mille bouches produisent un tumulte effroyable, et l'épouvante s'empare du clergé qui s'enfuit en déposant l'ampoule et le patron de Naples au palais Montecorvino.

Le débat s'envenimait, la confusion croissait, le prélat ne s'en montrait que plus inébranlable ; il fallut un moment de désordre où sa personne fut outragée, pour le décider à se réfugier haletant et plein de rage dans la maison d'un seigneur appelé César de Bolonia ; il s'y dépouilla des ornements sacrés et ne put regagner son palais qu'à la nuit. — Quant aux reliques, elles furent enlevées triomphalement par les délégués du sédile, et la cérémonie s'accomplit sans obstacles le jour suivant, l'agitation de la rue s'étant peu à peu apaisée, et de sages conseils ayant décidé les adversaires à se réconcilier.

Ces événements n'étaient qu'un léger prélude de commotions plus sérieuses et de troubles plus durables ; de cruelles inquiétudes firent oublier au vice-roi ses bonnes résolutions de ne pas imposer au pays de nouvelles charges, et la nécessité de défendre ses Etats menacés par les Français, l'y contraignit bientôt.

CHAPITRE III.

Le cardinal Mazarin, irrité contre le nouveau pape qui avait refusé le chapeau à l'un de ses neveux, voulut lui susciter des embarras, sous prétexte qu'il protégeait ouvertement les intérêts de la maison d'Autriche et d'Espagne au détriment de la France, et après avoir encouragé la révolte des Barberinis, il résolut de s'emparer des places espagnoles de la Toscane.

Au mois de mai 1646, une flotte française, commandée par le jeune amiral duc de Brézé, débarque aux marais de Sienne huit mille hommes sous les ordres du prince Thomas de Savoie, qui s'emparant tout d'abord de Telamon ainsi que des forts Salinas et Saint-Étienne, met bientôt le siége devant l'importante place d'Orbitello, défendue par le valeureux

Carlo de la Gatta, gentilhomme napolitain, auquel le vice-roi en avait confié la garde depuis quelques jours seulement.

Cette invasion inattendue fournit au duc d'Arcos l'occasion de déployer autant d'activité que d'énergie. Deux mille hommes de troupes espagnoles et quelques bataillons allemands composaient toutes les forces du royaume ; il lève de nombreuses recrues, il arme des galères et, sans se laisser décourager par *deux expéditions* malheureuses, parvient enfin, grâce à l'intervention d'une flotte castillane et grâce aux talents militaires du marquis de Torrecusa, à secourir Orbitello déjà réduite aux plus pressantes extrémités.

Les Français opérèrent aussitôt leur retraite, et le duc eut le tort de laisser la flotte libératrice regagner les ports d'Espagne, au lieu de la conserver à sa disposition, dans un temps où l'ennemi pouvait revenir à la charge, où le royaume était si dégarni de troupes, et où tous les symptômes d'une conflagration générale se manifestaient déjà si clairement.

En effet, Mazarin n'était pas homme à se décourager facilement ; il fit partir une nouvelle expédition dirigée cette fois contre Piombino, apanage

d'un parent du pontife, et contre l'île d'Elbe occupée par les Espagnols. Tandis que ces deux positions tombaient au pouvoir des Français, le pape témoignait un grand refroidissement à l'égard du gouvernement de Naples, par suite de certains différends avec le nonce. Le vice-roi s'inquiéta vivement de cet état de choses, et se vit dans la nécessité de veiller de plus près que jamais à la sécurité du royaume. Il doubla les fortifications de Gaëte et autres points importants de la côte, il augmenta le nombre de ses vaisseaux, et, comme les milices du pays déclaraient hautement qu'elles n'iraient pas combattre au delà des frontières, il fit recruter six mille auxiliaires allemands, lesquels profitèrent du besoin que l'on avait d'eux pour imposer les conditions les plus onéreuses.

Tous ces préparatifs exigeaient d'énormes dépenses; les expéditions précédentes avaient absorbé déjà de telles sommes que le duc était à bout de ses ressources; de concert avec le conseil collatéral, et sous le nom de service extraordinaire, il en vint à demander un effort suprême au pays épuisé. Parrino, auteur digne de foi qui raconte minutieusement ces événements, et après lui l'historien Giannone, di-

sent que le vice-roi s'adressa au parlement afin de légaliser cette nouvelle exigence; néanmoins des documents authentiques contemporains, que nous avons été à même d'examiner, démontrent clairement que ce ne fut pas au parlement (depuis longtemps on ne le convoquait plus), mais bien aux sédiles de la ville de Naples que le duc eut recours en cette occasion. Il voulait qu'ils prissent une décision obligatoire pour tout le royaume, ce qu'ils repoussèrent à *l'unanimité,* déclarant que leur pouvoir ne s'étendait point au delà des murs de la cité. Alors il leur demanda un million d'écus en don volontaire, et bien que plusieurs sédiles, entre autres celui de Capuano, refusassent d'abord énergiquement leur sanction, à force d'intrigues et de menaces on sut enfin l'obtenir.

Il fallut aviser ensuite aux moyens d'arracher le million accordé, et la mauvaise étoile du vice-roi lui inspirant l'idée d'une taxe sur les fruits, il oublia qu'une semblable mesure avait suscité sous le comte de Benavente des troubles interminables, tandis que le dernier duc d'Osuna n'avait eu qu'à l'abolir pour devenir l'idole des Napolitains. L'immense popula-

tion pauvre de la ville allait souffrir surtout du nouvel impôt. Les fruits étaient son aliment de prédilection ; en faire monter le prix plus haut que ses faibles ressources ne lui permettaient d'atteindre, c'était la priver de son unique subsistance pendant l'été (1). Les élus et les députés ne manquèrent point d'exposer avec insistance ces puissantes considérations et lorsqu'ils cédèrent devant la ténacité du duc d'Arcos ils eurent peut-être l'arrière-pensée de risquer le tout pour le tout.

A peine la nouvelle imposition fut-elle publiquement annoncée, le 1er janvier 1647, que l'on remarqua le mécontentement général, le sombre abattement et le chagrin menaçant des classes nécessiteuses. Plus on approchait de l'été, plus se multipliaient les représentations orales ou écrites adressées au vice-roi, pour le supplier de ne point mettre à exécution une si désastreuse mesure ; les coins de rues se couvraient de pasquinades et de protestations, les autorités étaient poursuivies de suppliques, de réflexions et de menaces anonymes. On ne parlait point d'autre

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S. — Raphaël de Turris, *dissidentis desciscentis receptæque Neapolis*.—Baldacchini, *Storia Napoletana dell' anno* 1647.

chose dans la ville; et chacun prédisait de grands malheurs. Un matin, vers la mi-avril, le duc d'Arcos s'étant rendu à l'église du Carmel, la populace entoura son carrosse; elle était encore respectueuse, mais en demandant l'abolition de cette taxe qui allait la faire mourir de faim, elle laissait entendre de douloureuses clameurs.

Peu de temps après, et comme on venait de l'achever, une petite maison de bois élevée au milieu *du marché pour* les *gabellieri* (collecteurs des *gabelles* (1)), fut tout à coup réduite en cendres sans que l'on pût découvrir la main qui l'avait incendiée.

Toutefois les difficultés de la situation n'empêchaient pas le vice-roi de penser à la défense du royaume. Il poursuivait son plan de fortifications sur les côtes, levait des troupes, et armait des vaisseaux. De leur côté, les Français étaient loin d'abandonner leurs plans; avertis de ce qui se passait à Naples ils résolurent de commencer l'attaque avant que la dé-

(1) Désespérant de trouver un juste équivalent à l'expression à la fois italienne et espagnole *gabelle*, nous la conservons en prévenant le lecteur que ce mot, auquel s'attache chez nous l'idée de l'impôt du sel, devra dans le cours de cet ouvrage, s'entendre de toute espèce de taxes sur les objets de consommation.

fense fût organisée. Ils réunirent leurs forces navales disséminées entre Piombino et Portolongone, et le 1er avril ils apparurent dans le golfe de Naples, se proposant de surprendre et d'incendier l'arsenal. Ils capturèrent sur leur passage plusieurs barques de pêcheurs en vue de toute la ville, et leur apparition partageant les esprits entre la crainte et l'espérance, l'agitation devint générale. Le duc songea d'abord au danger le plus pressant, il donna l'ordre de faire sortir tous les vaisseaux en état de prendre la mer et tous ceux que l'on pourrait équiper à la hâte; ces derniers furent armés en grande partie par la noblesse, qui rivalisa de zèle autant que de générosité (1). Un calme subit paralysant toutes manœuvres, mit seul obstacle au combat dont le succès n'eût pas été douteux. Aussi la nuit suivante, les Français voyant leur projet éventé se retirèrent, et le départ de l'ennemi tranquillisa les Napolitains.

Peu de jours après, tandis qu'on préparait plusieurs galères pour porter en Espagne les sommes produites par le fatal impôt, à trois heures du ma-

(1) Parrino. — Raphaël de Turris.

tin, le 12 mai, sans qu'il fût possible de savoir ni même de soupçonner comment, la capitane *disparut* avec près de 400 hommes à son bord, ainsi que le trésor public et les richesses, plus ou moins bien acquises, de diverses personnes, qui prévoyant de grands bouleversements cherchaient à les mettre en sûreté. Cette aventure, dans laquelle le hasard et peut-être la trahison firent ce que les Français avaient vainement tenté, affligea les uns, réjouit les autres, et effraya tout le monde, comme un présage de terribles calamités (1).

(1) Giannone, *Istoria civile del regno di Napoli.*

CHAPITRE IV.

On était arrivé à cette saison brûlante où le nouvel impôt pesait de tout son poids ; le mécontentement populaire grandissait sensiblement, et les prières se changeaient en menaces. Hésitant entre le parti de céder en abolissant la taxe, et celui de maintenir avec énergie les dispositions arrêtées, le vice-roi demeurait indécis et pensif sans prendre aucune résolution. Cependant le danger, devenant plus imminent de jour en jour, il voulut s'en rapporter au sentiment d'un certain Cornelio Spinola, établi à Naples depuis longues années, négociant génois très au courant des affaires publiques ; il consulta également le père Étienne Pépé, personnage très-populaire auquel d'importantes révélations avaient été faites au confessionnal sur des troubles prochains, et l'abolition

fut décidée ; mais au lieu de la décréter sur-le-champ, ce qui aurait conjuré la tempête, il voulut créer auparavant une autre contribution pour remplacer celle qu'on abandonnait. Il convoqua donc à cet effet le conseil *collatéral*, auquel furent appelés aussi les autorités, la noblesse, les fermiers de l'impôt et les personnes les plus influentes des sédiles, afin de traiter longuement cette affaire en oubliant le prix du temps.

Mille objections, mille embarras entravèrent à chaque pas la discussion ; on s'épuisa, ainsi qu'il arrive toujours, en discours pompeux et inutiles, en déclamations passionnées, en longs et inextricables raisonnements, et l'on perdit de vue la question importante, celle de prendre une prompte détermination. Les individus qu'intéressait le maintien de la taxe et qui avaient déjà fait des versements anticipés, se laissaient aveugler par leur avarice ; ils ne voyaient dans la substitution d'un autre impôt, plus long et plus difficile à percevoir peut-être, que le renversement de leurs calculs personnels ; et ils insistaient avec opiniâtreté pour que rien ne fût révoqué. L'inspecteur général du royaume, don Juan Chacon, influencé par sa femme à laquelle, si l'on en croit le comte de Modène,

auteur contemporain, quinze mille ducats auraient été comptés aux dépens de Carlo Spinelli, l'un des fermiers, prit parti pour ceux-ci avec une chaleur extrême ; il exhorta le vice-roi à faire respecter son autorité, en châtiant rigoureusement ceux qui auraient l'audace de chercher à exiger d'inopportunes concessions, et il fut appuyé par un grand nombre de gentilshommes, désireux sans doute de se montrer ardents défenseurs de la dignité royale. Cependant d'autres conseillers, plus sensés ou moins intéressés dans le débat, s'exprimèrent avec plus de prudence, soutenant qu'il fallait tenir compte des plaintes de la classe pauvre; que le mécontentement populaire, fondé sur de justes motifs, ne devait jamais être méprisé, et qu'enfin les circonstances présentes rendaient la conciliation indispensable, pour éviter un soulèvement populaire qui deviendrait peut-être fort difficile à calmer. Ces avis contradictoires affermissaient de plus en plus le duc d'Arcos dans son système temporisateur ; il ne se lassait point de réunir les sédiles, ou son conseil privé ; mais les séances consacrées à la recherche d'un nouveau mode d'imposition étaient fort loin de conduire à des résultats

définitifs. Ce n'étaient partout que retards, fausses démarches, perplexités, et confusion.

Pendant ce temps, les nouvelles défigurées de ce qui s'était dit dans ces réunions, augmentaient l'anxiété publique, et l'indignation contre les fermiers de la gabelle, contre leurs employés et contre les personnages qui les soutenaient. La réputation du vice-roi ne gagnait rien aux commentaires; son indécision passant pour absence d'énergie, encourageait l'audace de la *multitude* parmi laquelle il ne manquait point de gens prompts à semer cette féconde idée, qu'une révolte ouverte était l'unique ressource de la situation. Les symptômes de la crise menaçante devinrent bientôt d'une évidence extrême; et le duc, pour tout remède, ordonna qu'on ne célébrerait pas cette année la fête de saint Jean-Baptiste, malgré l'usage établi, espérant éviter ainsi l'affluence du peuple, toujours très-considérable à cette solennité; mesure de pure faiblesse, impuissante à empêcher les rassemblements et très-propre, au contraire, en irritant les esprits, à augmenter l'inquiétude et à ranimer les agitateurs.

On ne conçoit pas comment un homme renommé pour la rigidité et la ténacité de son caractère, ac-

coutumé aux grands commandements, aguerri aux circonstances graves et périlleuses, put montrer dans celle-ci une telle insouciance et une telle irrésolution; voyant clairement cependant que le sol tremblait sous ses pieds, et que la tempête s'amoncelait sur sa tête. Ou bien il n'attacha aucune importance au mécontentement du peuple, pensant que la mauvaise intelligence qui régnait entre la noblesse et lui l'empêcherait de recevoir une direction redoutable; ou bien, confiant dans ses forces, quelque bornées qu'elles fussent, il voulut attendre l'émeute pour la comprimer, dédaignant souverainement les mécontents comme gens de nulle valeur. Mais le résultat prouva combien se trompent les gouvernants quand ils s'imaginent que les masses soulevées manqueront de chefs habiles pour les commander; quand ils laissent organiser le mouvement dans l'espoir de l'écraser, et quand ils négligent les clameurs de la plèbe dans un pays tourmenté par des intérêts opposés, par des rancunes à assouvir, et par la privation des objets les plus nécessaires à la vie.

Comme pour rendre la situation plus critique et plus dangereuse, la nouvelle se répandit tout à coup

qu'en Sicile, ce pays si voisin, un soulèvement populaire venait d'obliger le vice-roi, marquis de Velez, à concéder l'abolition complète des impôts, tout en accordant la plus large amnistie aux révoltés ; cet événement d'un si funeste exemple fut applaudi à Naples avec enthousiasme (1).

Les éléments de combustion étaient donc amoncelés, n'attendant plus qu'une étincelle pour s'embraser. Le soulèvement était inévitable ; il ne manquait plus qu'un chef assez hardi pour en donner le signal et pour le diriger. L'étincelle jaillit d'un incident vulgaire et inattendu que nous allons raconter. Le chef se présenta où l'on devait le moins songer à le trouver.

Parmi ceux qui avaient écouté le plus avidement les discours et les instigations des fauteurs de troubles, et parmi ceux qui manifestaient le chagrin populaire par les expressions les plus violentes et les exclamations les plus douloureuses, se faisait remarquer un jeune homme de la plus infime populace, gagnant misérablement sa vie à crier dans les rues du poisson que lui confiaient les revendeurs de la poissonnerie,

(1) Raphaël de Turris.

ou que lui-même achetait à vil prix aux pêcheurs. Cet être si obscur était l'homme que la Providence destinait à devenir prochainement l'idole du royaume de Naples, où son pouvoir devait surpasser celui des plus puissants empereurs. C'était le fameux Thomas Aniello d'Amalfi, que le vulgaire, par abréviation, appelait communément Masaniello, nom sous lequel il s'acquit une telle renommée, et sous lequel il passe à la postérité, dans les pages de l'histoire, et dans les chants de la poésie. Le second de ses noms a fait croire à quelques-uns qu'il avait eu pour berceau la cité d'Amalfi d'antique et célèbre mémoire; mais son acte de baptême (1), que nous avons sous les yeux, atteste indubitablement qu'il naquit à Naples en 1620, dans le faubourg de Lavinaro, habité par la partie la plus pauvre de la population; cela n'empêche point, il est vrai, la possibilité que sa famille fût originaire de cette côte.

Or donc Masaniello avait vingt-sept ans, l'ensemble de sa personne était agréable, son œil était noir, son regard mélancolique, sa peau bronzée par le soleil; les traits de son visage offraient une grande

(1) Voir l'Appendice à la fin de l'ouvrage, n° 1.

régularité et ses cheveux blonds s'enroulaient en boucles flottantes. Les misérables vêtements dont se composait son costume de marinier, étaient propres et disposés d'une façon originale et fantastique. Il avait une stature moyenne, une grande agilité, la parole facile malgré son extrême ignorance, une nature généreuse, et de l'élévation dans les idées (1). Il habitait la place du Marché où s'amoncelle et bouillonne la plèbe de la populeuse ville de Naples, et par un hasard singulier, sur la façade de sa chétive maison, une ancienne peinture représentait l'écusson de Charles-Quint avec une inscription en l'honneur du monarque. Cette circonstance, futile en apparence, pourrait cependant lui avoir inspiré ce respect qu'il témoigna toujours pour sa mémoire, et la pensée de rétablir les priviléges qu'on lui disait avoir été accordés autrefois à la ville par l'empereur ; comme aussi une tradition contribua peut-être à exalter son imagination en éveillant chez lui l'ardent désir de figurer dans un soulèvement populaire, c'est qu'un autre Thomas Aniello avait été précisément l'un des chefs du peuple dans la fameuse révolte contre l'établissement du

(1) Baldacchini.

saint office, sous la vice-royauté de don Pedro de Tolède.

Masaniello avait épousé une belle jeune fille de Puzzoli, qu'il aimait avec fureur, quoiqu'elle fût loin de mériter cet amour par une conduite irréprochable, ainsi que l'a vérifié un habile investigateur de ces curieux événements, dont l'érudition nous a été d'un grand secours dans ce travail (1). Le mari puisa sans doute dans sa tendresse pour sa femme l'ardeur qu'il mit à poursuivre son entreprise ; car divers auteurs, et le manuscrit de Capecelatro, rapportent que peu de mois avant l'époque à laquelle nous sommes arrivés, la femme de Masaniello ayant voulu introduire dans la ville, sans payer les droits, une petite provision de farine, enveloppée dans un lange en forme de nourrisson, la fraude avait été découverte, et la jeune femme, maltraitée par les gardes, s'était vu conduire en prison pour y demeurer jusqu'à l'acquittement d'une amende exorbitante. Masaniello, désespéré, avait vendu son pauvre mobilier, et réunissant toutes ses ressources jointes aux faibles secours de ses amis et de ses voisins, il était parvenu à payer

(1) Le chevalier Scipion Volpicella.

l'amende et à délivrer sa femme, mais en jurant de se venger et en vouant dès ce jour une haine implacable aux gabelles.

C'était lui, ainsi qu'il l'avoua depuis, qui avait si habilement incendié la maison de bois du marché, et maintenant il prêchait audacieusement et publiquement la révolte.

Suivant un ancien usage, à la fête de la Vierge du Carmel, on élevait sur la place devant l'église un *château de planches*, qui, défendu par une troupe de jeunes garçons habillés à la turque, était assailli par une autre troupe différemment costumée; ce spectacle divertissait beaucoup la populace. Dans les derniers jours de juin, ces bandes de vauriens se rassemblaient pour nommer leur chef, faisaient l'exercice à leur manière, et parcouraient la ville en exécutant de ridicules parades. Cette année (1647), l'un des partis prit pour chef, un nommé *il Pione*, d'une vigueur proverbiale; Masaniello fut choisi par l'autre; telle fut l'humble origine de son gigantesque pouvoir. Dès qu'il se vit à la tête de cette escouade, il en grossit considérablement le nombre en attirant tous les enfants perdus de son faubourg; il les arma de

longs bâtons achetés au prix de vingt carlins dont lui avait fait présent le cuisinier du couvent du Carmel, il leur apprit à crier : *A bas l'impôt! vive Dieu! vive le roi! vive l'abondance!* puis brandissant une bannière en papier de couleur tranchante, il dirigea lui-même à travers les quartiers les plus populeux son cortége bruyant, sans que personne eût l'idée de mettre obstacle à une manifestation qui paraissait n'inspirer que le rire et le dédain. Alors encouragé par la tolérance de ceux qui auraient dû l'arrêter et le punir tout d'abord, il poussa l'effronterie jusqu'à passer devant le palais. Le bruit des rassemblements dont cette troupe était accompagnée, et les cris confus qu'elle poussait, attirèrent au balcon le vice-roi et les hauts seigneurs de son entourage; mais en leur présence, cette canaille insolente et déguenillée se livra à des pantomimes et à des actes d'une si révoltante obscénité que le duc et les siens furent obligés de se retirer, ce qui excita dans la foule une insultante explosion d'hilarité. Un pareil avertissement, que rien pourtant n'avait provoqué et qui dut blesser si cruellement son amour-propre, ne tira pas même le vice-roi de son inexplicable léthargie, et

comme on lui demandait un prompt châtiment pour une semblable irrévérence, il répondit impassiblement qu'une ignoble mascarade ne méritait que son mépris.

Masaniello continuait donc ses promenades à travers la ville avec les mêmes clameurs et la même impunité. Un soir, au retour de l'une d'elles, comme il passait seul devant le porche de l'église du Carmel, deux hommes embusqués, qui s'entretenaient à voix basse, l'arrêtent et lui demandent dédaigneusement[1]: « *Que prétends-tu faire, toi ? — Me faire pendre, ou donner l'abondance à la cité,* répond vivement Masaniello. — *Fameux sujet pour régler les affaires de Naples !* » s'écrient en riant les inconnus. Mais le jeune homme repart énergiquement : « *Si j'en rencontrais trois ou quatre qui eussent autant de cœur que moi, et qui voulussent franchement me seconder, vous verriez ce dont je suis capable pour le bien du peuple.* » Le ton solennel et décidé avec lequel, ces paroles étaient dites exerce une influence magique sur ces deux hommes, bien disposés déjà sans doute ; ils

(1) Giraffi.

l'appellent à l'écart et lui jurent de le suivre quels que soient les difficultés ou les dangers de ses entreprises. Or, ces mystérieux auxiliaires étaient, l'un : Domenico Perrone, prisonnier évadé, ancien capitaine d'*ottine*, et depuis, fameux contrebandier, portant la soutane pour se soustraire, suivant l'usage du temps, à la juridiction civile ; l'autre, Giuseppe Palumbo, autrefois capitaine de brigands, puis chef de sbires, mainte fois arrêté et jugé pour d'assez vilaines causes ; tous deux pleins d'audace, grands promoteurs de désordre et fort estimés de la populace.

Leur aide et leur expérience furent très-utiles à Masaniello, mais il suivit surtout les conseils d'un certain Giulio Genovino, enfermé pour le moment à la prison de la Vicairie. Comme nous aurons souvent à nous occuper de ce personnage, il est nécessaire de parler un peu de ses antécédents. Élu du peuple à l'époque du dernier duc d'Osuna, il avait largement contribué pour sa part à la douteuse popularité du célèbre vice-roi ; organisateur des émeutes soulevées contre le cardinal Borgia, il avait été arrêté, expédié en Espagne, et condamné au préside d'Oran à perpétuité. La clémence royale l'en avait fait sortir à

l'âge de dix-neuf ans (1). De retour à Naples, il était entré dans les ordres, non pour changer de vie, mais pour s'abandonner avec plus de sécurité à ses mauvais penchants, grâce à la protection du caractère et de l'habit clérical. Cet homme astucieux, remuant et instruit, en qui quatre-vingts années n'avaient point calmé un esprit turbulent, avide de nouveautés, reconnut tout d'abord le parti que l'on pouvait tirer des circonstances et de l'audace de Masaniello ; il *souffla violemment* par tous les moyens imaginables, le feu qui brûlait déjà ; il dirigea le chef populaire avec sagacité, lui donnant des conseils opportuns, lui inspirant une haine implacable contre la noblesse, et lui faisant concevoir un champ plus large que celui qui s'offrait aux vues étroites de ses premiers projets. On peut dire qu'il prit plus de part encore que Masaniello à ces terribles événements ; car si l'élan de l'impétueux jeune homme fut la force entraînante vers la catastrophe, les insinuations du perfide vieillard furent véritablement l'âme du mouvement.

On parlait, on agissait publiquement avec une telle impudence, que le vice-roi lui-même ne pouvait

(1) De Santis. — Brusoni, liv. xv.

l'ignorer. D'ailleurs l'élu du peuple Andrea Naclerio, son familier intime, lui racontait tout ce qui se passait. Mais celui-ci avait été gagné par les fermiers du nouvel impôt (1), et craignant que le duc ne se décidât par prudence à l'abolir, il avait soin de présenter les faits comme dépourvus de gravité, comme dignes d'un souverain mépris. Aussi à force de s'entendre dire que le mécontentement général n'avait pas la moindre portée, et qu'en dernière analyse on ne manquerait point de carcans ni de chaînes pour les meneurs imprudents qui s'aviseraient de passer des paroles aux voies de fait, le vice-roi finissait par répéter tranquillement que tout ce qui se tramait à Naples n'était que misérable enfantillage et ridicules démonstrations d'impuissance. Hélas! il ignorait que les grands déchirements commencent ordinairement par des jeux d'enfants pour finir par des jeux de tigres.

(1) De Santis.

CHAPITRE V.

L'extrême abondance de la récolte n'empêchait point le manque de fruits de se faire sentir à Naples. Une dispute s'étant élevée au marché entre les revendeurs et les jardiniers sur la question de savoir qui devait payer la taxe, l'élu Naclerio avait prononcé contre ces derniers; ils étaient étrangers à la ville, et leur mécontentement lui paraissait dès lors moins fâcheux que celui des marchands, amis de la populace et habitants de la cité. Mais les gens de la campagne ne voulant point supporter cette nouvelle charge, cessaient de venir là où ils ne trouvaient plus que des vexations au lieu de profits. Pourtant le 7 juillet 1647, un dimanche, comme la place regorgeait d'une multitude chagrine, qui se lamentait d'être ainsi privée de son aliment

favori, on vit tout à coup arriver de Puzzoli plusieurs jardiniers lourdement chargés apportant surtout des figues, fort renommées et fort abondantes dans cette localité. Ils rencontrèrent naturellement les gardes réclamant le payement de l'impôt. Les habitants de Puzzoli résistaient rudement à leurs exigences ; ils discutaient avec les collecteurs et les marchands étalagistes ; ils retardaient enfin la livraison du fruit tant désiré à la foule inquiète qui l'attendait impatiemment.

Les contestations s'envenimaient tellement, les réclamations des agents du fisc devenaient si furieuses, l'irritation de la multitude si menaçante, que le vice-roi, instruit du tumulte, envoya immédiatement Naclerio pour rétablir l'ordre le plus tôt possible et terminer le différend. Le magistrat populaire accourt au marché en toute hâte, sa présence ramène momentanément le silence ; et il confirme sans ménagement la sentence contre les cultivateurs, menaçant de graves châtiments ceux qui refuseraient de s'y soumettre, en un mot, faisant parade de son autorité d'une façon aussi imprudente qu'inopportune.

Cependant les paysans ne se laissaient point inti-

mider; fermes dans leur refus de payer, ils poursuivaient opiniâtrément la dispute, exposant toujours d'assez bonnes raisons, et manifestant enfin l'intention de s'en retourner avec leur marchandise, lorsque l'un d'eux, beau-frère de Masaniello, qu'on soupçonne avoir été d'accord avec lui, après s'être montré l'un des plus échauffés de la querelle, appelant l'attention générale, s'écria effrontément d'une voix éclatante : *Dieu nous donne l'abondance et le mauvais gouvernement nous la retire. Puisque je ne peux rien gagner par mon travail, que les pauvres jouissent de mon bien avant que les gardiens me le volent.* Et renversant ses paniers, il répandit tous les fruits dont ils étaient remplis. De là jaillit l'étincelle qui devait allumer l'incendie.

Les enfants des rues se précipitent sur les figues et les prunes qui roulent de tous côtés ; les *gabellieri* s'y opposent avec ténacité, et Masaniello arrive suivi de sa bande pour aider à ramasser le fruit, mais il exhorte la foule à ne point le manger, donnant lui-même l'exemple de le jeter insolemment à la tête des gardes et même de l'élu Naclerio. Celui-ci demeurait inébranlable, menaçant

des galères et de la potence les instigateurs du désordre ; Masaniello saisit une grosse pierre, et la lui lança si juste qu'il l'atteignit en pleine poitrine. Ce coup terrible, la grêle de projectiles dont il fut suivi, et le cri unanime d'*à bas les gabelles!* mirent les collecteurs en fuite, et l'élu dans un grand danger. Cependant, aidé par Antonio Barbara, *capitaine de justice,* et par quelques honnêtes voisins, il se sauva dans le couvent du Carmel, contigu au marché, en sortit du côté du quai et, se jetant avec rage dans un canot, parvint à gagner l'arsenal, et de là le palais pour rendre compte de tout au vice-roi (1).

Quand les agents du fisc eurent disparu, quand l'élu fut parti, le peuple resta plongé dans une morne stupeur, comme effrayé de ce qu'il venait de faire ; mais sans perdre un instant Masaniello et les siens livrent aux flammes le bureau de la perception avec son mobilier, ses registres, et l'argent de la recette ; puis montant sur un banc au-dessus duquel l'incendie semble former un dais de feu et de fumée, le hardi poissonnier crie d'une voix claire et pénétrante : *Vive Dieu! vive la Vierge du Carmel! vive le pape!*

(1) Giraffi. — De Santis. — Comte de Modène. — Capecelatro, M. S.

vive le roi d'Espagne ! vive l'abondance ! mort au mauvais gouvernement ! à bas les gabelles ! Un enthousiasme unanime répète ces exclamations qui semblent sorties d'une seule poitrine et proférées par une seule bouche ; une agitation fébrile s'empare de cette masse compacte, grossie à tout moment par de nouvelles bandes que vomissent toutes les avenues comme des torrents furieux, le bruit des événements du marché ayant couru rapidement dans la ville. Enfin les agitateurs s'emparent de la tour du Carmel, et les cloches sonnées à toute volée annoncent la naissance de l'insurrection.

Cette immense place devenait déjà trop étroite pour le bouillonnement de la multitude qui, bien que n'ayant encore ni plan ni direction arrêtée, comprit par instinct qu'il fallait se mouvoir et porter le tumulte en avant. *Au palais ! au palais !* firent entendre plusieurs voix, la confusion fut à son comble, et des colonnes vociférantes se mirent en marche dans diverses directions. L'une d'elles se rua vers le faubourg de Chiaja dans le dessein de brûler un autre bureau de recette, ce qui fut exécuté. De là, d'après l'avis de quelques meneurs qui sentaient la nécessité

de donner un chef au mouvement pour le régulariser, on se rendit au palais de Don Tiberio Caraffa, prince de Bisignano, mestre de camp général, et personnage très-bien vu du peuple, auquel on demanda de se mettre à la tête des masses, afin de solliciter près du vice-roi, au nom de tous, l'abolition du fameux impôt.

Quant au duc d'Arcos, il entendait les rumeurs de l'émeute se rapprocher de son palais, instruit déjà par l'élu Naclerio et par d'autres fugitifs de ce désordre si rapidement propagé du marché au reste de la ville. Mais au lieu de doubler sa garde, d'expédier des ordres aux forts et aux casernes, de ranger les troupes espagnoles et allemandes qui, bien que très-faibles numériquement, étaient néanmoins capables d'opposer une puissante résistance ; au lieu de monter à cheval avec la noblesse qui tout entière l'eût résolùment secondé, comprenant bien qu'elle était intéressée au maintien de l'ordre ; au lieu enfin de soutenir dignement l'honneur des armes royales et sa propre autorité, il se contentait de ne point agir et d'attendre les événements entre quatre murs ; et cependant il ne devait pas se faire illusion sur la gravité de la révolte, puisqu'à la première nouvelle il

avait mis en sûreté sa femme et ses enfants au fort de Castelnuovo.

Il était dans une perplexité extrême, très-abattu d'âme et de corps; car, suivant le témoignage de l'historien Santis, il prenait pour se réconforter un biscuit trempé dans du vin, au moment où déboucha la multitude déchaînée, précédée de ce grondement effroyable qui annonce une inondation. Alors il vit, de ses fenêtres, arriver de tous côtés une mer houleuse *qui*, après avoir entièrement envahi la grande place, lançait contre le palais ses vagues furibondes. Les quelques soldats isolés, placés aux portes, n'eurent pas même le temps de se mettre en défense ; ils furent emportés par le flot populaire, hurlant et faisant irruption dans les cours, les vestibules et les corridors. Bientôt les révoltés montent en foule le grand escalier, renversent les gardes, arrachent leurs hallebardes, et se précipitent sans obstacle dans les appartements, dont les portes fermées volaient en éclats sous la pression du torrent.

Déjà les salons royaux étaient profanés par la plus immonde populace, lorsque arriva la bande d'insurgés qui s'était dirigée vers Chiaja; à sa tête ap-

paraissait, le prince de Bisignano. Quoique ce brave gentilhomme fût retenu ce jour-là sur son lit par un accès de goutte, il s'était fait mettre à cheval pour voir s'il pourrait conjurer les maux prêts à fondre sur son pays. Le prince, justement respecté de tous, s'ouvrit un passage jusqu'au cœur du palais, et contint heureusement la foule au moment où commençait à céder la porte d'un cabinet dans lequel s'était retiré le vice-roi avec le père Giovanni, général des Franciscains, célèbre par sa piété, le prince de Satriano et quelques autres personnes de marque. Il eut beaucoup de peine à persuader aux assaillants qu'il devait entrer seul ; il y parvint cependant à force d'exhortations et de promesses.

A peine le duc l'aperçut-il qu'il lui dit : *Précisément j'allais à l'instant vous envoyer chercher.* — *Eh bien, Seigneur,* repartit le prince en l'interrompant, *me voici devant Votre Excellence ; je viens la conjurer, au nom du ciel, de révoquer sans retard l'impôt qui pèse sur le peuple, afin de rappeler la tranquillité et d'écarter les désastres qui nous menacent.* — *Si l'on pouvait réunir le conseil collatéral, nous nous occuperions de cette affaire,* répondit le duc, toujours indécis ; et comme

le prince et les autres personnages se disposaient à lui exprimer vivement que l'état des choses ne permettait plus de pareilles temporisations, les insurgés leur en évitèrent la peine. Ennuyés d'attendre, ils achevèrent d'enfoncer la porte et pénétrèrent dans le cabinet en répétant avec furie leur cri infernal : *A bas les gabelles ! mort au mauvais gouvernement !* Pâle et tremblant lorsqu'il se vit serré de si près, le vice-roi cria d'une voix haute, mais visiblement émue : *Si, hijos mios, todo se hará luego* (oui, mes enfants, tout se fera bientôt) ; paroles que l'historien contemporain Rafael de Torres tenait d'Octaviano Sauli, présent à cette scène, et qu'en raison de leur authenticité il laisse en espagnol dans son ouvrage latin.

Cette promesse du duc, les efforts du prince de Bisignano, et par-dessus tout les exhortations du père Giovanni qui jouissait d'une grande vénération, donnèrent au vice-roi le temps d'écrire, de signer et de sceller diverses ordonnances, abolissant entièrement l'impôt sur les fruits, et réduisant de moitié celui des farines. Il se pencha sur son balcon et les jeta au peuple, après avoir inutilement cherché à faire entendre sa faible voix au milieu des clameurs généra-

les. Mais quand la foule en eut pris connaissance, elle manifesta qu'elle ne se contenterait plus de si peu, qu'elle voulait l'abolition de toutes les gabelles, et elle demanda que le vice-roi descendît sur la place pour écouter ses réclamations.

Cette démarche coûtait beaucoup au duc d'Arcos. Il voulut s'échapper par une porte secrète afin de se rendre à Castelnuovo; mais on lui dit que les ponts étaient levés et les herses baissées. Alors, se voyant au pouvoir des révoltés dans son propre cabinet, cédant aux conseils de ceux qui l'entouraient et qui l'accompagnèrent, il fit de nécessité vertu, descendit par un escalier dérobé et se présenta à la porte principale, où il reçut d'odieuses insultes mêlées à d'humbles adulations : les uns accourant lui baiser la main, à genoux et la tête découverte; tandis que d'autres le menaçaient de la parole et du geste, en faisant d'horribles signes de le mettre en pièces. Pressé violemment au milieu de cette mêlée dont les cris discordants rendaient toute explication impossible, il commençait à courir de grands dangers, lorsque fort heureusement, grâce aux efforts des gentilshommes qui l'entouraient, secondés par quelques hom-

mes du peuple auxquels la force de l'habitude inspirait encore le respect de l'autorité, il parvint à rentrer dans le palais. Le hasard voulut que le carrosse d'une personne de sa suite se trouvât justement dans la cour; il y saute avec le prieur de la Roccella et deux autres seigneurs, en donnant l'ordre de sortir par une porte latérale pour le conduire immédiatement à l'église de Saint-Louis des pères minimes, située vis-à-vis du palais. Le cocher essaye vainement de fendre cette foule compacte qui, reconnaissant aussitôt le vice-roi, serre le carrosse de telle manière qu'il flottait sans toucher le sol, suivant les ondulations de la foule, comme un vaisseau sans gouvernail et sans voiles abandonné aux caprices du vent. Le duc était fort inquiet et ses compagnons fort troublés; ils le furent bien davantage lorsqu'ils virent bon nombre d'épées et de piques les menacer de près. Dans le lointain apparaissaient des arbalètes et des arquebuses. Des gens de la lie du peuple s'élançaient sur le marchepied, poussant l'insolence jusqu'à porter les mains sur la personne du vice-roi, et à le tirer par la moustache (1). Ainsi marchait le délégué

(1) Comte de Modène.

des monarques espagnols, l'autorité suprême du royaume !

Dans une situation si critique il eut recours à un expédient connu qui manque rarement son effet. Il se mit à lancer au peuple des poignées de monnaies d'or, dont il avait fait provision pour sa fuite. On entendit bien crier fièrement : *Nous ne voulons point de ton or, nous voulons que tu remédies à notre misère en abolissant d'injustes impôts;* mais les plus rapprochés du carrosse se ruèrent sur l'appât jeté à leur cupidité ; il se fit un vide maintenu par les gentilshommes, par des personnes bien intentionnées et par quelques soldats espagnols accourus fort à propos ; les chevaux poussés vivement s'ouvrirent un passage jusqu'à Saint-Louis ; le vice-roi s'y réfugia ; l'église et le couvent furent à l'instant barricadés.

La multitude furibonde se tourne contre le nouvel asile de la victime qu'elle voudrait déchirer, vociférant ces mêmes cris : *Vive le roi d'Espagne ! mort au mauvais gouvernement !* Tout à coup une balle d'arquebuse partie du palais frappe mortellement un des hommes du peuple les plus forcenés. Un instant de panique en résulte ; mais cet incident accroît la fu-

reur populaire au delà de tout ce que l'on peut imaginer. Les uns s'emparent du palais, massacrant tous les Espagnols qu'ils rencontrent, détruisant tout ce qui leur tombe sous la main, précipitant par les fenêtres les meubles enfoncés, les glaces brisées et les draperies en lambeaux. D'autres mugissent comme des bêtes féroces autour du couvent qu'ils viennent assaillir; d'autres, enfin, placent sur une chaise le cadavre inconnu, et, criant *aux armes!* promènent à travers les faubourgs cette bannière d'une insurrection désormais impossible à conjurer.

Le cardinal Filomarino, instruit de l'origine et des progrès de l'émeute, d'abord par la rumeur publique, ensuite par des avis réitérés, vole au secours du vice-roi dès qu'il apprend son alarmante position. La vénération attachée à la personne de l'archevêque permet au prélat d'arriver à Saint-Louis, sans obstacle. Le peuple, qui enfonçait déjà les portes d'une dépendance du couvent où s'étaient réfugiées plusieurs dames palpitantes d'effroi, entoure respectueusement son carrosse et le supplie d'arracher l'abolition des gabelles au tenace vice-roi, tout en répétant ses vivats et ses cris de mort. Le

cardinal leur promet de remplir ce message, leur dit qu'il est venu dans cette intention; mais que pour obtenir un plein succès, il serait indispensable qu'ils se continssent. Il calme ainsi momentanément le désordre, et s'introduit dans le couvent avec toutes les précautions de circonstance, de peur que quelques-uns des plus résolus ne s'y élancent après lui.

Nous n'avons pu ni deviner ni soupçonner pourquoi le vice-roi ne jugea pas à propos de le recevoir et de s'aboucher avec le cardinal; toujours est-il qu'après l'avoir fait attendre un instant il lui envoya par un gentilhomme un papier signé et scellé de sa main, contenant l'abolition de la maudite taxe et la réduction de celle des farines. Filomarino était assez mécontent du résultat de sa visite; mais étouffant généreusement tout ressentiment en présence de la situation critique, il ne songea qu'à sauver le vice-roi d'une catastrophe, et le peuple napolitain d'un grand crime. Il sort du couvent, remonte dans son carrosse, et montre le papier à la foule, d'un air souriant et satisfait, en annonçant qu'il va le lire et le publier sur la place du Marché. Il détourne ainsi l'attention gé-

nérale, ordonne secrètement à son cocher de prendre par le haut de la rue de Tolède, et réussit, en attirant derrière lui cette agglomération humaine, à dégager Saint-Louis dont les environs demeurent presque déserts.

Bientôt pourtant le peuple, entraîné à une certaine distance, s'aperçoit qu'on l'emmène dans une direction opposée. Il commence à concevoir de la défiance; il exige qu'on lui lise ce papier derrière lequel il marche comme par enchantement, et cette satisfaction ne peut lui être plus longtemps refusée. Reconnaissant alors combien les concessions sont loin de répondre à son attente, puisqu'il prétendait désormais à l'abolition de toutes les gabelles, il abandonne l'archevêque, et s'écoule par bandes furibondes. Les unes parcourent la ville afin d'incendier tous les bureaux du fisc ; d'autres retournent à Saint-Louis pour massacrer le vice-roi. Les premières atteignirent facilement leur but, mais celles qui voulaient du sang ne retrouvèrent plus l'objet de leur fureur.

CHAPITRE VI.

Le duc d'Arcos avait mis à profit, sans perdre de temps, l'éloignement de l'implacable multitude; aidé par les moines, il avait franchi les murs d'une cour, et traversant plusieurs maisons contiguës il était arrivé jusqu'au couvent des pères théatins de Pizzo-Falcone. Là, il s'était enfermé dans une chaise à porteurs confiée à des soldats espagnols, pour n'avoir pas à redouter la trahison de porteurs napolitains; puis il s'était dirigé vers le château Saint-Elme, bâti sur un rocher qui domine la ville. Cette retraite lui causa de grandes fatigues; car la côte est très rude, et dans certains passages difficiles il fut obligé de mettre pied à terre et de marcher exposé au soleil malgré son extrême obésité (1).

(1) De Santis.

La fuite du vice-roi irrita la fureur des révoltés; ils égorgèrent tous les Espagnols et tous les Allemands auxiliaires qu'ils purent rencontrer, et les mutilèrent avec une férocité sans exemple. Puis, s'emparant de leurs armes, ils se divisèrent en groupes nombreux, afin de généraliser rapidement l'insurrection.

Le prince de Bisignano, dès qu'il avait vu attaquer la personne du vice-roi, reconnaissant l'inutilité de ses efforts et ne voulant pas autoriser un tel désordre par sa présence, avait eu le désir de se soustraire et de se cacher. Mais les plus sagaces s'en doutèrent; et, comme c'était un gage de sécurité d'une grande importance, que de faire participer un si haut personnage à leurs excès, ils le cernèrent et le surveillèrent de telle sorte qu'il fut contraint de dissimuler son dessein, et même de détourner les soupçons par ses discours, se laissant d'ailleurs emporter de côté et d'autre, suivant l'impulsion des masses. Il arrive ainsi, pour la quatrième ou la cinquième fois, à la place du Marché, centre et foyer permanent de l'émeute. Sous prétexte de se reposer un instant et de réciter quelques prières à la Vierge, il entre dans l'église du Carmel,

suivi d'autant de gens qu'elle en pouvait contenir. Il monte à l'autel, saisit le crucifix, et commence des exhortations au calme et à la modération, promettant que l'archevêque et les autres dignitaires amis du peuple obtiendront du vice-roi tout ce qui sera conciliable avec le bien général. Le bon effet produit sur les assistants par sa harangue fait espérer au prince qu'il persuadera de même la foule stationnant au dehors. Il sort donc, remonte à cheval, et poursuit ses tentatives de pacification; mais cette fois elles demeurent complétement infructueuses et, loin de calmer les esprits, ne servent qu'à les irriter. Tous se mettent à crier qu'on ne peut plus se fier à aucune promesse ni à aucune intercession; et, plus exaspérée que jamais, l'insurrection, qui compte près de cinquante mille hommes, se déchaîne sans frein, ouvrant les prisons, assouvissant ses vengeances personnelles et formant déjà le projet de s'emparer de San-Lorenzo et de sa grosse tour, qui renfermait un dépôt d'armes et de canons.

La nuit s'approchait; les pères théatins et ceux de la compagnie de Jésus, soit de leur propre mouvement, soit par ordre de l'archevêque, sortirent de

leurs couvents avec la croix et les cierges, pensant que leurs admonestations et leurs prières pourraient contribuer au rétablissement de la tranquillité. Bien qu'accueillis sur leur passage par des insultes inusitées de la populace et par d'amères récriminations, malheureusement fondées, sur la quantité de biens qu'ils possédaient exempts de tous droits et gabelles, ils n'en continuèrent pas moins leur marche solennelle, et arrivèrent presque en même temps les uns et les autres à la place du Carmel. Ils s'y trouvèrent fort mal à l'aise, au milieu d'une foule serrée, qui ne s'ouvrait point devant eux et qui leur criait avec furie : *Retirez-vous, les pères ; rentrez dans vos couvents, et, puisque vous n'en sortiez point pour empêcher qu'on ne nous écrasât d'impôts, n'en sortez pas davantage aujourd'hui pour mettre obstacle à notre libération !* Aussi, craignant sans doute que les séditieux ne se bornassent point aux paroles, ils terminèrent la procession et se retirèrent au plus vite.

Ce soir-là, une partie de la populace assaillit San-Lorenzo ; mais cette position fut défendue si vigoureusement par les soldats espagnols, que les agresseurs reculèrent, assez rudement maltraités. Plus

heureux dans une expédition contre les prisons, ils inondèrent la ville de tous les malfaiteurs qu'elles contenaient, fournissant ainsi de nouveaux renforts à l'insurrection. La seule prison respectée fut celle de la vicairie, parce qu'elle avait été le palais de Charles-Quint, dont le nom produisait un grand effet, et parce qu'elle dépendait de la juridiction de l'archevêque. Pendant ce temps, d'autres émeutiers envahissaient la demeure d'un certain Vagliano, financier immensément riche, trésorier de l'impôt sur les farines; ils la saccageaient et la détruisaient de fond en comble, amoncelant dans la rue les meubles, les tableaux, les tapisseries, pour en faire un immense brasier, au milieu duquel on jetait même l'argent et les bijoux. Et, comme un de ces hommes cherchait à retirer des flammes une petite monnaie ou quelque objet sans valeur, tous les autres se ruèrent sur lui, criant bien haut *qu'il ne s'agissait point de voler, et que les voleurs seraient pendus* (1)!

Ils pillèrent bientôt les boutiques d'armuriers, et se montrèrent armés de piques, de hallebardes, d'arbalètes et de quelques arquebuses; puis, ne pouvant

(1) Giraffi. — De Santis.

réussir à s'emparer d'un magasin où l'on gardait plusieurs barils de poudre, ils mirent le feu à la maison qui, sautant avec une explosion épouvantable, enleva plus de quatre-vingts cadavres, et répandit une nouvelle terreur dans la cité.

La nuit survint : exténué d'une journée entière passée à cheval, complétement désillusionné sur son impuissance à dominer cet effroyable désordre, mourant de soif et de faim et, de plus, cruellement tourmenté par ses douleurs de goutte, que la fatigue et l'inquiétude avaient redoublées, le prince de Bisignano songea aux moyens de sortir du labyrinthe et de se mettre en sûreté. Il fit observer aux moins déraisonnables de ces furieux, par l'entremise de ceux qui lui témoignaient encore de l'obéissance et du respect, qu'on devait se reposer, afin de retourner plus vigoureusement le lendemain à l'assaut de la tour San-Lorenzo, dont l'occupation devenait indispensable; qu'il était également nécessaire de passer la nuit en bon ordre, pour que le peuple ne courût pas les dangers d'une surprise; qu'il fallait donc se former en plusieurs corps, destinés à garder les places principales, et que les uns veilleraient activement à la sécu-

rité générale, tandis que les autres dormiraient ou prendraient quelque nourriture. Ces représentations sont accueillies très-favorablement par des gens épuisés et affamés. Le prince s'empresse de donner de son mieux les ordres et les instructions de circonstance ; il divise les masses, il assigne un poste à chacun, malgré la confusion universelle, et ne conserve auprès de lui qu'une petite réserve composée de ses partisans; puis, dès qu'il se voit moins surveillé, il s'éloigne avec circonspection, et parvient à gagner Castelnuovo.

De son côté, le duc d'Arcos avait changé d'asile, protégé par l'obscurité de la nuit. Le château Saint-Elme dominait avantageusement la ville, et son gouverneur était dón Martin Galiano, fameux par l'héroïque défense de Valenza del Po, en Lombardie ; mais à peine y avait-on pour trois jours de vivres et pour quelques heures de munitions : ce qui décida le vice-roi à s'enfermer de préférence à Castelnuovo, dont la situation d'ailleurs était plus favorable encore à cause du voisinage de la mer. Il entoura sa sortie des mesures les plus prudentes, et ne quitta le fort qu'après lui avoir assuré de prochains secours, par les soins des pères chartreux. Ces religieux surent en

effet, le ravitailler très-adroitement, grâce à la générosité de don Pedro Caraffa qui paya tous les frais.

Le vice-roi était convenu avec le gouverneur de certains signaux, au moyen desquels il l'avertirait d'ouvrir ou de cesser le feu contre la ville, suivant qu'il le jugerait nécessaire. Il avait envoyé des hommes sûrs, pour ordonner aux garde-magasins, de noyer toutes leurs poudres, dans l'intérieur de Naples. A minuit, accompagné des membres du conseil, de plusieurs gentilshommes, de magistrats et d'une nombreuse escorte de soldats espagnols, il fit son entrée à Castelnuovo où l'attendaient sa famille, l'infortuné prince de Bisignano, les hauts fonctionnaires publics et les gens les plus compromis vis-à-vis de la populace. Le gouverneur du château, don Nicolas de Vargas Machuca, s'était largement approvisionné et réparait avec soin ses fortifications.

La nuit s'avançait ; Naples offrait un aspect véritablement effrayant; cette immense multitude, armée déjà en grande partie, occupait les places par masses séparées, sans chefs et sans accord. De longues colonnes parcouraient les rues en désordre, des groupes tumultueux se donnant le nom d'avant-gardes

s'étaient portés sur divers points afin de surveiller les forts, la plage, et les portes de la ville. De tous côtés partaient des cris furibonds, des vivats, des menaces de mort, et circulaient mille bruits absurdes et contradictoires, mille fausses nouvelles, mille projets pour le lendemain. Mais nulle part ne se révélait la moindre pensée, ne se prononçait la moindre parole d'indépendance, de nationalité, ni de changement de domination. Partout, au contraire, on manifestait des sentiments d'amour, de soumission et de fidélité au roi d'Espagne ; personne enfin ne se croyait rebelle. Ici la lueur de l'incendie rougissait les édifices, là résonnait un coup d'arquebuse dont l'auteur demeurait inconnu comme la victime ; plus loin, une terreur panique s'emparait d'un groupe qui fuyait en jetant tout un quartier dans l'épouvante. Les gens opulents, voués à la haine des classes infimes, s'échappaient à la faveur des ténèbres, tantôt seuls, tantôt suivis de leurs familles atterrées, abandonnant leurs maisons, leurs intérêts, leurs richesses. Les uns se réfugiaient autour des forts, d'autres parvenaient à force d'or à s'embarquer sur les bateaux de Sainte-Lucie, de Chiaja ou de Mergelina ; un grand nom-

bre enfin s'éloignaient par terre de la ville pour se cacher dans les métairies ou dans les bois.

La place du Marché était toujours le quartier général du soulèvement. Masaniello y stationnait avec sa bande ; mais il n'avait encore exercé aucune autorité, ni imprimé aucune direction au mouvement, quoiqu'il eût pris part, avec une activité prodigieuse et une audace satanique, aux plus importants événements du jour. Vers le milieu de la nuit, s'arrêtèrent sur la place quatre personnages masqués, du nombre de ceux qui, revêtus de robes et de capuchons de confréries, s'étaient montrés sur tous les points pour fomenter la sédition. L'un d'eux leva son masque, et laissant voir, à la clarté de la lune et des torches, qu'il était l'octogénaire Giulio Genovino, il appela l'attention générale et fit une longue harangue à la multitude. Il approuva fortement que le cri du peuple fût : vive le roi d'Espagne et meure le mauvais gouvernement ; *parce que*, dit-il, *il ne s'agit pas d'enlever au roi sa couronne et souveraineté de Naples, mais seulement d'apporter remède à l'injustice et à la rapacité de ses ministres et délégués*. Exhortant avec véhémence son auditoire à ne point déposer les armes

avant d'avoir obtenu le redressement de ses griefs, il attisait la haine contre la noblesse qu'il peignait comme la source de toutes les misères du pays, et trouvait le moyen d'éveiller adroitement l'espoir d'égaler les droits du peuple aux siens dans les *sédiles*. Il termina son discours assez éloquent en manifestant la nécessité urgente d'avoir un chef suprême, qui régularisant les efforts de tous, dirigeât l'insurrection de manière à lui assurer d'heureux et féconds résultats.

Ces paroles du sagace vieillard impressionnèrent vivement la foule, qui par instinct déjà sentait le besoin d'être bravement et habilement commandée. Palumbo, Perrone et leurs compagnons les plus en faveur s'entendirent avec Genovino et commencèrent à répandre le nom de Masaniello, connaissant son audace et pensant qu'il serait facile de dominer son incapacité.

La tentative réussit à merveille et l'adhésion populaire fut d'autant plus rapide qu'on venait d'apprendre la fuite du prince de Bisignano, et la translation du vice-roi à Castelnuovo. Les esprits fermentent de nouveau, les masses s'émeuvent et se déchaînent; les cloches du Carmel et des autres tours font entendre

un glas épouvantable ; des groupes armés de torches sillonnent partout la cité ; les clameurs, le désordre, la confusion sont à leur comble, et Masaniello est proclamé chef unique et tout-puissant du peuple révolté.

CHAPITRE VII.

Tandis que sur les places publiques, en plein air, sous la voûte immense d'un ciel étoilé, la sédition se consolidait, dans le sombre séjour de Castelnuovo on discourait sur la façon de la dompter et de la dissiper : non par des moyens violents et décisifs, dès lors impraticables; non par le secours des soldats, trop peu nombreux et déjà démoralisés sans avoir combattu; mais par la ruse, et par les moyens occultes, en profitant avec adresse des moindres circonstances, et en opposant les unes aux autres les passions et les haines des insurgés. On résolut de poursuivre ce plan avec un tact, une activité, une énergie, qu'il eût été plus juste et plus généreux d'employer d'abord à ne point provoquer le conflit et plus tard à le conjurer

lorsque ses premiers symptômes commençaient à se manifester.

Le vice-roi se proposait donc de recouvrer, par la patience et l'habileté, tout ce que lui avaient enlevé son imprévoyance et son entêtement. L'autorité de fait lui échappant, il voulait conserver à tout prix l'autorité de droit. En conséquence, il encourageait le peuple à lui adresser des pétitions, fussent-elles inadmissibles, pourvu qu'elles constituassent un acte *formel de subordination* au chef unique du royaume, et les mêmes motifs l'entraînaient à ratifier les nominations faites par les factieux ainsi que leurs mesures gouvernementales bonnes ou mauvaises. Décidé à voir venir les événements sans agir, tout en les exploitant habilement, il songea que l'influence du cardinal Filomarino, fort mal disposé pour la noblesse, pourrait servir utilement ses projets; quant à la noblesse elle-même, il se promit de la compromettre de telle sorte que si son intervention demeurait infructueuse elle éveillât du moins la méfiance de la populace et rendît impossible une alliance redoutable dont la première conséquence serait de changer la révolte en dangereuse rébellion. Le duc fut très-heu-

reux de trouver réfugiés à Castelnuovo un nombre de seigneurs et de gentilshommes, tous disposés à le seconder avec zèle et loyauté : des capitalistes, des financiers, des fonctionnaires publics, gens qui n'aspirent jamais qu'au rétablissement de l'ordre, et le *conseil collatéral* prêt à légaliser ses déterminations.

Le conseil collatéral des vice-rois de Naples se composait de quatre magistrats, deux Espagnols et deux Napolitains, sous la présidence d'un régent. Il renfermait bien en outre quelques assesseurs qui, ne portant point la toge, s'appelaient conseillers de robe courte; mais les robes longues, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, avaient peu à peu étendu leurs pouvoirs aux dépens de leurs compagnons, jusqu'à demeurer maîtres exclusifs des délibérations et par conséquent du pouvoir. Cette corporation, créée par Ferdinand le Catholique, lorsqu'il conçut d'injustes soupçons sur les nobles et loyales intentions de Gonzalve de Cordoue, était destinée à contrôler sans l'affaiblir la puissance des vice-rois. Le conseil collatéral, qui devait être consulté sur toutes les affaires graves, n'avait en aucun cas le droit d'imposer son sentiment au chef de l'État; son approbation n'était indispensable que

pour les décrets ayant force de loi; mais on comprend pourtant qu'elle fut un grand allégement de responsabilité dans les circonstances difficiles, et le duc d'Arcos comptait bien s'en prévaloir.

A Castelnuovo s'était également réfugié le duc de Madalloni, seigneur d'illustre maison, jouissant d'une opulence héréditaire, mais tristement célèbre par le désordre de ses mœurs. On l'avait arrêté quelques jours auparavant à cause de la protection effrontée qu'il *accordait* ouvertement aux brigands de la campagne et aux malfaiteurs de la cité; et quelques-uns le soupçonnaient même d'avoir participé à l'incendie de la galère capitane, dont il sera parlé en temps et lieu (1). Toutefois, ce dernier reproche nous semble peu fondé, aucun des auteurs ses contemporains et ses compatriotes n'en faisant la moindre mention à son sujet.

Il parut au vice-roi que la coopération d'un tel homme pourrait lui être fort utile, pourvu qu'il ne s'y mêlât point de trahison. Il entra donc en conférence avec lui, le sonda sur tous les points, s'assura de sa bonne foi; et, convaincu d'ailleurs que son incapacité personnelle l'empêcherait de travailler pour

(1) Comte de Modène.

son propre compte, il ne songea plus qu'à mettre en jeu ses relations avec Perrone et Palumbo, et surtout son intimité avec le fameux Genovino.

Le duc passa la nuit entière à méditer ces plans. Mais tout en préparant de loin leur exécution, il avait l'oreille attentive aux rumeurs de la ville; et, ne voulant pas en abandonner entièrement l'occupation, il envoya quelques troupes débarrasser les abords du château, garder le palais, qu'un pont réunissait à la forteresse, et s'établir militairement àPizzo-Falcone, position élevée des plus importantes. Tout cela fut exécuté sans bruit et sans avoir à batailler avec la populace, toujours concentrée sur la place du Marché et sur quelques autres points éloignés.

Le soleil vint éclairer de nouveaux attentats et d'effroyables vengeances. Partout retentissaient le son des tambours et des trompettes, le cliquetis du fer, et les clameurs de la multitude, considérablement accrue par les habitants des villages voisins, qui accouraient pour faire cause commune avec ceux de la capitale, brandissant leurs outils de labourage convertis en instruments de guerre. On voyait aussi des femmes et des enfants se fabriquer des armes atroces et

se livrer à mille bravades, en affectant de mépriser le danger.

Le jour avait rendu le mouvement aux masses populaires que commençait à diriger le poissonnier Masaniello. Elles possédaient déjà bon nombre de mousquets et d'arquebuses et même sept canons de petit calibre, déterrés dans la cour d'un armateur, d'après les indications d'une servante. Les bandes armées parcouraient la ville, fouillant les maisons, inspectant les magasins publics et demandant partout des munitions. Leur exaspération devint terrible en trouvant toutes les poudres mouillées. Si les plus intelligents s'occupaient de les faire sécher au soleil, d'autres cherchaient, afin de le massacrer, un certain Buzzacarino, garde-magasin, coupable d'avoir exécuté ponctuellement les ordres du vice-roi. Mais il avait eu l'heureuse prévoyance de se mettre en lieu sûr; on fut réduit à saccager son habitation.

Bientôt les insurgés apprennent qu'une vaste poudrière existe au faubourg de Mandaracho. Ils s'y précipitent tumultueusement; ils oublient l'explosion de la veille et pénètrent dans les caveaux sans éteindre leurs mèches d'arquebuses. L'amas de poudre

était énorme, le feu se communique, le magasin saute avec tous les envahisseurs, renversant les édifices contigus, et donnant une secousse épouvantable à la ville entière. Mais tandis que les uns s'enfuient pleins d'effroi, et que d'autres se rapprochent pour tirer des décombres les blessés gémissants qui crient au secours, un détachement du peuple se rend au palais de don Ferrante Caracciolo, duc de Castel de Sangro, où l'on s'empare d'un dépôt considérable d'excellentes armes.

L'impression produite par la catastrophe des poudres, la triste vue des malheurs qui en étaient résultés, les disputes pour le partage des armes nouvellement acquises, les paroles irritantes, les nouvelles absurdes qui circulaient, avaient tellement bouleversé les esprits, qu'il régnait une véritable frénésie de désordre, de destruction et de vengeance. Le vice-roi crut devoir prévenir le gouverneur de Santelmo de tenir son artillerie prête à répondre au premier signal.

Cependant il ne jugeait pas encore le moment venu d'employer ces moyens extrêmes ; et, pour distraire un instant la fureur des séditieux, ou pour tenter de les calmer, ou bien encore pour commencer à dis-

créditer la noblesse vis-à-vis de la populace, il pria le prince de Bisignano, malgré son insuccès de la veille, peut-être même à cause de cet insuccès, de retourner à la place du Marché, chargé de nouvelles propositions. Le brave gentilhomme y consentit à regret, mais de bonne foi, désireux de montrer son zèle à servir la couronne. Il sortit de Castelnuovo, accompagné d'Hector Ravaschiere, prince de Satriano. Tous deux appartenaient aux familles les plus illustres du royaume, tous deux avaient au cou l'ordre insigne de la Toison d'or; ils portaient au peuple un édit du vice-roi, contenant l'abolition entière des taxes sur les fruits et les farines.

Ils arrivent, non sans peine et sans danger, jusqu'à la place du Marché, recueillant alternativement sur leur passage des injures ou des louanges, des imprécations ou des vivats. Puis, entourés d'un rassemblement compact, en présence de Masaniello et des autres chefs de la révolte, ils réitèrent leurs exhortations et lisent d'une voix sonore les offres dont ils sont porteurs. — Les insurgés, enivrés de leurs premières victoires, rêvaient déjà de bien autres prétentions. Ils s'irritent de tant de promesses inaccom-

plies ; ils s'agitent autour des deux gentilshommes, avec une furie contagieuse qui gagne en un clin d'œil les rangs les plus éloignés ; et, poussant de hideuses vociférations, outrageant le nom du duc d'Arcos, insultant ses nobles messagers, ils demandent l'abolition de tous les impôts extraordinaires établis par les vice-rois, et la remise immédiate du privilége original de Charles-Quint, où se trouvaient clairement et formellement consignées les exemptions dont la ville devait jouir. — Fort mécontents et fort rebutés, les deux seigneurs allaient se retirer, lorsque survient le prince de Montesarchio, avec une nouvelle commission du duc. Mais on ne le laisse point parler ; le vacarme, les menaces, les gestes féroces deviennent tels que les trois princes n'ont que le temps de regagner leur asile au plus vite, pour éviter d'être mis en pièces par la populace. C'était l'adroit et persévérant Giulio Genovino qui avait réveillé le souvenir de ce fameux document ; et, pour exciter le peuple à le réclamer avec une persévérance ardente, il le lui avait représenté comme la panacée universelle, capable de guérir toutes ses misères et tous ses maux.

La fureur populaire allait toujours augmentant ;

elle s'imaginait voir partout des piéges et des trahisons de la noblesse, idée que lui suggéraient continuellement les meneurs de l'insurrection ; ignorant, les insensés ! qu'ils servaient en cela les plans du vice-roi lui-même, qu'ils inutilisaient leurs propres efforts, privaient le mouvement de consistance, se créaient des ennemis redoutables, et rendaient impossible toute transaction favorable au pays.

Criant sans cesse : *Aux armes !* quand personne ne les avait quittées ; sonnant les cloches sans relâche, comme pour appeler des gens qui, rassemblés depuis vingt-quatre heures ne songeaient nullement à se séparer, les masses fanatisées se disposaient à combattre on ne sait quels ennemis, lorsque les pères dominicains, malgré le mauvais accueil reçu la veille par les théatins et les jésuites, voulurent aussi expérimenter l'effet d'une sortie processionnelle. Mais, à peine engagés dans les rues, se voyant insultés et raillés par la plèbe, qui poussa l'irrévérence jusqu'à enlever leur croix, ils reprirent, affligés et scandalisés, le chemin du couvent; puis, dans leur église comme dans toutes les autres, conformément aux ordres de l'archevêque, on éleva le saint sacre-

ment, on invoqua la miséricorde du ciel, la seule qui pût sauver désormais la malheureuse Naples des calamités présentes et des désastres futurs.

CHAPITRE VIII.

Au milieu de la confusion et du désordre, résultats d'une rage sans but et d'un mouvement sans direction, apparut à son tour, à cheval, le prieur de la Roccella, également envoyé par le vice-roi; et comme tous, sans lui laisser le temps de respirer ni d'ouvrir la bouche, réclamaient à grands cris le privilége de Charles-Quint, il lui vint la malheureuse idée de répondre, pour se tirer d'embarras, que ce document était dans les archives de San-Lorenzo. Aussitôt, la multitude pousse une acclamation terrifiante, et, l'entraînant avec elle, se lance dans la direction du célèbre monument. L'étourdi cavalier, qui avait répondu à tout hasard, et qui ne savait ni si le privilége y était véritablement, ni comment on pourrait le chercher et encore moins l'obtenir, ignorant d'ailleurs si les

soldats espagnols enfermés à San-Lorenzo permettraient qu'on en approchât, sentait tout le danger de la position qu'il s'était faite si légèrement, sans imaginer aucun moyen d'en sortir. Heureusement, sa bonne étoile suscita l'un de ces événements insignifiants qui suffisent pour distraire le peuple, et qui sont si fréquents dans les grands troubles. Le prieur en profita pour sauter à bas de son cheval, fuir à toutes jambes par une petite rue, et se jeter dans un couvent de théatins, d'où il regagna Castelnuovo, sous un déguisement.

Le vice-roi, tout en écoutant d'un air profondément chagrin le récit des insultes essuyées par ses illustres messagers dans leurs expéditions infructueuses, se réjouissait vivement au fond de l'âme ; car cette animosité croissante entre la noblesse et la plèbe rendait, de jour en jour, plus impossible l'alliance qu'il eût redoutée par-dessus tout. Conformément à cette politique, après avoir entendu les plaintes et les renseignements des fugitifs sur l'état de la cité, il jugea l'occasion favorable pour mettre en avant le duc de Maddaloni, soit qu'il dût, en effet, négocier une conciliation, soit qu'il dût se dépopulariser comme

ses prédécesseurs. Il le prit à part, lui donna ses instructions, et, sûr de sa bonne foi, le laissa partir courageusement au-devant des révoltés.

Le duc aborde à cheval la place du Marché où l'attendait le meilleur accueil; ses manières, son laisser-aller, ses relations avec le bas peuple, ses désordres même et ses folies plaisaient beaucoup à la multitude; il retrouve de vieilles connaissances à la tête des légions plébéiennes, et Masaniello le reçoit les bras ouverts; alors, entouré d'un auditoire immense, il prêche la confiance et le calme, assurant que le vice-roi fera tout ce que souhaite le peuple. Mais celui-ci, reconnaissant les promesses et les discours des précédents émissaires, interrompt le duc par un sourd murmure, qui dégénère bientôt en rumeur d'indignation, en interpellations violentes, et en ce terrible cri mille fois répété : *Le privilége de Charles-Quint! Le privilége de Charles-Quint!* On se pressait tellement autour du cavalier que son cheval était prêt à perdre pied. Heureusement Maddaloni ne se laisse point intimider. « *C'est bien, c'est bien,* s'écrie-t-il avec assurance; *laissez-moi passer; je vais le chercher.* » Son ton ferme, sa con-

tenance résolue produisent un effet spontané. Le cercle étouffant s'entr'ouvre, et le duc en profite pour rentrer à toute bride au château.

L'habile Genovino avait saisi cette occasion de haranguer le peuple (peut-être aussi était-il bien aise de favoriser, en captivant l'attention, la fuite de son protégé); il avait insisté chaleureusement sur l'importance de posséder ce privilége, à l'aide duquel on démontrerait l'illégalité flagrante des impôts extraordinaires créés sous les vice-rois; il avait renouvelé ses déclamations haineuses au sujet de la noblesse, et conclu par une nouvelle exhortation de fidélité au roi d'Espagne; puisque, loin de lui être *rebelles,* les Napolitains dirigeaient uniquement leurs efforts contre des ministres, indignes oppresseurs de ses sujets, qui par de honteuses concessions privaient le souverain de la moitié des tributs et dons volontaires de ce très-fidèle royaume (1). De telles idées se propageaient rapidement en faisant sur les masses une profonde impression.

Le soulèvement commençait à prendre la consistance que produit toujours une organisation bonne ou mauvaise qui régularise et donne de l'unité.

(1) Giraffi.

Masaniello était reconnu et obéi comme chef suprême; Domenico Perrone et Giuseppe Palumbo étaient ses lieutenants; Genovino, son conseiller; un fougueux jeune homme, appelé Marco Vitale, remplissait près de lui les fonctions de secrétaire. Composant ensemble une sorte de conseil souverain, et d'accord avec les hommes du peuple les plus influents, ils s'occupèrent de nommer, avec toutes les formalités possibles, un élu du peuple en remplacement de *l'infortuné* Naclerio; puis ils organisèrent leurs forces actives qui dépassaient déjà cent cinquante mille hommes, les divisant par faubourgs et quartiers, en assignant pour chefs à chaque section, ceux de ses membres qui avaient montré le plus de chaleur et d'audace dans les événements antérieurs.

L'insurrection organisée, il fallait qu'elle occupât d'une manière quelconque son activité infernale. N'ayant point d'ennemis à combattre, puisqu'elle ne pouvait considérer comme tels des troupes qui se contentaient d'observer, et que d'ailleurs elle ne songeait plus à renouveler contre la tour de San-Lorenzo ses malencontreuses tentatives, elle se dédommagea par de ruineuses vengeances et d'inutiles

incendies. Masaniello et son entourage formèrent une liste de plus de soixante maisons destinées à être assaillies sans retard et sans appel, les haines et les ressentiments personnels exerçant dans le choix des victimes une influence qui se devine aisément.

Le poissonnier surtout n'avait point oublié l'arrestation de sa femme par les *gabellieri;* il en nourrissait une rancune violente contre le fermier de l'octroi des farines Geronimo Letizia. Aussi l'habitation de ce personnage fut-elle la première désignée. On y renouvela les scènes du palais et de la maison Vagliano. Les meubles les plus précieux, de magnifiques tapisseries, des étoffes et des joyaux de grande valeur, tout jusqu'aux portes et aux jalousies fut dévoré par les flammes. La multitude, exaltée, criait avec frénésie en attisant le feu (1) : *Ceci est notre sang! ainsi méritent de brûler en enfer ceux qui nous l'ont sucé!* Elle prit ensuite quelques tisons du brasier pour en allumer plus facilement un autre, et courut envahir la demeure somptueuse de Filippo Basili, qui de pauvre boulanger était devenu énormément riche en peu d'années,

(1) Giraffi.

en se rendant adjudicataire de divers impôts. L'œuvre de destruction suivit son cours, et cette fois, indépendamment d'un mobilier admirable et de superbes glaces de Venise, on anéantit des objets d'art fort remarquables, des tableaux de grands maîtres, de très-belles pièces d'orfévrerie, et même un coffret plein de grosses perles. Ce bûcher flamboyait sur la place du Saint-Esprit; lorsqu'il n'y eut plus rien à brûler, le conseiller Antonio de Angelis dut fournir à son tour de nouveaux aliments à l'incendie. On l'appelait le *conseiller des mauvais conseils*. Les flammes furent implacables chez lui, comme partout ailleurs.

La nuit n'arrêta point cette fièvre de destruction; le peuple incendia successivement la maison du conseiller Miraballo, située dans le faubourg des Vierges; puis le palais de l'élu Naclerio, où l'on dévasta sans pitié un précieux jardin de plantes et de fleurs exotiques, importées à grands frais et cultivées avec un soin extrême, au milieu de charmantes fontaines et de curieux jets d'eau.

D'immenses richesses, d'incalculables capitaux furent anéantis en un moment durant ce jour néfaste,

sans que les chefs de l'insurrection comprissent eux-mêmes l'importance de les conserver dans leur propre intérêt. Mais les masses populaires qui jamais ne raisonnent, ni ne pensent à l'avenir, croient stupidement qu'elles détruiront la tyrannie en détruisant ce qui appartient à ceux qu'elles appellent tyrans ; elles oublient, dans leur haine contre les riches, que l'ensemble des grandes richesses particulières forme précisément la grande richesse de l'État.

Les tourbillons de flamme et de fumée qu'une plèbe frénétique attisait si follement, avertissaient de loin les malheureuses familles réfugiées à Castelnuovo, qu'elles étaient déjà victimes de l'anarchie, et qu'elles tombaient du faîte de l'opulence dans l'abîme de l'indigence et du désespoir. Leçon terrible pour ceux qui s'enrichissent aux dépens de la misère publique, et font ensuite une imprudente ostentation de leurs richesses, sans craindre qu'un jour vienne où la victime se change en bourreau !

Un fait digne de remarque, c'est qu'au milieu de cet inexprimable désordre, parmi ces bandes sans foi ni loi, pleines de malfaiteurs, de brigands et de pauvres en haillons, sans aucun moyen d'existence,

bien que les monnaies d'or et d'argent roulassent sur le pavé, il ne se trouva que trois misérables pour oser dérober quelque chose. Encore leurs mesquins détournements reçurent-ils un châtiment aussi prompt qu'exemplaire : regardés avec horreur par tous ces artisans de destruction, ils furent conduits devant l'inflexible Masaniello, qui condamna immédiatement à cinquante coups de bâton l'un d'eux, convaincu d'avoir gardé un frein de cheval, et qui fit pendre les deux autres, pour avoir volé, celui-ci une tasse d'argent, celui-là un petit cadre du même métal.

L'histoire consigne également un fait d'une haute importance : c'est qu'au plus fort de la rage dévastatrice, on sauvait, avec le plus grand respect, les portraits du roi trouvés dans les maisons proscrites. Ils étaient aussitôt salués de chaleureuses acclamations, et déposés au carrefour voisin, sous un dais improvisé, formé de riches étoffes, que cette destination pouvait seule arracher aux flammes (1). Exemple frappant de l'amour incompréhensible conservé par des révoltés pour un souverain dont ils outrageaient

(1) Giraffi. — De Santis. — Raphaël de Turris.

les ministres, et dont ils assassinaient les sujets! Il démontre clairement combien les Napolitains songeaient peu à se séparer de l'Espagne, jusqu'au moment où ils prêtèrent l'oreille aux instigations des agents étrangers qui ne tardèrent pas à venir exploiter les circonstances.

CHAPITRE IX.

La prétention du peuple, d'obtenir qu'on lui livrât le privilége de Charles-Quint, jeta dans un grand embarras le duc d'Arcos, non qu'il y eût mauvais vouloir de sa part; mais il ignorait jusqu'à l'existence de cette pièce. Vainement il ordonnait les recherches les plus minutieuses; on n'en pouvait découvrir la moindre trace. Le manuscrit d'Agnello della Porta dit : « qu'on ne le trouvait pas, ou, pour mieux dire, qu'on ne voulait point le trouver, parce que les fermiers des impôts étaient trop intéressés à le faire disparaître. » Capecelatro, plus digne de foi, s'exprime en ces termes, que nous traduisons à la lettre : « Les savants de Naples, curieux d'antiquités, n'ont jamais vu le privilége; mais on a dit que les nobles l'avaient caché. » L'historien moderne Baldacchini, après

avoir cité ces écrivains contemporains, ajoute : « Deux opinions assez répandues voulaient que ce document eût été brûlé par les Espagnols, ou bien envoyé en Espagne et classé aux archives. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à défaut de l'original, le vice-roi imagina d'en faire fabriquer *une confirmation*, écrite sur parchemin, dans les formules traditionnelles, avec les lettres ornées, les signatures et les sceaux de rigueur. Toutes les charges de la ville et du royaume y étaient abolies, à l'exception des impôts existants à l'époque de Charles-Quint. Des scribes habiles passèrent la nuit à terminer ce travail, et Maddaloni fut chargé de le porter au peuple.

Le matin du troisième jour de l'insurrection, le duc retourna donc à la place du Marché ; il faisait piaffer son cheval et réclamait le silence en attirant tous les yeux sur le brillant parchemin. Mais à peine commençait-il sa lecture à haute voix que la foule découvrit la fraude : *Trahison! trahison!* criait-on de toutes parts ; *meurent les nobles qui nous trompent! Nous voulons le privilége de Charles-Quint, écrit non pas en lettres d'or modernes, mais en caractères anciens et sur vieux parchemin.*

Maddaloni, troublé, cherchait à démontrer que cette copie méritait autant de confiance que l'original, lorsque Masaniello, se souvenant peut-être de quelques récentes humiliations reçues à la porte du duc en allant offrir son poisson (1), accourut fort irrité, et tira violemment le cavalier par le bras pour le faire descendre, en l'appelant traître et trompeur du très-fidèle peuple. Assailli et renversé, l'illustre seigneur ne dut probablement son salut qu'à une lutte ardente entre gens qui voulaient tous frapper le premier coup. Des affidés vinrent à son secours, et Masaniello lui-même contribua à le sauver en l'envoyant prisonnier au couvent du Carmel, sous la garde de Domenico Perrone (2). Pendant la durée de sa détention, qui fut de quelques heures à peine, il eut le temps de s'entendre avec son ancien protégé, devenu son geôlier, et de combiner rapidement un plan hardi dont nous aurons à raconter les conséquences; puis, dès que l'occasion parut favorable, aidé par celui-là même qu'on avait chargé de le garder, il s'enfuit déguisé, prit une barque qui le déposa sur une plage

(1) Capecelatro.
(2) *Ibidem.*

éloignée, et se rendit à cheval dans une de ses terres aux environs de Naples.

Tomasso de Santis et d'autres auteurs racontent qu'un peu plus tard le prieur de la Roccella se présentait à son tour devant le peuple avec un double du fameux document; mais le prolixe Giraffi, témoin oculaire, qui tenait un journal régulier des événements, et dans lequel nous avons puisé l'aventure de ce seigneur relative au précédent chapitre, ne dit pas un mot de lui ce jour-là. Il nous semble d'ailleurs parfaitement impossible que, s'étant joué la veille de la populace, il vînt sans défense affronter sa colère le lendemain. Il n'est guère plus probable qu'en de si courts instants le vice-roi ait eu le loisir de faire fabriquer des copies, ni qu'il ait conçu l'espoir de faire accepter par le prieur un parchemin si déplorablement accueilli entre les mains du duc de Maddaloni. Le comte de Modène, qui se complaît à exagérer le machiavélisme du duc d'Arcos, dit qu'il le soupçonne fortement d'avoir fait connaître lui-même à la plèbe la fausseté du document confié à ses propres émissaires; et de plus il assure que douze mille arquebuses furent, par ses soins, secrètement distri-

buées aux insurgés, afin de se défendre au besoin contre la noblesse. De pareilles assertions sont tellement absurdes qu'elles ne méritent guère une réfutation.

Dans tous les cas, que le duc de Maddaloni ait présenté la confirmation du privilége de Charles-Quint, seul ou accompagné du prieur de la Roccella, cette démarche n'eut d'autre résultat que d'accroître la furie des séditieux, d'exciter plus que jamais leur fièvre de vengeances, et d'augmenter le prestige de Masaniello aux yeux de la populace; car en osant porter une main violente sur un si noble personnage, le chef plébéien avait donné une haute idée de son audace et de son pouvoir. Il s'était enorgueilli lui-même à tel point, qu'il n'hésita pas à publier un édit portant peine de mort contre quiconque déserterait la cause populaire ou ne l'embrasserait pas dans les vingt-quatre heures. Cette disposition fit surgir de nouvelles bandes de factieux que l'indifférence ou l'indécision avaient empêchés jusqu'alors de se montrer, et ne multiplia pas moins le nombre des gens que la frayeur poussait à se réfugier vers les forts.

Le pillage et l'incendie deviennent l'unique occupation du peuple. Masaniello siégeait en permanence

sur la place du Marché; quelques exaltés se plaignent à lui du duc de Caivano, assurant qu'il s'est vanté d'avoir un palais à l'abri de l'invasion, et de ne point redouter *les hommes en guenilles;* le généralissime prononce sur-le-champ un arrêt de destruction; et non-seulement on brûle le palais du duc avec tous les documents importants qu'il y conservait comme secrétaire général du royaume, mais on rase aussi le palais de son fils, l'habitation de son frère, et même une maison de plaisance au Pausilippe.

Le peuple s'empare ensuite de quinze cents armes à feu dans les magasins d'un fournisseur génois; il envahit, saccage et embrase le palais d'un certain Cevallos, qui de pauvre écrivain était arrivé à s'appeler le duc d'Ostuna, et à posséder un domaine de soixante mille ducats de rente; puis les hordes sauvages se ruent vers le palais Lubrano. Cesare Lubrano, originairement commis des douanes, avait d'abord affermé des gabelles, et devenu puissamment riche, avait acheté pour son fils un titre appuyé sur un énorme majorat. La populace apprend qu'il a caché, la nuit précédente, ses effets et ses joyaux les plus précieux dans un couvent voisin; elle viole aus-

sitôt l'asile sacré, et tout ce qu'on y trouve est livré à l'élément destructeur.

Citer nominativement chacun des édifices ruinés, énumérer les trésors anéantis par ces bandes d'énergumènes serait véritablement impossible. Qu'on se représente seulement une ville couverte de brasiers dans lesquels tout ce qui appartenait aux nobles ou aux riches était impitoyablement englouti. L'aveugle fureur des incendiaires touchait de si près à la folie, *qu'ils précipitaient* vivants au milieu des flammes des chevaux de luxe, des mules de trait, et jusqu'à des oiseaux de basse-cour et des chiens de chasse (1).

Masaniello désirait entreprendre quelque chose qui accréditât son autorité, et fournît un nouveau stimulant à l'esprit d'insurrection. Conseillé sans doute par Genovino, auquel une vieille expérience avait appris que ces vengeances sur des objets inanimés, outre qu'elles diminuent les ressources du pays en doublant celles de l'ennemi, ne servent qu'à dépenser en pure perte l'activité des masses; craignant d'ailleurs de voir naître la fatigue, symptôme précurseur de mort dans les soulèvements qui se prolongent sans résul-

(1) Capecelatro, M. S.

tats, il résolut de conquérir à tout prix San-Lorenzo. Cet édifice, élevé au cœur de la cité, était considéré comme une sorte d'Hôtel de ville : le parlement s'y était réuni anciennement, et présentement les élus et députés municipaux y tenaient leurs séances ; ce qui inspirait un grand respect pour le lieu. De plus il renfermait les archives publiques, et dans une tour assez forte un dépôt considérable d'armes et d'artillerie. Son occupation offrait donc de grands avantages ; et comme il ne s'agissait point d'une appartenance royale, l'attaquer ne semblait point aux factieux constituer un acte de rébellion.

Dix mille hommes sont disposés pour l'expédition dont Masaniello prend lui-même le commandement. Il divise ses forces par détachements qui, marchant en assez bon ordre, suivent des routes diverses et arrivent ensemble devant San-Lorenzo. L'attaque commence aussitôt contre le couvent avec une impétuosité extrême ; les religieux épouvantés ne font pas de résistance sérieuse ; la position est facilement emportée et les agresseurs acquièrent un poste avantageux pour assiéger la tour. Celle-ci était défendue par quarante soldats espagnols, sous les ordres de

l'intrépide capitaine napolitain Biaggio de Fiusco; des gentilshommes et des employés réfugiés renforçaient la petite garnison. La populace donne l'assaut avec chaleur. Une mousqueterie habilement dirigée la repousse constamment en lui faisant essuyer les plus grandes pertes, mais sans parvenir à la décourager; elle amoncelle les corps morts et s'élance aux remparts sur une échelle de cadavres. Enfin après trois longues heures d'une admirable défense, la tour, battue du côté de la rue par un canon de gros calibre, assaillie opiniâtrément du côté du couvent qui était son point vulnérable, doit songer à se rendre lorsque ses portes ont cédé à l'explosion réitérée des pétards. Les réfugiés s'échappent à la faveur du désordre; le brave commandant était mort; quant aux soldats survivants, ils ne cessent le feu qu'en stipulant la vie sauve.

Cette conquête, d'une haute importance pour les révoltés, enfla considérablement l'orgueil du poissonnier dont la domination était dès lors assurée; l'enthousiasme du triomphe devint universel. Le peuple, maître de la tour de San-Lorenzo, y arbora l'étendard royal, et au-dessous celui de la ville de Naples. Il exposa sous un dais extérieur avec de nombreuses

salves et acclamations le portrait de Philippe IV trouvé dans la salle des conférences, puis on sonna la grosse cloche appelée *la citta* (la ville), et ses bourdonnements assourdissants répétés par les échos de Castelnuovo portèrent au vice-roi la première nouvelle de la perte qu'il avait faite. Les vainqueurs brûlèrent presque entièrement les archives publiques, et brisèrent des instruments d'un grand intérêt pour la science en bouleversant toutes choses dans l'espoir de découvrir le privilége de Charles-Quint. Quantité d'armes et de munitions tombèrent en leur pouvoir, ainsi que dix-huit pièces d'artillerie qui furent braquées sur les places et aux portes principales de la ville (1).

La joie populaire s'épanchait en extravagances et en débauches inimaginables. Les triomphateurs, étourdis de leur victoire, se croyaient déjà maîtres de l'univers, lorsqu'un bruit alarmant se répandit que par le chemin de Puzzoles arrivaient quinze cents Allemands, et par celui d'Aversa plusieurs compagnies espagnoles tirées de la garnison de Capoue. Masaniello sortit à leur rencontre avec des forces tellement supérieures qu'il les dispersa facilement. Plus

(1) De Santis.

tard des escadrons de cavalerie également appelés par le vice-roi s'approchèrent de Naples en observant les précautions nécessaires ; mais quand ils aperçurent de loin le mur garni de canons et les portes fermées, ils rétrogradèrent sagement.

Attirés par les grondements de l'énorme cloche, des hommes armés affluaient à la ville, accourant de toutes les campagnes environnantes. Masaniello, qui commençait à reconnaître les inconvénients de la *confusion*, les renvoyait dans leurs foyers avec ordre de se défendre contre la noblesse et contre les Espagnols. C'est ainsi que le mouvement de la capitale s'étendait rapidement aux alentours.

CHAPITRE X.

Le duc d'Arcos, voyant le soulèvement prendre une consistance formidable et désirant déjà ouvrir le champ aux négociations, prit le parti, assez mal conçu suivant nous, d'expédier un message au présomptueux Masaniello, lui demandant courtoisement comme d'égal à égal quelques vivres délicats pour lui et sa famille. Vivement flatté de cette démarche, le chef populaire s'empressa d'y accéder. Il recueillit une ample provision de fruits choisis et de rafraîchissements recherchés; mais comme il disposait les derniers préparatifs de l'envoi, en s'applaudissant fièrement de sa générosité, quelques-uns de ceux qui l'entouraient et qui voyaient de mauvais œil une pareille galanterie dans un homme du peuple, l'avertirent de ne point tant se presser de com-

plaire aux oppresseurs et de ne pas attacher tant de prix à des flatteries dont l'unique but était de l'endormir. Ils le firent monter au clocher du Carmel, et lui montrèrent au loin une galère qui s'approchait de la côte afin de recevoir deux compagnies espagnoles destinées à renforcer la garnison du château, ou peut-être à débarquer sur un point convenable afin d'entamer des hostilités. Masaniello s'indigne; et pour remédier promptement au discrédit que peut lui avoir attiré sa bonne foi, il crie lui-même aux armes, se met à la tête d'une nombreuse troupe d'élite et marche au-devant de l'ennemi. Les soldats, se voyant découverts, essayent vainement d'opérer leur retraite; enveloppés de toutes parts, ils sont bientôt obligés de se rendre après une vigoureuse mais inutile résistance dans un couvent où ils s'étaient retranchés.

Ce nouveau triomphe ranima l'enthousiasme, et Masaniello distribua aux vainqueurs de l'expédition, réunis sur la place du Marché à ceux de San-Lorenzo, non-seulement les rafraîchissements préparés si soigneusement pour le vice-roi, mais encore une grande quantité de vivres tirés des magasins publics. De tels procédés lui attiraient les plus sonores applaudisse-

ments et les bruyants vivats de la foule, qui criait en se gorgeant de vin : *Tout ceci est à nous, tout ceci est payé de notre sang* (1). Non content d'avoir si complétement détourné les soupçons des uns et déconcerté les piéges des autres, le chef de la sédition, afin de fixer davantage la confiance populaire et d'embarrasser les Espagnols, ordonna de fortifier les avenues du palais et des postes occupés par les soldats; puis il coupa les vivres aux châteaux qui, jusqu'alors, avaient conservé communication franche avec la ville.

L'attitude hostile et résolue des insurgés, la précision et le succès de leurs entreprises inquiétèrent sérieusement le duc d'Arcos, et bien qu'il eût déjà la certitude que la noblesse ne déserterait point la cause royale, il lui semblait dangereux de laisser prendre tant d'extension au mouvement populaire; il se détermina donc à faire usage des moyens qu'il tenait en réserve.

Enfermé dans son palais depuis le jour où son intervention avait délivré l'autorité suprême à Saint-Louis, le cardinal Filomarino cessait complétement de travailler à la pacification de la ville. Il avait vu

(1) Giraffi.

d'abord avec anxiété les efforts des hauts seigneurs ses implacables ennemis pour calmer le désordre, car il craignait qu'ils ne recouvrassent leur influence perdue; mais lorsqu'il eut reconnu l'inefficacité et même l'effet pernicieux de leurs démarches, il jugea le moment venu d'agir à son tour; il fit indirectement offrir ses services qui furent acceptés sur-le-champ. On échangea quelques messages, et l'archevêque se rendit près du vice-roi.

Ce jour-là, le bruit se répandit adroitement que certains moines avaient trouvé par hasard le privilége de Charles-Quint, et que les élus des sédiles nobles, accompagnés du père théatin Giuseppe Caracciolo, l'avaient porté à Castelnuovo. Une telle découverte aplanissait bien des obstacles. La nouvelle en courait de bouche en bouche, accueillie partout avec une joie mêlée de crainte. Ce fut le cardinal qui se chargea de la confirmer.

Il se rend au Carmel, emportant le bienheureux privilége. Le peuple, averti de son arrivée, couvrait la place et les abords du Marché. La foule s'ouvre respectueusement à l'approche du prélat qui pénètre dans l'église, ayant devant lui Masaniello,

l'épée nue à la main, à ses côtés les chefs populaires, et par derrière la multitude compacte. Debout à l'entrée du chœur, il lit d'une voix sonore, le document si ardemment désiré. Le parchemin était vieux, les lettres d'or étaient ternies par le temps, la forme des caractères attestait leur antiquité.

Tant que dura la lecture, de sourds murmures circulèrent dans les masses. En vain Masaniello fronçait le sourcil ; en vain l'entourage de l'archevêque montrait l'assurance que donne une profonde conviction. La lecture achevée, et lorsqu'on pouvait s'attendre à une explosion d'enthousiasme, quelques voix isolées ne rompirent le silence général que pour mettre en doute l'authenticité du document. Le cardinal eut un instant de trouble ; mais cherchant des yeux l'appui de Masaniello, il exprima gravement, *que cette méfiance offensait sa dignité, puisqu'en vrai pasteur du peuple, toujours préoccupé de son bien, il ne pouvait songer à le tromper*. Ces plaintes ne demeurèrent point sans effet. Masaniello tenait le prélat en grande vénération ; il s'écria d'un air mécontent : *Seigneur, ce sont gens inconsidérés, qui oublient le respect dû à Votre Éminence, en la confondant avec le duc de*

Maddaloni et autres personnages de sa sorte. Mais moi, qui sais ce que valent les paroles de Votre Éminence, je défends l'authenticité du document contre la furie et l'ignorance de tous. L'agitation de la multitude témoignait de son mécontentement ; le cardinal reprit avec sang-froid d'une voix calme et retentissante : *J'ai la conviction que ce privilége est le véritable, et pour dissiper tous les doutes, qu'il se présente quelque personne instruite méritant la confiance du très-fidèle peuple ; qu'elle vienne examiner scrupuleusement le parchemin : je suis décidé à ne point quitter cette place avant que la vérité ne soit reconnue.* Improvisée, ou préparée d'avance, cette allocution eut tout le succès désiré. Les esprits reprirent confiance. Giulio Genovino fut choisi pour arbitre, en sa triple qualité de lettré, de connaisseur en semblables matières, et de conseiller du peuple. Le parchemin passa des mains de l'archevêque, dans celles du poissonnier, qui le remit au rusé vieillard, et celui-ci se retira au fond de l'église afin d'examiner sans distraction (1).

Cependant, malgré l'approche de la nuit, le cardinal persistait à ne point quitter le couvent, ainsi qu'il

(1) Giraffi. — De Santis. — Raph. de Turris.

l'avait annoncé. Certes, il était loin de perdre son temps, et l'employait dignement en faveur de ses ouailles. Averti que de nouveaux incendies étaient décrétés pour cette nuit, il parla à Masaniello avec tant de prudence et de fermeté, il fit aux plus exaltés et aux plus féroces une allocution si chaleureuse et si pleine d'onction, qu'il obtint non-seulement la renonciation aux préparatifs incendiaires imminents, mais encore la promesse solennelle du chef plébéien, qu'on arrêterait l'œuvre de destruction, par condescendance pour un si excellent prélat; et, en effet, un bando fut aussitôt affiché, portant peine de mort à quiconque voudrait renouveler des actes de dévastation. L'archevêque, dans cette circonstance, agit véritablement en homme de cœur, les palais voués à la rage populaire ce soir même étant précisément ceux du duc de Maddaloni et d'autres nobles ses ennemis acharnés.

Quant à Giulio Genovino, soit qu'il vît dans ce document vrai ou faux une satisfaction complète accordée à l'insurrection, en rendant impossible l'établissement de nouveaux impôts, soit qu'il commençât à concevoir quelque jalousie du pouvoir illimité dévolu

à l'ignorant enfant du peuple, soit enfin, comme l'écrit Santis et comme le laisse entendre le comte de Modène, qu'il fût déjà vendu au vice-roi par la promesse d'une présidence à la chambre royale de la Sumaria, il tint le titre pour authentique après avoir passé un temps fort long à le considérer; et il sut faire agréer son opinion avec beaucoup de finesse, appelant à diverses reprises des insurgés instruits, mais sans connaissances spéciales, et les consultant sur certains doutes, qui se *décidaient toujours* favorablement, attendu qu'après *les* avoir exposés, il avait soin de signaler à l'attention des vérificateurs quelques taches ou défauts du parchemin, attestant sa vétusté, quelques traits ou quelques lettres d'une incontestable ancienneté.

Il paraît à peu près certain que le vieux conseiller populaire était déjà d'accord avec le duc d'Arcos, auquel Palumbo avait fait aussi plusieurs visites secrètes. Un certain Francesco Arpaja étant devenu l'élu *du* peuple, en remplacement de Naclerio, à l'instigation du vieillard, le vice-roi mit tant d'empressement à confirmer la nomination qu'il manda l'élu à Naples le jour même. Cet Arpaja avait été compagnon de Genovino dans les troubles dirigés

contre le cardinal Borgia, ce qui lui avait valu les galères; présentement il occupait, on ne sait comment, le poste de gouverneur d'une petite place aux environs d'Aversa.

Le peuple, convaincu par le témoignage de son très-fidèle délégué que le privilége remis au nom du vice-roi était décidément de l'authenticité la plus positive, se montra fort satisfait et très-disposé à le recevoir avec enthousiasme comme le couronnement de ses généreux efforts, la réparation de toutes ses rancunes, et le gage certain de sa félicité future. Aussi, malgré l'heure avancée de la nuit, la multitude ne songeait-elle point à quitter l'église, la place ni ses abords. Fier et joyeux, le cardinal se mit à lire, pour compléter son message, un billet qui accompagnait la remise du privilége et dans lequel le duc d'Arcos, appuyé du conseil collatéral, promettait l'oubli complet du passé, et le *pardon* général, au nom du roi, de tous ceux qui avaient pris part à la *rébellion*. Mais ces malencontreuses paroles, si odieuses aux Napolitains, excitèrent un sentiment d'indignation qui courut comme l'étincelle électrique, et qui fit éclater un tonnerre de récriminations. *Nous ne sommes point*

des rebelles ; nous n'avons pas besoin de pardon! criait unanimement la foule, *vive le roi d'Espagne ! meurent ceux qui insultent le très-fidèle peuple napolitain !* Les ténèbres rendaient la confusion effroyable ; les tambours battaient, les armes s'entre-choquaient, la clameur ne se lassait point. Il y eut un moment de désordre terrible et d'aveugle furie, durant lequel l'autorité de Masaniello lui-même fut complétement méconnue.

A la fin pourtant ses efforts joints à ceux des autres chefs, les harangues rapides de Genovino, et les protestations du cardinal, calmèrent peu à peu ce vertige, trop violent d'ailleurs pour ne pas être de courte durée. Le prélat montrant qu'il avait une conscience élevée de sa dignité, et déployant un courage civique remarquable, dit au peuple que le duc d'Arcos n'avait point voulu l'offenser, et que si la formule paraissait causer du mécontentement, on n'avait qu'à en dicter une autre, dont il se chargerait de faire agréer les termes au vice-roi. La proposition ne pouvait être mal reçue. La tranquillité se rétablit, les chefs et les hommes influents entourèrent l'orateur, mais non plus pour modifier une simple cédule

d'amnistie ; il agissait déjà de la transformer en une véritable capitulation. Ainsi croissent les exigences populaires, à mesure que l'on entre dans la voie des concessions.

Le cardinal fut peu satisfait du parti que voulaient tirer les insurgés de ses propositions conciliatrices. Mais il était trop tard pour reculer ; il en accepta donc les conséquences tout en agissant activement, de concert avec Genovino, pour que les délégués chargés de concourir à cette étrange rédaction fussent le moins nombreux et le plus modérés possible. Masaniello, Giulio Genovino, deux ou trois chefs influents, quelques prêtres et quelques lettrés composèrent la nouvelle junte qui, présidée par l'archevêque, se retira dans la sacristie du Carmel, afin de remplir sur-le-champ son mandat, dressant en forme tous les articles d'une vraie capitulation.

Les altercations devinrent très-vives, surtout lorsqu'on émit l'idée de livrer au peuple le château Saint-Elme, comme gage du traité. Cette idée obtint tout d'abord un assentiment si général dans la junte, que l'archevêque et Genovino eurent grand'peine à la combattre. Mais le sagace vieillard observa que le

château appartenant au roi, on ne pourrait s'en emparer sans faire acte de rébellion; et cette réflexion produisit un tel effet sur l'assistance, et particulièrement sur Masaniello, qu'il y eut presque unanimité pour abandonner la proposition. Les suites de la conférence ne furent guère moins orageuses. Le cardinal y donna des preuves manifestes de son talent, de son tact et de sa fermeté, aplanissant les difficultés, luttant contre les exigences déraisonnables, et se montrant en un mot ami plus sincère des intérêts du peuple que ceux qui, avec des vues courtes et des prétentions exagérées, et souvent même avec une bonne foi douteuse, se posent effrontément comme leurs plus zélés défenseurs.

CHAPITRE XI.

La junte continuait encore son pénible travail lorsque le soleil vint dissiper cette nuit tumultueuse. C'était le quatrième jour de l'insurrection ; la ville apparut inquiète et armée. Masaniello, dont l'activité prodigieuse s'unissait à un instinct inné de commandement, songea sans retard à poursuivre son œuvre organisatrice des masses. Elles vaguaient sans but par la ville ; il fallait nécessairement les soumettre à une discipline quelconque pour les rendre capables d'agir avec ensemble. Il imagina de passer une revue générale, au grand effroi de la population paisible qui vit plus de 112,000 hommes se réunir en cette solennité. Le chef plébéien les divisa par compagnies de 15 à 16,000 hommes, et de la réunion de plusieurs d'entre elles ayant formé des corps à bannières distinctes,

il leur assigna des postes et des points stratégiques à défendre en cas d'alarme; il s'occupa de créer une cavalerie en s'emparant de tous les chevaux que l'on pouvait rencontrer; puis il fit monter des canons sur des trains de charrettes et parvint à établir quelques batteries d'artillerie. Tout cela fut exécuté avant la fin de la journée, et Masaniello, confirmé avec acclamations dans sa dignité de capitaine général du peuple, s'entoura d'une garde choisie de sept à huit mille hommes et fixa officiellement son quartier général à la place du Marché.

Ensuite, malgré ses promesses à l'archevêque, et malgré l'arrêté publié la nuit précédente, il ordonna une nouvelle descente au palais Caivano, sur l'avis que des richesses considérables y étaient cachées. On les découvrit, en effet, derrière une cloison de briques, et le feu reçut une nouvelle pâture. Giraffi raconte que des femmes obligeaient les plus jeunes enfants à porter de leurs innocentes mains quelques matériaux dans la fournaise, chargeant d'horribles imprécations ceux qui *s'engraissent avec le sang des pauvres*.

Le palais de Maddaloni avait été sauvé la nuit précédente; une colonne d'insurgés s'y dirigea de son pro-

pre mouvement dans l'intention de le détruire; mais elle le trouva si bien gardé en l'absence du duc par les spadassins et les gens sans aveu qui le regardaient comme leur père, qu'elle ne s'aventura point à franchir les portes et se contenta de briser les vitres à coups de pierres.

A peu près dans le même temps, la cupidité qui déjà commençait à lever la tête, ou peut-être une inimitié personnelle sut arracher à Masaniello l'ordre d'assaillir l'habitation de Cornelio Spinola. Cependant il était de notoriété publique que, loin de contribuer à l'oppression du peuple, il avait courageusement exhorté le duc d'Arcos, d'abord à ne point décréter l'impôt sur les fruits, ensuite à l'abolir; mais quoique personne n'ignorât combien la source de ses richesses était honorable, elles n'en étaient pas moins immenses, et c'est un titre suffisant aux persécutions populaires. Une fois le frein des lois rompu, l'envie et la rapacité ne s'embarrassent guère du choix de leurs victimes. Heureusement, l'opulent Génois trouva de nombreux amis, décidés à défendre résolûment sa maison contre toute attaque, jusqu'à ce que ses trésors et ses effets les plus précieux fussent en sûreté.

La nécessité de combattre arrêta les incendiaires ; et quant à Masaniello, soit qu'il craignît de s'engager dans une expédition d'un mauvais effet, soit qu'il *cédât* aux conseils de Genovino auquel le riche armateur avait rendu d'importants services, il accourut lui-même afin de contenir et dissiper le rassemblement.

Le chef de l'insurrection s'aperçoit que sa conduite est vivement approuvée par la grande majorité ; et pour donner plus entière satisfaction à Spinola, il le proclame intendant général des approvisionnements de la ville. La multitude inconstante et passionnée change aussitôt ses cris de mort en frénétiques applaudissements.

Mais le Génois, aussi froid devant cet honneur inattendu qu'il l'avait été en présence du danger, s'excusa d'accepter ce poste élevé, alléguant que sa qualité d'étranger lui interdisait d'entrer au conseil, et par conséquent d'exercer légalement de telles fonctions. Masaniello insistait cependant, et il fallut de graves incidents, que nous allons raconter, pour tirer Spinola de cette situation embarrassante. Le tout puissant poissonnier, ne se bornait plus à

organiser les forces de l'insurrection; il s'occupait aussi du gouvernement de la ville, publiant des règlements de police, avisant aux subsistances de la population, et veillant à toutes les affaires publiques. Il fit élever sur la place du Marché une estrade recouverte d'un dais sur laquelle, assisté de ses lieutenants Domenico Perrone et Giuseppe Palumbo, de Giulio Genovino, du secrétaire Marco Vitale, et du nouvel élu Francesco Arpaja, il administrait la justice, rendait force décrets, prononçait des sentences, entendait les plaintes, et tranchait rapidement les questions les plus graves, non sans déployer une grande lucidité, de saines intentions et un jugement droit. Vêtu d'une grosse chemise rapiécée, serrée à la taille par des chausses de toile rayée, nu-pieds, la poitrine découverte, et coiffé du bonnet rouge des pêcheurs, il gouvernait comme chef suprême, décidant sans appel des causes militaires, civiles ou ecclésiastiques, écoutant avec aisance les avocats et les notaires, les solliciteurs et les plaideurs, et les soumettant tous à sa volonté absolue. C'était Genovino qui lui dictait à voix basse les arrêts; et le chroniqueur Santis rapporte qu'avant de pro-

noncer, Masaniello inclinait un instant la tête, portant la main à son front comme pour réfléchir, mais en réalité pour mieux entendre le conseiller. Il ajoute même qu'un jour, afin de se donner plus d'importance (car malgré son ignorance il avait un instinct profond du charlatanisme nécessaire à son rôle), ayant dit aux assistants : « *Peuple bien-aimé, quoique je n'aie jamais été soldat ni juge, j'ai la prudence et la sagesse que m'inspire le Saint-Esprit,* » une voix lui cria : « *Dis plutôt le Père éternel,* » faisant ainsi allusion au vieux Genovino dont on remarquait la tête chauve et la longue barbe blanche.

Vers midi on terminait, dans l'église du Carmel, le traité qui devait être soumis à l'approbation du peuple, et le cardinal chargeait un de ses frères (lequel était capucin), d'aller instruire le vice-roi de tout ce qui s'était passé, en l'exhortant à ne point opposer une inutile résistance aux nouvelles concessions réclamées. Le duc répondit qu'il sanctionnerait la capitulation aussitôt que le peuple l'aurait acceptée ; il joignit à cette assurance une pragmatique en règle, validant le privilége de Charles-Quint, abolissant toutes les gabelles, et concédant une

amnistie complète sans employer les mots *pardon* ni *rébellion*, qui avaient produit un si mauvais effet. Un billet entièrement écrit de sa main, invitait le prélat à publier ces documents dans les formes pontificales (1).

En recevant d'aussi bonnes nouvelles l'archevêque crut fermement à la fin si désirée de ces déplorables scènes; il engagea Masaniello à réunir le peuple sur la place du Marché, afin que lecture lui fût faite des articles arrêtés, et qu'on les présentât sans retard à la ratification du vice-roi, en publiant solennellement le privilége et la pragmatique. Le chef populaire donna aussitôt des ordres pour qu'à deux heures de l'après-midi tous les capitaines de quartiers se rassemblassent au lieu fixé avec une partie de leur monde, tandis que l'autre partie garderait à elle seule toutes les positions.

L'heure arrivée, l'immense place se couvrit encore de son immense multitude, impatiente et inquiète, cette fois, de voir le dénoûment du terrible drame, et la fin si impatiemment attendue d'une si violente situation. Bientôt arrivent à cheval trois cents brigands de la campagne parfaitement armés. Cette apparition inat-

(1) Voir l'Appendice, n° 2.

tendue surprend autant Masaniello que le peuple lui-même. Domenico Perrone le rassure, en lui disant que ce sont des gens dévoués et dignes de toute confiance venus comme auxiliaires. L'explication satisfait si médiocrement le chef plébéien, qu'il veut assigner un poste aux étrangers et surtout les séparer de leurs chevaux, fort gênants au milieu de la foule. Mais Perrone leur faisant mettre pied à terre, renouvelle si bien ses assurances qu'enfin les bandits se mêlent au flot populaire, quelques-uns pénètrent même dans l'église du Carmel, sous prétexte d'adresser leurs prières à la Vierge.

Déjà Masaniello s'y était rendu pour avertir l'archevêque que le peuple attendait avec impatience la fameuse lecture. Debout à la porte de la sacristie, il s'entretenait avec le prélat lorsque Perrone lui fait signe de loin, l'appelant du côté du sanctuaire comme pour lui donner un avis urgent. Masaniello s'empresse d'accourir à cet appel de son ami et lieutenant. Tout à coup les voûtes du temple retentissent d'une détonation d'arquebuse, et la balle siffle à ses oreilles : Trahison ! trahison ! crie le chef populaire. Cinq décharges nouvelles lui répondent sans réussir à le bles-

ser; Perrone avait disparu. Le tumulte que soulève cet événement se communique instantanément de l'intérieur de l'église aux extrémités de la place, et l'indignation de la multitude se tourne avec furie contre les bandits, qui songent tout d'abord à se défendre vigoureusement. Les armes s'entre-choquent; mais un combat tellement inégal ne peut être de longue durée. L'innombrable multitude se rue impitoyablement sur les étrangers dont elle fait une horrible boucherie. En vain ces misérables veulent-ils fuir, en vain cherchent-ils un asile : ni l'inviolabilité du lieu, ni la sainteté de l'autel, ni l'image vénérée de la Vierge ne peuvent leur servir de refuge. Plus de trente sont mis en pièces sur les degrés du sanctuaire, inondant de leur sang les dalles de la nef et de la chapelle. Ceux qui se réfugient dans le couvent, croyant échapper aux massacres de la place où gisaient déjà plus de cent cinquante cadavres, n'en subissent pas moins le même sort. Trois sont égorgés dans la sacristie, et l'un d'eux sous le fauteuil même de l'archevêque, quoique voilé par les vêtements pontificaux. On savait déjà que Domenico Perrone était l'âme de la conjuration. Découvert dans

une cellule, il est tué à coups de couteaux, sous la robe d'un moine carmélite, qui le défend d'abord avec une valeur surhumaine et l'exhorte ensuite à bien mourir avec une pieuse ferveur. Ce religieux est ensuite obligé d'embrasser l'image de la Vierge pour sauver sa propre vie de la fureur populaire. Un frère de Perrone tombe frappé de deux balles. On s'acharne à poursuivre les bandits qui se sont précipités dans les maisons voisines, comme ceux qui se sont enfuis au loin; leur extermination était irrévocable. La plupart périssaient entre les bras des moines qui, le crucifix à la main, et les paroles évangéliques à la bouche, confessaient les uns, absolvaient les autres, priaient pour tous, et se préparaient eux-mêmes à la mort, se sentant au moment d'être enveloppés dans l'aveugle rage de la populace.

Le cardinal-archevêque tint la conduite la plus digne et la plus héroïque, cherchant à contenir les furieux et à protéger les fuyards, assistant les moribonds, et se portant partout où il espérait sauver quelque victime, sans s'inquiéter du sifflement des balles, ni du reflet des poignards. Au milieu de la confusion, poursuivi et déjà blessé, un certain Antonio

Grasso se jette à ses genoux : c'était un chef populaire, ami de Perrone et son complice. Il demanda la vie pour faire d'importantes révélations, et parvint à retarder un instant sa triste fin, en déclarant que les bandits étaient venus par l'ordre et d'après les instructions du duc de Maddaloni et de son frère don Giuseppe Caraffa, d'accord avec Perrone, afin de tuer Masaniello et de s'emparer de la ville ; il ajouta qu'à cet effet de nouvelles troupes de brigands étaient embusquées aux environs et se présenteraient à l'entrée de la nuit. Cette déclaration de Grasso vola de bouche en bouche, mais si défigurée et si monstrueusement exagérée, suivant la coutume, qu'on arrivait à certifier que la place du Marché, ses alentours et le couvent du Carmel étaient complétement ruinés, et que vingt-huit barils de poudre étaient déjà enterrés pour exterminer d'un seul coup le peuple tout entier. L'invraisemblance, on peut dire l'impossibilité d'une pareille entreprise, n'empêchèrent point la crédulité des masses d'y puiser une nouvelle exaspération ; il se trouva même un écrivain contemporain pour donner le fait comme certain (1).

(1) Giraffi.

L'implacable exécution était terminée, le temple profané, la terre rougie ; l'atmosphère, chargée de fumée et surtout de poussière, retentissait de cris de vengeance insatiable, qui empêchaient d'entendre les clameurs douloureuses des mourants. Les têtes des bandits furent tranchées ; Masaniello les fit planter sur une longue rangée de perches tout autour du Marché. Les cadavres mutilés, traînés par des femmes et des enfants jusqu'aux faubourgs les plus éloignés, disparurent au fond des fossés et des cloaques, ne laissant dans les rues que des traces sanglantes et quelques membres détachés, bientôt même engloutis par la voracité des chiens.

CHAPITRE XII.

Grande et juste était l'indignation générale contre le duc de Maddaloni, l'auteur de cette exécrable tentative qui avait arrêté la conclusion du pacte si désiré, épouvanté la ville, et lancé le peuple dans la voie périlleuse des meurtres qui conduit infailliblement à la perdition. Le ressentiment et la soif de vengeance brûlaient aussi le cœur de Masaniello, dont le vulgaire superstitieux attribuait le salut à un miracle de la sainte Vierge; publiant que les balles s'étaient aplaties, sans lui faire aucun mal, sur un scapulaire qu'il portait au cou.

Après le massacre des bandits et de beaucoup d'autres, innocents peut-être, mais soupçonnés d'être leurs complices ou leurs amis, on emprisonna les gens sur la moindre défiance; puis des patrouilles

armées parcoururent tous les quartiers de la ville recherchant les fugitifs, et veillant à ce que de nouveaux étrangers ne pussent entrer; ces perquisitions eurent encore de cruelles suites, et de nombreuses têtes allèrent rejoindre celles qui ornaient déjà la place du Marché.

Ce que les masses populaires et leur chef Masaniello désiraient avec le plus d'ardeur, c'était de voir tomber entre leurs mains le duc de Maddaloni. Tandis que d'infatigables colonnes s'opiniâtraient à découvrir sa retraite, le bruit courut qu'il était caché dans le couvent de Saint-Effren des pères capucins, et la foule s'y précipita tumultueusement. Mais le duc, prévenu à temps, avait pris la robe d'un frère, s'était procuré un cheval et galopait déjà sur la route de Bénévent. Le peuple furieux, réduit à exhaler sa rage contre un palais, respecta néanmoins les joyaux, les étoffes, et la vaisselle d'or et d'argent, qui furent soigneusement enlevés, suivant les nouvelles instructions du souverain maître. Quelques malheureux valets furent mis en pièces, uniquement parce qu'ils portaient la livrée de Maddaloni.

On apprit ensuite que le matin de ce même jour,

Don Giuseppe Caraffa, frère du duc, de moitié avec lui dans l'affaire des bandits, avait été aperçu à cheval, traversant un faubourg écarté, en compagnie du prieur de la Roccella et se dirigeant vers le couvent de Santa-Maria la Nuova. Plus de quatre mille insurgés s'ébranlent aussitôt dans le dessein de les arrêter. Les réfugiés sont avertis par la rumeur publique; et le prieur fait de vains efforts pour démontrer à son ami la nécessité de chercher un asile plus sûr. Retenu sans doute par la force de sa destinée, Caraffa s'obstine à ne point bouger, et laisse sortir seul le prieur qui parvient à s'introduire chez un teinturier, où l'on perdit ses traces. Le couvent est assailli, les moines cachent Don Giuseppe sans pouvoir sauver d'une mort affreuse deux gentilshommes de sa suite; le danger grandissait, à mesure qu'on envahissait le couvent, Caraffa écrivit quelques lignes au vice-roi, le priant de faire tirer plusieurs coups de canon dans cette direction afin d'effrayer et de contenir la populace; il confia le billet à un laïque qui le cacha dans ses sandales et se chargea de le porter rapidement à Castelnuovo; mais le messager fut arrêté, découvert, et fort maltraité. La certitude que leur victime est si près

d'eux redoublant encore l'exaltation des révoltés, ils pénètrent partout, visitent les cellules, violent les sanctuaires et ne respectent pas même les tombeaux; c'est alors que le père Giovanni conjure le réfugié de s'enfuir et l'y décide en lui jetant sur le corps un costume de capucin. Caraffa se laisse glisser par une étroite fenêtre le long des murs de l'église, au fond du chœur; il traverse une grande cour, un magasin de soie, sort enfin dans une petite rue et monte chez une femme perdue à laquelle il promet une grosse somme pour garder le secret. Mais celle-ci, soit par terreur de la populace, soit par tout autre motif, ne l'eut pas plutôt caché sous son lit, qu'elle courut en avertir ceux qui le cherchaient. Le peuple hurla d'une allégresse furibonde en voyant à sa merci le frère de Maddaloni. Il le traîna de côté et d'autre, l'accablant de coups et d'injures pour prolonger son agonie. L'infortuné cavalier offrit inutilement de payer une énorme rançon. Comme on arrivait à la place del Ceriglio, les cris *tuez-le, tuez-le !* résonnèrent à ses oreilles ; il fut criblé de coups de poignard. Enfin le fils d'un boucher termina son supplice en lui abattant la tête d'un seul revers de couperet, et ce haut

fait souleva des applaudissements universels. Un homme du peuple mordit le pied du cadavre, disant qu'il allait le manger parce qu'il avait été obligé de le baiser quelques jours auparavant. Les assistants s'opposèrent néanmoins à une semblable atrocité; mais se souvenant que l'année précédente, lors du débat entre la noblesse et l'archevêque, à l'occasion de la procession de saint Janvier, Caraffa, dans la chaleur de la dispute, avait frappé le prélat du pied droit, ils le lui coupèrent, et, le plaçant avec la tête au bout d'une pique, ils portèrent ce trophée à la place du Marché, l'accompagnant des bruyants éclats de leur joie, et agitant un écriteau sur lequel on lisait : *Celui-ci est Don Giuseppe Caraffa, traître à la patrie et au très-fidèle peuple* (1).

Ces restes sanglants furent présentés à Masaniello, qui mit une barbare complaisance à les contempler, frappa plusieurs fois la tête avec sa baguette de commandement, la tira par les moustaches, lui adressa de grossiers et horribles sarcasmes, et ordonna que, le front ceint d'une couronne de papier doré, elle

(1) Il existe au musée de Naples un tableau du temps, peint par Mico Spadaro, qui représente cette scène.

fût plantée au milieu de l'infinité d'autres qui faisaient l'ornement de son quartier général. Ensuite, le poissonnier qui aimait fort à haranguer la populace, parla de l'inflexible justice divine, qui tôt ou tard sait atteindre le coupable, et son discours terminé, s'occupa de faire disposer avec plus d'ordre et de symétrie les rangées de têtes que de nouveaux envois multipliaient à chaque instant. Le tronc mutilé de Caraffa fut placé par son ordre sur une poutre; quant à la tête et aux membres exposés d'abord dans une cage de fer, il les envoya décidément à la porte du palais ruiné de Maddaloni, offrant d'ailleurs huit cents écus à quiconque livrerait vivant ce personnage, et quatre cents à quiconque le présenterait mort.

Cependant l'agitation populaire était loin de se calmer ; des bandes forcenées, au milieu desquelles marchaient des femmes et des enfants, vaguaient à travers la ville, assouvissant mille vengeances personnelles sous le prétexte de traquer les bandits et leurs partisans. Les cris de mort retentissaient de toutes parts ; çà et là gisaient des corps décapités ; le sang rougissait toutes les mains, tachetait toutes les murailles et profanait toutes les églises; rien n'était

respecté, rien n'était à l'abri de la furie des assassins. Jamais, jusqu'à ce triste jour, un si atroce désordre n'avait étalé tant de hideuses horreurs. — La vie de Masaniello lui-même ne paraissait point en sûreté : deux balles d'arquebuse sifflèrent très-près de lui sans qu'il fût possible de reconnaître d'où elles étaient parties.

Le chef suprême du peuple finit par s'effrayer sérieusement de cette terrible anarchie. Il résolut de la dompter à tout prix ; et se lançant hardiment au milieu de la plèbe bouillonnante, à la tête de ses hommes les plus dévoués, qu'il regardait eux-mêmes avec une certaine méfiance, au souvenir de la trahison de Perrone, il réussit enfin à se faire entendre et bientôt à se faire obéir. Il dicta de sévères mesures tendant à rétablir l'ordre et à rendre impossibles de nouveaux attentats contre sa personne. Il augmenta la prime offerte pour la tête de Maddaloni, sa pensée dominante, et défendit à qui que ce fût, sous peine de mort, *de porter manteaux ou robes longues,* de peur que l'on ne cachât des armes sous ces vêtements. L'obéissance fut si ponctuelle que le cardinal Filomarino et son clergé prirent sur-le-champ des habits courts,

et que les femmes elles-mêmes ne laissèrent plus tomber leurs jupes qu'à mi-jambe. La peine capitale fut également infligée à quiconque sortirait de la ville sans autorisation, ou voudrait s'y introduire sans prendre soin de contribuer à l'approvisionnement public. Le poissonnier exige encore que ses partisans aient sur leur porte un signe convenu. Il donne des instructions pour que les châteaux soient affamés, et leurs aqueducs rompus. Les habitants de Naples sont contraints à *illuminer toute* la nuit; de grands feux sont allumés sur les places; des fossés sont creusés, des barricades élevées; toutes les précautions sont prises en cas d'attaque imprévue; enfin on veille à ce que l'eau ne manque point à la ville, déjà consternée par cette vague rumeur qu'un bandit avant de mourir aurait accusé ses compagnons d'avoir empoisonné toutes les fontaines.

Le duc d'Arcos, qu'il fût ou non d'accord avec Maddaloni, avait songé d'abord à profiter de son initiative : il avait préparé une sortie que devait protéger le feu du château Saint-Elme. Mais lorsqu'il sut le triste succès de l'expédition, il recula devant le danger d'exaspérer une populace triomphante, capable de tout

dans son exaltation. Il écrivit alors un curieux billet au cardinal Filomarino, témoignant un vif déplaisir de ce qui s'était passé, engageant le prélat à livrer au peuple les bandits qu'il pourrait avoir entre les mains, comme il le ferait lui-même, et le priant instamment de renouer à tout prix les négociations.

Dès qu'il vit l'agitation se calmer un peu, le cardinal se hâta donc de reprendre son œuvre ébauchée. La situation s'était aggravée, les esprits étaient peu disposés à la modération ; mais sachant la vénération profonde qu'il inspirait toujours à Masaniello, il en profita pour lui proposer de soumettre immédiatement à l'approbation du vice-roi le traité qui devait apaiser les alarmes de la ville, en comblant les vœux du très-fidèle peuple.

La plupart des chefs du mouvement, échauffés par les scènes récentes, s'opposaient vigoureusement à toute transaction avec le vice-roi, proclamant une guerre à mort à la noblesse et aux Espagnols. Mais Genovino, indépendamment de ses intelligences secrètes, commençait à redouter les progrès irrésistibles de l'insurrection, et la puissance croissante de Masaniello, qui, de jour en jour, secouait davantage

son influence. Il travailla les esprits et les rendit plus accessibles aux paroles de paix. Le prestige de l'archevêque, fondé en grande partie sur sa haine bien connue contre la noblesse, et sur son peu de déférence pour le gouvernement espagnol, acheva de persuader le conseil, et l'on convint de soumettre à la ratification du vice-roi les fameux articles dont la lecture publique avait été empêchée par de si cruels événements.

Le messager choisi fut un clerc, neveu de Palumbo, fort ignorant et fort présomptueux, mais grand partisan des plus étranges prétentions populaires; il se nommait Giuseppe Fatturoso. Aux premières ombres de la nuit, ce négociateur parut devant le duc d'Arcos qui, prenant soin de flatter sa vanité, le reçut avec beaucoup de cérémonie, assembla le conseil, et ordonna aux secrétaires de transcrire plusieurs copies des articles; il les discutait superficiellement un à un, et finissait toujours par approuver. Le clerc dictait afin de ne point se dessaisir de l'original, et c'était d'un ton de suffisance si emphatique, que malgré la gravité des circonstances, il provoquait le rire de tous les assistants. Lorsque arriva l'article où l'on exi-

geait l'égalité de vote et de prérogatives du peuple et de la noblesse dans les *sédiles*, un gentilhomme de haute naissance exprima vivement qu'une telle demande était exorbitante et inadmissible. Aussitôt le petit clerc, se levant avec une colère des plus comiques, s'écria résolûment : « *Mon cher seigneur, ainsi le veut Masaniello,* » et le vice-roi répondit en lançant un regard sévère au contradicteur : « *Fort bien, fort bien ; que le désir du seigneur Masaniello soit accompli !* » Ainsi marchaient les choses. Fatturoso se calma, la capitulation fut arrêtée, et l'on crut fermement que le lendemain l'ordre ressusciterait dans la ville.

Cette journée avait été terrible pour le duc d'Arcos. Non-seulement la férocité du peuple, l'audace des révoltés, et les effroyables événements accomplis sous ses yeux avaient éveillé chez lui les plus sombres pensées, mais les nouvelles les plus inquiétantes lui étaient arrivées de tous côtés. A Sorente de graves conflits avaient éclaté, et l'émeute demeurait triomphante ; à Salerne on abolissait les octrois en bafouant les autorités. Le sang coulait dans le bourg d'Aversa ; les Abruzzes, la Pouille, la Calabre étaient le théâtre des plus grands désordres.

Ce vice-roi, d'abord si opiniâtre et plus tard si indécis, commença dès lors à s'apercevoir que ses propres maladresses et les exigences impolitiques de la cour de Madrid, pourraient bien donner à ce peuple réduit au désespoir l'idée de briser les liens qui l'unissaient au royaume de Naples.

CHAPITRE XIII.

Le jour suivant, 11 juillet, on pressait activement les ouvrages de fortification dans les faubourgs. De grosses escouades à cheval sortaient à la découverte ; de nouveaux émissaires allaient souffler la haine contre la noblesse et les Espagnols, et l'on disposait encore de nombreuses pièces d'artillerie. Pendant ce temps-là les perquisitions ne se ralentissaient pas pour découvrir les brigands qui pouvaient rester cachés dans la ville, et surtout pour s'emparer du duc de Maddaloni, point de mire de la rancune sanguinaire du peuple et de son chef.

Un ordre fut publié, par lequel les nobles, sous peine de mort, étaient contraints à envoyer tous leurs laquais et serviteurs grossir les rangs populaires, avec chevaux, armes et munitions. Un grand nombre se

conformèrent à cette mesure ; d'autres s'excusèrent sur le dénûment auquel l'insurrection les avait réduits, déclarant qu'ils ne possédaient plus que leur *épée* d'un dévouement trop douteux pour être offert.

Masaniello fixa le prix des comestibles à un taux convenable ; et comme, par suite de violences exercées la veille, les boutiques demeuraient fermées et les voituriers terrifiés, il rendit un décret en forme, menaçant de la potence quiconque molesterait le *moins du monde* les marchands de comestibles ou les agents d'approvisionnement ; enjoignant aux capitaines de section de ne laisser circuler isolément aucun individu armé ; et condamnant enfin au supplice des traîtres les incendiaires, les pillards et tous ceux qui tourmenteraient les paisibles habitants.

Tandis qu'il dictait ces dispositions, une femme vint l'avertir qu'on avait aperçu le duc de Maddaloni à l'Arenela, maison de campagne fort rapprochée de Naples. Masaniello fit remettre à la dénonciatrice une gratification de cinquante écus ; et doublant la récompense promise pour obtenir la tête du proscrit, il lança sur ses traces une troupe de cavaliers

bien montés. Ce fut en vain, le duc avait déjà disparu.

On ne trouva que son barbier et deux laquais. Meurtris, blessés, accablés d'injures, ces trois malheureux se virent traîner devant le chef suprême, qui leur adressa mille questions sur la retraite de leur maître ; mais soit ignorance sincère, soit honorable fidélité, ils soutinrent fermement qu'ils ne la connaissaient pas. Le peuple voulait les massacrer. Masaniello les sauva, et leur rendit la liberté. Il ne fut pas moins généreux à l'égard de deux gentilshommes qui avaient encouru la peine de mort en sortant de la ville sans permis, il les gracia complétement et leur signa un laisser-passer pour continuer leur route. Un boulanger, accusé d'avoir vendu à faux poids, paya pour tous ; un frère le confessa sur place, et sa tête fut tranchée par le bourreau.

Tous les auteurs contemporains s'accordent à vanter la capacité administrative du souverain plébéien. Et véritablement le prestige de son nom et de sa présence était si extraordinaire ; l'empire qu'il exerçait sur les masses était si absolu, que les hommes les plus illustres de Naples et le cardinal Filomarino

tout le premier en subissaient avec étonnement l'influence, consacrant ainsi, en quelque sorte, la superstition de ce peuple ignorant qui le croyait inspiré. Mille fables ridicules circulèrent sur son compte. On lui appliquait des phrases de l'Ecriture, et quelques-uns allèrent jusqu'à voir en lui saint Jean-Baptiste, suivant l'attestation d'une curieuse lettre du temps, dont nous avons eu sous les yeux l'original (1).

La nouvelle des événements de Naples jeta le pape et ses ministres dans une grande agitation. Le comte d'Oñate, ambassadeur d'Espagne, les irritait adroitement contre le soulèvement, et l'ambassadeur de France, marquis de Fontenay-Mareuil, parlait secrètement en faveur des insurgés. Tandis que le premier exigeait du saint-père des instructions formelles, adressées au cardinal-archevêque et à tout le clergé, afin qu'ils aidassent le vice-roi par tous les moyens imaginables à étouffer la sédition, le marquis employait sa diplomatie à susciter des obstacles et à obtenir des délais. Appréciant l'opportunité des circonstances pour soustraire ce riche pays à la domination espagnole, il expédiait en sous-main des

(1) Bibliothèque du prince San Giorgio.

émissaires chargés d'exciter partout le mécontentement, et de le faire tourner au profit de la France, qui aspirait si ardemment à ressaisir le royaume de Naples.

Santis rapporte qu'un jour de confusion populaire, un inconnu déguisé en femme s'approcha plusieurs fois de Masaniello et lui dit avec un accent étranger, que la fortune lui offrait une belle couronne s'il avait l'habileté de se procurer l'alliance de quelque puissante nation, ajoutant à cela diverses phrases pour l'engager à ne point perdre une si admirable occasion. Mais Masaniello, sans faire le moindre cas de ces paroles, aurait répondu rudement qu'il n'ambitionnait d'autre couronne que celle de la Vierge, ni d'autre fortune que celle de délivrer le peuple des impôts, voulant reprendre ensuite ses corbeilles et continuer à vendre son poisson.

Cet épisode, certains bruits répandus par des bateliers de Pròcida, qu'un prince français venu à Rome s'intéressait beaucoup aux Napolitains; des discours tenus dans les carrefours sur la nécessité de s'emparer des forteresses, de faire une guerre à mort aux Espagnols et d'appeler le secours de la

France, prouvent évidemment que les agents de cette puissance agissaient de concert. Toutefois, on doit à la vérité de dire que leurs insinuations, combattues par Genovino, trouvaient peu de sympathie dans les masses.

Plus ou moins exagérées, toutes ces rumeurs arrivaient à Castelnuovo. La journée s'avançait sans qu'il fût question de régler définitivement la capitulation déjà ratifiée. On poursuivait, au contraire, avec activité les travaux défensifs, et l'insurrection prenait une nouvelle consistance, grâce aux décrets du chef populaire. Le vice-roi fit porter au cardinal une lettre très-pressante : il le priait de hâter la publication des concessions accordées, le moindre retard pouvant attirer de nouveaux désastres. Le prélat qui sentait comme lui la gravité des circonstances et le danger des temporisations, multiplia ses démarches, utilisa son autorité personnelle, et, lorsque tout lui parut bien disposé, envoya prévenir le duc que ses désirs allaient être satisfaits. Celui-ci, le remerciant avec effusion dans un billet concis, lui donna toute latitude pour agir suivant ses inspirations.

Le peuple était déjà convoqué à heure fixe sur la

place du Marché, afin d'entendre la promulgation solennelle du privilége, de la pragmatique, et de la capitulation. L'autorité suprême devait être remise au vice-roi, et les rassemblements populaires allaient enfin se dissiper, lorsqu'un nouvel incident vint ranimer la méfiance et remettre tout en question. La flotte napolitaine, commandée par Giannetin de Doria, arrivait de Gaëte avec un vent favorable, et naviguait rapidement vers le port. La populace était saisie d'effroi, et Masaniello fort troublé; mais Filomarino, qui s'en aperçut, dépêcha son théologien consulteur pour supplier le vice-roi de faire éloigner immédiatement les galères, et celui-ci répondit au prélat par écrit, enfermant dans sa lettre un ordre d'arrêter leur marche et de les mettre à la disposition du peuple.

Les esprits retrouvèrent encore un peu de calme, et le poissonnier, expédiant une chaloupe à l'amiral, lui transmit l'ordre de virer de bord, le priant en outre de se tenir à un mille de la côte. Doria obtempéra sur-le-champ à cette injonction et il renvoya par la même chaloupe un de ses officiers, chargé de saluer le chef populaire en son nom, en le traitant d'illustrissime, suivant le propre exemple du vice-roi. Masaniello

reçut le parlementaire avec une gravité plaisante; puis, comme le marin lui demandait pour l'amiral la permission de débarquer, et pour les vaisseaux quelques provisions, il refusa nettement le premier point, s'opposant à ce qu'aucun homme mît pied à terre; mais en même temps il accordait aux équipages quatre cents fournées de pain, du vin, et d'autres victuailles.

Ces difficultés aplanies, la populace se dispersa par bandes, afin de se livrer encore, en dépit des ordonnances, et en attendant l'heure de la fameuse lecture, à ses passe-temps favoris de pillage et d'incendie. Ce désintéressement et cette horreur du vol que l'on admirait tant le premier jour étaient déjà bien loin. On sacrifia dans la matinée les maisons du président Fabrizio Cennamo, de Vicenzo Cuomo et de plusieurs autres personnages de marque ; et des rixes sérieuses éclatèrent au sujet de la répartition du butin.

Enfin les préparatifs se terminèrent et l'on procéda solennellement dans l'église du Carmel à la promulgation si impatiemment attendue. Le cardinal présidait la cérémonie sous un dais élevé, devant le maître-au-

tel; Masaniello, Palumbo, Genovino, et Arpaja se tenaient debout à ses côtés; l'affluence du peuple était immense. Le privilége, la pragmatique et la capitulation, d'abord proclamés en chaire, furent incontinent publiés à son de trompe: puis Genovino parut à son tour à la tribune sacrée. Il harangua le peuple, le félicita sur son triomphe, et proposa de chanter un *Te Deum*, dont il entonna lui-même le premier verset; l'assistance entière y répondit, accompagnée par les orgues de l'église. L'enthousiasme était extrême, et bien qu'il ne manquât point de figures pâles et désappointées pour regretter le désordre, la généralité des assistants faisait entendre de joyeux vivats en l'honneur du cardinal, de Masaniello, voire même du vice-roi.

Ce dernier ne fut pas plutôt instruit de cet heureux dénoûment, qu'il rentra dans son palais, puis envoya par la ville son capitaine des gardes don Diego Carrillo, pour exprimer publiquement sa vive satisfaction, et pour engager Masaniello à venir chercher en personne les récompenses qu'il lui destinait. L'invitation effaroucha beaucoup le poissonnier. Il demanda au cardinal si les récompenses dont il s'a-

gissait ne seraient point une potence ou des chaînes; et, malgré les assurances du prélat qui, se portant garant de sa sûreté, lui conseillait de ne point retarder sa visite, il voulut aussi consulter le peuple, et ne se soumit à cette démarche que lorsqu'il la vit approuvée par l'opinion générale. Alors il manifesta la ferme résolution de ne pas quitter l'archevêque, et même il désirait se confesser à lui avant de se rendre au palais. Filomarino lui affirma qu'une telle précaution n'était nullement nécessaire, et qu'il valait mieux attendre le retour du calme, pour s'acquitter de ce pieux devoir sous de meilleurs auspices. Il eut bien plus de peine encore à lui persuader qu'il devait changer de vêtements avant de se présenter au duc, afin de paraître dans une tenue digne d'un capitaine général du peuple. Masaniello refusait opiniâtrément d'abandonner ses haillons. Il ne fallut rien moins qu'une menace d'excommunication pour le décider à revêtir un magnifique costume en drap d'argent, tandis qu'on faisait faire à son jeune frère une toilette analogue.

Comme le chef plébéien s'habilla au milieu de la place en présence de tous, chacun fut frappé

de l'état de dépérissement et de maigreur où l'avait réduit la privation presque absolue de nourriture, de sommeil, et de repos d'esprit pendant cinq jours : il semblait un squelette animé, dit Giraffi ; à peine pouvait-il se mouvoir et se tenir debout, tant son exténuation était extrême.

CHAPITRE XIV.

Au milieu de la journée, l'archevêque dans son carrosse, ayant à sa droite Masaniello monté sur un magnifique cheval gris pommelé, richement caparaçonné, à sa gauche l'élu Arpaja également à cheval, et par derrière Genovino dans une chaise à porteur, partit de la place du Carmel, aux applaudissements du peuple, et se dirigea vers le palais. Les rues à parcourir étaient balayées avec un soin extrême, les maisons tapissées de superbes tentures ; partout une affluence énorme, mais le plus grand ordre malgré l'agitation universelle, et les cloches de toutes les églises publiant l'allégresse de la cité. Un sonneur de trompe précédait le cortége, criant par intervalles *Vive le Roi! Vive le très-fidèle peuple!* et comme il ajoutait une fois de son propre mouvement : *Vive Ma-*

saniello! le chef plébéien indigné se précipita sur lui, le saisit par les cheveux et faillit le tuer.

A la place du château la foule devint si compacte qu'il fut impossible d'avancer davantage et l'on dut s'arrêter à Fontana-Medina. Là, le capitaine des gardes du vice-roi vint à cheval et sans armes au-devant de Masaniello, et lui exprima au nom du duc le plaisir qu'il attendait de sa visite. Le poissonnier reçut le message avec gravité et presque avec hauteur; il répondit en peu de mots, mais pleins de sens et d'opportunité. Quelques jours de puissance suprême suffisent parfois pour élever le caractère le plus humble, et pour donner un grand air à l'homme le moins policé. L'allocution du capitaine des gardes fut suivie d'une scène curieuse, dont nous allons emprunter textuellement la relation au naïf chroniqueur Alessandro Giraffi. Il avait vu de ses propres yeux ; sa plume conserve le cachet de l'époque et la physionomie des événements.

Voici donc le récit de l'écrivain contemporain :

« Masaniello, s'arrêtant et faisant signe au peuple « de ne pas aller plus loin, en un instant cette innom- « brable multitude demeura muette et immobile

« comme par enchantement. Aussitôt Masaniello « sauta debout sur son cheval, et d'une voix haute et « passionnée il prononça ce discours : — Peuple bien-« aimé, que grâces soient rendues à Dieu! Élevons « vers lui d'éternels et joyeux cris de reconnaissance « pour l'antique liberté reconquise! Qui d'entre vous « aurait cru pareille chose? Il semble que ce soit un « songe, une fable; et vous voyez bien pourtant que c'est « une réalité! Rendons des grâces infinies à la bien-« heureuse Vierge du Carmel, et ensuite à la pater-« nelle sollicitude de l'excellentissime seigneur le car-« dinal, notre pasteur. Voyons, peuple bien-aimé, « quels sont nos maîtres à tous?..... Répondez avec « moi : Dieu, et la Vierge du Carmel. — Et le peuple « répétait d'une seule voix : Dieu, et la Vierge du Car-« mel! — Le roi Philippe, continuait Masaniello, le « cardinal Filomarino, et le duc d'Arcos. — Et le peu-« ple, comme un fidèle écho, reproduisait les excla-« mations de son général. — Celui-ci fit une pause; « il tira de son sein les privilèges du roi Ferdinand, « et de l'empereur Charles-Quint, puis les nouvelles « pragmatiques signées par le vice-roi et le conseil « collatéral, et d'un ton plus élevé encore il conti-

« nua ainsi : — Nous voici maintenant déchargés d'un « poids accablant : toutes les gabelles sont abolies. « Elle nous est donc rendue cette chère liberté ac- « cordée par le roi Ferdinand d'heureuse mémoire, « et confirmée par l'empereur Charles-Quint. Quant « à moi, je ne veux rien, je n'ambitionne rien que la « félicité publique. L'excellentissime seigneur ar- « chevêque sait bien la droiture de mes intentions, « car je la lui ai jurée plus de mille fois. Il connait « bien aussi mon désintéressement; car dès le prin- « cipe de notre juste révolte, Son Éminence, dans « son vif désir de voir maintenir le calme, m'avait « offert avec une générosité royale deux cents écus « par mois sur sa propre cassette durant ma vie en- « tière, si je voulais renoncer à nos prétentions et « prendre soin de vous faire transiger le plus promp- « tement possible ; or j'ai constamment repoussé cette « offre tout en lui exprimant de grands remercîments. « Si Son Éminence ne m'avait pas remontré, il y « a une heure, les impérieuses lois de l'étiquette, « s'il ne m'avait pas effrayé par la terrible menace « d'une excommunication, je n'aurais certes pas « revêtu le vêtement que je porte en ce moment,

« je n'aurais certes pas abandonné mes pauvres ha-
« bits de marinier ; parce que tel je suis né, tel j'ai
« vécu, tel je prétends vivre et mourir. Après la pê-
« che de nos libertés publiques dans la mer orageuse
« de cette ville affligée, je reprendrai mon ancien-
« ne pêche ; je retournerai vendre mon poisson,
« sans m'être enrichi d'une épingle. Je vous sup-
« plie donc, puisque je ne demande pas autre chose,
« de réciter chacun un *Ave Maria* en mon intention
« lorsque je serai mort. Me le promettez-vous ? —
« Oui, oui, répondit la multitude à l'unisson. Oui,
« nous le ferons bien volontiers, mais d'ici à cent
« ans. — Je vous remercie, poursuivit Masaniello, et
« l'amour que j'ai pour vous m'inspire un conseil à
« vous donner. Ne déposez point vos armes tant que
« les concessions accordées ne seront pas revenues
« d'Espagne ratifiées et reconnues par le roi notre
« sire ; et ne vous fiez jamais aux nobles, parce qu'ils
« sont vos ennemis. » (Ici il s'étendit en termes si
injurieux que l'historien les passe par convenance.)
— Il reprit : « Je vais négocier avec Son Excellence ;
« dans une heure peut-être ou demain au plus tard,
« vous me verrez probablement revenir ; mais si de-

« main matin je ne suis pas au milieu de vous, alors « détruisez tout, mettez à feu et à sang le palais et la « ville. Me jurez-vous d'en agir ainsi? — Com- « ment! si nous le jurons et si nous le ferions! vous « pouvez y compter fermement! s'écria la populace. « — Bien, très-bien! dit Masaniello; jusqu'ici Son « Excellence n'est pas mécontente de ce que nous « avons fait, car Sa Majesté n'a rien perdu. Qui a « perdu? c'est la noblesse notre ennemie. Maintenant « elle est pauvre. Maintenant aussi sont réduits à leur « mendicité originaire, ces loups rapaces et dévorants, « ces fermiers d'impôts, ces fournisseurs qui achetaient « et vendaient notre sang. Ce qu'ils perdent tourne à « la gloire de Dieu, au service de notre roi, au bien- « être de la ville et du royaume de Naples. Désor- « mais, roi Philippe, tu seras le véritable souverain « de cet illustre royaume; désormais la plus belle « couronne qu'il ait jamais portée, ceindra le front « du monarque espagnol; désormais ce que nous « donnerons (et nous saurons toujours donner gé- « néreusement), ce que nous donnerons lui parvien- « dra véritablement en dépit de ceux qui cherchent « à nuire à l'illustre maison d'Autriche; les trésors

« que nous offrirons ne s'évanouiront plus en fu-
« mée comme autrefois. C'est pourquoi le vice-roi
« est si satisfait de notre œuvre. Dans ceux que nous
« avons renversés il reconnaît ses ennemis réels. » —
« Il ajouta quelques paroles encore, puis s'adressant
« au seigneur cardinal : — Éminentissime seigneur,
« s'écria-t-il, bénissez le peuple ! — Son Éminence
« mit successivement la tête à chaque portière et
« donna, des deux côtés du carrosse, sa bénédiction
« pastorale. Le cortége fit ensuite de nouveaux et
« vains efforts pour continuer sa marche ; les masses
« étaient impénétrables. Alors Masaniello, qui voulait
« ouvrir un passage, et qui jugeait d'ailleurs peu
« prudent de laisser la foule approcher de trop près
« le vice-roi, imposa silence à tous par un simple
« geste, et défendit, sous peine de mort et de rébel-
« lion, que personne osât faire un pas de plus. Ce
« fut miracle de voir l'inviolable obéissance qu'il ob-
« tint. Il lança donc son cheval en toute liberté, suivi
« du prélat, d'Arpaja, de son propre frère, et de
« Genovino. Parvenus à la place du palais, ils ren-
« contrèrent une forte tranchée gardée par des com-
« pagnies de cavaliers et de fantassins. Tous les balcons

« du palais étaient garnis de soldats armés. Masa-
« niello se hâta de franchir la tranchée ; ainsi firent
« Son Éminence, et les autres personnages. En entrant
« dans la cour du palais, ils aperçurent sur les pre-
« miers degrés de l'escalier le seigneur vice-roi qui
« descendait afin de recevoir le seigneur cardinal. Le
« seigneur cardinal lui présenta Masaniello lequel, se
« jetant à ses pieds et les lui baisant au nom du peu-
« ple en reconnaissance des grâces accordées, lui dit
« humblement *qu'il venait se mettre sans réserve à*
« *la discrétion de Son Excellence, pour qu'elle le fît*
« *pendre ou qu'elle le fît périr sur la roue, enfin*
« *pour qu'elle fît de lui ce que bon lui semblerait.*
« Mais le seigneur vice-roi lui répondit en le relevant
« *qu'il ne l'avait jamais considéré comme un crimi-*
« *nel, ni comme ayant offensé en rien Sa Majesté;*
« *qu'il eût donc à chasser ces tristes idées; qu'au*
« *contraire il l'estimait beaucoup*. On dit même qu'en
« lui parlant de la sorte il l'embrassa plusieurs fois
« et que Masaniello dit encore : *que jamais il n'a-*
« *vait eu d'autre intention que de servir fidèlement*
« *Sa Majesté et Son Excellence, et qu'il prenait Dieu à*
« *témoin de la vérité de ses paroles.* — Ensuite on

« monta dans la chambre la plus retirée du palais,
« où le seigneur cardinal, le seigneur vice-roi et
« Masaniello s'entretinrent longuement des besoins
« de la ville et de la situation des choses. »

Telle est la version de Giraffi.

D'autres historiens racontent que Masaniello s'évanouit aux pieds du duc, ce qui mit tout le monde dans un grand embarras; mais qu'en lui jetant de l'eau sur le visage on lui fit reprendre ses sens, qu'il put monter l'escalier sans être soutenu, et qu'alors, remis complétement, il eut avec le cardinal et le vice-roi la conférence dont il est parlé.

A peine entamée, elle fut interrompue par les clameurs confuses de la multitude, qui peu à peu avait envahi les abords du palais. Ce n'étaient point les gens que Masaniello avait arrêtés sur la place du château : obéissant aveuglément à son ordre, ils n'avaient pas avancé d'un pas; mais c'était la population des faubourgs qui affluait par d'autres rues, dans l'ignorance des instructions du poissonnier. Commençant à s'inquiéter de sa visite prolongée, car il ne manquait point d'agitateurs pour répandre le bruit que leur chef était prisonnier, les masses criaient

qu'elles voulaient le voir et l'appelaient à grands cris sur le balcon. Troublé par ces bruyantes manifestations, et redoutant déjà une recrudescence d'émeute, le duc pria le capitaine général de céder sans retard à la sollicitude populaire. Celui-ci se montra donc accompagné de l'archevêque et du vice-roi ; il tâcha de faire entendre sa voix au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. *Me voici sain et sauf! paix! paix!* s'écriait-il; mais sa voix était couverte par les vivats et les acclamations les plus frénétiques; on mettait en mouvement les cloches de Saint-Louis, auxquelles les autres répondaient à l'instant sans savoir pourquoi, mais de la façon la plus assourdissante.

Masaniello ordonna de cesser ce vacarme. L'ordre fut promptement exécuté, et les manifestations recommencèrent en l'honneur de la Vierge du Carmel, du monarque espagnol, de l'archevêque, du vice-roi, et du très-fidèle peuple napolitain. O honte! le duc d'Arcos saisi d'une sorte de stupeur en voyant l'influence électrique des regards du jeune homme et la magique puissance de sa voix, l'embrassait, essuyait avec un mouchoir brodé la sueur sur son visage, et le nommait *libérateur de Naples*. Le plé-

béien se tournant alors vers lui : « *Je veux que Votre Excellence juge à quel point ce peuple est docile.* » Il pose un doigt sur ses lèvres en signe de silence, et de cette mer vivante il ne s'élève plus la moindre rumeur. *Sous peine de mort et de rébellion, j'ordonne qu'on se retire, et que personne ne reste sur cette place,* prononce le poissonnier. Immédiatement, la foule s'écoule dans le plus profond silence ; la place est bientôt déserte. Le duc, le cardinal, et tous les spectateurs de cette scène demeuraient immobiles, plongés dans leur étonnement.

La conférence fut reprise. On arrêta que les transactions seraient imprimées et publiées ; que le samedi suivant on les lirait au peuple dans la cathédrale, et qu'on jurerait aussitôt de les observer, le duc d'Arcos, les conseillers, et tous les fonctionnaires offrant la solennelle assurance de leur ratification à Madrid. Masaniello parla aussi de remettre le commandement entre les mains du représentant du vice-roi. Mais celui-ci vit quelques inconvénients à le reprendre si vite ; il confirma le poissonnier dans sa charge pompeuse de capitaine général du peuple, et lui conféra même le titre de duc de San Giorgio, que le mar-

quis de Torrecusa consentait à lui céder sur-le-champ. Toutefois cette distinction honorifique n'eut aucune suite ; rien n'indique que Masaniello ait cherché à s'en prévaloir. Le vice-roi lui recommanda instamment d'en finir avec les brigands, le louant beaucoup du service qu'il avait rendu au royaume en les exterminant ; il fit plus, il mit à ses ordres le grand prévôt pour exécuter ponctuellement ses sentences. Plusieurs auteurs disent que le chef populaire offrit au duc l'argent des églises, se chargeant du soin de les dépouiller, et que sur le refus de cette proposition il promit spontanément un don considérable pour S. M.

L'entrevue ne se termina qu'avec le jour. Le poissonnier, oubliant son élévation subite, avait décelé la bassesse de son origine par les actions les plus ridicules et les plus humiliantes. Le duc, par de dégradantes flatteries et par de misérables complaisances, avait démenti sa dignité de grand seigneur. On lui doit cependant quelques éloges pour avoir repoussé le conseil d'arrêter Masaniello et de tomber avec les troupes sur le peuple surpris à l'improviste. Jugea-t-il ses forces insuffisantes ? ou bien l'hon-

neur de son nom et la loyauté de sa parole le firent-ils reculer devant une semblable trahison ?

Il reconduisit jusqu'à l'escalier l'archevêque et le capitaine général du peuple. Ce dernier lui baisa la main, et le duc, l'embrassant à son tour, l'appela de nouveau hautement et publiquement *fidèle serviteur du roi et glorieux défenseur du peuple*, et lui jeta au cou une chaîne d'or d'une valeur de trois mille écus. Masaniello hésitait à l'accepter, mais les instances du donateur et la volonté du cardinal l'amenèrent à une assez douce résignation. Le cortége s'en retourna dans le même ordre qu'il était venu, se dirigeant cette fois vers le palais épiscopal à travers une population joyeuse et pacifique. Les rues, magnifiquement décorées comme celles que l'on avait parcourues le matin, étaient, deplus, éblouissantes d'illuminations ; les cloches avaient repris leurs bourdonnements et célébraient cet heureux jour. Nous verrons bientôt cependant combien les symptômes de paix étaient trompeurs.

Au palais épiscopal de somptueux rafraîchissements attendaient Masaniello et son entourage. Tandis qu'on faisait honneur aux libéralités de l'archevêque, en-

tourés des prévenances du clergé, le bruit se répandit tout à coup parmi la populace que diverses bandes de brigands s'approchaient de la ville. La cause innocente de cette alarme était l'arrivée du marquis de Santelmo-Caracciolo qui, revenant de ses terres accompagné d'une nombreuse suite de valets à cheval, avait éveillé la défiance des révoltés placés aux portes de la ville; on avait tiré sur ses gens sans autre examen, et l'on se disposait à le mettre en pièces lui-même sans vouloir écouter ses explications. La marquise douairière sa tante, avertie de sa périlleuse situation, courut sur-le-champ auprès de l'archevêque pour le conjurer de sauver son neveu. Masaniello, touché de ses pleurs et de ses justes réclamations, lui prit la main, la tranquillisa et l'assura que le marquis allait recouvrer sa liberté. En effet, il expédia précipitamment l'un de ses familiers, et le prisonnier fut tiré sain et sauf des mains de ces furieux.

Le chef populaire ne songea que fort tard à se reposer des fatigues de la journée. Le cardinal le fit reconduire dans son carrosse jusqu'à la place du Marché, en compagnie de son frère, de Genovino et d'Arpaja. La nouvelle de l'invasion des bandits avait

semé partout l'inquiétude. Les postes étaient doublés, on formait des patrouilles, des feux brillaient sur les places et dans les carrefours ; on passa toute la nuit sous les armes, en alertes continuelles.

CHAPITRE XV.

Les conditions proposées par le peuple étaient acceptées par le vice-roi. Le privilége de Charles-Quint rétabli dans toute sa vigueur, les gabelles abolies sans restrictions, les motifs de révolte avaient entièrement disparu. Il semblait donc naturel que les esprits se calmassent, que tout rentrât dans l'ordre, et que l'autorité légitime remplaçât la dictature du poissonnier. Cependant les choses furent loin de se passer ainsi, et le jour qui suivit cette entrevue où l'on avait cru toutes les difficultés levées fut précisément l'un des plus turbulents, l'un de ceux où le chef plébéien étala davantage son orgueil grossier, et fit peser le plus durement son odieux despotisme.

Le bruit qu'une seconde expédition de bandits menaçait la ville avait fait de rapides progrès durant la

nuit, exaltant toutes les têtes, et préparant pour la matinée de nouveaux éléments de troubles.

Masaniello laissa de côté les somptueux habits de la veille, reprit son costume de pêcheur, et réinstitua son tribunal de la Grande Place; non plus sous le dais précédemment construit, mais à la fenêtre de sa propre habitation où les pétitions et les mémoires lui étaient présentés au bout d'une pique. En rendant ses décrets il tenait à la main, prêt à faire feu, une arquebuse mèche allumée, et plus de deux mille hommes armés stationnaient toujours à sa porte, exécutant sans réplique ses moindres volontés.

Il envoya de fortes colonnes garder à l'extérieur les abords de la cité; à l'intérieur il chargea ses lieutenants les plus dévoués de rechercher et d'exterminer impitoyablement tous les bandits qui pourraient encore avoir trouvé un refuge. On peut imaginer si les exactions et les vengeances particulières jouèrent un rôle important dans ces perquisitions. Le résultat fut de lui fournir un nouveau contingent d'une centaine de têtes pour ses horribles décorations de la place du Carmel. Ensuite il réitéra ses défenses de porter des habits longs; et comme on prétendait avoir saisi

un brigand déguisé en femme dont les armes étaient dissimulées sous ses vêtements, il décida que toutes les robes seraient coupées à la hauteur du genou, ce à quoi durent se soumettre non-seulement les femmes du peuple, mais aussi les plus illustres dames.

Il réduisit considérablement le prix du pain, et fit brûler vif dans son propre four un misérable boulanger qui résistait à ses injonctions. Quatre brigands découverts au fond d'un faubourg lui ayant été amenés, il ordonna que leurs têtes fussent tranchées avec le couteau de la halle aux poissons. Le vertige de meurtre s'était véritablement emparé de Masaniello. Pour rendre les exécutions plus violentes et plus notoires, il établit au milieu de la rue de Tolède, en vue du palais, un gibet colossal muni des plus effroyables instruments de mort, et de deux bourreaux qui ne passèrent point leurs journées dans l'oisiveté.

On arrêta à la Marinella une felouque suspecte, venue des côtes de Sorente, montée par six matelots et quatre hommes armés. Un paquet de lettres ayant été trouvé sur l'un d'eux, l'équipage entier fut traîné devant le souverain maître, et la correspondance reconnue pour être celle du duc de Maddaloni avec

son secrétaire; mais comme elle était écrite en chiffres inintelligibles et en généralités ambiguës dont il était impossible de tirer aucune lumière, les prisonniers subirent un long interrogatoire dans lequel ils assurèrent ne rien savoir qui concernât le duc, et ne point connaître les individus qui avaient frété leur barque. Soumis alors à d'affreuses tortures, ils durent confesser mille absurdités contradictoires, et l'on finit par les décapiter.

Cet événement augmenta les craintes de la populace, qui redoutait sans cesse de nouvelles machinations de l'implacable Maddaloni. Quant à Masaniello, il ne rêva plus que complots dirigés contre sa vie; sa cruauté et sa soif de sang n'eurent plus de bornes; il condamnait indistinctement tous les infortunés qu'on lui amenait sur de simples soupçons, envoyant à la potence et à la roue ceux que la multitude ne se chargeait point de mettre en morceaux.

Il décida, ce jour-là même, que tous prêtres ou religieux rencontrés dans les rues seraient conduits en sa présence; il voulait, disait-il, juger par lui-même s'ils étaient véritablement gens d'Eglise, et non pas des émissaires déguisés. La mesure, fidèlement exécutée,

causa mille vexations à des hommes inoffensifs; trop heureux lorsqu'un ennemi privé ne les vouait pas au dernier supplice en les qualifiant de bandits. Ordre fut signifié sous peine de mort, à tous individus réfugiés dans les couvents ou maisons particulières, de retourner immédiatement chez eux, attendu qu'on allait entreprendre une perquisition générale. Aussitôt on vit passer de tous côtés les visages mornes d'ecclésiastiques, de négociants étrangers, de vieillards, de malades et de femmes quittant l'asile qu'ils avaient choisi, afin de n'être point assassinés. Ordre fut également donné à tous marchands et artisans de rouvrir à l'instant leurs ateliers ou boutiques et de reprendre les travaux accoutumés. On obéit sans réplique. Enfin, pour éviter l'encombrement, le chef populaire fit dissiper les masses, et posta au coin de chaque rue une escouade de cinq hommes. Environ trente mille insurgés demeurèrent ainsi sous les armes, gagnant chacun un carlin, le pain, la viande, et une ration de vin.

La plupart des crimes de cette funeste journée furent accomplis par la fameuse *compagnie de la mort* dans laquelle figurait, au premier rang, le célèbre peintre Salvator Rosa. Nous avons examiné avec at-

tention plusieurs tableaux de lui reproduisant des scènes de l'insurrection; mais quoiqu'il fît partie de cette bande sanguinaire, nous ajoutons peu de foi à sa prétendue intimité avec Masaniello, non plus qu'aux étranges aventures que lui attribue la plume romantique d'une illustre Anglaise.

Quelques gentilshommes, pour se concilier les bonnes grâces du dictateur, imaginèrent de lui envoyer des chevaux de luxe et des joyaux de grand prix; il les refusa sèchement déclarant qu'il ne voulait rien accepter de la noblesse. — Des espions vinrent lui annoncer que dans les chapelles et les monastères étaient enfouies des richesses considérables appartenant aux personnages dont les palais et les maisons avaient été saccagés les jours précédents. Il ordonna sur-le-champ une reconnaissance générale de tous les endroits indiqués, et l'on déterra effectivement une grande quantité de bijoux, de vaisselle et d'argent monnayé. On ne détruisait plus; les trésors, transférés soigneusement aux magasins de la place du Marché, furent destinés à la solde des troupes de l'insurrection, et à grossir le don volontaire qui devait être offert au roi d'Espagne. Divers auteurs assurent que

des pensées cupides et ambitieuses commençant à germer dans le cœur du poissonnier, il espérait s'approprier toutes ces richesses; mais l'état de misère dans lequel il laissa sa famille, prouve du moins que s'il conçut de semblables projets, il ne sut point les réaliser. Ce qu'il y a de certain, c'est que la valeur des trouvailles atteignit un chiffre énorme, puisqu'une seule fouille produisit cent mille écus, sans qu'on en fît mention particulière.

Incendier le palais du duc de Maddaloni, c'était l'idée fixe de Masaniello; mais il luttait contre ce désir incessant par la crainte que des poudres n'y fussent préparées pour une effroyable explosion. Il dépêcha donc quelques-uns de ses satellites, avec mission d'explorer minutieusement les lieux et d'en achever le pillage. Ceux-ci trouvèrent dans le palais deux Maures esclaves du duc, qu'ils conduisirent à la place du Marché. Le dictateur leur enjoignit de déclarer à l'instant tout ce qu'ils savaient de relatif à leur maître, et de se faire baptiser sans objection. L'un d'eux repoussa opiniâtrément cette double exigence, et périt sur la roue après avoir enduré les plus atroces tortures avec le stoïcisme musulman. L'autre, of-

frant sans hésiter d'abjurer le mahométisme, déclara que le duc son maître avait résidé momentanément à Bénévent, d'où il était parti pour les montagnes de la Calabre afin d'y réunir une armée de brigands. En récompense de ses révélations spontanées et de sa docilité à embrasser le christianisme, le converti fut immédiatement nommé capitaine de l'une des compagnies composant la garde prétorienne du poissonnier.

Un changement notable s'opérait dans le caractère de l'homme extraordinaire qui avait organisé le mouvement. Il devint tout à coup soupçonneux, taciturne, insatiable de pouvoir ; sa crainte continuelle de tomber dans quelques embûches en avait fait une bête féroce ; il fuyait tous les conseils, et ne souffrait plus la moindre observation. Il agissait par lui-même, il éloignait avec une aigreur dédaigneuse Palumbo, Genovino, et l'élu Arpaja. Recherchant les ovations, savourant la flatterie, il en vint à concevoir des rêves d'autorité durable et d'ambition illimitée ; mais ne sachant comment parvenir à leur réalisation, il y travaillait de la façon la plus contradictoire et la plus extravagante. L'idée lui passa par l'es-

prit de convertir en magnifique palais son humble demeure, et tout aussitôt la démolition des maisons environnantes fut entreprise, sans écouter le moins du monde la clameur des intéressés. Il manda des architectes, puis des maçons, et aussi divers marchands, appelés à fournir les plus riches étoffes. Il n'oublia point la formation d'une nombreuse livrée, et commença d'entremêler à ses manières incultes des airs pompeux de grand seigneur. Pauvre Masaniello !

Son antipathie pour l'aristocratie grandissait en proportion de ses efforts à la plagier ; et ce jour-là, deux gentilshommes lui ayant fait demander justice par leurs procureurs dans une affaire contentieuse, il refusa de les entendre en vomissant mille injures contre la noblesse. Mais la haine qui lui rongeait le cœur, le point de mire de son ardeur vindicative était plus que jamais le fugitif Maddaloni. Dans son impuissance à l'atteindre, il fit assassiner tous ceux qu'on lui indiquait au hasard comme ses serviteurs ou ses protégés ; puis il courut, escorté de ses sicaires les plus furibonds, assaillir un second palais de ce personnage, situé sur la côte de Chiaja. Avant d'y allumer l'incendie, il se promena dans les appar-

tements, criblant de coups de hallebarde les portes et les tapisseries. Enfin ayant aperçu au fond d'une galerie les portraits du duc et de son père, il entra dans un tel accès de rage, qu'il poignarda l'image du vieillard, découpa la tête du fils, et l'emporta triomphalement à la place du Marché après lui avoir crevé les yeux. Elle fut accrochée à la poutre où pendait encore le cadavre à moitié corrompu du malheureux frère de Maddaloni, Don Giuseppe Caraffa. Étrange coïncidence! cette tête peinte, et ce cadavre mutilé figuraient précisément à la place, où peu d'années auparavant avait subi le dernier supplice l'innocent et infortuné prince de Senza, victime d'une trame odieuse ourdie par les deux frères; le portrait de l'un et les misérables restes de l'autre semblaient figurer là pour proclamer une justice supérieure à celle des hommes (1).

Le capitaine général du peuple rendit ce jour-là même divers décrets administratifs, notamment sur l'approvisionnement des huiles (2). De son côté, le vice-roi, retiré de nouveau à Castelnuovo, en publiait un relatif aux bandits, validant ainsi ceux de Masa-

(1) Giraffi.
(2) Voir l'Appendice, à la fin du n. 8.

niello, par ce principe constant devenu son idée favorite, de vouloir que l'autorité suprême parût toujours émaner de lui (1); ensuite, afin de ne pas interrompre les bonnes relations, malgré l'horreur de cette désastreuse journée, il fit demander des provisions de bouche que l'homme du peuple s'empressa d'expédier en y joignant un convoi de fourrages pour ses écuries.

La duchesse d'Arcos s'était mise aussi en communication officieuse avec la femme du poissonnier. Elle lui envoya des joyaux et des habits magnifiques dont celle-ci ne tarda pas à se parer, affectant des airs d'un haut comique vis-à-vis de ses parentes et de ses amies, toutes de la plus humble condition.

Dans l'après-midi trois galères arrivèrent en vue de Naples, et l'amiral Doria en avertit le vice-roi qui, fidèle à sa politique de complaisance, ordonna de les mettre à la disposition de Masaniello, lequel leur recommanda de jeter l'ancre le plus loin possible, et leur promit des vivres en abondance, pourvu que personne ne débarquât.

Le soir le cardinal-archevêque se rendit au Carmel,

(1) Voir l'Appendice, à la fin du n. 9.

sous prétexte d'invoquer la Vierge, mais en réalité pour essayer d'adoucir cet homme intraitable, arbitre absolu de la ville. Masaniello le reçut avec les marques du respect le plus profond ; il écouta humblement ses remontrances, et finit par le prier de monter au clocher de l'église afin de bénir le peuple et son épée de capitaine général.

Le prélat fut blâmé par les gens sensés d'avoir satisfait à cette double exigence ; et véritablement sa foi ne pouvait pas être bien vive dans la bénédiction qu'il donnait à une plèbe souillée de sang, éclairée par les derniers rayons d'un soleil témoin de tant d'horreurs, au milieu d'une enceinte entourée de débris humains, et sous l'influence d'une atmosphère empestée par une fétide exhalaison de cadavres.

Jamais la tyrannie populaire ne s'était montrée si hideuse ; le despotisme du misérable poissonnier atteignait les dernières bornes du possible. Plus de quinze cents personnes avaient péri par le poignard des assassins, par la hache des bourreaux ou par le supplice du feu. Les quatre cent mille habitants que comptaient déjà la ville et les faubourgs de Naples, atterrés devant l'inexorable frénésie du dominateur,

se plièrent servilement à ses plus extravagants caprices !...

Le vendredi 12 juillet 1647, sixième jour du soulèvement, est resté gravé dans la mémoire des Napolitains ; les souvenirs s'en transmettent encore aujourd'hui de père en fils.

CHAPITRE XVI.

Réfugié pour la seconde fois à Castelnuovo, le duc d'Arcos était fort abattu et fort découragé. Il voyait crouler tous ses plans, son inépuisable condescendance n'avait rien produit de bon, l'autorité du prodigieux plébéien allait toujours croissant; le peuple se montrait d'instant en instant plus furibond, plus tenace, moins disposé à entendre la raison. Le duc eut plusieurs conférences avec l'archevêque et Genovino pour chercher avec eux quelque remède à la situation. Les deux conseillers, appréciateurs habiles des circonstances et désireux d'en sortir le plus tôt possible, exhortèrent le vice-roi à la prudence. On ne pouvait en finir d'un seul coup avec le pouvoir colossal de Masaniello; il fallait donc temporiser jusqu'au moment où son prestige commencerait à décli-

ner, ce qui ne pouvait manquer d'arriver promptement, grâce à ses cruautés et à ses folies. Ils tombèrent tous trois d'accord que le point important était de ne pas différer la cérémonie du serment qui devait être prêté solennellement dans la cathédrale, afin d'enlever tout prétexte plausible à la révolte et de frapper la multitude par un spectacle imposant.

Le cardinal et Genovino se chargèrent des pompeux préparatifs. Le vice-roi s'occupa de faire imprimer rapidement les conventions arrêtées, lesquelles, distribuées au peuple avec profusion, témoigneraient de sa bonne foi et de sa bonne volonté.

Le 13 juillet, au point du jour, les meneurs recommençaient déjà leurs prétendues recherches de brigands. C'était, on le sait, le manteau le plus commode pour couvrir le pillage et les vengeances privées; d'ailleurs ces craintes affectées de machinations occultes et de dangers permanents servaient très-utilement à entretenir l'effervescence populaire. Masaniello siégeant toujours à son tribunal, reprit aussi le gouvernement des affaires publiques. Les premiers prisonniers amenés devant lui furent de vieux mariniers saisis dans les boutiques au moment

où ils quêtaient pour certaines fortifications mystérieuses. Leurs têtes tombèrent à côté de celles des misérables que l'on présentait sous le nom de bandits. De soi-disant serviteurs de Maddaloni subirent le même sort. On les accusait de cacher des correspondances en chiffre au fond de leurs chaussures.

Le poissonnier poursuivit activement les perquisitions dans les couvents et dans les églises, de peur de laisser échapper quelques trésors. Il fit élever de nouveaux instruments de mort en différents endroits de la ville ; enfin la septième journée de l'insurrection s'annonça sous d'aussi affreux auspices que la précédente.

Dès le matin, le dictateur publie des ordonnances de police, en infligeant la peine de mort sans rémission pour la plus légère contravention à leur plus insignifiant article. Puis il s'occupe de pourvoir à diverses charges publiques. Il nomme mestre de camp un certain Andrea Polito, batteur d'or, homme de la plus infime populace, brutal et ignorant, grand ennemi des Espagnols, et l'un de ceux qui s'étaient brillamment distingués dans les récents assassinats. Il assigne le commandement d'un faubourg au frère

de Palumbo, connu par sa violence, et celui d'un autre à Gennaro Annese, maître arquebusier, destiné par la suite à jouer un rôle marquant. Pour les emplois d'une moindre importance, il les distribue entre ses créatures les plus sanguinaires, les plus féroces et les plus sourdes à toute espèce d'accommodement.

Le nouveau mestre de camp, plaçant son amour-propre et sa gloire dans le raffinement inouï de ses cruautés, les autres chefs, afin de ne point se laisser primer, se montrèrent inexorables pour quiconque leur fut dénoncé comme suspect, à tort ou à raison. Les plus exécrables crimes devinrent un sujet d'émulation ; la ville hérissée d'échafauds fut bientôt semée de cadavres. Enfin l'état-major, impatient de manifester son ardent patriotisme et son dévouement sans bornes au dominateur, adroitement influencé d'ailleurs par les instigateurs étrangers qui désiraient pousser plus avant les choses, se rendit en corps auprès de Masaniello et lui représenta que dans l'intérêt de sa propre sûreté aussi bien que de celle du peuple, il était indispensable que la garde du château Saint-Elme lui fût provisoirement confiée, jusqu'à

ce que la capitulation revînt à Naples, validée par le roi d'Espagne. On se souvient que cette prétention s'était déjà produite lors de la conférence du Carmel, où elle était tombée devant les arguments du cardinal et de Genovino ; maintenant elle reparaissait formulée par les principaux chefs populaires, et appuyée de si bonnes raisons, que le poissonnier l'accueillit chaleureusement et courut prier l'archevêque de la transmettre sans retard au vice-roi. Le sage prélat ne voulut pas combattre la motion dans le premier moment d'enthousiasme ; il porta donc le message à Castelnuovo, et le duc d'Arcos répondit : que, disposer du château Saint-Elme et des autres forteresses fermées, n'était pas en son pouvoir, attendu que les gouverneurs espagnols, recevant directement du roi leur titre et leur commandement, ne pouvaient les remettre à qui que ce fût sans un ordre exprès et direct signé de Sa Majesté; que dans le cas même où son désir de complaire au peuple l'entraînerait à demander une telle chose, il ne serait pas obéi; qu'ainsi donc on n'exigeât pas de lui l'impossible, et qu'il affirmait derechef sur sa parole, que les conditions une fois acceptées et jurées par tous, le souverain les

ratifierait promptement. — Filomarino rapportant cette réponse au chef populaire, y joignit encore les raisonnements les plus propres à le convaincre ; si bien que Masaniello, véritablement persuadé, rejeta avec énergie la proposition de ses lieutenants, et pour couper court à de nouvelles réclamations, décréta la peine capitale contre ceux qui, à l'avenir, oseraient parler d'occuper, sous n'importe quel prétexte, l'une des forteresses ou l'un des châteaux de Sa Majesté (1).

A midi, le duc revint au palais où il eut avec Genovino et Arpaja une conférence officielle, touchant le cérémonial à suivre dans la prestation du fameux serment. Pendant ce temps-là le cardinal disposait l'église, et le capitaine général mandait, sous peine de mort, sanction indispensable de tous ses arrêtés, que les rues fussent balayées sur le parcours de la procession, que les maisons fussent ornées de belles tapisseries, et que tous les habitants de Naples participassent à la solennité populaire (2).

L'approche de la fête changeait peu à peu l'aspect

(1) De Santis.
(2) Giraffi. — De Santis.

de la ville ; les bourreaux essuyèrent leurs souillures, les gibets disparurent, les édifices furent revêtus de superbes tentures, la plèbe oublia ses armes, et le soin des préparatifs calma les têtes, en distrayant les esprits. Ainsi les masses populaires tombent sans transition d'un extrême dans l'autre ; ainsi les hommes, isolés ou réunis, se laissent entraîner par l'impression du moment, passent instantanément d'une passion à une autre, s'agitent et se calment sans savoir pourquoi, obéissant toujours en aveugles aux impulsions les *plus* légères et les plus inconnues. Les idées religieuses n'exercèrent pas une médiocre influence dans la transfiguration opérée ce jour-là. C'était précisément un samedi, jour de la Vierge, et l'on approchait beaucoup de l'anniversaire consacré à Notre-Dame du Carmel. Cette coïncidence, soigneusement constatée par la foule, fut considérée comme d'un excellent augure pour le retour du calme et de la prospérité.

Ce n'était point sans une grande méfiance et sans de vives appréhensions que le vice-roi se disposait à traverser la ville ; il s'attendait tellement à devenir victime de la populace, qu'il fit son testament, remplit ses devoirs de chrétien, et chargea le cardinal

Trivulcio, accidentellement à Naples, de prendre le gouvernement du royaume en son lieu et place, s'il venait à succomber, jusqu'à ce que Sa Majesté eût pourvu à son remplacement suivant son bon plaisir(1). Craintes chimériques! Il ne tarda pas à reconnaître que loin de conspirer contre sa vie, personne n'avait même songé à lui manquer de respect.

A deux heures de l'après-midi, il sortit du palais dans son carrosse de gala suivi de beaucoup d'autres dans lesquels figuraient les fonctionnaires du royaume, et entouré de pages et d'écuyers à pied et à cheval. Cent cavaliers espagnols marchaient en avant précédés de cimbaliers et de trompettes; Masaniello avec son habit de drap d'argent, et son frère revêtu d'un costume, où l'argent brillait sur un fond bleu céleste, se tenaient aux portières, montant de superbes chevaux magnifiquement caparaçonnés. Par derrière venaient : Genovino, en chaise à porteur à cause de son grand âge, puis enfin Arpaja, Palumbo et les autres chefs populaires, chevauchant fièrement et mieux

(1) *Nicolai, istoria overo narratione giornale dell' ultime revoluzioni della città e regno di Napoli.* (Nicolai était secrétaire du cardinal Trivulcio.)

armés qu'il ne semblait convenir à une cérémonie si pacifique.

La procession prit par la rue de Tolède; le vice-roi, sur son passage, reçut d'unanimes témoignages d'un respect profond, sans entendre une seule parole, sans apercevoir un seul geste dont il eût à s'offenser. Dans toutes les rues il vit des portraits de Philippe IV et autres rois ses prédécesseurs, abrités sous de riches dais. De tous côtés retentissaient les cris: *Vive le roi d'Espagne! Vive le duc d'Arcos!* et celui-ci, mettant la tête à la portière de son carrosse, répondait: *Vive le très-fidèle peuple napolitain!* Ce fut donc au milieu des manifestations les plus sympathiques, que le brillant cortége arriva jusqu'à la cathédrale. Masaniello et son frère mirent pied à terre avec empressement, ils tendirent la main au vice-roi pour l'aider à descendre de carrosse, et le grand-aumônier du royaume, Don Juan de Salamanca, se décida sur un regard expressif du duc, auquel il présentait l'eau bénite, à rendre le même honneur au capitaine général (1).

Au centre de la nef principale, le cardinal archevêque, couvert des ornements pontificaux, reçut le

(1) De Santis.

vice-roi à la tête du chapitre et du haut clergé ; puis l'ayant conduit au dais préparé pour lui vis-à-vis du sien, Masaniello occupant un siége à la droite du prélat et tous les fonctionnaires étant placés selon leur rang, le conseiller Donato Coppola, duc de Causano, secrétaire général du royaume, lut à haute et intelligible voix les articles accordés. Écouté avec l'attention la plus profonde et l'intérêt le plus puissant, il ne fut interrompu que par les explosions de l'enthousiasme universel, ou par les explications, observations et commentaires que lançait le rustre poissonnier malgré l'improbation générale, donnant alternativement à sa voix aigre et pénétrante l'intonation emphatique de la chaire ou l'accent impérieux du dictateur (1).

La lecture terminée, l'élu du peuple suivi du corps municipal s'approcha respectueusement du vice-roi, le remercia au nom de la ville, et dans un discours fort adroit le pria de sanctionner par un serment solennel les grâces qu'il venait d'accorder. Alors le duc d'Arcos, debout, la main droite posée sur les Évangiles, qui lui furent présentés par l'archevêque, jura

(1) Giraffi.

d'observer les conventions arrêtées et de solliciter activement l'approbation royale. — Avait-il déjà l'arrière-pensée d'employer le parjure comme une de ces tristes ressources gouvernementales dont il donna trop souvent l'exemple? Nous ne saurions l'affirmer positivement; mais sa conduite postérieure, indigne de son grand nom, donne à penser que ce serment religieux et solennel ne fut qu'un nouvel acte de faiblesse et de mauvaise foi.—Après le vice-roi, les conseillers et les dignitaires jurèrent à leur tour sur les saintes Écritures, en suivant l'ordre hiérarchique; puis l'on entonna majestueusement le *Te Deum*.

Tandisque les chants se mariaient aux sons des orgues et d'une musique éclatante, Masaniello se tenait debout, l'épée nue, ébloui de son triomphe, exalté par les applaudissements populaires et par la déférence que lui accordaient les autorités supérieures. La magie de ce spectacle lui fit sans doute perdre la tête, car il appela impérieusement l'un des gentilshommes de l'archevêque et l'envoya plusieurs fois au vice-roi, chargé des messages les plus absurdes et les plus impertinents. Tantôt il lui signifiait qu'il entendait conserver le commandement de la

ville comme capitaine général, et qu'il exigerait, à ce titre, une garde devant sa porte, ainsi que le droit de délivrer des brevets d'officiers dans l'armée; tantôt il manifestait la ferme intention d'expulser tous les nobles et tous les riches des châteaux où ils s'étaient réfugiés; inventant toujours quelques nouvelles exigences non moins extravagantes et d'un augure non moins fâcheux. Le duc d'Arcos, pour ne point troubler la cérémonie religieuse, disait oui à chaque demande, dissimulant l'irritation et la méfiance que lui inspiraient de telles ambassades; et comme le messager confus de ses propres démarches s'en excusait auprès de lui, il le pria au contraire de les continuer sans se rebuter, de peur de susciter imprudemment un éclat déplorable dans un moment où le devoir était de temporiser à tout prix.

Ce manége se prolongea donc tant que dura le *Te Deum;* lorsque le dernier chant se fut perdu dans l'espace, lorsqu'on ne songeait plus qu'à sortir de l'église, Masaniello éleva la voix et dans un long discours d'une incohérence inimaginable, où des périodes d'une véritable éloquence s'entremêlaient aux idées les plus bizarres, prenant des airs d'il-

luminé et *passant en un instant de la modestie des anges à l'orgueil de Satan,* il parla du peuple, de la noblesse, du roi, de ses propres services rendus à la couronne, de la loyauté napolitaine, des gabelles, des fermiers de l'impôt, des bandits, du duc de Maddaloni, enfin de tous les événements accomplis, concluant suivant sa coutume par répéter qu'il voulait revenir à son humble condition de poissonnier, afin de prouver au monde entier que l'amour du roi et de la patrie lui avait seul inspiré cette entreprise si heureusement couronnée. Il déclamait avec violence et comme possédé d'un accès de folie; il commençait à lacérer son splendide costume, courant du cardinal au vice-roi pour qu'ils l'aidassent à s'en débarrasser, tout en faisant de telles contorsions et de telles grimaces, que la multitude s'en impressionnait vivement. L'archevêque et le duc stupéfaits lui rappelèrent qu'il était dans la maison du Seigneur, et que ses bonnes intentions pouvaient seules excuser l'inconvenance de ses gestes; ils le continrent et le calmèrent à force de douceur et de bonnes raisons; le repentir produisit alors l'abattement (1).

(1) Giraffi.

L'archevêque accompagna le vice-roi jusqu'à la porte, et le nombreux cortége se dirigea vers la place du Marché, dans le même ordre qu'il était venu à la cathédrale, entouré de la même affluence, escorté des mêmes vivats. Comme il défilait devant la chétive maison de Masaniello, la femme du poissonnier se fit voir à sa fenêtre, parée des présents de la vice-reine, et le duc d'Arcos se découvrant en sa présence la salua aussi respectueusement que s'il eût aperçu la plus illustre princesse (1); après quoi, salué à son tour par les salves royales des trois châteaux et par l'ébranlement de toutes les cloches, il rentra dans son palais, comme les derniers rayons du soleil disparaissaient derrière la cime verdoyante du Pausilippe.

(1) De Santis.

CHAPITRE XVII.

La cérémonie solennelle du serment, célébrée la veille au soir, avait changé totalement la physionomie de Naples; ses habitants jugeaient leur tranquillité définitivement acquise par cette satisfaction donnée au soulèvement. Les masses elles-mêmes paraissaient aussi pacifiques et conciliatrices, ce dimanche 14 juillet, qu'elles s'étaient montrées féroces et indomptables le samedi matin. Une minorité turbulente parcourait seule les places et les rues, poussant encore des clameurs provocantes et détournant l'imprudent poissonnier de toute idée de franche union.

Certes il régnait dans les esprits une diversité d'opinions extrême; mais tous, presque sans exception, inclinaient pour la paix et pour le rétablissement des autorités légitimes, désormais liées par serment

à la réhabilitation et au soutien des franchises populaires. Les uns, ceux de meilleure foi, croyaient sincèrement que la misère publique touchait à son terme, que les bandits étaient anéantis, et les droits du peuple égalés à tout jamais dans les sédiles aux droits de la noblesse, ils vénéraient Masaniello comme un héros, comme un être inspiré du ciel, mais dont la mission était accomplie; d'autres, qui croyaient aussi aux anciens priviléges reconquis, à la validité de la capitulation et à l'impossibilité de nouvelles exactions pour l'avenir, tout en avouant la reconnaissance positive due au libérateur, n'en désiraient pas moins vivement le prompt rétablissement du pouvoir royal, craignant de voir surgir une nouvelle tyrannie bien plus cruelle et bien plus difficile à secouer. Quelques-uns voulaient une restauration complète et absolue du vice-roi, dans l'espoir qu'une réaction violente et des châtiments exemplaires vengeraient leurs griefs personnels, et feraient disparaître jusqu'aux traces de tant d'affreux désordres. Un certain nombre enfin, nourrissant une méfiante inquiétude, doutaient que la capitulation fût ratifiée par le roi d'Espagne, hésitaient à déposer les armes, et n'abandonnaient

point la prétention d'occuper le château Saint-Elme. Ils repoussaient la domination du vice-roi qu'ils abhorraient, et pourtant ils en désiraient une autre que celle de Masaniello, le regardant de mauvais œil depuis ses inutiles et sanglantes barbaries, depuis qu'il laissait percer son orgueil et son avarice, depuis que l'incohérence de ses actes et de ses paroles compromettait gravement la situation. Mais, ainsi qu'il arrive toujours, ceux qui dominaient étaient ceux de la minorité séditieuse; c'étaient les aveugles partisans du poissonnier, les chefs de quartier, les hommes sans aveu, remuants, envieux, avides de vengeance et de butin; plus audacieux, plus unis que les autres, ils agissaient avec plus d'ardeur, entretenant, malgré la population, le feu de la révolte au milieu d'elle, prêts à embraser de nouveau toute la cité!

Un vice-roi moins discrédité que le duc d'Arcos, d'une bonne foi moins douteuse, d'une résolution plus ferme, et surtout plus disposé à employer énergiquement les moyens francs et honorables, qui produisent toujours d'heureux résultats lorsqu'ils réunissent le bon droit à l'opportunité, eût pu tirer un parti très-avantageux de l'état des esprits ce jour-là; il eût

étouffé le germe de nouveaux désastres ; mais le duc, indécis, se défiant de ses propres forces, fermant l'oreille aux conseils des gens expérimentés, espérant tout du temps et n'employant misérablement que des manœuvres occultes, ne sut rien faire, laissa échapper l'occasion favorable, et vit pour la seconde fois sans s'émouvoir, l'autorité souveraine injurieusement méprisée dans sa personne.

Quant à Masaniello, il agissait exactement comme si l'insurrection fomentée par lui n'avait pas encore atteint son but, et comme si les conventions jurées n'avaient aucune portée. Oubliant ses promesses si fréquemment réitérées de reprendre son ancien métier, dès qu'il aurait obtenu l'abolition des gabelles, il persistait imperturbablement dans son tyrannique despotisme, formulant de nouveaux décrets, fulminant de nouvelles proscriptions, et poursuivant le cours de ses inexorables et sanguinaires exécutions.

Il ordonne, sous peine de mort, que personne ne dépose les armes ; sous peine de mort, que quiconque a ouï parler de brigands ou d'argent caché ait à le révéler immédiatement. Il brûle, avec tous ceux qui l'habitaient, la maison d'une boulangère accusée d'avoir

vendu, le matin, un pain trop léger de quelques onces. Averti que quatre misérables, qualifiés à tort ou à raison de bandits, s'étaient réfugiés dans l'église du Carminiello des pères jésuites, il donne aussitôt le signal de leur massacre. Une bande expédiée par lui entoure l'édifice, démolit un pan de mur, entre altérée de sang, et déchire impitoyablement les réfugiés; en vain les frères réclament le bénéfice du traité de la veille, en vain ils protestent contre le scandale de ce sang inutilement répandu : ils sont assaillis eux-mêmes sans aucun respect, et l'un d'entre eux périt victime de la plèbe furibonde.

Les sicaires, sur l'injonction de Masaniello auquel une influence diabolique semblait avoir fait perdre tout sang-froid, s'acheminèrent ensuite vers d'autres monastères et vers d'autres églises, dans l'intention de les profaner, en cherchant tantôt des amis de Maddaloni, tantôt des trésors enfouis. Au milieu de ces perquisitions qui ouvraient un large champ aux désordres de toutes espèces, on envahit, sur un ordre exprès du poissonnier, le couvent des nonnes de *Santa Croce* où l'on soupçonnait un dépôt d'objets précieux appartenant à César Lubrano. Cette horde

effrénée poussa si loin la licence, que les infortunées religieuses pâlissaient d'effroi sous le voile au fond de leurs cellules. Heureusement pour elles, le bruit de cette expédition sacrilége arriva jusqu'au cardinal Filomarino, qui chargea précipitamment un prêtre vénérable d'aller exposer sans détour au chef populaire toute l'abomination de sa conduite. Celui-ci rentra en lui-même, s'effraya de son ouvrage, et rappelant à l'instant son monde, fit répondre au prélat que cette invasion ayant eu lieu sans son assentiment, il en châtierait les auteurs. En effet, trois de ses plus ardents serviteurs eurent la tête tranchée, uniquement pour lui avoir obéi.

Masaniello avait signifié formellement et sous peine de mort, que personne ne sortît de la ville sans un permis de sa main. Monseigneur Caffarelli, archevêque de San Severino, se présenta devant lui en habit court, conformément aux décrets antérieurs; il désirait partir pour son diocèse et venait demander son laissez-passer. Non-seulement le poissonnier le lui octroya sur-le-champ; mais afin de l'honorer d'une manière spéciale, il voulut lui assigner d'abord une escorte de quatre cents hommes; puis, sur sa réponse

qu'il s'en allait par mer, une flottille de quarante felouques. Le prélat le remercia courtoisement, alléguant qu'il en avait déjà frété trois, et que ce nombre lui suffirait largement. Alors Masaniello lui offrit pour ses frais de voyage un sac de quatre cents doublons d'or, et l'archevêque, malgré son désir de refuser un présent si étrange, fut contraint d'en accepter au moins une partie, de peur de blesser au vif la susceptibilité du généreux dictateur, qui commençait à se formaliser. Enfin il dut essuyer, en signe d'adieu, l'étroite et grossière accolade de ce frénétique (1).

Ce matin même, un gentilhomme d'Aversa, de l'illustre famille de Tuffo, vint au tribunal du chef populaire pour certaines réclamations urgentes. Le juge suprême, après l'avoir écouté attentivement et lui avoir accordé gain de cause, lui lança par derrière un coup de pied en manière de congé, en lui disant : *Allez avec Dieu! je vous fais prince d'Aversa* (2).

Ce fut encore ce jour-là que Masaniello imagina de frapper une lourde contribution sur les jésuites, chartreux et bénédictins, pour subvenir aux dépen-

(1) Giraffi.
(2) *Ibidem*.

ses publiques. Il fit aussi comparaître individuellement en sa présence les négociants et les personnages opulents de la ville qui, croyant la sédition terminée, avaient imprudemment quitté les forteresses, et repris le cours de leurs affaires. A chacun de ceux qui se présentaient il demandait brusquement s'il était fidèle serviteur du roi, et, recevant naturellement une réponse affirmative, il forçait l'interpellé à signer une obligation de fournir dans le plus bref délai une grosse somme dont sa fantaisie déterminait le chiffre, sans que supplications ni considérations d'aucune sorte pussent ensuite le lui faire diminuer. A ceux qui osaient résister, il parlait du bourreau, et montrait du doigt le gibet, de telles insinuations obtenant toujours les signatures. Ainsi, suivant l'usage invariable, celui-là exigeait et percevait les contributions arbitraires dictées par son caprice, qui avait soulevé le peuple pour le libérer des impôts et pour lui donner la liberté !

CHAPITRE XVIII.

La matinée de ce lugubre dimanche, aussi fertile que les jours précédents en iniquités sanglantes, replongea la ville dans une morne consternation. Bien que la généralité des Napolitains désapprouvât déjà de semblables mesures, atterrée par les bourreaux de Masaniello, ne croyant guère au retour permanent de l'autorité légitime, elle s'agitait de nouveau comme entraînée par une force irrésistible. Mais cette résurrection du mouvement, qu'enfantait la peur ou le désespoir, n'avait plus ni enthousiasme, ni confiance dans le chef; on était las de cruautés et d'excès.

Masaniello redoublait d'activité; il multipliait ses moyens d'intimidation; mais travaillant sans aucun plan déterminé, il mettait en contradiction continuelle ses actions et ses discours. En même temps

qu'il publiait un décret menaçant de mort quiconque déposerait les armes ou quitterait son poste, il envoyait annoncer au duc d'Arcos qu'il abandonnait le commandement, et voulait se retirer au Pausilippe, ou dans toute autre résidence qu'on jugerait à propos de lui assigner ; mais qu'il serait indispensable qu'auparavant le vice-roi licenciât les corps de réserve et les gardes de la cité. Celui-ci donne aussitôt les ordres nécessaires. Un grand nombre de bataillons sont désarmés et congédiés, témoignant plus de satisfaction que de regrets. Mais tandis qu'on poursuit l'exécution de cette mesure, Masaniello furieux apparaît tout à coup entouré de ses satellites, révoque sa propre décision, parle avec dédain de l'autorité et de la personne du vice-roi, et se proclame lui-même *seul maître et seigneur absolu* de Naples.

Il apportait cet esprit désordonné jusque dans sa propre maison. Traitant avec non moins d'extravagance ses amis les plus intimes et ses partisans les plus dévoués, il les accablait d'injures et de menaces. Son beau-frère Pizzicarolo, qui jusqu'alors avait joui de toute sa confiance, obligé de chercher au palais un asile contre ses violences, déclara publiquement que

Masaniello, devenu fou, avait voulu le tuer pour avoir dit que si l'on ne mettait un terme aux assassinats et aux incendies, tout cela pourrait mal finir. De leur côté, Genovino et Arpaja se dérobaient par la fuite aux plus indignes traitements; d'autres chefs de la sédition durent suivre leur exemple et se réfugièrent dans les forts.

Vers midi, Masaniello monte à cheval sans escorte; il parcourt la ville au grand galop, renversant tout ce qui se trouve sur son passage, et distribuant à tort et à travers des coups de son épée nue. Il s'arrêtait chaque fois qu'il rencontrait un poste populaire ou quelque gibet récemment établi, et là, qualifiant le premier venu de partisan de Maddaloni, il lui faisait incontinent couper la tête. De nombreuses victimes avaient déjà payé leur tribut à cette étrange justice, lorsque le dictateur condamna trois paysans dont les parents se jetèrent aux pieds de l'archevêque, le suppliant de secourir des innocents. On doit reconnaître, à l'honneur du prélat, que les fatigues ni les dangers ne le rebutèrent jamais durant ces tristes journées, quand il s'agit de sauver la vie d'un homme. Il courut donc au-devant de Masaniello, lui reprocha

nettement son inconcevable frénésie, et lui déclara que c'était une conduite impie de souiller par des exécutions la sainteté du dimanche. Le poissonnier, moins docile que de coutume, voulait maintenir jusqu'au bout la sentence prononcée; néanmoins la fermeté sévère de l'archevêque obtint que le supplice fût remis au lendemain. Il vint alors à l'esprit de Masaniello, que puisqu'on ne pouvait rien faire de bon le dimanche, le mieux serait d'aller se délasser à la campagne. Poggio-Reale, charmant site aux environs de la ville, fut choisi comme point de réunion pour un grand dîner. Mais le cardinal spécialement convié, ayant refusé l'invitation, ainsi qu'on devait s'y attendre, le poissonnier, dégoûté de son projet, décida que le banquet aurait lieu à Santa-Lucia-a-Mare, chez un certain Onofrio Caffiero, homme de la plus basse classe et l'une de ses créatures les plus dévouées (1). Quelques auteurs prétendent qu'on y eut la surprise d'un repas splendide préparé à l'avance par le vice-roi, ce qui nous semble peu vraisemblable, puisque l'idée d'une pareille fête ne vint que fort tard à Masaniello, et que d'ailleurs il fût parti

(1) De Santis.

pour la campagne sans le refus inopiné de Filomarino. Le vice-roi pouvait-il trouver le temps nécessaire aux préparatifs, ou entretenir la moindre intelligence avec le maître de la maison? D'autres disent que le banquet fut célébré dans le palais, assertion également inadmissible tant par les motifs mêmes que nous venons d'exposer, que par l'authenticité de l'épisode suivant relaté par tous les historiens de ces événements.

Masaniello se mit à table chez Caffiero, entouré de ses *lieutenants* et de ses amis. Tenant peu à briller par la tempérance, il buvait et mangeait à l'excès; puis, au milieu du repas, la pensée lui traversa le cerveau d'aller terminer la fête et vider quelques flacons de vin de Caprée dans les délicieux bosquets et sur les gazons émaillés du mont Pausilippe. L'archevêque avait refusé d'assister à la partie manquée de Poggio-Reale; le poissonnier voulut du moins, comme dédommagement, avoir le duc d'Arcos pour convive dans la collation champêtre qu'il projetait, et n'écoutant que son inspiration, il s'achemina vers le palais. Il arrive haletant, le visage enflammé, la poitrine découverte, sans chapeau et sans épée, soutenant d'une main ses

chausses à moitié déliées. Le capitaine des gardes, du plus loin qu'il l'aperçoit, se dispose à lui rendre les honneurs prescrits ; mais le visiteur crie aux soldats, à pleins poumons, de se tenir tranquilles ; il entre précipitamment, franchit l'escalier en deux bonds, dédaigne de se faire annoncer, et, sans plus d'étiquette, se présente devant le vice-roi. Si le duc s'étonna tout d'abord de la visite, il fut bien autrement surpris de la cordiale invitation. Suivant le système de condescendance que nous lui connaissons, nous devons croire qu'il eut un instant de perplexité cruelle, et que l'orgueil du sang contribua plus encore que le respect de son mandat à lui faire repousser la proposition. Toutefois il sut gazer son refus de tous les ménagements possibles, prétextant une forte migraine et offrant pour la promenade sa magnifique felouque dorée, que Masaniello se hâta d'accepter avec les transports d'un homme doublement exalté par l'ivresse et la démence (1).

Le chef populaire se dirige aussitôt vers le port. Sa contrariété de ne pas emmener le vice-roi était considérablement atténuée par la joie de se pava-

(1) Giraffi. — De Santis.

ner dans sa felouque, sur laquelle il monte suivi de son frère, de Marco Vitale et de son entourage ordinaire. On emportait des provisions de bouche abondantes, sans oublier une raisonnable quantité de bouteilles, dont un bien petit nombre seulement put achever la traversée. Derrière l'embarcation royale naviguaient plusieurs grandes barques remplies de musiciens et d'insurgés armés. On ramait lentement, côtoyant le rivage, et remplissant l'air de chants avinés. La plage était couverte d'une affluence considérable, d'où partaient quelques rares vivats, mais où régnait surtout une vive curiosité de voir comment finiraient de telles extravagances. Quant à Masaniello, il jetait l'or à pleines mains dans la mer et se divertissait fort à exercer l'habileté des plongeurs, applaudissant beaucoup ceux qui réussissaient dans leurs recherches, et chargeant de grossières imprécations les moins adroits ou les moins heureux. Enfin, s'étant pris de querelle au sujet de ces intéressantes luttes avec l'un de ses compagnons de voyage, il le frappa brutalement, ajoutant aux coups les propos les plus cyniques.

En passant devant le sanctuaire de la Vierge

de Piedigrotta, vénéré de temps immémorial par tous les Napolitains et particulièrement par les gens de mer, il se souvint que, suivant le témoignage d'un espion, cet ermitage devait renfermer des trésors arrachés à l'incendie de plusieurs palais. Il fit aborder sa felouque, et donna l'ordre à ceux qui le suivaient de pénétrer dans l'église, de la visiter soigneusement et d'enlever les richesses cachées afin de grossir le dépôt général du marché. L'injonction n'eut pas besoin d'être répétée. Une poignée de misérables se détacha du convoi qui continuait sa promenade, le saint lieu fut profané sans que personne osât s'y opposer, et pourtant ce sacrilége scandalisa la population entière, du sein de laquelle des murmures significatifs commencèrent à s'élever.

Tandis que Masaniello se reposait au Pausilippe, la vice-reine duchesse d'Arcos envoyait ses équipages chercher la femme du poissonnier, qu'elle attendait au palais; et celle-ci, magnifiquement vêtue, accompagnée de sa belle-mère et de sa belle-sœur, tenant entre ses bras un petit neveu au maillot, se mettait fièrement en marche, non pas dans une voiture de la vice-reine, mais, suivant Giraffi, dans le carrosse de

mariage du duc de Maddaloni, qui avait coûté huit mille écus; elle menait avec elle une suite nombreuse de voisines et d'amies dont l'embarras et la gaucherie offraient de curieux contrastes avec leur pompeuse parure (1). La garde rendit à *la Masaniello* les honneurs dus au capitaine général; les pages et les hallebardiers l'entourèrent à la grande porte. Elle monta l'escalier en chaise; traversa les salons, toujours suivie de son bizarre cortége, et pénétra jusqu'aux appartements privés de la duchesse, qui la fit asseoir sur l'estrade à sa droite et qui lui donna, ainsi qu'à ses femmes, des joyaux de grande valeur.

La conversation fut ce qu'elle pouvait être entre une vice-reine humiliée et une fille du peuple boursouflée de vanité. *Que votre illustre Grâce soit la bien venue,* dit la première, et la seconde lui répondit : *Que votre Grâce excellentissime soit la bien trouvée* (2). *Elle est la vice-reine des dames, et moi je suis la vice-reine des plébéiennes* (3). L'inspecteur général du royaume, Don Juan Ponce de Léon, neveu du duc

(1) Raphaël de Turris.

(2) Empezó por decirle aquella : *Sea V. Ilma. muy bien venida;* y por contestar esta : *y V. Excma. muy bien hallada.* (Texte espagnol.)

(3) De Santis.

d'Arcos, l'un des personnages les plus odieux aux Napolitains, poussa la bassesse, nous rougissons de le dire, jusqu'à prendre l'enfant des mains de la poissonnière, l'embrassant avec la plus tendre sollicitude, le cajolant et le montrant comme un prodige aux assistants. Il comptait sur cette ignoble adulation pour reconquérir sa popularité.

La duchesse d'Arcos qui avait de l'esprit, sut glisser adroitement à la femme de Masaniello combien il serait dans son intérêt de conseiller à son mari d'accepter les hautes faveurs que le vice-roi était disposé à lui accorder pourvu qu'il rétablît la tranquillité en abdiquant le commandement. Mais à cette insinuation la vice-reine des plébéiennes repartit d'un air dégagé : *Tout, excepté cela; car si mon mari abandonne le pouvoir, ni sa personne ni la mienne ne seront plus respectées. Ce qui est convenable, c'est que le seigneur vice-roi et Masaniello vivent en bon accord, l'un gouvernant le peuple et l'autre ses Espagnols* (1). Une réponse aussi nette ferma la bouche à la duchesse, qui congédia ces femmes en leur prodiguant mille caresses. Elles se retirèrent cérémonieusement comme elles

(1) De Santis.

étaient entrées. En descendant l'escalier, la mère de Masaniello dit à voix basse au chevalier de Fonseca qui lui donnait le bras : *Avertissez le seigneur vice-roi que mon fils n'obéit plus qu'à Dieu et à Son Excellence, et qu'il serait nécessaire de le refréner un peu pour l'empêcher de faire tant de folies* (1).

Pendant que ces choses se passaient au palais, les hommes les plus marquants de l'insurrection, marchands, artisans, propriétaires et autres, qui trouvaient largement suffisantes les concessions obtenues, commençaient à s'entendre, et se lassaient de voir l'agitation tumultueuse de la ville indéfiniment prolongée par le despotisme capricieux et sanguinaire d'un homme qu'ils n'avaient placé à leur tête, dans un instant critique, que pour les délivrer des impôts et du mauvais gouvernement. Ils se rassemblèrent au cloître du couvent de Saint-Augustin avec quelques chefs de quartier et certains commissaires du vice-roi. On disserta longuement sur l'état de la ville et du royaume, sur le danger permanent qui menaçait toutes les vies et toutes les fortunes, sur la nécessité urgente de raffermir l'autorité royale limitée par les articles de la ca-

(1) Giraffi.

pitulation. Si les opinions variaient dans le choix des moyens, elles ne tendaient pas moins au même but, et plusieurs voix parlèrent déjà de tuer *le tyran*, que, la veille, on appelait libérateur. Giulio Genovino, qui était présent, tout en reconnaissant l'atroce barbarie de Masaniello, et l'instabilité terrible de la situation, opina pour la prudence, démontrant les périls des mesures précipitées, et proposant, puisque le poissonnier agissait comme un homme en démence, de laisser grossir encore le mécontentement produit par ses folies, afin que le prestige tombant de lui-même, les résolutions qu'on prendrait ensuite amenassent de plus sûrs résultats. L'avis du rusé vieillard obtint l'approbation générale, et l'assemblée se dispersa, sauf à délibérer de nouveau quand le moment serait venu (1).

La nuit étendait déjà son voile sombre, lorsque gorgé de vin, brûlé par le soleil de juillet, le chef populaire se rapprochait de la plage à la Marinella. Les rames de la felouque s'agitant trop lentement à son gré, il se jette dans l'eau tout habillé, à une distance assez éloignée du port, franchit l'espace à la nage, et

(1) De Santis.

court précipitamment chez lui. Là, il mande le scribe chargé d'écrire les affiches et les décrets, et ordonne de publier que le lendemain chacun, cessant de lui obéir, aurait à reconnaître pour unique et légitime autorité celle du vice-roi duc d'Arcos (1).

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans mentionner une rumeur publique dont parlent presque tous les historiens contemporains, en y ajoutant eux-mêmes plus ou moins de foi ; ce fut celle qui attribua le désordre cérébral de Masaniello, à certains poisons mêlés, par suite des machinations du vice-roi, aux viandes qu'il avait mangées chez Caffiero. Le comte de Modène, auteur plus éclairé que Santis et Giraffi, sans combattre précisément cette idée, fait des réflexions qui la contredisent. Elles acquièrent un double poids sous la plume d'un ennemi aussi acerbe de la puissance espagnole qui, pour noircir la conduite du duc d'Arcos, recueille ordinairement les moindres bruits populaires et les plus vagues suppositions. L'illustre écrivain moderne Baldachini, dans son excellent résumé de ces événements, n'accorde aucun crédit à de telles imputations. Il explique l'empoisonnement

(1) Giraffi. — De Santis.

de Masaniello d'une manière toute philosophique. Il fut moral, et non point physique, dit-il ; le poison ne fut pas dans les mets, il était dans les adulations du peuple, dans les caresses du vice-roi ; c'était ce poison qu'on respire toujours au milieu des applaudissements de la foule et de l'atmosphère du pouvoir.

Pour nous, à qui le lecteur ne reprochera certes pas de nous montrer partial en faveur du duc d'Arcos, nous devons dire cependant, comme Raphaël de Turris, que ces soupçons dirigés contre lui nous paraissent manquer totalement de fondement. Ce genre de crime est heureusement moins commun qu'on n'a été disposé à le croire dans tous les temps ; on sait qu'un personnage important ne saurait mourir sans que le vulgaire, heureux d'assigner une cause extraordinaire aux événements les plus simples, attribue aussitôt sa fin à quelque substance vénéneuse, administrée par un rival ou par un puissant ennemi. Mais dans l'appréciation du fait même qui nous occupe, sans parler de ce que les progrès de la chimie nous donnent à penser aujourd'hui relativement à ces philtres merveilleux, capables de troubler l'esprit, de dérouter

la mémoire, ou de forcer la volonté, nous considérerons seulement à quel instant se manifestèrent chez Masaniello les premiers symptômes de démence, et si les causes naturelles ne suffisent point pour les expliquer. Les auteurs, les mémoires, les lettres de l'époque sont unanimes à déclarer que le samedi 13 juillet, à la cérémonie du serment, ses prétentions extravagantes, ses violentes contradictions, ses gesticulations inconvenantes décelaient déjà le dérangement de son cerveau ; puis le dimanche matin, son beau-frère fugitif n'avait-il point répandu le bruit de sa folie, que le poissonnier corroborait encore en poursuivant au hasard ses amis ou ses ennemis à travers les rues? Tout cela se passait avant le banquet Caffiero. Les excès auxquels Masaniello s'abandonna le jour de cette orgie, les vapeurs du vin, jointes à l'ardeur brûlante du soleil qu'il affronta jusqu'au soir, développèrent en lui l'exaltation cérébrale dont le germe s'était révélé dès ses premiers exploits. L'impétuosité des passions qui l'assaillirent subitement, l'insuffisance de ses ressources intellectuelles, le changement soudain de fortune, la préoccupation continuelle, les dangers, les craintes permanentes, la fatigue matérielle, la privation de

nourriture et de sommeil durant huit journées consécutives ; enfin le tourbillon d'idées confuses au milieu duquel il se sentait perdu, l'absence d'un but déterminé pour guider ses esprits, expliquent largement la perte de sa raison sans qu'il soit besoin d'imputer un crime inutile au représentant des rois d'Espagne.

CHAPITRE XIX.

Le lendemain, lundi 15 juillet, au point du jour, *Masaniello* se présenta sur la place du Marché, à cheval et l'épée nue. Malgré l'abdication dictée la veille au soir, il continua de prononcer ses cruelles sentences, de donner des ordres contradictoires, de courir à droite et à gauche, frappant tous ceux qu'il rencontrait. Alors au milieu de cette populace, qui commençait à murmurer de se voir traiter ainsi par l'homme dont son aveugle soumission faisait toute la grandeur, il se trouva des mécontents assez hardis pour lui tenir tête; des pierres furent lancées, et l'une d'elles le blessa même assez grièvement. Déjà s'évanouissait le prestige; le pouvoir du poissonnier touchait à sa fin. Confondu de ce manque inouï de respect, il se rend à

l'église du Carmel, met pied à terre, entre suivi de la foule, s'élance précipitamment dans la chaire, et saisissant le crucifix s'écrie avec l'accent du plus amer désespoir : *Peuple bien aimé, je ne puis voir sans une douleur extrême, mes peines, et mes services si indignement méconnus, payés même de la plus noire ingratitude! Sachez que ma mort sera le signal de votre ruine; mais je vous pardonne et je vous bénis.* Il présenta le crucifix; puis le remit à sa place, entr'ouvrit son pourpoint, montra sa poitrine nue, et continua : *Me voici desséché comme un squelette n'ayant plus que la peau sur les os. Un feu intérieur me dévore. J'ai bu deux tonnes d'eau, et je ne puis me désaltérer.* Et pour qu'on jugeât mieux de sa maigreur, il dénoua ses grègues, sans s'inquiéter de la sainteté du lieu, mettant ses membres à découvert, et criant : *Voyez ce que je suis devenu pour vous!* Une partie des assistants l'applaudissait et l'encourageait les larmes aux yeux; d'autres l'interrompaient par leurs rires ou leurs sifflets. Mais lui, impassible, élevant toujours la voix et se livrant aux contorsions les plus extravagantes, imposait silence et poursuivait ainsi : *Sachez que vous ne serez jamais en sûreté tant que vous n'aurez pas fait*

un port de mer de la place du Marché ; tant que vous n'aurez pas construit un pont de Naples à l'Espagne, afin de vous entendre directement avec S. M. Quant à moi, soyez sûrs que l'on m'assassinera demain. Cette scène dont nous empruntons littéralement le récit à Santis, et que Giraffi raconte à peu près dans les mêmes termes, produisit un effet puissant, et fut suivie de la plus grande confusion. La fatale prédiction du fou exalta surtout l'esprit des masses. L'enthousiasme jetait sa dernière lueur.

Masaniello sort de l'église, à demi vêtu ; il remonte à cheval, et s'éloigne au galop du marché brandissant toujours son épée, courant d'un point à un autre, et s'efforçant de ranimer le feu languissant de l'insurrection. Il rassemble encore assez de partisans pour se faire obéir, et ordonne le supplice de plusieurs chefs populaires, fameux par leurs exploits antérieurs, mais coupables de l'avoir accueilli trop froidement. Ce jour-là, il blesse au visage un honorable officier qui venait lui demander l'élargissement de quelques soldats espagnols retenus en prison. Pour rendre justice à un contrebandier condamné à l'amende, cinq ou six mois auparavant, sur la dénonciation de son voi-

sin, il fait chercher le délateur, dont la tête est tranchée sans pitié.

Un autre homme du peuple se plaint de ce que sa femme s'est enfuie la nuit précédente avec un amant; le poissonnier prescrit de minutieuses perquisitions pour découvrir les fugitifs ; on les arrête, et lorsqu'on les lui amène, il envoie l'un à la roue, l'autre à la potence, sans même leur laisser le temps de se préparer à mourir. Rencontrant dans la rue le duc de Castel-Sangro, il entre dans une violente colère, parce que ce seigneur n'est point descendu de voiture pour le saluer. Plus tard il se rend aux écuries royales et veut s'emparer de tous les chevaux qu'elles contenaient. Les palefreniers observent que ces chevaux appartenant au roi, ils ne peuvent les livrer sans un ordre exprès de Don Carlo Caracciolo, grand-écuyer de Sa Majesté. *Quel Don Carlo?... Quel écuyer?... Quel roi?... Je suis tout ici, et je ne connais point de supérieur!* s'écrie Masaniello l'écume à la bouche ; et il enlève six magnifiques chevaux. Toutefois il changea bientôt d'avis ; soit fantaisie, soit repentir, les animaux furent renvoyés aux écuries.

Il expédia dans cette même matinée une troupe

de ses affidés, chargés de piller les effets précieux cachés par Ponce de Léon au couvent des pères franciscains, digne récompense des baisers que l'inspecteur général du royaume prodiguait si glorieusement la veille au petit neveu du poissonnier.

De retour à la Grande Place et fatigué de ses promenades, Masaniello se rappelle l'irrévérence du duc de Castel-Sangro. Il le fait sommer immédiatement d'avoir à comparaître en sa présence, *afin de lui demander pardon à genoux, sous peine de mort en cas d'hésitation*. Le duc chasse brusquement le messager; il part pour Castelnuovo plein d'une colère qui demande à déborder; il exprime au vice-roi en termes énergiques qu'une telle dégradation n'était pas tolérable, que le règne de ce souverain déguenillé était un opprobre pour le royaume de Naples, et que d'aussi effroyables désordres ne pouvaient durer plus longtemps. Il ajouta vivement que la noblesse napolitaine, abandonnée par le gouvernement légitime, était victime de ces inconcevables événements; mais qu'elle saurait bien trouver encore en elle-même assez de force pour délivrer l'État de si indignes oppresseurs, ou tout au moins assez de résolution pour pé-

rir bravement les armes à la main en défendant ses droits et son honneur. Le vice-roi, effrayé de la juste indignation de ce personnage qui pouvait tout à coup entraîner un mouvement de la noblesse, si redouté par lui, n'osant pas cependant sortir de son irrésolution habituelle, s'efforçait de le calmer en parlant de considérations générales lorsque arrivèrent au château, fuyant les fureurs de Masaniello, le conseiller Giulio Genovino, et Francesco Arpaja, l'élu du peuple.

Le premier ayant perdu tout crédit sur l'esprit du dictateur, s'était vu abreuvé d'humiliations et menacé de mort. Le second, s'étant avisé de dire qu'il serait temps de faire disparaître les échafauds, avait reçu publiquement un soufflet. Tous deux venaient corroborer les plaintes et les avertissements du duc de Castel-Sangro, répétant au vice-roi que le moment était enfin venu de ressaisir vigoureusement le pouvoir.

Le duc d'Arcos ne trouvait pas que la situation fût parvenue encore à son degré complet de maturité. Il décida qu'Arpaja et Genovino rentreraient dans la ville, et que Masaniello devant réitérer le soir

même sa promenade par mer au Pausilippe, on profiterait de son absence pour réunir de nouveau les chefs populaires mécontents ou désillusionnés, et pour se concerter en secret avec eux sur les moyens d'amener une énergique et prompte solution.

En effet, vers le milieu du jour, Masaniello remontait dans la felouque du vice-roi, entouré des mêmes compagnons de voyage, et muni, comme la veille, de provisions abondantes. Mais tandis qu'entraînant avec lui ses plus chauds partisans, il épuisait d'innombrables bouteilles et s'abandonnait à toutes les divagations de son cerveau malade, Genovino et Arpaja s'empressaient de convoquer à Saint-Augustin les chefs de sections devenus hostiles au poissonnier, ainsi que les hommes les plus influents de la plèbe et de la classe moyenne, désireux de voir renaître la tranquillité. Il y eut naturellement dans cette conférence beaucoup de protestations et de paroles perdues; mais enfin, on demeura d'accord sur ce point que le vice-roi devait reprendre le commandement, en assurant seulement la religieuse observation des conventions jurées. Quant à Masaniello, en reconnaissance de ce qu'il avait été véritablement le libérateur du peuple,

on proposait de lui faire grâce de la vie; on se bornerait à l'enfermer dans quelque château pour le restant de ses jours. Cette opinion, rédigée par écrit, fut présentée au duc d'Arcos. Croirait-on qu'une semblable démarche ne put vaincre encore sa faiblesse et son inexplicable indécision ! Il ne jugeait pas l'autorité légitime suffisamment appuyée par l'indignation des troupes espagnoles et allemandes, par l'exaspération de la noblesse altérée de vengeance, et par le désir universel de retrouver du repos !

A la chute du jour, Masaniello revint de sa promenade sur mer, plus ivre et plus défait que la veille. A peine débarqué à l'Arsenal, il se met en devoir de faire des promotions d'officiers de marine, nommant ou révoquant à son gré plusieurs capitaines des galères en station dans le port. Il s'élance une seconde fois dans l'eau tout habillé, nage assez longtemps, puis regagne le rivage, et court tout ruisselant, à la place du Marché pour y menacer du gibet Genovino, Arpaja, et certains chefs populaires coupables de ne l'avoir pas accompagné et de ne lui avoir pas fait leur cour ce soir-là. Sans doute il eut l'intuition de la

manière dont ils avaient employé leur temps ; car sa fureur et sa démence l'emportèrent jusqu'à s'écrier qu'il mettrait le feu à la ville pour la châtier de ce qu'elle ne l'aimait plus et ne lui obéissait plus avec l'enthousiasme des premiers jours (1). Bientôt il s'élança l'épée à la main au milieu de la populace, frappant toujours à tort et à travers, et se livrant à de si atroces frénésies, que plusieurs capitaines du peuple, unis à quelques hommes énergiques et influents, s'emparèrent de sa personne, et l'enfermant de force dans sa propre maison placèrent une garde à la porte, avec ordre de l'empêcher de sortir. Le misérable Masaniello continua de s'abandonner à tous les transports de la folie. Enfin, vers minuit, il ouvrit sa fenêtre, alluma quatre flambeaux pour appeler la foule, et lorsqu'il la vit compacte et attentive il s'écria d'une voix sépulcrale : *O mon peuple, déjà je n'existe plus; encore quelques heures, et je meurs assassiné!...* (2)

Cependant on se consultait toujours, à Castelnuovo, sur les mesures à prendre pour rétablir le lendemain

(1) Giraffi.
(2) De Santis.

l'autorité légitime. Le vice-roi recevait en conférence secrète des hommes de mauvaise mine qui venaient recevoir ses ordres. Un grand d'Espagne traitait avec de vils assassins !...

On renforça les postes militaires; des fusées étincelantes transmirent de nombreux signaux; des instructions furent données à l'escadre; une partie du peuple lui-même prenait les armes comme auxiliaire, impatiente d'en finir avec l'insurrection.

CHAPITRE XX.

Le matin du 16 juillet, fête de la Vierge du Carmel et jour solennel à Naples, la ville se montra tourmentée de cette inquiétude fiévreuse qui précède toujours les grands événements.

Le palais est entouré de soldats espagnols et allemands sous les armes; l'importante position de Pizzo-Falcone a reçu de nouveaux renforts d'hommes et d'artillerie; les sentinelles sont doublées; les canonniers se tiennent debout près de leurs pièces. — Les postes occupés par le peuple offrent un aspect non moins significatif. Ici des guérites et des palissades incendiées fument encore sur des remparts en ruines qu'on a détruits avant de les abandonner; là des masses tumultueuses s'agitent sans ordre et sans accord, brandissent partout leurs armes dans une atti-

tude menaçante. — De leur côté, les galères ont changé de mouillage, elles se sont rapprochées du port, tournant la proue au rivage, et laissant voir que tout est préparé pour le combat. Les bourgeois sillonnent la ville par bandes silencieuses. Personne n'ose prononcer le nom de Masaniello, personne n'ose prononcer celui du vice-roi; la foule afflue taciturne à la place du Marché, où l'archevêque, en officiant, semble accomplir une funèbre cérémonie. Dans les rues, sur la place, à l'église on se regarde avec défiance, comme pour sonder mutuellement sa pensée. On soupçonne chaque passant de cacher des armes sous ses habits. Le respect religieux produit l'apparence du calme, mais on chercherait en vain du recueillement.

Marco Vitale, le secrétaire de Masaniello, vient de périr à la porte du château, au moment où d'un ton menaçant il demandait des explications sur les mouvements militaires. Il est tombé sous les coups d'un ennemi personnel, encouragé par le duc d'Arcos lui-même, nous le disons à regret. Mais on a fait disparaître le cadavre, et la populace ignore encore cette fin tragique.

Aux premiers rayons du soleil, Masaniello, trompant la surveillance de ses gardiens, s'était enfui de sa demeure, et s'était réfugié dans la sacristie du Carmel. Là, il avait attendu l'arrivée du cardinal-archevêque; il s'était jeté à ses pieds et, s'écriant d'une voix désespérée que le peuple l'abandonnait, il avait remis au prélat une lettre cachetée pour le vice-roi, avec prière de la faire parvenir sans retard, ce à quoi Filomarino avait accédé très-volontiers, en chargeant un de ses pages de la mission. Mais le dictateur ne devait point se borner à cette paisible démarche. Il exhala longuement les plaintes les plus amères, proposa tout à coup une grande cavalcade en l'honneur de la Vierge à la sortie de la messe; et, profitant du moment où l'archevêque s'occupait de revêtir les ornements pontificaux, il entra dans l'église déjà remplie par les fidèles, et monta rapidement en chaire afin de s'y livrer, le crucifix à la main, à toute la fougue de son éloquence naturelle, exaltée encore par sa profonde conviction.

Il parla donc chaleureusement des fatigues et des dangers si récemment traversés; du dévouement avec lequel il s'était lancé dans une entre-

prise aussi saintement patriotique ; et de l'heureux succès dont le ciel avait couronné ses efforts ; il conjura le peuple avec une énergie pénétrante de ne point l'abandonner à la fureur des innombrables ennemis qu'il s'était faits en défendant la cause populaire; il rappela l'avarice des traitants, l'orgueil de la noblesse, la tyrannie des autorités espagnoles, et la situation misérable du royaume, épuisé par les uns, humilié par les autres, et tiraillé par tous. Puis changeant subitement l'ordre de ses idées, ou pour mieux dire passant d'un intervalle lucide à un accès de démence, il s'avoua grand pécheur, et exhorta les assistants à faire ainsi que lui, en présence de la Vierge et de l'archevêque, une confession publique à l'effet d'obtenir la miséricorde du Très-Haut.

Bientôt la folie s'emparant graduellement de son esprit, il débita les extravagances les plus inouïes, et se livra à la pantomime la plus ridicule et même la plus indécente, détruisant en un instant la puissante impression de ses premières paroles. Enfin, d'après les ordres de l'archevêque qui vit la pitié et le dégoût succéder à l'admiration sur tous les visages, on

l'arracha de la chaîre, pour le transporter hors du temple dans la cellule d'un religieux, où, brisé de fatigue, inondé de sueur et presque évanoui, il se jeta sur le lit du frère et s'endormit profondément.

L'office divin n'en fut pas moins célébré en grande pompe ; mais à peine le cardinal s'était-il retiré après la bénédiction finale, que l'on vit entrer dans l'église, encore pleine d'une nombreuse affluence, Salvator et Carlo Cataneo, Angelo Ardizzone, et Andrea Rama, tous plébéiens, tous armés d'épées et d'arquebuses : c'étaient ceux qui la veille avaient eu cette mystérieuse entrevue avec le vice-roi. Ils criaient résolûment : *Vive le roi d'Espagne, vive le duc d'Arcos ! meure quiconque obéirait à Masaniello !* L'auditoire est frappé de stupeur, les religieux effrayés se retirent au pied des autels, et les quatre bandits, suivis de quelques hommes qui se joignent à eux volontairement, pénètrent dans la sacristie du couvent, cherchant avec ardeur leur victime et répétant leurs cris furieux d'une voix tonnante sans que, du reste, aucun écho retentît pour les contredire ou les appuyer.

Masaniello venait de secouer le sommeil: l'accès de

démence était sans doute passé. Immobile devant la fenêtre de la cellule, il contemplait cette mer dont le bruissement l'avait jadis endormi dans son pauvre berceau, la mer qui l'avait toujours nourri, la mer, théâtre de tous ses jeux d'enfant et de toutes ses aventures de jeunesse (1). Peut-être, oubliant puissance et fortune, laissait-il errer son imagination vers des régions plus humbles, lorsque la vue des galères et leur appareil guerrier le rappelèrent tout à coup à ses idées de commandement.

Il entendit un bruit d'armes dans le cloître, et son nom distinctement prononcé; il crut que c'était le peuple, son peuple bien-aimé, qui lui préparait un nouveau triomphe; qui lui apportait de nouveaux témoignages d'enthousiasme. Il sortit précipitamment de la cellule : « *Vous me cherchez ?....* s'écria-t-il, *noble peuple, me voici!* » Pour toute réponse il reçut quatre balles d'arquebuse qui l'étendirent roide mort. — *Ingrats! traîtres!* furent ses dernières paroles. Un boucher de la troupe coupa sa tête, qui semblait conserver encore un reste de vie, et Carlo Cataneo la saisissant par les cheveux,

(1) Baldachini.

l'emporta sanglante à travers une foule morne et atterrée. Il rencontra par hasard une voiture, y monta et courut porter au château son affreux trophée que le vice-roi reçut avec les démonstrations d'une joie féroce, également indigne d'un chrétien, d'un gentilhomme et d'un délégué de la majesté royale (1).

Pas un cri, pas une épée ne s'élevèrent en faveur de l'homme du peuple qui, vingt-quatre heures auparavant, était maître absolu de la ville et du royaume; de celui qu'on avait adoré dix jours comme une idole avec un enthousiasme frénétique, de celui enfin à qui Naples devait l'abolition des impôts arbitraires, l'affaiblissement de l'influence espagnole, et surtout le sentiment de ses propres forces, l'intuition de ce dont elle serait capable lorsqu'elle songerait à conquérir une véritable nationalité.

Leçon terrible pour ceux qui se fient à la reconnaissance et aux applaudissements populaires, pour ceux qui rêvent un pouvoir solide basé sur cet enthousiasme éphémère des masses, d'autant moins durable qu'il se montre plus exalté !

La multitude qui couvrait la place du Marché et

(1) Giraffi. — De Santis. — Comte de Modène.

les rues avoisinantes, terrifiée mais non pas indignée, vit passer d'un œil sec la tête de son chef, portée au bout d'une pique. Bientôt l'indécision fit place à des manifestations bruyantes, et l'air retentit des cris mille fois répétés : *Vive le roi d'Espagne! vive le duc d'Arcos!* Les clameurs, l'agitation, le dégoût inspiré par les dernières cruautés du poissonnier, les transports de ceux qui se crurent délivrés de toutes persécutions, et la joie franche des amis de la paix allumèrent peu à peu un nouvel enthousiasme ; maladie contagieuse qui gagne promptement le flot populaire toujours avide d'émotions neuves. Dès lors la réaction devint universelle.

Le cadavre de l'infortuné Masaniello ne fut pas même respecté. Traité par la plèbe comme l'avaient été ceux de ses victimes, promené dans le ruisseaux, mutilé, informe, il disparut enfin dans les fossés de Porta-Nolano ; tandis que sa tête, saluée à travers les faubourgs de malédictions et de grossiers sarcasmes, était jetée dédaigneusement sur les balayures du grenier public.

L'inconstante et capricieuse fortune n'épargna point non plus la femme du chef suprême, naguère

si vaine et si comblée d'honneurs. La malheureuse, voyant des hommes en guenilles assaillir sa maison jusqu'alors vénérée comme un temple, voulut se réfugier au palais avec sa belle-mère et sa belle-sœur. Mais abreuvée dans le trajet de railleries et d'odieux outrages, elle fut loin de trouver à son arrivée l'accueil bienveillant qu'elle pouvait espérer en se rappelant les caresses si récemment prodiguées. La vice-reine, oubliant la dignité de son rang et cette commisération innée dans le cœur des femmes, se vengea cruellement des humiliations passées, par la plus amère ironie, traitant ces infortunées de seigneuries illustrissimes, et nommant sans cesse *vice-reine des plébéiennes* la veuve tremblante et désolée du poissonnier.

Le cardinal Filomarino vint seul au secours des fugitives ; il les protégea contre tous, et leur assura un asile à Castelnuovo (1).

L'allégresse était générale. Le peuple ne se souvenait plus de son libérateur que pour le maudire. La noblesse semait l'or à pleines mains et reprenait sa suprématie. Ceux qui avaient souffert des proscrip-

(1) De Santis. — Agnello della porta, M. S.

tions et des incendies ne cachaient ni leur satisfaction immodérée, ni leur soif de vengeance. Il n'y avait pas un habitant de Naples qui ne désirât l'immédiat et complet rétablissement du pouvoir légitime. Quoique le duc d'Arcos luttât toujours intérieurement avec son irrésolution habituelle, il ne put résister davantage aux conseils, devenus impérieux, de ceux qui l'entouraient et qui ne le voyaient pas sans effroi perdre des instants si précieux ; il prit donc son parti de se montrer en public et de redevenir véritablement le vice-roi.

Accompagné du cardinal-archevêque, des conseillers, des principaux magistrats et des grands seigneurs du royaume, il se rendit à cheval à la cathédrale pour offrir au ciel les actions de grâces, et l'on exposa publiquement les reliques de saint Janvier. Le duc parcourut aussitôt la ville entière, confirmant les privilèges octroyés et promettant, au nom du roi, des concessions plus larges encore. Lorsqu'il revint au palais, la multitude le porta presque en triomphe. Elle le saluait de ses acclamations enthousiastes avec cette même chaleur, avec ce même entraînement qu'elle mettait l'avant-veille à le charger d'imprécations.....

— Tels sont les peuples, tels ils seront tant que durera le monde!

Il ne manqua point de gens pour conseiller au vice-roi d'inaugurer la réhabilitation de l'autorité suprême par d'exemplaires et rigoureux châtiments. Mais il eut l'heureuse inspiration de ne pas prêter l'oreille à ces provocations perfides, et de publier, au contraire, de son propre mouvement, un édit faisant défense d'accuser ni de poursuivre personne, relativement aux événements accomplis. Le frère et le beau-frère de Masaniello, tous deux en fuite, étaient seuls exceptés de cette amnistie (1).

Une semblable résolution mécontenta vivement les gens qui comptaient sur une réaction violente pour assouvir leurs vengeances; mais elle fut accueillie par la majorité des populations avec tous les témoignages d'une satisfaction manifeste. Plût à Dieu que le vice-roi eût persévéré à suivre la voie que son bon sens lui avait tracée; malheureusement il ne tarda guère à s'en écarter, ainsi que nous aurons à le constater.

Les parents de Don Giuseppe Caraffa s'empressè-

(1) Voir l'Appendice.

rent de recueillir les restes méconnaissables de cet infortuné gentilhomme, afin de lui rendre les honneurs de la sépulture. Tous les affreux trophées de la furie populaire disparurent aussi de la place du Marché qu'ils remplissaient de miasmes insupportables; tandis que le cadavre du secrétaire Marco Vitale, provisoirement déposé à Saint Louis, en était violemment arraché par la plèbe; elle le mutilait et le traînait dans les rues, en haine de ce qu'il avait été l'ami de son ancien chef.

Le vice-roi passa la nuit à dicter les dispositions urgentes pour assurer la tranquillité publique, et rétablir l'ordre dans la cité. Les boulangers lui ayant représenté qu'il leur était impossible de maintenir le pain à vil prix comme on l'avait exigé, durant l'anarchie, il décréta que le jour suivant on reprendrait les anciens tarifs. Cette mesure, très-équitable assurément, mais un peu trop précipitée, et aussi la nouvelle promptement répandue qu'une patrouille avait massacré aux portes de la ville un des beaux-frères de Masaniello, éveillèrent dès la matinée du 17 juillet, une grande agitation dans la populace. L'occasion fut adroitement exploitée par ceux qui

désiraient rallumer le brasier mal éteint ; ils surent mettre en jeu la rancune des uns et les intérêts des autres ; ils réussirent assez vite et sans trop de peine à ressusciter l'insurrection. Elle n'avait plus de chef, il est vrai, mais elle n'en grondait pas moins, redoutable et menaçante.

La tourbe des faubourgs fut la première à couvrir la place du Marché ; puis on vit affluer aussi la population plus honnête, attirée peut-être par une simple curiosité. On répétait dans les carrefours que Naples expiait déjà le crime d'avoir abandonné à ses ennemis le héros libérateur ; que si le vice-roi renchérissait le pain et les vivres, il ne tarderait pas à rétablir les impôts ; et l'on commençait à exprimer hautement le regret d'avoir perdu le valeureux protecteur, le seul qui eût songé au bien-être du peuple , *le seul qui sût intimider les tyrans*. Les esprits s'échauffèrent rapidement, les groupes criaient: *Gloire à Masaniello!* et ce souvenir évoqué semblait ranimer l'enthousiasme primitif. Le duc, fort déconcerté, dépêcha de nombreux émissaires pour chercher à calmer l'effervescence, en rejetant sur les boulangers la cause de la cherté du pain ; mais cet expédient n'eut

d'autre résultat que de faire égorger quelques-uns de ces infortunés, uniquement parce qu'ils obéissaient à des ordonnances inopportunes.

Une fois les masses en mouvement, les fonctionnaires publics durent se mettre en sûreté; les gens pacifiques se cachèrent; les boutiques furent fermées; les troupes prirent les armes dans leurs quartiers, et la ville présenta de nouveau l'aspect effrayant des premiers jours.

Le nom du *glorieux Masaniello* était maintenant sur les lèvres de tous ces hommes qui, sans s'émouvoir, avaient regardé passer sa tête sanglante entre les mains de ses bourreaux, et qui avaient couru insulter sa veuve après avoir outrageusement mutilé son cadavre. D'un accord spontané, on décida que tous les meurtriers du chef plébéien seraient recherchés et mis à mort; puis, qu'on irait processionnellement recueillir les restes de l'illustre victime afin de lui faire des funérailles magnifiques, une sorte d'apothéose réparatrice.

Une bande nombreuse, respirant la fureur et la vengeance, s'élance aussitôt à la poursuite des assassins, qui, fort heureusement pour eux, s'étaient

habilement cachés. Une autre colonne se dirige en même temps vers le grenier public, où gisait la tête défigurée de l'idole. On la rapproche du corps; on les recoud ensemble le mieux possible; on les lave dans les eaux du Sebeto; et ces dépouilles, parfumées, couvertes de riches vêtements, sont portées en triomphe à travers la ville avec toutes les démonstrations d'une profonde douleur.

Un instant le bruit se répand que Masaniello revient à la vie. Malgré l'invraisemblance du fait. le vice-roi ne peut se défendre d'une certaine inquiétude ; la populace s'enivre d'espérance.

Chacun voulait le voir et le toucher; chacun voulait posséder un objet lui ayant appartenu; on se disputait de minces fragments de ses habits comme de précieuses reliques. Ceux qui parvenaient à considérer de près le cadavre, avaient les yeux pleins de larmes en annonçant douloureusement aux plus éloignés que Masaniello était bien mort (1).

La foule devint si compacte que le cortége funèbre dut renoncer à se frayer plus avant un passage;

(1) De Santis.

il s'arrêta donc à l'église du Carmel où le corps fut déposé sur un magnifique catafalque, entouré de toutes les bannières des faubourgs, de tous les étendards des confréries et d'une garde populaire de quatre à cinq mille hommes. Aux premières ombres de la nuit, placé dans un cercueil avec les insignes de capitaine général, on procéda somptueusement à ses obsèques, auxquelles assistèrent les communautés religieuses, des magistrats et de nombreux fonctionnaires civils. Cette étrange procession, psalmodiant des chants funéraires et promenant partout ses éléments disparates, voyait comme par enchantement les rues et les places s'illuminer spontanément à son approche.

Elle fit une station devant le palais, dont les alentours étaient encombrés de rassemblements taciturnes, et, par ordre du vice-roi, huit pages en costume de cérémonie, tenant à la main de gros cierges de cire, vinrent se joindre au cortége, ainsi qu'une partie de la garde allemande. Cette manifestation dura jusqu'au point du jour; alors seulement on revint au Carmel, et l'office des morts fut célébré en grande pompe avec accompagnement de dé-

charges d'artillerie, et d'une sonnerie générale de toutes les cloches de Naples. Les femmes faisaient retentir le saint lieu de leurs gémissements ; elles se pressaient autour du cercueil, pour y faire toucher leurs rosaires, et l'on entendait de temps en temps soupirer cette fervente prière : *beato Masaniello, ora pro nobis*.

Pendant ce temps, sur la place du Marché où s'agglomérait une multitude immense, on vendait à des prix incroyables de petits bustes en cire, et des portraits au crayon. Les aveugles chantaient des oraisons ou des complaintes édifiantes en l'honneur du nouveau béatifié (1), qui fut enterré dans le temple. Mais le manuscrit de Capecelatro assure qu'on l'en exhuma peu de jours après, et qu'on le transporta sans aucun cérémonial hors de la terre sainte, comme étant mort sous le coup d'une excommunication. Le dernier asile de cet homme extraordinaire nous demeure donc complétement inconnu.

Neuf jours seulement avait duré le prodigieux et terrible pouvoir de Masaniello; mais neuf jours si remplis de graves enseignements, d'épouvantables

(1) De Santis. — Comte de Modène.

catastrophes, de crimes monstrueux, de réactions violentes et d'amères désillusions, que cette courte période offre à elle seule une peinture achevée des hommes et des peuples, triste et frappante tout à la fois.

LIVRE SECOND.

TORALDO. — ANNESE. — LE DUC DE GUISE.

LIVRE SECOND.

TORALDO. ANNESE. LE DUC DE GUISE.

CHAPITRE PREMIER.

L'homme qui savait exercer sur les masses un pouvoir magique, était mort; les gabelles étaient abolies; les priviléges concédés rendaient impossible pour l'avenir toute exaction arbitraire; la révolte avait donc obtenu la réalisation de ses vœux; le peuple était las de mouvement, et la ville, glacée d'horreur par les scènes sanglantes dont elle avait été le théâtre, n'aspirait qu'à ressaisir son calme tant re–

gretté. L'autorité du vice-roi était rétablie de fait; il avait des troupes bien disciplinées à ses ordres, la noblesse entière à sa dévotion, et même tout disposés à la servir, les plus influents des chefs populaires entraînant après eux une grande partie de la plèbe. Il semblait, enfin, que la tranquillité dût renaître dans ce malheureux royaume; mais la mauvaise étoile du duc d'Arcos amoncelait de nouvelles tempêtes, et préparait pour la domination espagnole des dangers bien autrement sérieux.

Si les obsèques du dictateur avaient révélé que l'insurrection n'était point morte avec son chef, les jours suivants démontrèrent clairement que le perplexe vice-roi était aussi incapable de la dompter que de l'anéantir. Ici des rassemblements tumultueux saccageaient impunément la boutique d'un boulanger, sous prétexte que son pain n'avait point le poids voulu; plus loin on incendiait tranquillement les maisons qu'avaient habitées les meurtriers de Masaniello, actuellement réfugiés à Castelnuovo. Des luttes furieuses s'engageaient sur la place du Marché, sans que personne s'inquiétât de les arrêter, entre des groupes s'accusant mutuellement d'être sou-

doyés par Maddaloni. Une foule déguenillée, stationnant à poste fixe devant le palais, faisait entendre d'inadmissibles et continuelles réclamations, toujours accueillies avec la plus indigne faiblesse. Les soldats espagnols et allemands assez imprudents pour s'aventurer seuls et désarmés dans les rues, se voyaient souvent assaillis à coups de pierres et forcés de regagner précipitamment leurs quartiers. Cependant on attendait vainement quelque mesure vigoureuse pour rassurer et contenir; aucune disposition n'était prise contre un pareil désordre ; les crimes mêmes demeuraient impunis; en un mot, il n'y avait point de gouvernement.

La situation des provinces n'était guère moins triste que celle de la capitale ; partout l'insurrection avait étendu quelques racines, partout le pouvoir légitime avait perdu son prestige. Dans les grandes villes, l'élément populaire débordant comme à Naples, on avait égorgé les autorités, aboli les gabelles, armé les faubourgs, et commis toutes les atrocités imaginables. Dans les campagnes, la plupart des barons s'étaient fortifiés dans leurs palais ou leurs châteaux ; et contraints de se défendre contre leurs vas-

saux révoltés, ils avaient à leur solde des bandes de brigands à l'aide desquelles ils exerçaient une rude tyrannie. En certains lieux les paysans avaient pris les devants, incendiant les demeures seigneuriales et déclarant ne plus relever que du roi. Là seulement où les garnisons étaient assez nombreuses pour tenir la population en respect, l'insurrection mal comprimée se cachait sous le masque d'une apparente tranquillité.

De leur côté les hauts seigneurs feudataires faisaient de puissants efforts pour contenir le désordre, et montrer leur fidélité au souverain. Comprenant bien que les tendances de la populace ne sauraient jamais se concilier avec leurs propres intérêts, ils étaient prêts à seconder énergiquement l'autorité légitime; mais l'autorité légitime, soit défiance, soit désir d'éviter la guerre ouverte, leur ordonna de licencier les forces considérables qu'ils avaient levées et qu'ils entretenaient à leurs frais. Elle perdit ainsi son plus actif instrument de répression, et priva l'Espagne de la plus solide garantie contre les influences étrangères qui allaient chercher à lui enlever la suzeraineté de ce magnifique pays.

Les environs de la capitale avaient suivi à la lettre les ordonnances de Masaniello, dont les lieutenants faisaient de fréquentes incursions, à la tête de nombreuses bandes napolitaines. Les localités plus éloignées ne reconnurent point d'une manière aussi absolue les pouvoirs du poissonnier, mais elles n'en suivirent pas moins dans toutes ses phases les progrès du soulèvement. A Otrante le conflit fut épouvantable ; à Lecce une rivalité entre deux fonctionnaires publics, Anolini et Boccapianola, eut pour résultat des scènes de carnage et d'incendie. La ville d'Aquila fut inondée de sang ; celle de Nardo, fief du comté de Conversano, voulut se soustraire à la domination de son seigneur, qui exerça de terribles vengeances lorsqu'il fut rentré dans ses droits. A Chietti, cité des Abruzzes que Don Ferrante Caracciolo avait récemment achetée à la couronne, les nobles prirent aussi les armes, pour secouer le joug du nouveau suzerain, et se déclarer comme par le passé vassaux directs du roi.

Foggia, Falerne, Tarente étaient en proie à toutes les horreurs de l'anarchie ; aucune province enfin n'avait été préservée des sanglants excès du fléau ré-

volutionnaire. Les monastères sacrés de la Cava et de Montecasino s'étaient vus eux-mêmes assaillis par les révoltés ; ces riches archives de la science humaine, après avoir traversé les siècles de barbarie, faillirent cette fois devenir la proie des flammes. La déclaration que l'abbé de la Cava sut arracher au chef de l'expédition dirigée contre son couvent est une des pièces les plus curieuses que nous ayons eues sous les yeux (1).

Tel fut l'entraînement de ce vertige de désordre qui semblait répandre dans l'atmosphère comme une contagion pestilentielle, enflammant toutes les têtes et troublant tous les esprits, que dans le hameau de Schiavoni composé seulement d'une trentaine de chaumières, les habitants se réunirent un dimanche afin d'avoir aussi leur émeute. Comme par malheur ils étaient tous parents ou amis, qu'il n'y avait ni autorité à renverser, ni impôts à refuser, ni richesses à piller, ils demeuraient fort embarrassés et fort chagrins, lorsque l'un d'eux, paraissant saisi d'une irrésistible inspiration, s'écria tout à coup : « *Venez et brûlez ma maison ; peu m'importe, pourvu que nous fassions quelque chose, et qu'on ne puisse dire que nous sommes*

(1) Voir l'Appendice.

des lâches ou de mauvais patriotes;» et les pénates de ce héros, qui s'immolait pour la réputation de son village, furent immédiatement réduits en cendres, tandis que les malheureux paysans s'efforçaient d'imiter par leurs vociférations ce qu'ils avaient entendu raconter des fureurs napolitaines. A Tutturano, près de Brindes, afin de faire aussi quelque chose, on mit le feu au cabaret (1); et dans un autre village, en Calabre, les femmes, révoltées contre les maris, en firent périr deux avec leurs enfants au milieu des flammes, en incendiant une grange où ils s'étaient retirés (2).

Nous regrettons que les matériaux nous manquent pour présenter plus en détail le tableau de ces violentes commotions : les épisodes donneraient une idée exacte du caractère de l'époque et du chaos dans lequel le royaume de Naples était tombé. Mais il n'existe aucun document contemporain parmi les archives publiques; et les historiens du temps, donnant toute leur attention à la capitale, parlent à peine des provinces, ou bien font simplement allusion à des évé-

(1) De Santis.
(2) Relation manuscrite, tirée de la bibliothèque du prince de San-Giorgio.

nements particuliers dont le souvenir est perdu. Toutefois l'esquisse que nous avons pu tracer d'après les traditions les plus authentiques, aura démontré d'une manière suffisante que si l'État était profondément ébranlé, cependant, heureusement pour l'Espagne, il n'existait jusqu'alors ni révélation du sentiment national, ni direction déterminée, ni chef unanimement reconnu qui réunît en faisceau les armes de l'insurrection. En un mot, les populations déchaînées s'abandonnaient à la plus effroyable anarchie ; mais la *rébellion* n'avait pas encore levé la tête. Elle ne tarda pas à se montrer, amenée par la force des circonstances, ainsi que nous le verrons bientôt.

CHAPITRE II.

A Naples de nouveaux mouvements prouvaient à chaque instant combien l'esprit de révolte était loin d'être étouffé. Le 19 juillet, la populace reprenait les armes sur la fausse rumeur que les Espagnols avaient assassiné l'élu du peuple. La journée du 20 était signalée par une émeute des plus graves, les *gabellieri* ayant voulu percevoir les droits comme par le passé, sans respect pour les clauses de la capitulation. La fureur populaire faillit se diriger encore contre la personne du vice-roi; mais Giulio Genovino, jaloux de montrer son zèle au gouvernement légitime, afin d'obtenir le plus tôt possible la présidence du tribunal qu'on lui avait promis, parvint avec son adresse ordinaire à calmer l'exaspération des mutins en leur persuadant de porter leurs plaintes à l'archevêque,

lequel s'entendrait beaucoup mieux avec le duc; il n'hésita point d'ailleurs à affirmer que les employés subalternes étaient seuls coupables de cette exaction, dont l'autorité suprême n'avait pas même eu connaissance; effectivement, de respectueuses représentations furent rédigées par écrit et présentées au cardinal (1).

Un gentilhomme espagnol appelé Don Miguel Sanfelices courut de grands dangers en cette occurrence; car ayant rencontré l'une de ces bandes furibondes, et lui ayant lancé cette téméraire apostrophe : « *Criez, criez! vous avalerez bientôt des pierres*, » il ne dut son salut qu'à la légèreté d'un excellent cheval, qui l'emporta rapidement. Mais cet incident redoubla tellement l'effervescence, que le vice-roi, pour la calmer, fut contraint de mettre à prix la tête du fugitif comme s'il s'agissait d'un traître ou d'un bandit (2).

Vers le milieu de la journée, alors que tout paraissait rentré dans l'ordre, la ville fut de nouveau troublée par une descente des habitants de Melito, village situé aux portes de Naples; ils vociféraient de toute

(1) Voir l'Appendice, n° 12.
(2) De Santis. — Capecelatro, M. S.

la force de leurs poumons, accourant dans l'intention arrêtée de massacrer le conseiller Antonio Moscattola, leur seigneur. Celui-ci dînait fort tranquillement en famille lorsqu'il vit tout à coup sa maison envahie par les paysans, escortés d'un nombre considérable de curieux qui augmentaient la confusion. Il n'a que le temps de s'enfuir et de se cacher avec sa femme, abandonnant de grandes richesses et une précieuse bibliothèque au vandalisme cupide de ses vassaux révoltés, qui brûlent, détruisent, pillent toutes choses, sans rencontrer la moindre opposition et s'en retournent triomphants dans leur village, regrettant seulement de n'y point rapporter la tête du seigneur.

Il y eut aussi deux émeutes notables où le comique remplaça l'odieux. Les femmes de la populace la plus infime prirent les armes à leur tour et se dirigèrent bruyamment vers le Mont-de-piété, afin de réclamer l'abolition de certains articles du règlement, qui, favorisant l'engagement des objets précieux déposés par les gens riches, préjudiciait aux apports de minime valeur ; elles demandaient qu'au contraire ces derniers obtinssent la préférence. Le directeur de l'établissement, homme habile et plein

de sang-froid, leur ouvrit les portes, leur fit les offres les plus conciliantes accompagnées de mille bonnes raisons, et les renvoya très-satisfaites, célébrant leur triomphe par des libations copieuses et les chants les plus discordants. — Les mendiants de la ville furent les héros de la seconde émeute qui fut dirigée contre les moines de la Chartreuse. Ces religieux distribuaient à la porte de leur monastère, un certain jour de la semaine, des aumônes provenant d'une œuvre pie, fondée jadis par la fameuse reine Jeanne; or ceux qui en profitaient, ennuyés sans doute de monter jusqu'au couvent bâti sur une cime élevée près du château Saint-Elme, prétendirent exiger que la distribution fût faite sur la place du Marché. Les religieux repoussant naturellement une semblable prétention, les intéressés ne songèrent à rien moins qu'à la soutenir les armes à la main. Les flancs agrestes du rocher se couvrirent donc tout à coup d'une légion de gueux. Aveugles, boîteux, manchots, estropiés, grimpaient ensemble, porteurs de bâtons, de piques et d'arquebuses, parlant d'incendier le monastère et d'égorger tous ses habitants. Les chartreux avaient d'abord fermé leurs

portes et demandé du secours au château voisin; mais l'attaque prenait des proportions si effrayantes, grâce au concours des nombreux et dignes amis de ces braves gens, qu'ils durent se résoudre à transiger. Deux d'entre eux sortirent en parlementaires, et les assiégeants ayant obtenu une partie de leurs exigences redescendirent dans la ville tout fiers de leur glorieuse expédition (1).

Mais ce fut le 29 juillet que l'insurrection reparut menaçante, formidable, universelle. Francesco Arpaja, traversant au point du jour la place du Marché, fut pris à part en grand secret par un certain Vanno Panariello, chef populaire très-influent, et par Gennaro Annese, qui déjà commençait à se poser en successeur de Masaniello. Ils lui dirent que le peuple avait été complétement trompé, attendu qu'en lisant les conventions jurées on avait passé sous silence plusieurs phrases insérées depuis, pendant l'impression, et dont la teneur annullerait ou dénaturerait les articles les plus importants; qu'heureusement personne encore ne s'en était aperçu; mais que si l'on ne rétractait pas immédiatement un acte d'aussi mauvaise

(1) De Santis. — Raphaël de Turris.

foi, ils seraient les premiers à dévoiler publiquement cette indigne supercherie en excitant les Napolitains à se faire eux-mêmes prompte justice. Comme Arpaja témoignait son étonnement d'une méfiance selon lui sans motifs, ils mirent sous ses yeux un exemplaire imprimé de la capitulation, où l'article consacrant l'abolition de toutes les gabelles postérieures au temps de Charles-Quint était suivi de cette clause additionnelle : *en exceptant celles qui ont été affermées à des particuliers ;* or, toutes les gabelles étant affermées à des particuliers, la concession capitale demeurait complétement illusoire.

L'élu déconcerté assurait qu'il s'agissait uniquement d'une faute d'impression ; on le conduisit aussitôt à l'imprimerie, et l'exhibition du manuscrit ne lui permit plus de conserver aucun doute. Alors il offrit aux deux chefs d'en parler à l'instant au vice-roi, afin que l'équivoque fût réparée ; il les priait seulement de ne rien divulguer avant son retour. Ils le promirent et venaient de se retirer satisfaits, du moins en apparence, lorsque Arpaja se vit abordé de nouveau. Cette fois c'était par un clerc à moitié défroqué, appelé Onofrio Jacutio qui avait fait

la même découverte et demandait deux mille sequins pour garder le secret. Tout en repoussant ces ouvertures, l'élu sut contenir prudemment l'indignation qu'elles lui inspiraient, puis il courut prévenir le vice-roi, ne doutant point que la nouvelle ne fût promptement répandue et qu'elle n'eût les plus déplorables résultats.

Toujours flottant, toujours incapable de mettre à profit la triste expérience qu'on aurait pu lui croire acquise à ses dépens, le vice-roi ne comprenait pas encore que lorsqu'il devient indispensable de transiger avec le peuple exaspéré, le mieux est de faire les concessions alors qu'elles sont demandées à genoux comme une grâce, sans attendre le moment où, les armes à la main, on les exigera peut-être comme un droit. Il reprit donc sa politique ordinaire de conférences interminables et de réponses évasives, alléguant qu'il ne pouvait d'un trait de plume ruiner cinquante mille familles intéressées de tout temps au fermage des impôts. Cette raison, puissante en elle-même, était sans valeur dans la situation. Assurément c'est un principe de haute justice que tous les droits acquis sont respectables dès qu'ils ont eu pour eux la sanction

des lois du pays, et que si par hasard ils reposent sur des abus dignes de réformes, ces réformes doivent s'effectuer peu à peu avec beaucoup de mesure, en prenant soin d'indemniser les possesseurs de bonne foi; mais ici les circonstances étaient singulièrement exceptionnelles. L'abolition complète et immédiate des gabelles avait été la condition première de l'accommodement; condition débattue, acceptée et jurée, qui ne pouvait plus être mise en discussion. Chercher des prétextes pour en éluder l'accomplissement devenait un parjure, un acte d'indigne mauvaise foi dont les funestes conséquences devaient infailliblement raviver les haines et les rendre plus terribles que jamais. Ces considérations furent exposées au duc d'Arcos par le cardinal-archevêque, par quelques conseillers et par un grand nombre d'hommes judicieux; il fut forcé d'en reconnaître la justesse, mais il se maintint dans sa fatale inaction, laissant le bruit de sa fourberie se répandre rapidement jusque dans les faubourgs.

Bientôt les cris d'alarme et de trahison retentissent de toutes parts; les bandes armées reparaissent, et les masses se lèvent pour soutenir la validité du traité, non tel qu'il est sorti de l'imprimerie,

mais tel qu'elles l'ont entendu lire à la cathédrale. La place du Marché sert encore de point de ralliement. Des sculpteurs et des marbriers y travaillaient précisément à dresser les tables sur lesquelles on devait graver les fameux articles. Le peuple veut massacrer ceux qu'il nomme faussaires exécrables, ils n'ont que le temps de s'enfuir sous une grêle de pierres. Enfin l'insurrection surgit aussi puissante que le jour où elle proclamait généralissime le poissonnier Masaniello.

Quant au duc d'Arcos, il reprit son manége invariable : se renfermer à Castelnuovo, envoyer des émissaires au peuple, et offrir toutes espèces de concessions. Mais cette fois rien ne réussissait; la défiance générale repoussait avec indignation les promesses d'un pouvoir déconsidéré; les messagers étaient insultés, toute médiation semblait impossible. Le prince de la Rocca, neveu du cardinal, s'aventure pourtant à cheval au milieu des groupes, et, grâce à sa popularité bien établie, parvient à se faire écouter. Les paroles conciliatrices calment peu à peu la première exaspération, il s'efforce de tout rejeter sur une erreur involontaire des copistes, fruit de la précipita-

tion extrême avec laquelle on avait transcrit la capitulation; il obtient qu'un délégué sera choisi par le peuple, afin de corriger l'article défiguré en le rédigeant d'une manière si claire et si précise qu'il ne puisse plus désormais donner matière à interprétation. La multitude désigne le clerc Jacutio, lui-même, et le prince l'emmène dans l'église du Carmel pour régler le différend sans désemparer.

La conférence fut de courte durée; les deux négociateurs tombèrent d'accord sur une rédaction stipulant très-particulièrement l'abolition des gabelles affermées; mais lorsque le clerc sortit pour annoncer à la foule cette heureuse entente, on lui fit passer une si prodigieuse quantité de feuilles manuscrites contenant des corrections et des additions relatives, non-seulement à la clause principale, mais aussi à tous les articles qui pouvaient donner lieu à la plus légère équivoque, qu'il fut obligé de rentrer dans l'église, et de s'y entretenir longuement avec le prince de la Rocca. Celui-ci comprenait trop bien l'inutilité des résistances inopportunes pour élever en ce moment la moindre objection. Il s'adjoignit un certain Gregorio Accieto, marchand de soie très-estimé des Napolitains,

et tous trois allèrent incontinent exposer les nouvelles exigences à qui de droit.

Le duc d'Arcos les reçut, selon sa coutume, avec toutes les apparences d'une sincère cordialité ; il leur réitéra les protestations les plus exagérées de sa bonne foi, accepta sans aucune difficulté les modifications proposées, et les signant presque sans les lire, il déclara de nulle valeur l'édition précédemment publiée. Il chargeait, en outre, les députés de l'insurrection d'affirmer au peuple qu'il n'était occupé que de son bien-être. Grâce à cette triste comédie, il les congédia fort satisfaits.

Le prince, le clerc et le marchand retournèrent à la place du Marché où les attendait la foule armée déjà fatiguée de son inaction. Aussi se dispersa-t-elle en groupes joyeux dès qu'elle apprit le plein succès de sa manifestation.

CHAPITRE III.

L'habitude des rassemblements et du tumulte devenait une seconde nature pour la populace napolitaine. Il semblait qu'elle recherchât toutes les occasions de s'abandonner à ce terrible penchant, et comme assurément les prétextes ne manquaient point à des esprits si bien disposés, non plus que les instigateurs de désordre encouragés par l'impunité, il était rare qu'un jour se passât sans que la tranquillité fût troublée d'une façon ou d'une autre.

Dans la première semaine d'août le peuple armé se réunit sur la place du Carmel, foyer permanent de l'insurrection, et résolut d'attaquer les maisons de jeu de la ville; de bruyantes clameurs annoncèrent le départ de l'expédition, les salles furent envahies,

l'argent volé, les joueurs poursuivis à coups de pierres et les édifices incendiés. Un Sicilien, homme de cœur et propriétaire de l'un de ces établissements, cherchait à en défendre l'entrée ; les assaillants le mirent en pièces (1).

Une autre fois le mouvement se dirige vers l'église des pères Théatins de la rue de Tolède, afin d'en arracher un soldat espagnol qui s'y était réfugié. On le maltraite cruellement, on le conduit en présence du vice-roi, auquel on demande de le condamner à être pendu, pour avoir déchargé son arquebuse contre le peuple dans une des précédentes émeutes. L'autorité suprême refuse nécessairement de rendre une pareille sentence. Alors, sans plus attendre, le peuple traîne lui-même sa victime au gibet (2).

Le 8, on pille et on brûle à Piedigrotta, le palais du prince de Caramanica, homme obscur et de basse extraction, qui avait amassé en peu d'années des richesses incalculables. Les flammes dévorèrent encore les objets les plus précieux. Les historiens contem-

(1) De Santis. — Raphaël de Turris.
(2) De Santis.

porains parlent entre autres d'un fameux fauteuil tout incrusté de grosses perles fines (1).

Il n'y eut pas jusqu'aux frères Franciscains qui ne suscitassent de graves désordres. La cité ayant formellement reconnu saint Antoine de Padoue pour l'un de ses protecteurs, on lui avait érigé une statue d'argent destinée, comme celle des autres patrons, à ne sortir du trésor de la cathédrale que dans les processions solennelles. Mais un débat opiniâtre s'était engagé entre les Franciscains et les Capucins relativement à la forme que devrait avoir le capuchon ; les uns le voulaient rond, les autres le voulaient pointu ; il avait fallu déposer la statue chez le régent Capecelatro, jusqu'au prononcé du jugement. Les Franciscains redoutant beaucoup, pour l'issue du procès, l'influence dont les Capucins jouissaient à Rome, résolurent de mettre à profit l'esprit de révolte qui régnait, et aussi cette circonstance particulière que le saint avait été provisoirement coiffé selon leur goût ; en conséquence, réunissant leurs âmes dévouées sur la place du Marché, ils assaillirent la maison du régent, s'emparèrent de l'effigie sacrée, non sans rixes

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S.

violentes avec les partisans de leurs adversaires, et transportèrent tumultueusement leur conquête à la chapelle du trésor. De nombreux chapelains nobles s'y trouvaient réunis ; ils ne manquèrent point de les expulser, afin de les remplacer par des plébéiens, puis ils confièrent la garde de saint Antoine aux chanoines, et achevèrent ainsi de capter la bienveillance de l'archevêque (1).

Après les moines, ce fut le tour des étudiants. Chacun devait apporter son contingent au désordre universel. Ils s'armèrent au nombre de quatre mille environ, et réclamant avec menaces une diminution considérable dans les droits de l'université, ils effrayèrent grandement le recteur et les membres du conseil. Mais comme la plupart des mutins étaient étrangers à la ville, tandis que les dignitaires de l'université étaient tous Napolitains, la populace prit parti pour ces derniers, en sorte que l'émeute fut combattue par l'émeute elle-même. Les étudiants se virent bientôt dispersés ; les uns s'enfuirent, d'autres se cachèrent, quelques-uns essuyèrent les traitements les plus

(1) De Santis.

cruels, et ceux qui essayèrent de résister périrent misérablement (1).

Ces troubles journaliers et les nouvelles des provinces où l'anarchie devenait de jour en jour plus effroyable, émurent cependant le duc d'Arcos, encouragé d'ailleurs par l'espoir de recevoir prochainement des secours d'Espagne ; il ordonna de justes répressions et prit quelques mesures efficaces. Les masses populaires organisées en légions se laissaient conduire aveuglément par ceux qui se trouvaient à leur tête ; le duc espéra modifier leur impulsion en changeant les principaux chefs; mais ses choix d'une maladresse déplorable produisirent un effet tout contraire à celui qu'il attendait. Il nomma des hommes mal vus de la populace, sans influence par conséquent, et de plus, d'une bonne foi fort douteuse; ce furent Onofrio Caffiero, de Sainte-Lucie, que l'on accusait d'avoir empoisonné chez lui Masaniello le jour du banquet, et Salvator Baroni soupçonné d'avoir pris part à son assassinat. Ces deux personnages ne tardèrent pas, il est vrai, à reconquérir dignement leur popularité.

(1) De Santis. — Raph. de Turris. — Capecelatro, M. S.

Enfin le vice-roi renouvela ses ordonnances contre les pillards et les incendiaires, et désireux de les fortifier par quelques exemples salutaires, il s'entendit avec les chefs populaires à sa dévotion, pour qu'ils accusassent eux-mêmes, comme violateurs de la capitulation, ceux qui avaient pris la part la plus active au sac du palais Caramanica et des maisons de jeu. On lui dénonça deux meneurs qui furent immédiatement pendus sans autre forme de procès devant la poterne de Castelnuovo. Ces exécutions impressionnèrent vivement la populace et produisirent tout d'abord un excellent effet. Peu à peu cependant, la foule s'étant agglomérée pour considérer les suppliciés, les plus hardis commencèrent à murmurer que *bientôt le vice-roi les traiterait tous de la même manière,* et ces paroles promptement répétées ne tardèrent point à développer des symptômes d'agitation très-inquiétants. Averti sur-le-champ, le duc fit placer au-dessus de chaque pendu un écriteau sur lequel on lisait en gros caractères: *Accusé par le très-fidèle peuple d'avoir violé la capitulation, en incendiant et pillant sans autorisation du vice-roi et sans ordre des chefs populaires; jugé et condamné à mort pour*

ce crime. Cette explication calma subitement les esprits ; les rassemblements se dissipèrent (1).

De nouvelles potences furent ensuite dressées dans le même lieu avec leurs pancartes respectives pour un moine apostat, espion des Français, un cocher voleur, et un soldat espagnol qui avait tué un paysan d'un coup d'arquebuse. Ces diverses sentences obtinrent l'approbation universelle (2).

Malheureusement, à côté de ces actes de vigueur, on voit apparaître un manifeste inqualifiable enfanté par la misérable politique du vice-roi. Il invite les vassaux des terres féodales à venir lui porter les plaintes qu'ils auraient à formuler contre leurs seigneurs, promettant de rendre prompte et complète justice. Le danger d'une telle mesure dans un tel moment, la violente irritation de la noblesse et ses funestes conséquences se devineront facilement.

Le jour suivant la populace de Lavinaro prenait les armes afin de réclamer le frère de Masaniello qu'elle croyait enfermé à Castelnuovo, à moins qu'il n'eût été secrètement exécuté dans son cachot, ainsi

(1) De Santis.
(2) De Santis. — Raphaël de Turris.

que le bruit s'en était répandu; mais cette fois, contre son ordinaire, le duc d'Arcos affronta résolûment l'émeute : il déclara que l'homme dont on réclamait la liberté était à Gaëte et non pas à Castelnuovo, et que d'ailleurs, fût-il prisonnier dans le château, pour rien au monde il ne consentirait à lui en ouvrir les portes. Cette attitude intimida les groupes; ils se retirèrent silencieusement, et le vice-roi dut comprendre tout ce qu'il aurait depuis longtemps évité ou obtenu par une sage fermeté déployée à propos (1).

Il s'y prenait bien tard pour montrer du caractère et pour reprendre son rôle de vice-roi. Sa constante faiblesse antérieure l'avait trop décrédité, l'audace populaire avait acquis trop de confiance pour qu'un déploiement passager d'énergie amenât désormais de solides résultats. Aussi les conspirateurs loin de se décourager, se préparaient-ils au contraire à de plus graves entreprises; déjà les chefs et les instigateurs de l'insurrection permanente combinaient un vaste plan dont la réussite pouvait amener les plus terribles conséquences; déjà les agents français

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S. — Comte de Modène.

travaillaient activement dans ces mystérieux conciliabules, répandant l'or et les instructions du marquis de Fontenay, qui dès les premiers jours de la révolte épiait le moment de la faire tourner au profit de son souverain.

Les conjurés résolurent de frapper hardiment un coup décisif, le jour de l'Assomption, en s'emparant à la fois de la personne du vice-roi, de tous les membres de sa famille, des généraux, des conseillers et des hauts fonctionnaires espagnols. Il fut décidé que pour assurer le succès, on les prierait tous au nom du peuple d'assister au service solennel qui devait se célébrer à la cathédrale, et l'élu Francesco Arpaja, jaloux de se réhabiliter dans l'opinion de ses amis politiques qui lui reprochaient les nombreux emplois lucratifs distribués à ses proches parents, se chargea sans hésiter de transmettre l'invitation. Comme on s'était déterminé précipitamment le matin même de la fête, il se rendit de fort bonne heure au palais afin de remplir en temps utile sa traîtreuse mission. Un tel empressement, et surtout le désir de le voir si bien accompagné éveillèrent la méfiance du duc, qui après mûre réflexion prit le parti de se rendre seul à

l'église, en excusant la vice-reine, sur la difficulté de se préparer à la cérémonie dans un si bref délai et les autorités espagnoles sur l'impossibilité de terminer assez rapidement certaines affaires majeures.

Cette réponse inattendue déconcerta d'abord les conjurés ; mais le vice-roi, leur assurant sans affectation que le soir même il assisterait aux vêpres avec toute sa famille ainsi que tous les dignitaires invités, ils convinrent de retarder le signal de quelques heures, tenant alors le succès pour certain. La messe terminée, le duc rentre au palais, confirmé dans ses soupçons tant par l'étude qu'il a faite des physionomies, que par certains mots isolés qu'il a recueillis à la volée. Il met en jeu sur-le-champ toutes les ressources de police à sa disposition, et bientôt les rapports de ses gens a joints à la révélation spontanée d'un délateur, lui apprennent le danger auquel il vient d'échapper et celui qui le menace encore. La temporisation n'était plus possible ; il convoque sans perdre un instant les chefs plébéiens les plus dévoués à sa cause, il réclame leur appui, et se fait livrer les principaux organisateurs du complot. Soumis à la torture, ces misérables dévoilent toute la trame du

crime projeté, et sont pendus sur-le-champ. Leurs cadavres demeurent exposés devant la poterne du château (1).

L'activité, l'énergie déployées en cette occasion, l'habileté des recherches et la rapidité des exécutions consternèrent la ville entière, et jetèrent l'épouvante dans ces masses populaires qui ne savaient rien de la conjuration, mais qui l'eussent certainement appuyée dès qu'elle aurait éclaté. La tempête s'éloigna donc une fois encore tout en laissant à l'horizon ses nuages sombres que pouvait ramener le premier souffle orageux.

(1) De Santis.

CHAPITRE IV.

Giulio Genovino, véritable type des fauteurs de troubles et des organisateurs d'émeutes. voyait avec impatience différer le payement de ses importants services; il réclamait la réalisation des promesses qu'on lui avait faites, alors qu'arbitre souverain des tendances populaires et conseiller intime de Masaniello qui l'écoutait comme un oracle, il pouvait seul sinon calmer l'insurrection, du moins lui donner une direction favorable aux intérêts du gouvernement; tâche dont il s'était d'ailleurs acquitté avec beaucoup d'adresse, d'abord en prêchant la loyauté et l'obéissance au roi d'Espagne, ensuite en reconnaissant pour authentique le fameux privilége de Charles-Quint, plus tard en s'opposant à l'occupation du château Saint-Elme et enfin en précipitant la ruine du mal-

heureux poissonnier. Le duc d'Arcos lui renouvelait continuellement l'assurance de tenir sa parole, tout en cherchant le plus possible à retarder ce fatal moment. Il craignait à juste titre de voir s'évanouir aussitôt toute cette influence dont il avait encore un si grand besoin. Mais les instances du vieillard devinrent si pressantes, l'ambition étouffa tellement chez lui la sagesse, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, que le vice-roi lui accorda définitivement la présidence du tribunal de la Sumaria. Le résultat confirma du reste pleinement ses craintes, c'est-à-dire que la popularité de Genovino disparut avec son masque (1).

Afin de rétablir un peu son crédit vis-à-vis de la classe nombreuse des tisseurs de soie, le magistrat improvisé avait obtenu du vice-roi une ordonnance extravagante en vertu de laquelle toute la soie qui entrerait dans les magasins de Naples, ne pourrait en sortir que pour être employée dans la ville même, au grand détriment des fabriques de province (2). Les courtiers et les marchands ne manquèrent point

(1) De Santis. — Comte de Modène. — Raph. de Turris. — Capecelatro, M. S. — Baldachini, etc.

(2) Voir l'Appendice, n° 14.

de protester contre une mesure si préjudiciable à leurs intérêts puisqu'elle les mettait à la merci de quelques fabricants de la capitale, ils formèrent une demande en justice et le procès s'engagea dans les formes. Le tribunal saisi de la cause et chargé de prononcer la sentence était présidé par Fabrizio Gennamo, personnage dont la populace avait brûlé le palais et les richesses aux premiers jours du soulèvement.

Les avocats des deux parties le récusèrent unanimement, se fondant sur un article de la capitulation qui interdisait toute fonction publique à quiconque se serait attiré le ressentiment populaire, et aurait eu à souffrir du pillage ou de l'incendie dans les événements antérieurs. Mais Cennamo, n'acceptant point la récusation, entreprit de prouver qu'il n'avait aucunement encouru le mauvais vouloir du peuple, et que s'il avait subi de cruelles persécutions, il les devait uniquement à des vengeances particulières exercées sans l'ordre de Masaniello, ni d'aucun chef des faubourgs. Giulio Genovino appuyait cette assertion d'un certificat signé de lui et de plusieurs de ses adhérents; les signatures se multipliaient et le document circulait de

mains en mains, lorsqu'il vint à tomber entre celles d'un certain Horacio Rosseto connu sous le sobriquet de Razullo, capitaine du quartier de la Zecca, ennemi déclaré du président de la Sumaria, l'ancien conseiller du très-fidèle peuple. Il lut à haute voix la pièce manuscrite au milieu d'un groupe de gens bien intentionnés, ajoutant des commentaires de sa façon et accusant de trahison les signataires. Ses déclamations devenaient de plus en plus violentes à mesure que la foule grossissait autour de lui ; il finit par crier qu'avec de pareils certificats on ramènerait prochainement au pouvoir les plus terribles ennemis du peuple, qui ne reculeraient devant aucun crime pour satisfaire leurs haines vindicatives; qu'avec de pareils certificats on retournerait tout droit à la servitude, et qu'enfin le peuple, déshonoré, verrait qualifier d'infâme pillerie tous ses actes de solennelle justice, tandis que des triomphes seraient réservés aux fonctionnaires prévaricateurs qui avaient mérité la réprobation universelle. La harangue de Razullo produisit naturellement son effet, et la masse populaire rapidement accrue témoigna son indignation sympathique en suivant l'orateur qui marchait vers le tribunal.

Ceci se passait le 21 août, Cennamo siégeait au tribunal menacé, traitant la question des soies. Genovino assistait aux débats, un exprès du vice-roi vint les avertir de l'imminence du péril; ils se retirèrent précipitamment en lieu sûr, et quand la populace arriva, détruisant tout sur son passage, elle n'eut pour assouvir sa fureur que des objets inanimés.

Exaspérée de voir échapper ses victimes, grossie continuellement par de nouveaux renforts, et toujours guidée par Razullo, elle quitte l'édifice après l'avoir incendié et se porte sur la place du Palais, appelant à grands cris le duc d'Arcos et réclamant les fugitifs que l'on supposait réfugiés à Castelnuovo (1). Le duc cherche à conjurer l'orage au moyen d'une allocution bienveillante, il atteste que l'asile des deux présidents lui est inconnu. Mais la multitude s'agglomérant sans cesse davantage, et la ville entière prenant les armes, Salvator Baroni, impatient de se distinguer parmi les siens, entraîne les insurgés du faubourg de Mortelle, envahit de son propre mouvement la place des Anges, et attaque Pizzo-Falcone. Cette importante position était gardée par une compagnie de vétérans

(1) Capecelatro, M. S.

sous les ordres du mestre de camp, Don Prospero Tuttavilla. Bien que surpris, ils allaient opposer une vive résistance, lorsque l'apparition d'Onofrio Caffiero qui, maître du couvent de Saint-Louis, se joint à Baroni à la tête des gens de Sainte-Lucie, les oblige à opérer péniblement leur retraite vers le palais. Leur chef et le duc d'Ascoli restent au pouvoir des révoltés qui s'émparent sans coup férir du quartier des Allemands, puis des hauteurs de Trevico d'où l'on domine le château de l'Œuf.

Ces avantages si facilement obtenus par le peuple et l'épouvantable tumulte de la place du Palais, encombrée d'insurgés qui demandaient non-seulement Genovino et Cennamo, mais aussi le frère de Masaniello, engagèrent le duc d'Arcos à prendre ses dispositions favorites, c'est-à-dire à se retirer avec sa famille à Castelnuovo, en recommandant à ses gardes d'éviter soigneusement toute collision.

La foule ignorait le départ du vice-roi; lorsqu'elle se fut épuisée en vociférations inutiles, elle désespéra d'obtenir satisfaction, et se mit à lancer des pierres contre le poste des soldats allemands; ceux-ci se voyant pour ainsi dire abandonnés aux insultes de la

populace, songèrent à leur défense et firent une décharge de mousqueterie, malgré les ordres exprès du duc d'Arcos. Deux hommes seulement tombèrent morts; attendu que la multitude, en voyant bander les rouets, s'était jetée précipitamment la face contre terre afin de laisser passer les balles. Les plus éloignés crurent que la décharge avait été horriblement meurtrière, et loin de s'en effrayer ils n'en devinrent que plus furieux; le siége du palais fut entrepris sur-le-champ. Ceux qui manquaient de bravoure n'en servaient pas moins l'insurrection; ils couraient dans les faubourgs et répandaient la nouvelle du désastre imaginaire en appelant des vengeurs.

Le mouvement s'opéra sur tous les points à la fois. Il se fit un affreux massacre des Espagnols que l'on assassinait au milieu des rues (1). — Un Napolitain trempe son pain dans le sang encore fumant des victimes, le mange, et porte ses doigts à ses lèvres par un raffinement de férocité (2). Il s'engage entre les troupes et le peuple une lutte effroyable. Les malheureux soldats, surpris, disséminés, sans ordres et sans

(1) Capecelatro, M. S.
(2) De Santis.

moyens de se rallier, sont écrasés par le nombre et ne peuvent que se retrancher dans leurs quartiers respectifs et dans le palais où ils se défendent vaillamment.

Le peuple de Naples n'avait plus de chef suprême pour diriger ses opérations; et cependant jamais il ne s'était montré si hardi à l'attaque, ni si opiniâtre au combat. Tandis que les uns affrontent audacieusement le feu, d'autres prennent possession de la Douane, et y trouvent une quantité considérable d'armes de toutes espèces; des bandes habilement conduites placent de l'artillerie sur des points très-favorables pour inquiéter le palais et les châteaux; enfin des canons et des vivres sont transportés dans la grosse tour du Carmel.

L'ardent agitateur du faubourg de Mortelle, le batteur d'or Andrea Polito fond à l'improviste sur la chartreuse de Saint-Martin, s'y établit avec son monde, et menace sérieusement le château Saint-Elme, contigu au monastère, en braquant contre lui quatre grosses pièces d'artillerie. La situation devenait terrible; tandis que les Espagnols fortifiaient le palais en toute hâte, garnissant de pierriers les balcons et les

terrasses, ouvrant des tranchées, et amoncelant les fascines, sans interrompre un moment le feu, le duc pensait à ravitailler le château, qui n'avait que fort peu de munitions et de vivres, et qu'assiégeaient de tous côtés les masses populaires. Ordre est donné aux galères de ramer vers la tour de l'Annonciade et de recueillir autant de grains et de farine qu'en renfermeraient les moulins de Castellamare; mais le peuple est averti de l'expédition projetée, des groupes nombreux couvrent le rivage et rendent impossible un débarquement.

La nuit s'approchait; la lutte ne ralentissait point; l'acharnement faisait oublier la fatigue. Le vice-roi fort abattu s'adresse encore au cardinal-archevêque, le priant avec instance de se montrer aux masses, de chercher à les calmer d'une manière ou d'une autre, de sauver la ville et le royaume des calamités incalculables qui vont fondre sur eux.

La périlleuse mission est acceptée sans hésiter par le prélat; accompagné de Giuseppe Palumbo, ce chef prudent qui savait toujours se ménager de hautes protections, il parcourt à cheval, au milieu du sifflement des balles, les quartiers où le carnage est le

plus affreux, prêchant la paix les yeux remplis de larmes. Vains efforts! les témoignages de respect et de vénération ne cessent, il est vrai, de l'entourer; mais il rencontre partout des hommes altérés de sang, possédés d'une sorte de rage infernale qui ne leur permet de rien écouter. Ses tentatives ne sont pas moins infructueuses pour pénétrer à Castelnuovo près du vice-roi; exténué, découragé, glacé d'horreur, il regagne enfin le palais épiscopal à une heure très-avancée de la nuit.

Celle-là fut digne en tout point du jour qui l'avait précédée; le canon tonna sans relâche, les ouvrages d'attaque et de défense se poursuivirent activement à la lueur des incendies.

CHAPITRE V.

Le jour suivant les différents chefs populaires, qui venaient d'agir avec tant de bonheur, sans cependant s'être concertés d'avance, se réunirent en conseil, et s'occupèrent de trouver un capitaine-général, pour donner de l'ensemble à leurs efforts. Ils désignèrent unanimement le chevalier Don Carlo de la Gatta, fameux par sa défense d'Orbitello dont nous avons déjà parlé. Mais ce brave et loyal gentilhomme repoussa énergiquement la proposition, manifestant que, lors même qu'il n'en serait pas empêché par ses infirmités et son âge, son honneur et la foi jurée ne lui permettraient pas de seconder l'insurrection. Alors, on jeta les yeux sur Don Francesco Toraldo d'Aragon, prince de Massa, mestre de camp général, dont la réputation militaire s'était glorieuse-

ment établie dans les dernières guerres de Catalogne. Étrangement surpris des fonctions auxquelles il était appelé, l'illustre personnage voulut d'abord s'y refuser avec une noble franchise ; mais son amour pour sa jeune femme, dont les émeutiers s'étaient fait un otage, et aussi les instances des agents secrets du vice-roi, qui tremblait de voir tomber le commandement entre des mains moins fidèles à la couronne d'Espagne, le déterminèrent enfin, par la crainte de plus grands maux, à prendre la suprême direction d'une rébellion furibonde.

Nous avouerons, qu'une pareille transaction ne saurait avoir notre assentiment. Celui qui gouverne les masses, sans partager leurs projets ni leurs idées, doit avoir fort peu d'action sur elles, il doit être impuissant à les contenir ; il manque, sous un prétexte spécieux, aux devoirs de l'honneur et de la conscience. Le prince Toraldo songea pourtant à tranquilliser la sienne, il exigea des chefs populaires une déclaration solennelle, reçue par le notaire de la ville, et attestant qu'en aucune façon le soulèvement ne saurait porter atteinte aux droits de la souveraineté royale (1).

(1) De Santis.—Capecelatro, M. S.—Comte de Modène.—Raph. de Turris.

Il se mit donc à la tête du peuple insurgé, et choisit immédiatement pour mestre de camp général Onofrio Desio, officier supérieur distingué, dévoué à la cause espagnole, jouissant d'une grande influence au conseil collatéral, et très-bien vu du vice-roi. C'était débuter d'une manière habile dans le rôle si difficile qu'il venait d'accepter.

Reconnu sans la moindre opposition, par tous les quartiers de la ville, le nouveau capitaine-général du très-fidèle peuple visita les postes militaires avec son *lieutenant*, au milieu des plus bruyantes acclamations. Quel fut son étonnement en arrivant à la chartreuse Saint-Martin, où commandait Andrea Polito, de voir que cet homme redoutable, ayant conçu le hardi projet de conduire une mine jusque dans les citernes du château Saint-Elme, dirigeait des ouvrages souterrains déjà très-avancés. Toraldo reconnut d'un coup d'œil combien le péril était grand, il loua le projet de peur d'inspirer la défiance, et approuva beaucoup l'exécution ; mais afin de la retarder autant que possible, il parla de la nécessité de ne rien précipiter avant que tout fût prêt pour assurer la victoire aux assaillants ; il promit de s'en occuper

sans retard, et fit prévenir en secret la garnison de se tenir sur ses gardes.

Cependant, le duc d'Arcos veut essayer encore les moyens de conciliation, il expédie des messagers porteurs de nouvelles offres d'amnistie, de nouvelles promesses d'observer la capitulation; il ne recueille partout que des témoignages de répulsion et de mépris, des insultes dégradantes pour son autorité, des malédictions épouvantables contre sa personne abhorrée.

Le cardinal-archevêque travaillait avec plus de fruit; en parcourant la ville dès le matin, il avait étudié la véritable situation des esprits, et concerté sur-le-champ ses mesures pour en tirer le meilleur parti possible. Malgré son terrible aspect de la veille, malgré les avantages qu'elle avait obtenus, l'insurrection était loin de réunir cette unanimité compacte qui semblait d'abord la rendre formidable. Tandis que la populace et les meneurs exaltés combattaient sans relâche avec un acharnement frénétique, tous les gens qui avaient quelque chose à perdre, les marchands, les commerçants, les propriétaires désiraient vivement la fin d'un état de choses si fatal à leurs intérêts. Ce fut sur

cette classe nombreuse que le prélat fonda l'espoir de ses négociations. Il parvint, non sans peine, à réunir au couvent de Saint-Augustin un conseil composé de personnages importants, des élus des sédiles, et d'une grande partie des capitaines plébéiens. On y reconnut que les prétentions du président Cennamo étaient le principe de la nouvelle prise d'armes, et l'on décida que des stipulations supplémentaires seraient proposées au vice-roi, afin d'établir expressément : que tous ceux dont les maisons avaient été brûlées par le peuple seraient exilés à perpétuité du royaume, eux et leur descendance; que les signataires du certificat en faveur de Cennamo seraient bannis pour dix années, terme que le peuple pourrait même prolonger s'il le jugeait convenable; qu'une amnistie pleine et entière couvrirait les derniers événements; que l'on ne poursuivrait aucunement ceux qui s'étaient approprié les armes pillées à la Douane; enfin, qu'on livrerait au peuple le château Saint-Elme, et que la garde du palais serait confiée aux milices de la ville. Ces conditions avec leurs gloses minutieuses formaient cinquante-huit articles, et la junte décréta, en outre, qu'une suspension d'armes protégerait les conférences

tout le temps de leur durée. La tour du Carmel hissa un drapeau blanc pour annoncer la trêve; Castelnuovo arbora le même signal, et le cardinal s'y rendit, salué par des vivats qui exprimaient l'approbation, sinon l'enthousiasme.

Tout à coup les révoltés postés à Pizzo-Falcone, soit qu'ils ne voient point le signal, soit qu'ils ne veuillent pas le comprendre, attaquent le palais du côté des jardins, tirant par les fenêtres des maisons voisines et se montrant plus exaspérés que jamais. Le général Tuttavilla qui commande les troupes si violemment provoquées, demande des secours au vice-roi, et celui-ci, toujours indécis, ne sait que résoudre dans la crainte de rompre les négociations pendantes; mais un gentilhomme espagnol de ceux qui l'entouraient, indigné des pénibles hésitations dont il est témoin, rompt brusquement le silence en s'écriant d'une voix tremblante de colère : « *Qu'est-ce donc que l'on attend? Devrons-nous passer pour des lâches et mourir tous ici comme des poules?* (1) » Ces paroles, dit l'historien Santis, firent

(1) « *¿ Que se espera?... ¿ Queremos acreditarnos de cobardes, y morir aqui como gallinas?...* »

tressaillir le vice-roi, malgré sa pesante torpeur; elles lui arrachèrent l'ordre inespéré d'employer l'artillerie des forts.

Les premières volées de canon de Castelnuovo suffirent pour déloger le peuple des abords du jardin royal, et bientôt toutes les pièces étant dirigées vers les rues qui aboutissaient au port, exercèrent de grands ravages dans les masses agglomérées sur ce point. Les chefs populaires, afin d'obliger à suspendre le feu, imaginèrent d'élever une sorte de dais avec un portrait du roi Philippe IV; et comme un boulet vint détruire leur ouvrage, ils se prirent à crier que le duc et les Espagnols étaient des traîtres et méritaient la mort pour ce crime de lèse-majesté.

Le château Saint-Elme commençait aussi à faire jouer son artillerie, et le peuple se massait précipitamment vers le pont des Anges, à Pizzo-Falcone, où le prince Toraldo accourut fort inquiet. Les boulets renversèrent plusieurs maisons, et la confusion fut bientôt à son comble. Pourtant les insurgés ne se décourageaient point; leurs canons, établis à *la Porta di Trevico,* répondaient à ceux des Espagnols en tirant sur Castelnuovo, sur le château de l'OEuf et même

sur les galères qui, tourmentées également par le feu de la tour du Carmel, levèrent l'ancre et se retirèrent au delà de l'île Nisida, près du Pausilippe.

Nous avons laissé le cardinal Filomarino se dirigeant du couvent de Saint-Augustin au fort de Castelnuovo. Tant d'événements imprévus l'ayant arrêté au milieu du trajet, il s'était réfugié dans le palais de Cornelio Spinola, et ce fut de là qu'il envoya quatre membres de la junte réunie par ses soins porter au vice-roi les nouveaux articles supplémentaires, avec supplications ardentes de les ratifier sur-le-champ. Ce message ranima le duc; il vit briller un rayon d'espérance, et arborant encore la bannière blanche, donna l'ordre immédiat de suspendre partout les hostilités.

Au château Saint-Elme, la mine d'Andrea Polito était sur le point d'atteindre son but, et le brave gouverneur Galiano s'apprêtait déjà, malgré la faiblesse numérique de son monde, à tenter une vigoureuse sortie, lorsque les signaux du vice-roi le contraignirent à l'inaction.

D'accord avec le duc d'Arcos, Don Francesco Toraldo travaillait de son côté au rétablissement de l'or-

dre, et parvenait peu à peu à faire respecter la trêve. Il chargea son lieutenant Desio de s'entendre avec Polito qu'il connaissait particulièrement, et de lui offrir, s'il voulait renoncer à sa mine, une certaine somme d'argent, ainsi qu'une mitre pour son fils, simple religieux. Grâce à cet accommodement le patriote incorruptible promit d'abandonner son dangereux projet (1).

Enfin la lutte cessa sur tous les points, à la grande joie de tous les gens de bien. Mais le vice-roi laissa passer la journée sans envoyer la ratification des articles proposés, ce qui entretint l'irritation populaire et le fit accuser unanimement par la ville entière d'être la cause incessante des désastres qui la désolaient.

Les provinces n'étaient guère moins agitées que la capitale. Partout l'anarchie régnait en souveraine. A Chietti, à Lanciano, le sang coulait en abondance. Capoue, jusqu'alors d'une tranquillité parfaite, venait enfin de subir à son tour l'influence de la contagion générale. Sa garnison, très-affaiblie par les secours envoyés à Naples, s'était trouvée impuissante à contenir le débordement populaire; retranchée dans les

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S.

forts, elle voyait du haut des remparts les sanglantes horreurs de l'émeute sans pouvoir intervenir. Ces nouvelles achevèrent d'abattre le duc d'Arcos, et augmentèrent de plus en plus sa funeste perplexité.

CHAPITRE VI.

Le 29 août, le vice-roi n'ayant fait connaître encore aucune détermination, le peuple, sans s'inquiéter de la trêve, continua ses préparatifs hostiles, déployant surtout son activité à la Chartreuse de Saint-Martin, afin d'enlever le château Saint-Elme, dont il ambitionnait la possession avec ardeur. Plus de cinquante mille hommes armés s'étaient réunis sur ce point dans la nuit, prêts à donner l'assaut dès que la mine aurait joué. Ils la croyaient beaucoup plus avancée qu'elle ne l'était en réalité, ignorant le changement opéré dans les dispositions de Polito. Le gouverneur du fort, bien qu'il eût reçu quelques secours, ne pouvait se dissimuler le danger de la situation; il fit des signaux à Castelnuovo et, n'en recevant point de réponse, envoya l'enseigne

Don Alonso de Céspedes prendre les ordres du vice-roi. L'officier sortit déguisé par une poterne et traversa fort heureusement les lignes ennemies; mais il trouva le duc dévoré d'inquiétude, car les révoltés avaient ouvert une tranchée dans la rue *dell' Olmo*, et l'avaient garnie de deux grosses pièces d'artillerie capables d'enfoncer la porte de Castelnuovo et de renverser la courtine. Le péril devenait d'autant plus grave que le commandement de cette batterie était confié à Ottavio Marchese, artilleur très-intelligent. Le duc avait réclamé contre cette infraction à l'armistice; on lui avait répondu que l'ouvrage datait du jour précédent. Les nouvelles que lui apporta Céspedes augmentèrent encore ses alarmes; il expédia des émissaires secrets à l'archevêque, ainsi qu'à Toraldo, et se plaignit amèrement aux députés de la junte de la mauvaise foi dont on usait à son égard.

Le capitaine-général se rendit promptement à la Chartreuse et, secondé par l'adroit Andrea Polito, parvint à modérer l'impatiente ardeur des assiégeants. Il leur persuada même, à l'aide d'arguments tirés de la science militaire, qu'une telle agglomération de gens, loin d'être utile au succès de l'entreprise, pourrait

au contraire lui nuire considérablement; il en renvoya donc les trois quarts, et donna pour chef à ceux qui restaient l'homme qu'il jugea le plus disposé à calmer les esprits. Un ingénieur du nom d'Avellone, ami de Desio, fut chargé de conduire les travaux de la mine avec des instructions précises pour les prolonger indéfiniment. Enfin Toraldo changea la garnison du monastère, sous prétexte de faire reposer les bataillons qui depuis trois jours étaient privés de sommeil et souffraient cruellement du manque d'eau; il eut soin de les remplacer par d'autres beaucoup moins exaltés et beaucoup plus faciles à diriger; puis il appliqua le même système à tous les postes populaires.

Son lieutenant Desio lui représenta qu'il serait impossible de rétablir un certain ordre tant que les légions urbaines seraient exclusivement composées de plébéiens infimes et de gens sans aveu; qu'il serait indispensable d'obliger à prendre les armes et d'appeler également au service public les citoyens aisés, les marchands, les artisans, et tous ceux sur lesquels on pourrait compter afin d'avoir en eux des auxiliaires puissants, intéressés d'abord à ramener la tranquillité,

et plus tard à la maintenir. Le prince comprit la sagacité du conseil ; il publia sur-le-champ un ordre à tous les habitants de la cité de venir partager les mêmes fatigues et la même gloire, et cette mesure fut vivement applaudie par la populace qui n'en aperçut point la portée.

Le cardinal Filomarino agissait d'autre part avec non moins de sagesse ; il prodiguait ses allocutions et réunissait une seconde fois au couvent de Saint-Augustin les personnages les plus influents. Comme chacun paraissait irrité de ce que le vice-roi retînt depuis vingt-quatre heures sans daigner leur répondre les émissaires porteurs de propositions, le prélat écrivit à Castelnuovo pour presser l'accommodement.

Pendant ce temps-là les députés négociateurs cherchaient sous main à gagner Giulio Genovino, réfugié auprès du vice-roi, et lui faisaient demander une entrevue, soit qu'effectivement ils regrettassent pour leur cause la profonde expérience du vieillard, soit qu'ils voulussent l'attirer dans un piége afin d'assurer leur vengeance. Genovino, *avec le flair d'un fin renard,* évita tout rapprochement et répondit aux ouvertures détournées qui lui étaient faites qu'il ne

se fierait jamais à la légèreté d'un peuple si ingrat. Peu de jours après, le vice-roi l'envoya en Sardaigne. Il en partit pour se rendre à Madrid ; mais dans une relâche à Mahon, il mourut chargé d'ans et de trahisons (1).

Ce même matin, profitant de la trêve, bien reconnue sinon toujours respectée, le prieur de la Roccella, le grand-croix Giovanni Battista Carraciolo et le duc de San-Pietro sortirent de Castelnuovo où ils ne se trouvaient pas traités avec assez de considération (2). Ne s'étant jamais attiré personnellement la moindre animosité populaire, ils croyaient pouvoir regagner tranquillement leurs demeures, lorsqu'ils se virent assaillis brutalement par la plèbe et conduits devant Toraldo auquel on demandait leur supplice. Celui-ci, saisi d'horreur, cherche à convaincre la foule qu'elle s'attaque injustement à des habitants pacifiques, protégés d'ailleurs par la trêve ; mais les vociférations deviennent telles contre ceux qu'on appelle espions et traîtres, qu'ils se croient un instant perdus. Ils sont sauvés cependant, grâce aux supplica-

(1) De Santis. — Raphaël de Turris.
(2) Capecelatro, M. S.

tions et aux larmes de la belle princesse de Massa, qui les réclame en qualité de prisonniers, et qui s'offre elle-même comme geôlière (1).

Don Juan de Sanfelices, père de celui qui avait failli payer sa témérité de sa vie, fut moins heureux que ces trois seigneurs. Reconnu près de la ville au milieu d'une église, il se sauva dans une cour voisine, où les femmes de la maison l'accueillirent à coups de pierres, le prenant pour un voleur. Le pauvre vieillard eut la triste inspiration de leur dire son nom en leur offrant une large récompense si elles consentaient à le cacher. Mais ces furies se ruèrent sur lui, le garrottèrent, et attendirent le retour de leurs maris, afin de livrer glorieusement ce gage de férocité. Toraldo auquel on l'amena fit d'inutiles efforts pour l'arracher des mains de la canaille, qui, voyant qu'elle n'obtiendrait rien du capitaine-général, égorgea sa victime sur la place du Marché, et promena par les rues le cadavre mutilé.

La ville de Naples était dans une situation sans nom. Il existait une trêve, et l'on ne combattait

(1) De Santis.

pas il est vrai, mais les hostilités n'étaient point pour cela suspendues. Les préparatifs d'attaque et de défense continuaient de part et d'autre. Tandis que le vice-roi persistait dans ses irrésolutions, que les députés plébéiens demeuraient à Castelnuovo, que la junte continuait de siéger à Saint - Augustin, le peuple, revenant à ses instincts de pillage et de vengeance, saccageait les palais et les maisons opulentes.

La mine du château Saint-Elme avançait rapidement en apparence, et le gouverneur Galiano, qui ne connaissait point les bonnes intentions de l'ingénieur, s'apercevant seulement que les travaux arrivaient déjà jusqu'aux fondations de la forteresse, se mit à préparer de son côté tant de moyens de défense, que les assiégeants effrayés commencèrent à réclamer l'observation de la trêve. Le Castillan répliqua vigoureusement qu'il prenait exemple de ses ennemis; puis il donna connaissance du tout au vice-roi qui ne répondit rien.

Le président Cennamo fut victime à son tour de cet état d'anarchie. Ne se croyant plus en sûreté dans une maison de Pizzo-Falcone, où il se tenait caché

depuis sa fuite du tribunal, il essaya de quitter cette retraite pour chercher sur la plage de Sainte-Lucie une barque à l'aide de laquelle il pût rejoindre sa famille à Sorente. Il sortit dans une chaise à porteurs aux rideaux soigneusement fermés et par excès de précaution se couvrit le visage d'un mouchoir; mais c'était lutter contre sa destinée; à peine arrivé à Sainte-Lucie, il fut reconnu et aussitôt arrêté. En vain quelques amis dévoués, et par-dessus tout l'influente intervention d'Onofrio Caffiero, lui procurèrent-ils momentanément un asile; en vain le vice-roi envoya-t-il un détachement des gardes du palais. La sanguinaire populace parvint à s'emparer de sa personne, prolongea son agonie pour l'accabler de coups et d'injures, et finit par lui trancher la tête sur la place ordinaire de ses exécutions, abandonnant ensuite les restes traînés et défigurés sous le pont de la Madeleine où ils devinrent la pâture des chiens et des oiseaux de proie (1).

Après mille délais et mille conférences, le vice-roi déclara enfin aux députés plébéiens qu'il ne pouvait accepter l'article concernant la remise du château

(1) De Santis.

Saint-Elme, et cela par les motifs déjà exprimés lorsque cette prétention s'était produite pour la première fois. Il repoussait également la clause tendant à retirer aux Espagnols la garde du palais, attendu que ce serait un affront fait à l'armée de Sa Majesté. Cette réponse promptement connue de la populace excita chez elle un redoublement de cris de guerre et de manifestations furibondes.

Le vigilant cardinal, les partisans de la paix et les chefs véritablement soumis à Toraldo apaisèrent pourtant l'effervescence et se réunirent à Saint-Augustin. La question de savoir si l'occupation du château Saint-Elme constituerait ou non un acte de rébellion souleva les discussions les plus confuses. Une commission composée de lettrés fut chargée de l'examiner. La plupart opinèrent nettement pour l'affirmative, d'autres ajoutèrent que le vice-roi n'avait même aucune action sur les gouverneurs espagnols, ceux-ci recevant directement leurs pouvoirs du souverain. La conclusion était d'ailleurs identique; mais comme il ne manque jamais de se trouver au milieu d'une assemblée quelques brouillons intraitables, ou quelques agents soldés par l'or étranger pour

entretenir la mésintelligence, cette minorité turbulente persista opiniâtrément dans son opinion de rompre toute négociation et de recourir à la voie des armes. Le débat s'irritait, la foule qui bouillonnait dans les rues avoisinantes mêlait ses clameurs à celles des orateurs, lorsqu'un lettré prend la parole : « *Concitoyens,* s'écrie-t-il, *voulons-nous ou ne voulons-nous pas être vassaux du roi d'Espagne? Si nous le voulons, montrons-le par nos actes; soumettons-nous honorablement, sinon, rompons le serment de fidélité, et déclarons-nous franchement rebelles.* » La question posée si nettement interdit les plus entreprenants; alors un marchand de soie, Matteo Jovele, se lève et répond d'une voix tonnante : « *Oui, nous voulons être vassaux du roi d'Espagne, mais nous voulons être bien gouvernés.* » Des applaudissements unanimes couvrent ces paroles. Desio profitant de l'enthousiasme qu'elles excitent, s'écrie à son tour avec chaleur : « *Eh bien! si nous sommes et si nous voulons être vassaux du roi d'Espagne, soumettons-nous au vice-roi qui le représente, et consolidons la base du bon gouvernement en observant de bonne foi la capitulation.* » Cette allocution ramène la modération dans

l'assemblée, et l'on décide avant de lever la séance, que renonçant aux clauses relatives à l'occupation du château Saint-Elme et du palais, on demandera purement et simplement au duc d'Arcos la ratification des autres articles.

La nouvelle députation, chargée de porter à Castelnuovo les propositions ainsi modifiées, se composa du fils de Polito, celui qui devait être évêque, et du petit clerc Fatturoso dont nous avons déjà fait mention dans cette histoire. Desio et Marchese montèrent à cheval et parcoururent la ville, criant : *Paix ! paix !* et agitant des mouchoirs blancs. Mais à Pizzo-Falcone, où se tenait la partie la plus exaltée de la populace, le chagrin fut tel en apprenant cette bonne nouvelle, qu'une bande de furieux se jeta sur Desio, dont le cheval s'était abattu, et l'appelant traître au très-fidèle peuple, se disposa sur-le-champ à lui dresser un gibet. Déjà le confesseur et le bourreau étaient à leur poste, lorsque le prince de Cellamare et le marquis d'Oliveto, seigneurs très-populaires à Naples, arrivèrent fort à propos. Secondés par les plébéiens Onofrio Rosmundo, Genovino, Ottone et Pietro Canno, ils sauvèrent la vie du prisonnier en signi-

liant avec énergie à ceux qui l'entouraient que la paix était définitivement conclue, que la ville entière l'avait désirée et qu'elle saurait faire respecter sa suprême volonté.

La nouvelle parvint au château Saint-Elme, juste au moment où, ne comprenant rien à cette agitation générale dont il augurait du reste fort mal, Galiano se disposait à recommencer le feu. Ce fut l'élu Arpaja qui fit éteindre les mèches en élevant un rameau d'olivier pour qu'on abaissât devant lui les ponts-levis.

CHAPITRE VII.

Grande fut la joie du vice-roi, en apprenant que les insurgés renonçaient à s'emparer du château Saint-Elme. De peur de les voir revenir sur cette heureuse détermination, il exigea du prince Toraldo qu'un acte public, consacrant le désistement, fixât en même temps la pénalité encourue par ceux qui seraient tentés d'en contester la validité. Le capitaine-général se hâta de convoquer la junte à Saint-Augustin, où l'acte fut immédiatement dressé; il condamnait au supplice des rebelles quiconque parlerait encore de s'emparer du château (1); l'élu le signa, et les hérauts le publièrent à son de trompe.

Cependant le peuple ouvrait une tranchée dans la rue San-Bartholomeo, vis-à-vis de la porte principale

(1) Voir l'Appendice, n° 15.

de Castelnuovo, tandis que d'autres ouvrages offensifs étaient exécutés dans la rue de Tolède en face du Palais. Le duc d'Arcos en fit d'amers reproches aux députés plébéiens, témoignant que de pareilles infractions à la trêve paralysaient tout le succès des négociations; et que d'ailleurs ces préparatifs hostiles dirigés contre lui dans le moment même où il était le premier à solliciter la paix, n'indiquaient point un grand désir de conciliation. Les députés se rangèrent de son avis et coururent parlementer avec les chefs populaires afin de leur faire entendre la raison. Ceux-ci ayant répondu qu'ils n'agissaient de la sorte qu'à l'imitation des Espagnols, et parce que la garnison considérablement augmentée s'était fortifiée toute la nuit dans les jardins du palais, le vice-roi ordonna, pour les détromper, que deux d'entre eux fussent introduits et reconnussent clairement leur erreur. Les visiteurs trouvèrent en effet les choses telles qu'ils les avaient vues huit jours auparavant; leur déclaration calma subitement la multitude.

Toraldo profite aussitôt de cè beau mouvement de confiance; il expose que la paix étant désormais assurée, et les Espagnols ne songeant même plus

à se tenir sur la défensive, toutes ces précautions, devenues inutiles, ces fossés, ces retranchements, ces barricades ne servent plus qu'à interrompre la circulation et rendre la ville inaccessible, au grand préjudice de ses habitants. Il conseille donc de les faire disparaître sans retard. — Il en coûtait beaucoup à la populace de consommer ce dernier sacrifice ; mais lorsqu'elle vit les Espagnols donner eux-mêmes l'exemple (en commençant, il est vrai, par ce qu'ils eussent facilement rétabli), elle se laissa persuader, s'empressa de déblayer les rues pour les prochaines fêtes et détruisit en un instant l'ouvrage de tant de veilles, avec son imprévoyance et sa mobilité accoutumées.

Le vice-roi obtint aussi une renonciation importante par l'intermédiaire de l'élu Arpaja qui, voyant la situation changer d'aspect, songeait à se faire bien venir. La junte de Saint-Augustin abandonna la clause où l'on exigeait pour l'amiral et les capitaines de galères, la qualité de Napolitain, elle alla même jusqu'à décréter la peine de mort contre ceux qui reproduiraient cette prétention ou qui susciteraient d'une manière quelconque de nouvelles difficultés

au rétablissement de la paix. Quelques heures après, Arpaja n'hésitait pas à faire passer par les armes, sur la place de la Vicairie, un homme du peuple qu'on venait d'arrêter pérorant publiquement en faveur de la guerre.

Malgré ces concessions inespérées, le terrible duc différa de plusieurs jours encore la ratification du traité; il attendait sans doute l'arrivée des secours espagnols, instamment sollicités et dont le retard était véritablement inexplicable; mais son peu d'empressement à signer une adhésion définitive entraîna tout naturellement de désastreuses conséquences.

La ville demeurait plongée dans une incertitude fiévreuse; on ne tirait pas un coup d'arquebuse de part ni d'autre, personne ne prenait l'attitude aggressive, mais chacun demeurait les armes à la main, et le peuple, toujours avide d'émotions et de désordres quand il est oisif et aggloméré, se mit, en attendant la célébration des fêtes, à piller et incendier les palais des grands personnages, partis pour les provinces ou réfugiés à Castelnuovo. Le capitaine général s'efforçait vainement d'interposer une auto-

rité sans consistance, comme toutes celles qui doivent leur origine à la violation même des principes d'obéissance et de souveraineté. Fort heureusement on ne pensa plus au prieur de la Roccella, ni aux autres gentilshommes enfermés chez Toraldo, sous la garde d'une belle et généreuse femme ; ils purent se retirer en pleine liberté, accueillis par les vivats de ceux qui demandaient leurs têtes peu de jours auparavant. Ainsi passent les haines populaires si furieuses dans le premier moment.

Les provinces du royaume avaient ressenti le contre-coup de chaque mouvement de la capitale ; de nouvelles émeutes, de nouveaux assassinats les maintenaient toujours en combustion. Les tristes nouvelles qu'on en recevait augmentaient l'inquiétude à Naples, les vivres commençaient à y devenir rares, et le dégoût pour le gouvernement du vice-roi faisait journellement de rapides progrès.

Enfin le 5 septembre le duc se décide à ratifier la capitulation, et l'immense majorité des Napolitains prouve par des acclamations joyeuses combien elle aspirait à voir terminer les discordes civiles.

Tandis qu'on ornait splendidement la cathédrale,

pour la solennité de la promulgation et du serment, le vice-roi fut averti que les exaltés et les conspirateurs incorrigibles, peu nombreux il est vrai, mais d'une audace effrénée, songeaient à renouveler la conjuration avortée le jour de l'Assomption. Un grand nombre de prêtres et de religieux lui avouèrent en grand secret avoir appris au confessionnal des complots tramés contre sa vie. Le duc ne savait quel parti prendre; ses amis, redoutant le mauvais effet d'une manifestation timide et considérant d'ailleurs les avis reçus comme exagérés, lui conseillaient de se rendre hardiment à la cathédrale, en prenant seulement toutes les précautions dictées par la prudence; mais le brave gouverneur de Castelnuovo, Vargas Machuca, se prononça chaleureusement pour une résolution tout opposée; il soutint qu'en aucune circonstance l'autorité suprême ne devait risquer de tomber entre les mains des factieux; que la bonne foi des masses importait fort peu, si les excitations d'une douzaine de meneurs suffisaient pour leur faire commettre les plus odieux attentats; et qu'une fois maîtresse de la personne du vice-roi qui représentait la majesté royale, l'insurrection pouvait tout à coup se transformer en

rébellion. L'opinion de cet officier célèbre par sa loyauté chevaleresque et son habileté diplomatique, exerça son influence accoutumée ; il fut décidé que le vice-roi ne sortirait pas du château (1).

En conséquence, le duc convoque les chefs populaires à sa dévotion, et les ayant avertis de veiller soigneusement sur leur monde, il fait appeler à leur tour ceux qui passaient pour être moins désireux de la conciliation. Il commence par leur prodiguer de magnifiques paroles, et leur annonce ensuite, tout en leur accordant mille éloges, que de nombreux scélérats et quelques émissaires à la solde des ennemis du roi s'étant glissés traîtreusement au milieu du très-fidèle peuple, avec l'intention bien arrêtée d'empêcher l'accommodement, fût-ce au prix d'un crime, il a résolu, afin de rendre impossibles des tentatives dont le déshonneur retomberait sur les Napolitains, de prêter le serment de fidélité à la capitulation dans la chapelle même du château, le choix du sanctuaire demeurant parfaitement indifférent à la validité de l'acte.

Ceux des assistants que déconcertèrent ces paroles prirent grand soin de le dissimuler ; la plupart les cru-

(1) De Santis.

rent sincères, beaucoup les jugèrent très-fondées, et lorsqu'elles furent connues de la multitude elles ne produisirent point la fâcheuse impression qu'on aurait pu redouter.

Le 6, dans la soirée, le vice-roi sortit à l'improviste entouré de ses aides de camp et fit une promenade à cheval à travers la ville, sans craindre de la voir troublée par une surprise, personne n'ayant pu connaître à l'avance son dessein. Cette marque de confiance apparente acheva de rassurer la multitude, et la cavalcade recueillit même quelques vivats sur son passage avant de rentrer au château.

Le lendemain matin, un cortége pompeux se rendait à Castelnuovo; c'étaient : l'élu, le capitaine général, les mestres de camp, les chefs populaires Desio, Polito et Marchese, et derrière eux dans un carrosse de cérémonie le cardinal Filomarino avec une suite nombreuse. Une foule immense les suivait. Tous durent laisser leurs chevaux en dehors du pont-levis et déposer leurs armes avant de passer les herses. Ces mesures parurent mortifier beaucoup les plébéiens, qui se plaignirent encore bien davantage lorsqu'ils aperçurent la garnison for-

mée en bataille, et les artilleurs debout près de leurs pièces.

Chacun ayant pris sa place hiérarchique dans la chapelle de Sainte-Barbe, et quelques hommes du peuple ayant été introduits, on lut à haute voix les cinquante-huit articles de la nouvelle capitulation additionnelle (1), et le serment fut prêté de part et d'autre avec les formalités sacramentelles.

Après le *Te Deum* qui suivit immédiatement cet acte solennel, le vice-roi prit la parole et dans un discours aussi adroit qu'éloquent sut attribuer au peuple sa part d'éloges, tout en flétrissant les excès que le désordre enfante inévitablement. Il déclara sans hésiter que l'origine du soulèvement s'expliquait par de justes causes; mais il ajouta que rien ne pouvait excuser la violation du premier traité, insistant d'ailleurs sur cette idée que des émissaires étrangers aigrissaient les esprits et trompaient seuls la bonne foi des populations. Enfin il termina en exposant la pénurie du trésor et la nécessité pour la ville de faire un nouvel et généreux effort. Ce n'était plus au nom du roi, c'était au nom des Napolitains eux-

(1) Voir l'Appendice, nº 16.

mêmes ; il n'était pas question d'envoyer des secours en Espagne ; il s'agissait de combattre la famine et la misère, conséquences terribles des événements accomplis ; il fallait pourvoir à la subsistance des troupes, et la flotte qui gardait les côtes réclamait d'*indispensables* munitions. En réponse à cette harangue aussi favorablement accueillie que religieusement écoutée, le lieutenant Desio proposa spontanément d'offrir à S. M. une contribution volontaire de quinze carlins par foyer, le service public ne pouvant rester en souffrance et l'abolition définitive de toutes les gabelles devant être prise en considération. L'assentiment était unanime, l'enthousiasme tenait du délire, on se crut à la fin de l'insurrection (1).

(1) De Santis. — Raphaël de Turris.

FIN DU PREMIER VOLUME.

INSURRECTION DE NAPLES

EN 1647.

Corbeil, impr. de Crété.

INSURRECTION

DE NAPLES

EN 1647

ÉTUDE HISTORIQUE

DE

DON ANGEL DE SAAVEDRA, DUC DE RIVAS,

Ambassadeur d'Espagne près S. M. le Roi des Deux-Siciles.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ESPAGNOL

Et précédé d'une Introduction

PAR

LE BARON LÉON D'HERVEY DE SAINT-DENYS.

TOME SECOND.

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX.

1849

LIVRE SECOND.

TORALDO. — ANNESE. — LE DUC DE GUISE.

SUITE.

CHAPITRE VIII.

La publication solennelle de la constitution laissa respirer Naples quelques jours, mais elle ne rétablit pas la tranquillité.

Le pouvoir légitime était loin d'avoir recouvré l'ascendant qu'on espérait lui rendre, la populace armée continuant d'obéir aux chefs de la révolte et demeurant prête à renouveler les mêmes scènes sanglantes et tumultueuses, suivant le bon plaisir de ceux qui gouvernaient de fait. La majorité des Napolitains souhaitait ardemment le maintien de l'ordre, sachant bien que c'est la première richesse et le premier besoin de la société ; mais la minorité, composée des gens qui ne pouvant rien perdre, ont tout à gagner dans les troubles, ne songeait qu'à ranimer le mouvement. Or, comme toute minorité turbulente do-

mine nécessairement une pacifique majorité, la fermentation des esprits les plus remuants présage bientôt de nouvelles tempêtes. Des placards et des pasquinades sans nombre attribuaient aux Espagnols des projets de réaction et de vengeance. Mille bruits alarmants, mille contes absurdes mais d'un effet sûr circulaient dans les groupes. L'élu du peuple crut devoir publier le 11 septembre un édit portant peine de mort contre les auteurs d'affiches et les orateurs de carrefours, et promettant une prime de deux mille ducats aux délateurs. Pour les émissaires étrangers qui pullulaient à Naples, le vice-roi espéra les atteindre en enjoignant aux Français, aux Piémontais, aux Savoyards et aux Siciliens, de quitter la ville sous trois jours, à moins qu'ils ne l'habitassent depuis deux années révolues. Il confirma en même temps les priviléges accordés aux tisseurs de soie, au grand mécontentement des marchands ; régla le prix des denrées, ravitailla les châteaux, et en augmenta les fortifications en attendant l'arrivée de la flotte espagnole. Une circonstance grave stimula d'ailleurs sa vigilance : nous voulons parler de la découverte de plusieurs lettres écrites en chiffres par certains chefs

populaires, à l'ambassadeur de S. M. Très-Chrétienne près le Saint-Siége. L'occasion était signalée comme très-favorable pour s'emparer facilement du royaume, et le duc craignait à chaque instant de se voir attaqué par les Français.

Le 12, une felouque lui apprit que la flotte commandée par le fils naturel du roi d'Espagne était retenue par des vents contraires à la hauteur de l'île de Sardaigne. Cet avis déconcerta le duc et troubla beaucoup la joie qu'aurait dû lui causer l'approche d'un secours si désiré. On résolut dans le conseil de tenir la nouvelle secrète, mais le 18 elle commença à transpirer, en produisant sur la population des impressions bien diverses. Les uns (c'était le plus grand nombre) se réjouissaient de l'arrivée de ces forces qui devaient dans leur opinion rétablir et assurer l'ordre pour longtemps ; mais les agitateurs de profession et ceux des chefs populaires qui ne voulaient point redescendre dans l'humble sphère d'où les avait tirés l'insurrection et que les fumées du pouvoir enivraient encore, pressèrent le général Toraldo de s'entendre avec le vice-roi pour prévenir de plus grands malheurs en faisant arrêter la flotte à Gaëte.

Le vice-roi répondit qu'une flotte envoyée directement sous les ordres d'un prince royal n'avait aucun ordre à recevoir de lui ; et ce refus mécontenta vivement la populace qui commença dès lors ouvertement ses préparatifs de résistance, en pourvoyant largement d'armes, de vivres et de munitions, la tour de San Lorenzo, celle du Carmel et les autres positions en son pouvoir.

De son côté, le duc d'Arcos qui puisait un peu de courage dans l'espoir de recevoir de prompts secours, faisait fortifier entre Castelnuovo et l'arsenal quelques édifices dont l'occupation récente par les insurgés avait rompu les communications de deux postes importants. Les travaux furent entrepris le 22 septembre, et l'inquiétude populaire se manifesta sur-le-champ.

Les rassemblements grossissaient d'une façon menaçante ; l'émeute, pour éclater, n'attendait plus qu'un prétexte. Il ne tarda guère à se présenter : ce fut l'arrestation du *Pione*, le compagnon de Masaniello, le chef de l'une de ces mascarades auxquelles la sédition devait son origine, et l'un de ceux qui l'avaient illustrée par les plus horribles atrocités. L'exal-

tation devint agressive; elle se tourna tout d'abord contre un chef plébéien nommé Milone, coupable d'avoir gardé chez lui le dangereux prisonnier, et déjà mal vu depuis longtemps comme partisan de la paix. Les masses se ruèrent vers sa demeure, jurant de le tuer et de massacrer ensuite le vice-roi et tous les Espagnols (1).

Le duc d'Arcos eut alors recours à l'élu du peuple pour conjurer une tempête renaissante, qu'un seul coup de canon aurait sans doute dissipée à tout jamais. Il s'adressa également à Desio, et ces deux personnages calmèrent en effet l'agitation. Mais à quel prix?... en déclarant que tous les travaux de fortification seraient suspendus; en remettant le prisonnier en liberté sur la place publique, avec de respectueuses excuses, et l'assurance donnée à la plèbe que l'arrestation du *Pione*, ayant eu lieu à l'insu de l'autorité supérieure, les auteurs en seraient sévèrement punis. Grâce à de si dignes et si énergiques mesures, l'émeute voulut bien se tenir pour satisfaite; les bandes peu nombreuses qui la composaient

(1) De Santis.

se dispersèrent très-énorgueillies de leur succès. — Et le vice-roi avait à quelques milles une flotte commandée par un prince espagnol! il avait à sa disposition des troupes sûres, indignées d'une faiblesse si misérable! il avait dans son parti la majorité d'une population lasse de sédition et de désordre!

Le jour suivant, la tranquillité fut encore troublée, et cette fois par deux capucins qui, prêchant suivant la coutume sur la place du Marché, en profitèrent pour fanatiser leur auditoire. Mais le mouvement n'ayant point trouvé d'écho dans les faubourgs s'arrêta bientôt de lui-même. Les prédicateurs, un beau-frère de Masaniello, et le *Pione*, arrêté de nouveau, furent conduits secrètement à Castelnuovo, dont ils ne devaient plus sortir (1).

Giuseppe Palumbo figurait avec plus ou moins d'initiative dans toutes ces mutineries, suivant que le lui conseillait son infaillible sagacité; mais, fidèle au système de ne jamais jouer le premier rôle, il se contentait d'une influence secondaire moins périlleuse et plus durable.

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S. — Raphaël de Turris.

Celui qui, depuis la mort de Masaniello, ambitionnait ardemment l'héritage du chef suprême de l'insurrection, c'était le maître arquebusier Gennaro Annese. S'appuyant sur un parti puissant, il ne s'était soumis que de mauvaise grâce à la suprématie de Toraldo, et il avait conservé le commandement absolu de la tour du Carmel, cette citadelle du peuple, ainsi que le gouvernement du faubourg de Lavinaro, le plus turbulent de tous. Insolent autant que poltron, habile à forger les nouvelles les plus alarmantes, comme les calomnies les plus perfides contre ses rivaux, cet homme s'opposait avec opiniâtreté à toute proposition conciliatrice, et poursuivait de sa haine tous ceux qui parlaient de modération. Épiant continuellement les occasions d'entretenir le désordre, il ne laissa point échapper celle qui s'offrait à lui le 30 septembre au matin.

Il avait déjà refusé de laisser partager entre les magasins et les forts, une partie de l'énorme provision de poudre, amoncelée dans les caveaux de la tour du Carmel, au grand danger des quartiers environnants. Le capitaine général et l'élu du peuple en ayant fait enlever néanmoins une certaine quantité, destinée au

château Saint-Elme, Annese souleva ses créatures de Lavinaro, attaqua le convoi, dispersa l'escorte, et ramena les chariots à leur point de départ.

Toraldo, Desio, Arpaja, et les autres chefs populaires étaient en conférence à Saint-Augustin, lorsqu'on vint leur annoncer cette expédition qui mettait en émoi la ville entière. Desio, l'œil enflammé, le visage empourpré de colère, se tourna vers le prince et lui dit: *A quel jeu jouons-nous?... A quoi bon travailler ici au rétablissement de la paix, si d'autres la violent ouvertement avec impudence?... de tels attentats exigent un prompt châtiment.* — Don Francesco Toraldo sentait toute l'impuissance de la situation; aussi se borna-t-il à répondre en haussant les épaules : *Messire l'élu, qui a plus de pouvoir que moi, vous dictera les mesures à prendre les plus opportunes.* — Arpaja bondit sur son siége. Sans calculer la portée de ses paroles, sans réfléchir aux oreilles qui l'écoutent, il s'écrie d'une voix furibonde : « *Eh bien! qu'on fasse tuer ce vagabond; pour ma part, je promets deux cents écus d'or à celui qui nous rendra ce service.* » Et il sort précipitamment comme s'il redoutait les conséquences d'un si grave incident.

Au même instant Gennaro Annese entrait à Saint-Augustin et se montrait au fond de la nef opposée. Pannarella, chef du faubourg de la Congeria, animé par ce qu'il vient d'entendre, encouragé d'ailleurs par l'esprit qui règne dans la junte, tire son poignard et se précipite sur lui. Annese ne doit la vie qu'à l'intervention des moines, qui détournent le fer; mais sa terreur est si grande qu'il se blottit tout tremblant sous la charpente de l'orgue. Bientôt il s'échappe par une porte dérobée, et court demander vengeance à Lavinaro.

L'élu se dirigeait vers la place du Marché lorsque la rumeur publique lui apprit ce qui s'était passé. La prudence lui défendait de s'aventurer plus loin : il regagna donc le faubourg de Sainte-Lucie qui lui était dévoué.

Quant à Pannarella, désespéré d'avoir manqué son coup, il offrit de mettre immédiatement sur pied tout le district de la Congeria, et d'assaillir celui de Lavinaro, asile et quartier général de cette lie populaire qui troublait continuellement le repos de la cité et qui rendait impossible toute tentative d'accommodement. Desio approuva vivement ce projet en se

chargeant lui-même de soulever les hauts faubourgs.

Partout on crie aux armes, partout les cloches s'ébranlent ; la ville entière est en mouvement. Tandis que les habitants de Lavinaro organisent leur défense, soutenus par ceux du Carmel et de la Marinella qui font cause commune avec eux, les populations de la Congeria, de Virgini, de San-Giovanni et de Porta-Capuana se préparent résolûment à les attaquer. Tout est prêt pour le combat. Les insurgés, divisés en deux camps, vont s'égorger entre eux ; ceux que commandent Desio et Pannarella, plus nombreux et plus intéressés à l'ordre que leurs adversaires, sont décidés à les exterminer sans miséricorde, en détruisant de fond en comble leurs faubourgs. Les factions rivales sont enflammées d'une haine aveugle ; elles oublient complétement qu'hier encore elles combattaient pour la même cause, solidaires des mêmes tendances et des mêmes crimes.

Le duc d'Arcos croit l'instant venu d'assurer enfin sa vengeance et son triomphe. Il ordonne aux gouverneurs des châteaux de pointer leur artillerie ; il dispose les garnisons pour faire, en temps voulu, la plus

vigoureuse sortie, et tomber à l'improviste sur la populace désunie.

Des ruisseaux de sang allaient donc inonder la ville. Les faubourgs qui semblaient demeurer neutres n'en apprêtaient pas moins leurs armes pour accabler plus tard les vaincus. Tout à coup le prince Toraldo, entraîné spontanément par le premier élan d'un cœur généreux, se jette entre les combattants, au moment même où s'engageait la mêlée. Il parle avec tant de chaleur, il est si bien secondé par son entourage, qu'il parvient en quelques minutes à changer complétement la disposition des esprits. Il appelle Annese et Pannarella, il les oblige à s'embrasser en présence de tous, et à prouver la sincérité de leur réconciliation, en faisant retirer paisiblement leurs partisans.

Ce dénoûment imprévu d'un drame qui s'annonçait sous de si terribles auspices, déconcerta complétement les plans du vice-roi; et tous les hommes d'État furent d'avis que Toraldo avait commis une faute énorme, aussi fatale aux intérêts de la couronne qu'il devait servir, qu'à ceux du peuple à la tête duquel il se trouvait placé.

En effet, une fois la populace de Lavinaro écrasée, comme elle ne pouvait manquer de l'être, la ville de Naples eût été préservée des pillages et des boucheries que nous aurons encore à raconter; délivrée d'un levain permanent de discorde, affranchie des horreurs de l'anarchie, elle obtenait immédiatement la paix et conservait les priviléges accordés. Toraldo lui-même en obéissant à son instinct d'humanité rendit sa position plus difficile que jamais. Il s'attira la haine des Espagnols et des Napolitains qui désiraient en finir avec le désordre, sans rien gagner dans l'attachement ni dans la confiance des émeutiers.

CHAPITRE IX.

Le lendemain 1er octobre 1647, au point du jour, le château Saint-Elme signalait l'apparition d'une flotte nombreuse à l'horizon. Cette flotte était-elle française? les uns le craignaient, d'autres l'espéraient, et le vice-roi lui-même ne savait qu'en penser. Bientôt la bannière de Castille arborée au mât de vigie, fit connaître à tous quels vaisseaux entraient dans le golfe de Naples, favorisés à la fois par la mer et le vent.

L'agitation que produisit cette nouvelle eut quelque chose d'électrique; les visages trahissaient des émotions diverses; la multitude empressée couvrait la plage, les quais et la jetée, impatiente de contempler ceux qui devaient exercer une si grande influence sur la marche des événements. Une salve générale des châteaux et des forts, y compris la tour du Carmel,

salua le pavillon royal, flottant à la poupe de la capitane; et vers le milieu du jour, vingt-deux magnifiques galères, douze gros navires, et quatorze autres bâtiments de grandeurs différentes, se rangèrent majestueusement, devant la Marinella, sous le canon de Castelnuovo.

Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, commandait en chef ces forces réunies. Il comptait alors dix-huit années; ses yeux brillaient d'un génie précoce, et son air martial n'empêchait point son beau visage de révéler la bonté de son cœur.

Comme mentor et comme ami, il avait près de lui un vieux marin plein d'honneur et d'expérience, Don Carlo Doria, duc de Tursi, petit-fils du célèbre André, et père de Giannettino, amiral des galères napolitaines. S. A. le duc de Gandia et le baron de Batteville l'accompagnaient aussi en qualité de conseillers (1).

L'arrivée d'un si grand prince réveilla momentanément quelques transports de joyeux enthousiasme chez ce peuple de Naples *soulevé*, mais non point

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S.

rebelle encore. Bientôt cette première impression fit place à des sentiments moins favorables, que les mécontents et les gens intéressés à pousser plus avant les choses, ne manquèrent pas d'envenimer. Bien que cette flotte, formidable en apparence, semblât compromettre leurs projets, ils espéraient beaucoup du secours des Français, avec lesquels ils avaient entamé des négociations déjà très-avancées.

Le duc d'Arcos était peu satisfait de se trouver en face d'un pouvoir et d'un rang supérieurs aux siens, lorsqu'il attendait précisément des moyens d'exercer sans limites son autorité de vice-roi. Il sut toutefois dissimuler habilement son dépit et résolut de s'emparer de l'esprit du jeune prince, afin de s'en servir comme d'un bouclier, pour rétablir sa puissance et pour se venger largement des humiliations cruelles que lui avaient attirées sa propre imprévoyance et sa faiblesse. En conséquence, ayant d'abord chargé son gendre, le marquis de Lermay, de porter les félicitations d'étiquette, il envoya peu après l'inspecteur général du royaume bien muni d'instructions précises sur les idées qu'il convenait de

suggérer adroitement au nouveau venu, relativement à la situation du royaume, et aux mesures de rigueur indispensables à prendre sur-le-champ. Mais ces insinuations échouèrent devant la sagacité de Don Juan d'Autriche qui comparait froidement les forces innombrables de l'insurrection, à celles de son bord, composées tout au plus de trois mille cinq cents fantassins, formant quatre bataillons, dont trois espagnols et un napolitain.

Nous donnons ici l'évaluation du contemporain Santis, et du mestre de camp Capecelatro. Des historiens postérieurs, sans doute dans le but de grandir les triomphes du peuple, ont affirmé que les soldats débarqués par la flotte dépassaient le nombre de six mille. Lors même que ce chiffre ne serait point exagéré, une si petite armée pouvait-elle lutter avec avantage contre cent cinquante mille hommes aguerris déjà par les troubles civils, dirigés avec habileté, aidés par les circonstances, et soutenus par le royaume entier?

Le soir, le vice-roi visita le généralissime en personne, afin d'exposer son plan, que l'inspecteur général eut soin de faire valoir au moyen de réflexions

et d'objections concertées à l'avance. Il trouva Don Juan froid et pensif, incertain sur le parti qu'il devait prendre ; mais il raconta les faits d'une manière si spécieuse, il parla d'un ton si assuré de vingt mille paysans bien organisés prêts à l'appuyer au premier signal, que le jeune prince et ses conseillers eux-mêmes parurent se rendre à ces puissantes raisons, décidant néanmoins qu'on agirait avec beaucoup de ménagement, et qu'avant de recourir à la force, on tenterait tous les moyens de prudence et de conciliation (1).

Le jour suivant, le vice-roi réunissait à Castelnuovo le capitaine général du peuple, Desio son lieutenant, les élus et les députés des sédiles, plusieurs chefs populaires, et les personnages les plus influents. Il leur exposait que l'escadre espagnole, en croisière dans la Méditerranée avec mission de détruire les pirates et de protéger les côtes, était entrée inopinément dans le port de Naples pour se ravitailler et réparer les avaries causées par les tempêtes de l'équinoxe, mais sans aucune intention hostile aux Na-

(1) De Santis.

politains, dont le roi connaissait trop bien la soumission et la loyauté ; que toutefois l'amiral de cette escadre étant un prince d'un rang si élevé, un fils chéri du souverain, qui considérait comme ses propres frères tous les sujets de son père, il fallait le recevoir avec le respect et les égards auxquels il avait droit, approvisionner largement ses vaisseaux, et faire en sorte que ses yeux ne rencontrassent aucune trace des troubles passés; qu'on devait l'engager à honorer la cité de sa présence tout le temps nécessaire à son repos ; et qu'enfin, pour que cette présence fùt un nouveau gage de paix et de concorde, le peuple devait déposer les armes, et s'il avait encore des grâces à demander, ou des réclamations à formuler, le faire en toute confiance, sans avoir l'air d'*exiger*, ce qui serait aussi malséant vis-à-vis d'un si haut personnage, qu'indigne de la réputation de fidélité dont jouissait la ville de Naples.

Ce discours du vice-roi, bien que fort étudié et soigneusement épuré de toute expression capable d'inspirer la méfiance, ou de blesser la susceptibilité des insurgés, n'en fut pas moins du plus mauvais effet. En vain Toraldo et les autres partisans de la cause

espagnole s'efforçaient-ils de faire bonne contenance, en prodiguant les gestes approbateurs. L'un des assistants se lève, et traduisant le murmure général exprime d'une voix altérée : que le peuple ne croyait point l'arrivée de la flotte si fortuite, ni son amiral si bien disposé; que, loin de consentir en ce moment à déposer les armes, il voulait au contraire les garder pour son salut; et que d'ailleurs, une détermination si grave et si décisive ne pouvant être prise à la légère, il n'appartenait d'en décider qu'à une assemblée générale. — Cet incident clôt la séance; les auditeurs se séparent plus aigris et plus inquiets qu'auparavant.

Une seconde réunion est donc aussitôt convoquée dans le couvent de Saint-Augustin. Tous les chefs populaires y accourent, ainsi que de nombreux habitants de la ville, représentant toutes les nuances d'opinion; on y pose nettement la question de savoir si le peuple napolitain doit ou, non, déposer les armes pour recevoir le seigneur don Juan d'Autriche.

La discussion fut des plus animées. Ceux que ruinait le désordre, et que fatiguaient les alertes continuelles

secondèrent le désir du vice-roi de tout leur crédit; c eux qui nourrissaient des arrière pensées ou dont la fortune inespérée dépendait uniquement du soulèvement, combattirent violemment les propositions: déclarant qu'abandonner la défensive, c'était se mettre à la merci d'un ennemi vindicatif et puissant; et qu'en ravitaillant la flotte, les Napolitains travailleraient à leur propre ruine.

Cette dernière opinion prévalut. La bruyante assemblée, après avoir écouté de longs discours, décida que le peuple resterait armé, qu'on enverrait seulement à S. A. une députation chargée de la complimenter et de lui offrir des présents comme *devoir de courtoisie*, laquelle expliquerait en même temps quels griefs et quelles craintes empêchaient les Napolitains de déposer leurs armes à ses pieds.

Une telle solution contrarie profondément Don Francesco Toraldo; il se souvient de l'heureuse impression produite si récemment sur les masses par sa présence et ses exhortations; il monte à cheval et se met à parcourir les bas faubourgs, pour voir s'il ne pourra pas obtenir un désarme-

ment volontaire avant que le funeste résultat du grand conseil ne soit connu.

Le prince réussit d'abord au delà de ses espérances à force d'art et de bonnes raisons. Déjà le cercle formé autour de lui devenait très-considérable ; la foule écoutait avec déférence, et semblait même se laisser persuader, lorsqu'il lui vient la malencontreuse idée de proférer un argument *ad terrorem*, en s'écriant : qu'il était indispensable de terminer ces différends d'une manière pacifique, attendu que la flotte mouillée dans le port était la plus formidable du monde, et qu'elle pourrait facilement d'une seule bordée de son artillerie bouleverser la ville entière. Cette fanfaronnade lui fit perdre en un instant tout le fruit de son éloquence; les éclats de rire qu'elle excita d'abord se changèrent bientôt en colère furieuse, et peu s'en fallut qu'elle ne coûtât cher au capitaine-général.

De son côté, le vice-roi, tout en sollicitant secrètement l'appui des barons féodaux, par l'entremise d'un homme insinuant, le conseiller Miraballo, voulut aussi essayer de la persuasion dans les faubourgs ; il les inonda d'émissaires, prêchant la confiance, pro-

mettant de nouveaux avantages, et publiant qu'il serait désormais le protecteur du peuple contre la noblesse. Mais ces manœuvres grossières ne firent qu'augmenter l'adhésion des masses aux résolutions de la junte Saint-Augustin (1).

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S. — Raphaël de Turris.

CHAPITRE X.

Le 3 octobre, les délégués du peuple allèrent complimenter le jeune prince à son bord. Don Juan les reçut avec de grands témoignages de bienveillance et de considération, les remerciant cordialement des présents qu'ils lui apportaient. Ceux-ci lui peignirent d'un ton respectueux, la déplorable situation de la ville, *obligée de combattre pour échapper à la ruine où l'entraînait un gouvernement injuste et rapace, soutenu par une noblesse arrogante et corrompue.* Ils le suppliaient donc de ne point s'étonner s'il les trouvait sous les armes, prêts à se défendre contre de tels ennemis, mais incapables d'un acte de rébellion vis-à-vis de Sa Majesté.

Don Juan éluda prudemment la question principale ; il répondit en termes généraux et congédia les

délégués fort satisfaits de la noble courtoisie et de l'air imposant d'un si haut seigneur.

Tandis que cette visite officielle avait lieu sur la galère royale, des hommes du peuple escaladaient tous les vaisseaux sous prétexte d'y vendre du pain blanc, des fruits et des rafraîchissements de toutes sortes ; ils examinaient avec soin l'état des bâtiments, leurs munitions, leurs batteries, et surtout la quantité de soldats qu'ils transportaient. Revenus à terre, ils ne manquèrent point d'annoncer dans tous les groupes le mauvais approvisionnement de l'escadre, la nullité de ses ressources, et la faiblesse numérique de ses équipages. Cette révélation produisit l'effet qu'on en pouvait attendre; on répéta publiquement que *la flotte ressemblait à une vessie pleine de vent* (1).

Ceux qu'avait d'abord intimidés son apparition relevèrent fièrement la tête, et, furieux de leur propre terreur, se montrèrent plus obstinés que jamais à repousser tout projet de conciliation.

Cependant les Espagnols et les gens qui avaient souffert des perturbations récentes, se félicitaient vi-

(1) De Santis. — Capecelatro.

vement d'un secours si opportun, se flattant, grâce à lui, d'obtenir une prompte vengeance et de justes dédommagements. Personne plus que le vice-roi ne s'enivrait de ces folles espérances. Politique à courtes vues, prompt à s'enorgueillir des illusions que lui crée sa vanité, il se croit déjà tout-puissant, il oublie le cardinal-archevêque dont l'heureuse influence avait pourtant quelques droits à ses souvenirs. Ne comptant plus avec lui, dédaignant même ses conseils, il ne songe désormais qu'à pousser la noblesse à la guerre civile, en dominant l'esprit du jeune prince pour qu'il serve d'instrument à son aveugle ressentiment.

Toraldo, Desio, et les chefs qui désiraient de bonne foi le rétablissement de l'autorité légitime, voyaient plus clair que le vice-roi, et, reculant devant les partis extrêmes, poursuivaient à Saint-Augustin le cours de leurs négociations. Ils faisaient enfin décider que le peuple mettrait bas les armes, et qu'elles seraient déposées dans un magasin de la place de la Selleria au centre de la ville. De ce désarmement seraient exceptés six mille hommes seulement qui veilleraient au maintien des traités.

Cette transaction paraissait très-raisonnable, et To-

raldo lui-même, accompagné de plusieurs personnages de distinction, se rendit à bord du vaisseau royal afin d'exposer au prince les conséquences favorables qu'il en espérait. Don Juan leur fit l'accueil le plus gracieux; mais comme on avait déjà faussé la droiture de son jugement, tout en ne désapprouvant point l'accommodement, il n'osa l'accepter ni le repousser sans réflexion, répondit d'une manière évasive, et chargea Leguia, son secrétaire, d'aller conter le tout au vice-roi.

Celui-ci, chez qui la condescendance et l'irrésolution des jours précédents avaient fait place à la roideur d'un orgueil inflexible, déclara que la proposition de la junte Saint-Augustin était absolument inacceptable, attendu que six mille factieux suffiraient pour maîtriser la ville et tenir en échec l'autorité.

Ainsi le vice-roi prétendait contenir avec les forces de l'escadre cent cinquante mille hommes bien armés en rébellion ouverte, et voyait un grand péril à tolérer seulement six mille d'entre eux! Néanmoins, soit que l'hésitation fût inhérente à sa nature, soit qu'il désirât rejeter une partie de sa responsabilité sur quelques personnes de marque, il voulut, avant de

notifier formellement son refus, assembler un conseil de notables auquel la question serait soumise le lendemain.

Malgré le soin que prit le duc d'en choisir les membres parmi les gens qu'il savait les mieux disposés à se ranger de son opinion, il ne put se dispenser d'appeler aussi Cornelio Spinola, le négociant génois, dont il devait regretter amèrement de n'avoir point écouté les sages avis au début de l'insurrection, alors qu'il demandait uniquement l'abolition d'un impôt pour calmer l'effervescence populaire. Aux premiers mots de la discussion, Spinola comprit qu'on allait proposer les moyens les plus violents; mais il n'en mit que plus de fermeté à manifester des sentiments tout opposés. Il soutint qu'une population soulevée n'était point aussi facile à dompter qu'on le supposait; que les forces disponibles étaient insuffisantes; que l'artillerie, dût-elle raser la ville, ne réussirait qu'à détruire des maisons et des palais; et qu'enfin la ressource la plus puissante à tirer des circonstances, c'était le prestige qu'exercerait indubitablement la présence du prince royal.

Le capitaine des gardes du vice-roi, cavalier plein

d'insouciance et de jeunesse, assistait à la séance, témoignant par ses gestes impatients, combien il goûtait peu les prudentes observations du vieillard. Il l'interrompit pour dire avec impétuosité que la peur grossissait les obstacles; que la fumée du canon anéantissait une révolte; qu'on devait se souvenir des troubles causés par l'inquisition sous don Pedro de Tolède, où trois mille Espagnols avaient suffi pour faire rentrer Naples dans le devoir. Un froid sourire parut aux lèvres de Spinola. Il se contenta de répondre que les temps étaient bien différents; qu'à cette époque vivait un Charles-Quint dont le nom seul intimidait l'univers ; qu'à cette époque la ville, infiniment moins peuplée, comptait à peine quinze mille hommes sous les armes, lesquels avaient été vaincus non par trois mille, mais par dix mille soldats, et par cinquante galères, sans que la victoire parvînt même à imposer l'inquisition (1).

Le discours de Spinola impressionna-t-il vivement le duc d'Arcos? ou bien, ainsi qu'il arrive souvent aux caractères faibles, sa propre résolution l'ef-

(1) Raphaël de Turris.

fraya-t-elle au dernier moment? Toujours est-il qu'il ne décidait rien encore, se bornant à convoquer une junte encore plus nombreuse; dans cette nouvelle réunion, ses envoyés annoncèrent nettement que le prince, fils du roi, ne pouvait ni ne devait venir à terre, tant que la population tout entière n'aurait pas déposé les armes à ses pieds. Un tumulte effroyable accueille cette déclaration inattendue. Il fallait donc renoncer aux moyens de conciliation que le prince lui-même avait semblé ne point repousser; et la discussion s'engage plus haineuse, plus acerbe, plus passionnée que jamais; les partisans du vice-roi plaidant la cause de l'ordre avec une ardeur désespérée; les chefs de l'insurrection se sentant animés jusqu'à la folie par les vociférations et les cris de guerre que pousse la foule aux portes du couvent.

Desio laisse passer la première bourrasque; puis, sans rien préjuger sur le fond du débat, il s'écrie que la situation devient intolérable, qu'on ne peut tenir ainsi le fils du souverain relégué sur ses vaisseaux; que le peuple armé commet chaque jour des attentats inouïs, et viole ouvertement les traités; qu'il est odieux de voir un Gennaro Annese et d'autres chefs

populaires donner l'exemple de l'insubordination en accaparant les poudres, et en continuant à fortifier leurs quartiers; qu'enfin, dans l'intérêt général, il faut absolument réprimer tant de désordres, et revenir à la raison.

On écoutait assez favorablement cette harangue; mais elle fut violemment interrompue par Palumbo, Pannarella, Caffiero et leurs amis, qui se précipitèrent vers l'orateur l'injure à la bouche et le poignard à la main. Desio dut se retirer pour éviter une mort certaine; la sacristie lui servit d'abord de refuge; puis il se mit en lieu de sûreté (1).

Le soir une autre assemblée se réunissait au palais; le vice-roi la présidait lui-même et s'y montrait plus conciliant, sinon moins irrésolu. Elle fut suivie d'un conseil privé composé du général don Vicenzo Tuttavilla, de l'inspecteur général du royaume, du capitaine des gardes, et des chefs plébéiens sur lesquels on pouvait compter; la question y fut enfin tranchée d'une manière définitive. — On aurait recours à la force.

(1) De Santis.

Le duc se crut parfaitement à couvert et fit signer par tous les assistants la décision motivée. Au moment de prendre la plume, Tuttavilla renouvela seulement quelques observations judicieuses sur le peu de ressources dont pourrait disposer la noblesse, malgré les illusions dont elle se berçait, et sur le peu de confiance que devaient inspirer les promesses des meneurs populaires souvent trompés eux-mêmes par leurs adhérents ; mais chacun gardait le silence ; il écrivit son nom au bas du terrible arrêté.

Quel rôle allait jouer Toraldo dans le conflit? Comme adversaire il devenait fort dangereux ; il fallait s'assurer de sa personne, et cette entreprise offrait de grandes difficultés, le capitaine général n'étant pas homme à s'aventurer au palais ni au château. Tuttavilla conseilla de le faire appeler sur la galère royale (où sans doute il n'oserait pas refuser de se présenter), et d'en agir de même à l'égard d'Arpaja qui, feignant de se montrer zélé serviteur du roi, était au contraire un des plus perfides agitateurs.

Le duc et l'inspecteur général du royaume allèrent donc prier le jeune prince de se prêter à leur projet. Un message fut adressé à Toraldo ; mais soit qu'un

avis secret lui eût découvert le piége, soit qu'il craignît de se compromettre aux yeux des Napolitains, ou bien enfin qu'une entrevue lui parût trop délicate dans sa position exceptionnelle, il ne se rendit point à cet appel.

Alors on s'occupa sérieusement du débarquement et de l'attaque. On fit sur le papier mille calculs chimériques des forces populaires qui se réuniraient aux troupes et combattraient avec elles; Don Juan, jeune homme sans expériences, et ses conseillers eux-mêmes, mal instruits du véritable état des choses, se laissèrent entraîner complétement par l'aveugle duc. Il fut convenu que deux mille cinq cents hommes débarqueraient à l'arsenal au milieu de la nuit, que le lieutenant Desio préparerait en temps voulu ses auxiliaires, et que tous attendraient pour agir un signal donné par la tour d'hommage de Castelnuovo, où le viceroi se retira avant le jour, emmenant avec lui le secrétaire de S. A.

CHAPITRE XI.

Desio ne trouva point ses gens aussi bien disposés qu'il l'avait espéré; de plus il s'aperçut que, soit instinct, soit prévision des événements, le peuple passait la nuit sur ses gardes, fortifiant ses tranchées et s'approvisionnant, sans bruit, de munitions. De telles nouvelles furent loin de plaire au vice-roi, qui se crut obligé de réunir encore des conseillers. Mais on était dès lors trop avancé pour songer à reculer; on décida que rien ne serait changé dans les plans d'attaque, et qu'on tenterait seulement, avant d'ouvrir les hostilités, d'attirer à Castelnuovo, sous un prétexte quelconque, l'élu Arpaja, les deux frères Caffiero, Salvator Barone, le secrétaire de Polito, son neveu Battista, le frère Hilario, Gregorio Accieto et plusieurs autres chefs qui leur paraissaient les plus capables de diriger

le mouvement, et d'organiser la résistance. De perfides messages leur furent adressés; ils tombèrent dans le piége et vinrent presque tous au château où le conseil de guerre était déjà réuni, prêt à les entendre et à les juger. Cette rigueur imprévue les consterne; ils avouent spontanément, qu'à l'instigation de Palumbo et de Gennaro Annese, leurs dispositions étaient prises pour assaillir, la nuit suivante, les postes élevés de la ville et commencer ainsi la lutte générale, en assiégeant les châteaux et en canonnant la flotte; ils déclarent aussi qu'une correspondance établie avec le marquis de Fontenay leur annonçait la prochaine arrivée de nombreux vaisseaux français. Convaincus de trahison, et condamnés à mort séance tenante, ils sont exécutés sur-le-champ. Le frère Hilario gardé, comme otage, et Francesco Arpaja, conservé dans un autre but, échappent seuls au sort de leurs compagnons. Le duc d'Arcos voulait exiger de *l'élu du peuple* qu'en cette qualité même il demandât officiellement au nom de la ville son occupation de vive force, comme le seul moyen d'y rétablir l'ordre et la tranquillité. C'était une agréssion déguisée qu'il s'agissait de sanctionner. Le magistrat populaire sut résister avec une énergie

digne d'un caractère plus honorable que le sien, et l'histoire reproche au vice-roi d'avoir fait peser cruellement sur lui la fureur du mécompte, au lieu de respecter la noblesse du refus. Plongé dans un cachot, puis conduit en Espagne et déporté au préside d'Oran, le malheureux Arpaja y mourut au bout de quelques années.

Le 5 octobre vers midi, les chevaux d'une voiture arrêtée aux portes de Castelnuovo s'emportaient brusquement après avoir renversé leur cocher, et galoppaient jusqu'à la rue de Tolède, écrasant ceux qui leur barraient le passage et causant partout la confusion. Le duc s'empare avec impétuosité de cette circonstance fortuite ; il lance en avant un régiment d'infanterie espagnole aux cris de *vive le roi! vivent les gabelles!* il arbore le signal convenu à la tour de Castelnuovo ; et se souvenant tout à coup de l'archevêque, qu'il semblait compter pour rien depuis longtemps, il le prie d'exposer le saint-sacrement dans les églises et d'appeler la protection du Très-Haut sur les armes de Sa Majesté.

Le prélat s'indigne, et répond : « qu'il ne prostituera jamais son ministère sacré, en demandant au

ciel l'accomplissement d'une atroce vengeance. » Paroles qui, répétées au vice-roi, ne laissèrent point de jeter dans son âme un certain trouble, mêlé à de tardifs repentirs.

Le peuple pensait bien que les Espagnols finiraient par prendre l'offensive, mais il se croyait loin encore du moment décisif. Sa terreur égala sa surprise lorsqu'il vit les troupes royales s'avancer de tous côtés, au pas de charge; et s'il essaya sur quelques points de se défendre, ce fut avec mollesse et confusion.

De nouvelles compagnies d'infanterie sortent du château à la suite de celles qui marchaient triomphantes dans la rue de Tolède; et divisées en détachements commandés par des officiers résolus, elles exécutent le plan stratégique habilement combiné à l'avance, attaquant à la fois les positions les plus importantes de la ville, dont elles s'emparent sans perdre beaucoup de monde, et sans rencontrer d'obstacles sérieux. Les greniers publics, l'entrepôt des huiles, le petit hôpital, la chartreuse Saint-Martin et Pizzo-Falcone, tombent rapidement au pouvoir des soldats; tandis que le peuple, refoulé dans le plus grand désordre, ne peut trouver un seul point de ralliement.

Une grande partie de ses chefs avaient péri dans l'action, un grand nombre étaient conduits prisonniers à Castelnuovo, entre autres le fameux inventeur de la mine du château Saint-Elme, Andrea Polito, qui fut immédiatement pendu aux créneaux de la forteresse (1). Les défenseurs de la cause populaire fuyaient désespérés, trouvant toujours l'ennemi devant eux.

Cependant les troupes espagnoles, disséminées sur tant de points, n'étaient nulle part assez nombreuses pour s'étendre à travers les faubourgs et se donner la main. Obligées de se maintenir dans les postes isolés qu'elles venaient de conquérir, elles laissèrent à la populace le temps d'oublier sa première épouvante, et même de songer avec l'énergie du désespoir à reprendre les avantages qu'une surprise leur avait enlevés.

On sonna le tocsin dans tous les clochers de Naples, et la ville entière se leva comme un seul homme pour défendre ses foyers et pour se venger de ses oppresseurs. Ceux-là mêmes qui, désirant l'ordre et la

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S.

paix, s'étaient montrés d'abord partisans de la conciliation, crièrent aux armes avec rage, et coururent engager le combat.

Le sol semblait enfanter des légions populaires qui surgissaient comme par enchantement. Plus de cinquante mille hommes, résolus et bien armés, fondirent à la fois sur toutes les positions dont leurs adversaires s'étaient si facilement emparés quelques heures auparavant. La vigueur de la défense fut digne de l'impétuosité des assaillants. Les Espagnols ne cédaient pas un pouce de terrain; mais en présence de ces masses formidables, ils firent les signaux convenus pour demander des renforts à Castelnuovo.

Comment le vice-roi leur en eût-il envoyé? il avait compromis toutes ses forces, sans ménager la moindre réserve!... Il donna l'ordre aux forts et à l'escadre de commencer à l'instant le bombardement. L'artillerie de Saint-Elme, de Castelnuovo, du château de l'Œuf et des vaisseaux rangés devant la plage de la Marinella, ouvrit alors un feu terrible, dont les explosions, répétées par les échos, jetèrent au loin la terreur.

Don Juan d'Autriche, debout sur le pont de la ga-

lère capitane, assistait les yeux humides à cette scène de désolation. Voyant ses soldats enveloppés de toutes parts sans que personne vînt à leur secours, il s'écria douloureusement à plusieurs reprises : « *Où sont donc les vingt mille paysans qui devaient nous soutenir? où sont-ils?* » Reproche amer adressé au duc d'Arcos et à ses propres conseillers, qui par leurs faux calculs avaient égaré les instincts de son cœur.

On se battait partout avec une égale furie. Les Espagnols, forcés à la fin dans quelques retranchements, ne résistaient pas moins comme un mur de fer à l'énorme pression des masses qui semblaient prêtes à les étouffer. Les bombes et les boulets amoncelaient des ruines au milieu de la belle cité napolitaine, et le peuple ne s'en montrait que plus exaspéré. Deux fois pris et repris, les greniers publics demeurèrent au pouvoir de l'insurrection qui, ne sachant comment enlever les grains, s'empressa de les incendier.

Le lieutenant Desio avait jeté le masque en se déclarant ouvertement pour le vice-roi. Il fit des prodiges de valeur au faubourg de Mortelle, à la tête du petit nombre de combattants restés fidèles à la cause espagnole.

Si le feu de l'escadre exerçait d'affreux ravages dans les quartiers de Lavinaro et de Mandaracho, les canons de la tour du Carmel, dirigés par Gennaro Annese, endommageaient gravement les galères, et Don Juan se vit contraint de faire débarquer quinze cents hommes, dernière ressource qu'il eût à son bord, pour tâcher d'enlever cette dangereuse position; mais l'assaut fut si vigoureusement reçu, que les soldats durent se replier sur Castelnuovo après avoir essuyé de grandes pertes. Quant aux vaisseaux, privés d'une partie de leur équipage, et fort maltraités dans leurs agrès, ils se mirent à couvert derrière le château de l'Œuf, tournant leurs batteries contre les quais et contre le faubourg de Chiaja.

Durant cette désastreuse journée, toutes les forces espagnoles étaient placées sous les ordres du général d'artillerie de Batteville (1), gentilhomme bourguignon, qui accompagnait le prince en qualité de conseiller, ainsi que nous l'avons déjà dit. On ne comprend guère pourquoi le duc d'Arcos ne commandait pas en personne, dans l'intérêt même de sa

(1) Capecelatro. — De Santis. — Agnello de la Porta, M. S.

réputation. Il confia le succès aux talents militaires d'un officier, fort renommé sans doute, mais qui ne connaissait pas le théâtre de la lutte, et qui n'avait jamais fait ce genre de guerre. Batteville sentit combien cette science spéciale lui eût été nécessaire en présence d'ennemis si bien organisés, et dont le nombre était tellement supérieur à ce qu'on lui avait annoncé; il se repentit cruellement de s'être plié aux exigences du vice-roi en écoutant ses belles promesses. Néanmoins, espérant tout du courage et de l'excellente discipline de ses troupes, il se portait d'un point à un autre avec une activité merveilleuse, prenant les dispositions les plus habiles, et multipliant ses efforts.

Don Francesco Toraldo, dont la situation était si étrange et si délicate, avait toujours désiré la paix, et, dans toutes les conférences, avait prouvé son dévouement pour le service du vice-roi; mais une fois la lutte engagée, il ne songeait plus qu'à se montrer loyal gentilhomme et vaillant soldat; il lui répugnait de tromper ceux qui s'étaient mis entre ses mains; il conduisait franchement les opérations, et ses manœuvres intelligentes embarrassaient beaucoup les Espagnols.

Le grondement incessant d'une si formidable artillerie, l'éclat des bombes, le fracas des édifices qui s'écroulaient, les décharges continuelles de mousqueterie, les clameurs des combattants, les gémissements des mourants et des blessés, les cris des femmes et des enfants fuyant éperdus au milieu du carnage, et cherchant vainement un refuge; le bruit terrifiant des trompettes et le roulement des tambours se mêlant au son des cloches lancées à toute volée, formaient un vacarme effroyable, et faisaient craindre aux populations environnantes que leur magnifique capitale ne fût à son dernier jour. La terreur poussait les uns à se joindre aux Espagnols, dont le triomphe leur semblait assuré. Le patriotisme entraînait les autres à courir au secours de Naples, dussent-ils s'ensevelir sous ses ruines.

Les nouvelles vagues de ce qui se passait au cœur du royaume arrivèrent bientôt à Bénévent, où les membres les plus importants de la noblesse, entre autres le fameux duc de Maddaloni, s'occupaient déjà de venir en aide au vice-roi, grâce aux démarches réitérées du conseiller Miraballo.

Ils rassemblèrent à la hâte les bandes qu'ils avaient

levées, et se mirent immédiatement en campagne afin de couper les vivres aux insurgés et d'arrêter les renforts que les provinces pourraient leur envoyer. Puis, ils adressèrent un message au duc, pour le prier de mettre à leur tête un général expérimenté.

Cependant la nuit s'avança sombre et orageuse sans que l'ardeur des combattants se ralentît de part ni d'autre. La lutte semblait, au contraire, devenir d'heure en heure plus acharnée; mais la victoire ne se déclarait d'aucun côté. La ville demeurait en proie à l'une des crises les plus atroces dont l'histoire nous ait transmis le souvenir.

CHAPITRE XII.

La journée suivante ne fut ni moins sanglante ni plus décisive. Mus par le vague instinct de la nationalité, de nombreux habitants des environs de Naples venaient à chaque instant se ranger sous les bannières de l'insurrection. Les chefs du mouvement, voulant s'assurer l'occupation absolue d'une partie de la ville, résolurent d'emporter de vive force les hauteurs de Jésus-Maria où les Espagnols s'étaient habilement retranchés.

L'entreprise offrait de terribles difficultés, mais elle était conduite par de vieux soldats napolitains ayant suivi le roi dans les guerres de Flandres et de Catalogne, et même dans les expéditions du nouveau monde. Accoutumés à mépriser le danger, initiés à toutes les règles de l'art militaire, ils revinrent plu-

sieurs fois à la charge avec un sang-froid formidable, et se fussent rendus maîtres de la position sans l'héroïque fermeté de ses défenseurs.

On cherchait un moyen de donner l'assaut avec plus d'avantage. Toraldo proposa l'essai d'un mantelet mobile, qui fut immédiatement construit ; mais l'ouvrage achevé n'ayant pu rendre aucun service en raison de sa lourdeur excessive, le peuple cria aussitôt à la trahison, accusant son capitaine-général de l'avoir engagé dans un travail inutile, afin de donner à l'ennemi le temps de respirer. Il ne manqua point d'envieux pour propager rapidement cette idée, et la multitude, tout en repoussant la proposition de retirer son grade au prince Toraldo, décida qu'un homme sûr lui serait adjoint, lequel obtiendrait de fait la véritable suprématie. Ce rôle était dévolu tout naturellement à celui qui occuperait l'emploi laissé vacant par la défection ouverte de Desio. Le choix du successeur ne se fit pas attendre ; Geronimo Donnarumma, vendeur de légumes et parent de Masaniello, fut proclamé lieutenant de mestre de camp général (1).

(1) De Santis.

On renonça pour le moment à s'emparer de Jésus-Maria, et l'on se rejeta sur d'autres positions non moins importantes. Les unes demeurèrent imprenables ; d'autres, accablées par le nombre des assaillants, se rendirent après une défense désespérée. Le bombardement incessant de la ville exaspérait les Napolitains plus qu'il ne les intimidait. Ils égorgeaient inhumainement tous leurs prisonniers.

Le 7 octobre, Donnarumma, voulant prouver qu'il était digne de commander, entreprit d'attaquer la douane aux farines, que les Espagnols avaient fortifiée à la hâte à l'aide d'une palissade, d'un fossé très-étroit et d'un rempart de fascines. Ne se dissimulant point le danger de forcer ces retranchements à découvert, il imagina de rassembler un assez grand nombre de buffles des montagnes, et de leur faire donner la chasse, dans cette direction, par une meute de chiens très-animés. Le succès du stratagème répondit merveilleusement à ses prévisions. Ces animaux féroces trouèrent violemment la palissade, franchirent le fossé et jetèrent le désordre derrière le rempart qu'ils renversaient. Le flot populaire pénétra dès lors facilement dans la place, et les soldats n'eurent point

à espérer de quartier. Quelques-uns seulement surent échapper au massacre en gagnant à la nage le château (1).

Furieux de cet échec, essuyé sous ses propres yeux, le vice-roi fait sortir immédiatement la faible garnison de Castelnuovo, pour reprendre la position perdue, et donner une rude leçon aux envahisseurs; mais la petite colonne fut obligée de reculer décimée en peu d'instants par le feu meurtrier qui fondait sur elle, partant de toutes les fenêtres et de toutes les terrasses, où des insurgés s'étaient embusqués.

Ce jour-là les masses populaires furent considérablement grossies par des bandes accourues de la Cava, de Nocera-de-Pagani et de San-Severino; mais la cavalerie des gentilshommes qui tenaient la campagne, dispersa sur leur route les auxiliaires arrivant de points plus éloignés.

Depuis l'affront que lui avait fait le peuple en lui imposant comme lieutenant et même comme supérieur un homme de la condition de Donnarumma, Don Francesco Toraldo s'était complétement dégoûté

(1) Capecelatro, M. S. — De Santis. — Raphaël de Turris.

de son commandement; il n'aspirait plus qu'à sortir de ce chaos. Ses amis et ses nombreux partisans étant parvenus à lui restituer une partie de son ancienne influence, grâce au souvenir si récent de sa loyauté, de sa bravoure et du talent qu'il avait déployé le premier jour ; il profita de ce revirement passager et de la fatigue universelle pour émettre l'idée d'offrir au vice-roi une trêve de six jours, durant lesquels on aviserait peut-être aux moyens de tout concilier honorablement. Le combat devenait si languissant, le besoin de repos si impérieux que la proposition ne fut pas mal accueillie, et Toraldo chargea, sans retard, Ottavio Marchese d'aller ouvrir des négociations à Castelnuovo.

Toujours inexorable lorsqu'il pensait avoir pour lui la fortune, faible et accommodant dès qu'il s'en croyait abandonné, le duc d'Arcos ne sut jamais apprécier avec justesse les phases de ce grand drame dont il jouait le premier rôle. Son aveuglement rendait son sang-froid inutile, et toutes ses résolutions étaient prises à contre-temps. Malgré l'incandescence des esprits dans la ville et dans le royaume entier, malgré la faiblesse numérique de ses troupes, et le triste

début de son entreprise inconsidérée, il crut voir l'indice d'un profond découragement dans cette offre d'une suspension d'armes; il sentit renaître ses folles espérances et jugea le moment venu d'assurer le triomphe de ses plans, en suivant imperturbablement la ligne qu'il s'était tracée.

Il se refusa donc à toute espèce d'accommodement, fit redoubler le feu des châteaux, et donna l'ordre d'attaquer sur-le-champ tous les points reconquis par le peuple. Marchese allait se retirer très-affligé du mauvais succès de son message lorsqu'on le retint prisonnier, uniquement pour s'en être chargé (1).

Les hostilités, reprises avec une fureur croissante, éclatent tout d'abord au poste *degli studgi* dont le peuple parvient à déloger la garde allemande; puis tous les efforts de l'insurrection se tournent vers le monastère San-Sebastiano occupé par les Espagnols. Ceux-ci repoussent vingt fois les plus rudes assauts; mais tandis que leurs forces s'épuisent à combattre sans relâche, d'innombrables légions populaires se succèdent continuellement les unes aux autres, et

(1) Raph. de Turris. — Agnello de la Porta, M. S.

finissent par faire irruption dans les galeries basses du couvent, les soldats demeurant maîtres des étages supérieurs et prolongeant longtemps encore une de ces luttes fanatiques et désespérées, dont le patriotisme espagnol devait un siècle et demi plus tard, fournir à l'histoire moderne un si mémorable exemple en défendant Saragosse contre l'armée impériale.

Les cris de *vive le roi d'Espagne!* commençaient à devenir rares. Plusieurs chefs plébéiens firent d'ailleurs observer combien il était absurde de crier *vive le roi*, en chargeant ses troupes, et en défiant ses drapeaux; alors on renversa les bannières aux armes de Castille, et quelques voix lancèrent cette acclamation nouvelle : *vivent le peuple et Saint-Pierre!* Elle excita des applaudissements unanimes, et bientôt chacun la répéta.

Cette innovation plut extrêmement au cardinal Filomarino; il en profita pour créer des partisans au pape, en ravivant le souvenir de son ancienne domination; et fort satisfait des sympathies qu'il crut avoir réveillées, il s'empressa d'écrire à Rome, demandant à être nommé capitaine général du royaume. Mais le Saint-Père fut loin de se prêter à

de semblables intrigues (1); il voulait, au contraire, maintenir les États napolitains sous la dépendance de l'Espagne, de peur de les voir tomber entre les mains des Français. Il désapprouva hautement le zèle de l'archevêque et lui envoya les ordres les plus précis d'éviter toutes démarches compromettantes, en refusant même d'écouter les propositions qui tendraient à invoquer la souveraineté du Saint-Siége.

Plus la cause populaire obtenait d'importants avantages, plus le soulèvement tournait à la rébellion; ces principes d'amour et de fidélité pour le souverain qui paraissaient naguère inébranlables, étaient maintenant complétement oubliés. Les troupes espagnoles, écrasées par cette lutte inégale, succombaient sous le nombre de leurs adversaires sans aucun espoir de secours. Les forts et les galères n'avaient plus rien à détruire. L'escadre réclamait impérieusement des vivres et des munitions; les châteaux épuisaient leurs derniers approvisionnements. Les yeux du vice-roi se dessillèrent enfin. Il comprit quelle faute énorme il avait commise en n'acceptant point la suspension d'armes lorsqu'elle

(1) De Santis. — Comte de Modène. — Donzelli, M. S.

était proposée par le peuple lui-même. Mais comme son inconséquence gâtait toujours les meilleures déterminations, en les rendant inopportunes, il lui vint l'étrange idée de solliciter une trêve à son tour, persuadé qu'il l'obtiendrait sans difficultés et qu'elle lui donnerait le temps de venir voir les événements. Il écrivit donc au prince Toraldo un billet rempli de ces belles promesses et de ces paroles dorées qu'il savait toujours prodiguer.

Le capitaine-général ouvrait une tranchée sur la place du Port, afin de mettre le siége devant Castelnuovo. Il dirigeait le travail en personne, lorsque arriva le message du vice-roi, et désirant prouver à tous la loyauté de sa conduite, il fit signe à ceux qui l'entouraient de décacheter la dépêche et de la lire à haute voix. — La multitude s'exalte en voyant qu'on lui demande ce qu'on avait d'abord si dédaigneusement repoussé; ce symptôme de faiblesse rend l'audace aux plus abattus; la proposition est accueillie par un cri de guerre unanime, et le drapeau rouge arboré à la tour du Carmel annonce au duc d'Arcos le résultat de sa déplorable politique (1).

(1) De Santis. — Raphaël de Turris.

Le peuple voulait à tout prix s'emparer de l'église de Sainte-Claire, située au centre de la ville. Les troupes qui s'y étaient fortifiées tiraient avec une telle justesse, et entretenaient un feu si bien nourri, que les assaillants n'osaient avancer jusqu'aux retranchements. Ils eurent l'idée de creuser un énorme fossé dans la rue *Torcella,* afin de se mettre à couvert; puis un rempart, composé de sacs de terre et de madriers, permit d'établir une batterie formidable qui ne tarda pas à faire écrouler un pan de mur. Les malheureux soldats avaient brûlé toute leur poudre, et ne possédaient point d'armes blanches; ils durent se rendre à discrétion; c'est dire qu'ils furent égorgés sans pitié.

Ce sanglant épisode fut suivi d'un autre également déplorable pour la cause espagnole. Les châteaux manquant absolument de vivres, le vice-roi avait envoyé une galère vers la tour *del Greco,* afin d'y embarquer des grains et des farines; mais, à l'approche des côtes, la chiourme échoua le navire et brisa ses fers. Le capitaine et ses quelques matelots, impuissants à contenir la révolte, se sauvèrent à grand'peine avec la chaloupe, en gagnant à force de rames le rocher de Castelnuovo; tandis que les gens de la plage, entrant dans

l'eau jusqu'à la ceinture, recevaient les galériens à bras ouverts, et incendiaient le bâtiment après avoir inutilement essayé de le remettre à flot. Ils eurent soin, toutefois, d'en retirer préalablement les pièces d'artillerie qu'un nombreux cortége conduisit au Carmel, annonçant de loin son arrivée par ses chants et ses acclamations (1).

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S.

CHAPITRE XIII.

Désespéré de tant de revers, le duc d'Arcos se jeta dans les bras de la noblesse, qu'il avait d'abord si injurieusement traitée, et qui devenait désormais son unique soutien. Il envoya des émissaires à Capoue : c'était là que résidait le conseiller Miraballo ; c'était là que le duc de Maddaloni, le prince de la Torella, le duc de Gravina et d'autres puissants seigneurs, réunissaient leurs vassaux et organisaient des escadrons de bandits. Le vice-roi leur recommanda de ne pas abandonner la campagne, de ravitailler les forts, de couper les vivres aux rebelles, et surtout d'arrêter au passage les renforts que la province pourrait diriger vers le foyer de l'insurrection.

Le feu des châteaux se ralentissait d'heure en heure, à mesure que les munitions diminuaient et

que l'artillerie reconnaissait d'ailleurs l'inutilité de ses efforts. Mais les engagements partiels continuaient sans relâche, et le sang coulait à flots des deux côtés.

Le peuple viola les prisons de la Vicairie, jusqu'alors respectées. Il brûla les archives royales, et mit en liberté tous les gens arrêtés comme coupables d'avoir entretenu des intelligences secrètes avec le gouvernement français. Parmi eux se trouvait un homme audacieux et entreprenant nommé Luiggi del Ferro, qui, secondé par les partisans déclarés de la France, imagina d'élever un trône sur la place du Marché et d'y placer ensuite le portrait du Roi Très-Chrétien. Les choses n'étaient pas encore arrivées au degré de maturité nécessaire pour une démonstration aussi nettement significative; elle produisit une impression tout opposée à celle qu'en espéraient ses inventeurs. En effet, les adhérents, prévenus à l'avance, avaient à peine salué de leurs vivats le monarque étranger, que des bandes armées s'élançaient à leur rencontre, et parvenaient, après une lutte violente, à renverser le trône et le portrait. — Les masses populaires demeuraient spectatrices indifférentes du conflit (1).

(1) De Santis. — Douzzelli, M. S.

Cet incident parut d'un bon augure au vice-roi, qui voulait y voir un reste de sympathie pour la couronne d'Espagne, et qui pensa tenir une occasion très-favorable d'ouvrir encore des négociations. Il engagea Don Juan d'Autriche à publier immédiatement un manifeste au peuple, afin de le remercier de cette preuve de fidélité ; et sur le refus du prince, il écrivit lui-même à Toraldo, témoignant sa reconnaissance, et proposant de nouveaux accommodements.

On ne lui répondit qu'en hissant un drapeau noir à côté de la flamme rouge, précédemment arborée au Carmel, et l'on attaqua simultanément tous les points occupés par la troupe, le peuple portant pour bannière la chemise ensanglantée d'un grand seigneur espagnol qu'il venait d'assassiner.

Le cœur navré des scènes déchirantes auxquelles il assistait depuis plusieurs jours, et très-irrité d'ailleurs contre le duc d'Arcos, qui l'avait si imprudemment engagé dans cette intervention désastreuse, Don Juan d'Autriche, voyant ses équipages dépourvus de tout, ses rameurs exténués et ses vaisseaux criblés de boulets, prit le parti de se retirer au fond de la baie de Baya, derrière le mont Pausilippe. Il exécuta cette

manœuvre sans même consulter le duc, dont le chagrin fut extrême en apprenant que ses forces étaient dès lors réduites à la flottille de Giannettino Doria, et à deux navires de commerce armés en guerre, qui cherchaient à venger, sur les plages de Resina, l'incendie de la galère révoltée.

En vain le désolé vice-roi chercha-t-il à répandre le bruit que si le prince s'éloignait, c'était uniquement pour montrer son désir d'amener une solution pacifique, et qu'il reviendrait bientôt plus terrible et plus impitoyable, dans le cas où la situation ne s'améliorerait point. La retraite de l'escadre enfla démesurément l'orgueil des insurgés, et n'ayant plus rien à craindre du côté du port, ils assaillirent les retranchements de Monserrate qui défendaient les abords de Castelnuovo.

En raison de son importance la garde de cette ligne avait été confiée à quatre-vingts gentilshommes choisis parmi les plus illustres : quarante Espagnols et quarante Napolitains. Don Francesco Toraldo dirigea l'attaque en personne avec autant d'habileté que de valeur. Mais il avait affaire à forte partie, et la résistance fut si vigoureuse que l'armée populaire, con-

sternée de ses pertes, finit par reculer précipitamment.

Le peuple ne manque point d'attribuer son échec à la trahison du généralissime ; on l'entoure, on l'accable d'injures et de menaces ; on le traîne comme un prisonnier jusqu'à la place du Marché, où ses amis ont beaucoup de peine à le tirer sain et sauf des mains d'une plèbe exaspérée. Le malheureux Toraldo, dont la position devenait intolérable, veut se démettre sur-le-champ de ses fonctions ; mais ceux qui demandaient sa tête un instant auparavant s'opposent avec une égale violence à ce qu'il abandonne le commandement. Il exige alors qu'on lui donne pour conseillers, quelques hommes dignes de la confiance universelle, qui puissent devenir les témoins et même les espions de sa loyauté. Cette faveur ne lui est point refusée ; on procède tumultueusement aux formalités de l'élection, et quatre plébéiens des plus exaltés sont proclamés conseillers du capitaine général (1).

Ce jour-là quelques assassinats furent commis sous prétexte de punir *des traîtres soupçonnés de vendre la*

(1) De Santis. — Raphaël de Turris.

ville aux Espagnols. Puis, on envahit le couvent des jésuites, on profana l'église, et l'on poignarda plusieurs religieux. Il fallut que le cardinal-archevêque accourût en toute hâte, pour arrêter le scandale et les massacres, non sans courir lui-même de grands risques malgré son caractère sacré.

Ces crimes isolés n'empêchaient pas la grande lutte de suivre son cours. Brisés de fatigue et privés de nourriture, les soldats enfermés dans les ouvrages avancés des forteresses avaient des assauts continuels à soutenir. Castelnuovo faisait tonner son artillerie, sans autre résultat que celui de renverser le peu de maisons restées debout dans la rue *del Olmo*. Le vice-roi comprit que rien n'intimiderait plus la populace et que les forces espagnoles se consumeraient en héroïsme inutile s'il ne survenait point un secours inattendu. Le souvenir du cardinal Filomarino se réveilla dans sa pensée ; il espéra que le prélat oublierait le dédain avec lequel on l'avait traité, il le supplia d'interposer de nouveau sa puissante influence et d'employer les ressources inépuisables de son ministère pour calmer la frénésie des Napolitains et leur faire accepter une honorable capitulation.

Filomarino répondit avec hauteur : « *qu'il ne s'étonnait point si celui qui avait perdu le royaume par sa mauvaise foi songeait encore à compromettre la dignité de l'Église, déjà suspecte aux yeux du peuple, depuis les parjures dont on l'avait rendue la complice apparente* (1). » Ces paroles, rapportées au duc d'Arcos, le mirent dans une si furieuse colère qu'il ordonna de tourner les batteries du fort contre le palais archiépiscopal afin de le réduire en cendres. Heureusement le prudent Spinola était présent à cette scène ; il sut épargner au vice-roi l'odieux d'une vengeance inutile et sacrilége, en subornant les artilleurs qui pointèrent leurs pièces de manière à ne faire aucun mal (2).

Bientôt Don Juan d'Autriche vit venir à lui les délégués des barons dont le quartier général était à Capoue. Ils voulaient se concerter avec le prince et recevoir directement ses ordres ; mais Don Juan qui ne désirait alors que le rétablissement de la paix, et qui comptait fort peu sur leur appui, les envoya s'entendre avec le duc d'Arcos auquel ils demandèrent des

(1) De Santis. — Raphaël de Turris.
(2) De Santis.

instructions précises et surtout la prompte nomination d'un général capable. Don Carlo de la Gatta, désigné le premier par le vice-roi, refusa cette mission, qui fut confiée définitivement au général Tuttavilla. Celui-ci, investi des pouvoirs les plus étendus (1), s'embarqua sur deux galères avec cinquante Allemands, soixante-dix Espagnols et pareil nombre de cavaliers bourguignons; il se rendit à Baya pour suivre le chemin d'Aversa à Capoue.

Il comptait se réunir en passant à la garnison de Puzzoles, demeurée fidèle à la couronne, s'emparer de la grotte du Pausilippe occupée par les insurgés, et faciliter ainsi le ravitaillement des troupes et des forteresses. Des obstacles imprévus firent échouer ce plan hardi, et Tuttavilla se hâta de gagner le quartier général des barons, qui l'attendaient impatiemment.

Cependant Don Juan, désireux d'entamer lui-même des négociations efficaces, se servait de l'officieuse entremise du curé de paroisse Arinello pour entrer en correspondance avec le capitaine général. Saisissant le prétexte que lui avait inspiré précédemment le

(1) Voir l'Appendice, n° 17.

vice-roi, il exprimait sa vive satisfaction de la façon significative dont les Napolitains avaient accueilli le portrait du monarque français. La lettre était affectueuse et laissait entrevoir la possibilité d'obtenir d'assez larges concessions (1). Toraldo la lut aux chefs plébéiens, et d'accord avec eux répondit en termes fort respectueux (2), témoignant du reste que les soupçons qui pesaient sur lui l'empêchaient de contracter aucune espèce d'engagements.

Cette double démarche entraîna des réunions populaires; les clauses d'un traité de paix furent débattues et des parlementaires munis d'un sauf-conduit délivré par le prince (3), se croisèrent sur la route de Naples à Baya, porteurs des nouvelles propositions. De la part des Napolitains elles se résumaient toutes à demander que S. A. prît le gouvernement du royaume, en confirmant la capitulation arrachée au duc d'Arcos, et en livrant au peuple le château Saint-Elme.

Cette dernière exigence rebuta le bon vouloir du

(1) Voir l'Appendice, n. 18.
(2) *Ibidem*, n. 19.
(3) *Ibidem*, n. 20.

jeune prince; quelque disposé qu'il fût à satisfaire les prétentions les plus exagérées, il ne pouvait consentir à la remise d'une forteresse aussi importante. Les négociations se rompirent donc, et les hostilités recommencèrent avec un redoublement de fureur.

Les insurgés révoquent d'abord le tribut de quinze carlins par foyer voté le jour où l'on avait prêté serment à la capitulation additionnelle, dans la chapelle de Castelnuovo. Une guerre d'extermination est solennellement déclarée à l'Espagne et à tous les défenseurs de la cause espagnole. Un décret enjoint à tous les habitants du royaume de courir aux armes, et les chefs de la révolte, instruits des mesures prises par la noblesse pour tenir la campagne, publient une liste de proscription, où la tête des principaux seigneurs est mise à prix. Puis on envoie dans les provinces des circulaires menaçantes, annonçant que tous les bourgs et villages qui leur donneront asile seront impitoyablement incendiés.

Le peuple se méfiait toujours du général Toraldo, malgré la prudence de sa conduite; il était dégoûté de Donnarumma dont les talents stratégiques n'avaient

jamais enfanté que l'expédition des buffles; il voulut mettre à sa place un soldat consommé dans l'art de la guerre, et capable de diriger les opérations compliquées d'un siége en règle, la tactique devenant nécessaire même pour emporter les barricades élevées au milieu de la capitale.

La multitude jeta les yeux sur Marco Antonio Brancaccio, qui, bien qu'âgé de plus de soixante-quinze ans, avait conservé toute la vigueur de la jeunesse, et jouissait d'une grande réputation militaire, justement acquise sous les bannières vénitiennes (1). La haine qu'il portait aux Espagnols était aussi connue que la résolution de son caractère. Les sédiles se réunirent donc, et le proclamèrent sans discussion mestre de camp général.

Don Francesco Toraldo fut très-sensible à ce nouvel affront. Si la nomination d'un lieutenant tel que Donnarumma l'avait précédemment froissé dans son orgueil, il était cette fois profondément humilié de se voir adjoindre un homme qui l'égalait en naissance et qui le surpassait en savoir.

(1) De Santis.

Brancaccio refusait de se rendre au vœu populaire, disant ouvertement qu'il ne voulait point se mettre à la tête d'une révolte, dont le dénouement, suivant toute probabilité, serait un arrangement avec les Espagnols, et d'atroces vengeances exercées par les vainqueurs. Mais comme ceux qui l'avaient élu l'assuraient d'une voix unanime que jamais pareille faiblesse ne serait à craindre, et qu'à partir de ce jour on combattait pour secouer le joug étranger, il accepta le mandat, décidé à le remplir avec énergie (1).

Quoique fort rares, les cris de *Vive le roi d'Espagne* retentissaient encore de temps en temps, inspirés par la force de l'habitude, ou poussés par les partisans de la maison d'Autriche. Brancaccio s'éleva vivement contre des acclamations aussi absurdes en présence des événements; il les défendit sous les peines les plus sévères. Puis il donna l'ordre d'abattre partout l'écusson royal, et s'étendit longuement dans ses allocutions à la foule sur l'avantage de se constituer en république libre et indépendante.

Ces projets révolutionnaires trouvèrent bientôt de

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S. — Comte de Modène.

nombreux adhérents, ils n'étaient sanctionnés par aucune délibération, et cependant la ville se considérait déjà comme l'âme d'une république napolitaine. La junte s'empressa même de rédiger un document fort curieux intitulé *Manifeste du peuple,* qui parcourut l'Europe entière, et qui fut envoyé d'une manière officielle à plusieurs gouvernements.

Toraldo n'exerçait plus que de nom l'autorité suprême. L'ascendant que prenait le mestre de camp Brancaccio, et l'impulsion qu'il donnait aux masses, sans compter pour rien le capitaine-général, lui inspiraient des craintes sérieuses; mais retenu par le sentiment de sa faiblesse, il ne s'occupa que de gagner du temps, s'efforçant de contre-balancer l'influence de son rival et d'entraver ses dangereux projets. Son rôle devenait chaque jour plus embarrassant. Don Juan d'Autriche le regardait comme un ennemi; le vice-roi, comme un homme méprisable sur lequel on ne pouvait pas compter; la neblesse, comme un déserteur, et le peuple comme un traître, hypocrite instrument de ses oppresseurs. Ceux qui désiraient la paix savaient son impuissance à l'obtenir, et ses

amis les plus dévoués eux-mêmes ne lui pardonnaient pas sa faiblesse et ses tergiversations. Sort aussi triste que mérité des hommes qui, dans les discordes civiles, prétendent servir tous les partis à la fois, et se berçant d'un espoir chimérique, cherchent à concilier les intérêts les plus inconciliables.

CHAPITRE XIV.

Aux portes de la cité d'Aversa, Tuttavilla trouva les principaux chefs de la noblesse qui venaient à sa rencontre avec des bandes formées de toutes sortes de gens et qui lui témoignèrent le vif désir de régulariser leurs opérations. Le général les entretint longuement de ses plans, s'enquit des ressources dont ils pourraient disposer, et leur exposa la nécessité de discipliner les recrues, et de secourir sans retard les Espagnols enfermés dans les forts; puis il désigna le poste que chacun devrait occuper et défendre, et se mettant à la tête des compagnies les mieux organisées, il reprit la route de Naples, afin de s'emparer d'abord du Vomero.

La famine commençait à menacer les troupes

royales. Le peuple s'était emparé des moulins de la tour de l'Annonciade gardés seulement par cinquante soldats allemands, et le vice-roi craignait que le même sort n'attendît les moulins non moins importants de Castellamare et de Gragnano. Il nomma gouverneur de la côte, don Pietro Caraffa, en lui donnant cent fantassins espagnols, et soixante cavaliers napolitains, forces suffisantes pour repousser toute agression populaire, car elles étaient composées d'hommes d'élite, commandés par des officiers tels que le marquis de Trevico, Battista Alberico, Alessandro Caracciolo, et le comte d'Oppido, dont la bravoure bien connue inspirait une confiance aveugle au soldat.

Dans le même temps une galère se rendait à Puzzoles portant des canons au général de la noblesse. Le duc d'Arcos y joignait un envoi de deux mille ducats en espèces, destinés à l'approvisionnement de l'escadre et des châteaux. Tuttavilla sut employer fort à propos ce double secours qui d'ailleurs ne vint pas seul, car il eut le bonheur de s'emparer en chemin d'un grand troupeau de bœufs que faisait venir un boucher de Naples, fougueux partisan de l'insurrection, et de découvrir au moyen de ses espions un dé-

pôt considérable de vins, caché au milieu d'un bois très-épais,

Les deux prises furent immédiatement envoyées à Castelnuovo avec une grande quantité de farines que le duc de Maddaloni s'était chargé de procurer. Le vice-roi sentit renaître son courage, et les braves soldats que leur mauvaise fortune avait placés sous ses ordres, reprirent de nouvelles forces en bénissant le nom de l'heureux général, dont le prestige grandissait sensiblement.

De son côté Brancaccio avait voulu débuter d'une manière éclatante; il avait donné l'assaut à tous les faubourgs occupés par les Espagnols. Malheureusement pour lui, ses légions avaient été repoussées sur tous les points; et sa popularité souffrait gravement de cet échec inattendu qui semblait redorer un peu celle de son rival. Ce triomphe des armes espagnoles acheva de rassurer le vice-roi; il apprit aussi avec une vive satisfaction le retour à Baya de plusieurs galères, que la crainte d'être capturées par les croisières françaises, avaient retenues quelque temps dans le fort de Gènes, et que ramenait le duc de Tursi, mais l'arrivée de ce marin ne fut pas d'un

grand secours au duc d'Arcos, car ses forces militaires se bornaient aux équipages de ses vaisseaux, et d'ailleurs à peine instruit des événements, il se rangea de l'avis du prince, désapprouvant tout ce qui s'était fait à Naples et se désespérant d'être arrivé trop tard pour empêcher par l'autorité de ses conseils le funeste accomplissement d'une aussi folle entreprise.

Bientôt cependant le mestre de camp général s'attira de nouveaux désastres en attaquant, pour réparer son premier échec, les retranchements de San Carlo de Mortelle. Une partie des habitants du faubourg se réunit aux troupes royales, et celles-ci combattirent si vaillamment, que les masses populaires, refoulées avec des pertes énormes, prirent la fuite en laissant les rues pleines de cadavres (1).

Une bande de six cents Napolitains, conduits par le boucher qui avait tranché la tête de l'infortuné Caraffa, n'eut point un meilleur succès dans un assaut qu'elle allait donner au poste de Porta-Medina. Quinze Espagnols seulement le défendaient, sans autres armes que des piques et des épées ; ils

(1) Capecelatro, M. S.

opposèrent néanmoins une si brillante résistance que les gens du boucher se retirèrent précipitamment. *Les Espagnols* (dit l'historien Santis qui est fort loin pourtant de leur être favorable) *conservèrent cette position importante à leur gloire immortelle et à celle de leur nation.*

Ces revers ne décourageaient pas encore le peuple, et l'insurrection ne se laissait point intimider. De nouvelles démarches de Don Juan, pour ménager un accommodement, demeurèrent complétement inutiles, malgré la prudente diplomatie du duc de Tursi son conseiller.

Sachant que la noblesse commandée par Tuttavilla préparait de loin le blocus de Naples, les chefs plébéiens songèrent à porter la guerre dans la province de Pouille, tant pour faire diversion, que pour tirer des approvisionnements de ce riche pays. Une expédition fut aussitôt dirigée contre la ville d'Ariano, bâtie sur une hauteur qui dominait la route et occupée par les troupes royales. Les habitants, désireux de secouer le joug du duc de Bovino leur seigneur, étaient tout disposés à ouvrir leurs portes aux insurgés et tenaient déjà la garnison en échec, lorsque

les barons apparurent et mirent en fuite les légions populaires après un engagement très-meurtrier. Les Napolitains voulurent se réfugier à Bovino, mais cette ville qui, vainqueurs, les eût accueillis à bras ouverts, se hâta de les repousser après la défaite et ceux qui échappèrent aux poursuites de la cavalerie rentrèrent à Naples dans le plus grand désordre.

Ces avantages enflèrent l'orgueil du vice-roi, qui comptait déjà sur un revirement de la fortune. Il répartit entre les châteaux et les postes, les vivres que lui avait envoyés Tuttavilla; puis, malgré le peu de munitions qui lui restaient, il ordonna de recommencer le bombardement, croyant donner ainsi le coup de grâce à l'insurrection, qu'il jugeait complétement découragée. De si flatteuses illusions devaient bientôt se dissiper.

Les chefs plébéiens reconnurent qu'ils n'avaient rien à gagner à ces luttes sans fin, que des attaques partielles dirigées contre des positions peu importantes étaient aussi infructueuses que des expéditions au dehors, dont le succès semblait plus qu'incertain, et qu'enfin ce qu'il faudrait avant tout, ce serait remporter un avantage décisif qui assurât l'occupation de

la ville entière. En conséquence, ils songèrent à attaquer de pied ferme le fameux couvent de Sainte-Claire, où les Espagnols s'étaient fortement retranchés, après avoir repris pour la seconde fois cette admirable position. Situé au centre des principaux quartiers de Naples, le couvent de Sainte-Claire les dominait tous, et devenait pour ceux qui l'occupaient, la clef des communications entre les hauts et les bas faubourgs. Brancaccio se chargea de disposer les bataillons populaires et de les conduire à l'assaut. Don Francesco Toraldo dirigea les travaux stratégiques et ceux d'une mine qui devait faire sauter un angle de l'édifice (1).

Le 21 octobre, jour fixé d'avance pour l'expédition, les légions populaires prirent les armes avant le lever du soleil; elles étaient si nombreuses que cette multitude devenait embarrassante; l'habileté de Brancaccio pouvait seule les faire manœuvrer sans confusion. Le poste semblait perdu pour les Espagnols, à voir les forces et la bonne contenance de l'ennemi; mais lorsqu'on mit le feu à la

(1) Capecelatro, M. S.

mine, qui devait ouvrir une brèche aux assaillants, l'explosion se fit par un côté, sans causer le moindre mal au couvent ; et renversant au contraire les maisons avoisinantes, elle ensevelit sous leurs décombres tous les insurgés qui s'y étaient établis.

Le bruit effroyable de la mine est suivi d'une rumeur plus sinistre encore ; le cri de *trahison!* sortait de toutes les bouches, la multitude *clouait sur Toraldo des regards flamboyants*. Le prince reconnaît sur-le-champ le péril de sa situation, il fait faire volte-face à son cheval, et pense tout d'abord à se soustraire aux fureurs populaires ; mais il comprend qu'en essayant de fuir, il paraît justifier d'injustes soupçons. Il serre donc la bride et demeure impassible.

Une sortie vigoureuse des soldats achève de mettre en déroute la populace. Elle se rue sur le malheureux général, elle le presse violemment, elle l'entraîne vers la place du Marché, l'accablant d'injures, le chargeant de malédictions. Il essaye de parler ; mais sa voix se perd dans le tumulte ; en vain ses amis veulent-ils le secourir, en vain ses partisans, cherchent-ils à distraire la foule ; avant d'arriver

à la place, où peut-être il eût trouvé des défenseurs, il était déjà tout meurtri, et criblé de coups poignard. Il tomba dans un endroit appelé *la Pietra del Pesce*, et lorsqu'on lui coupa la tête, sa bouche murmurait encore ces paroles : *Je meurs pour Dieu, pour le roi et pour le peuple. Je jure que toutes mes actions n'ont eu d'autre but que de concilier les esprits, et de rendre la paix à ma patrie désolée* (1)... Son cadavre fut pendu par un pied à une potence sur la place du Marché. On en avait arraché le cœur que par une inhumanité plus que barbare, une partie du peuple alla présenter dans un bassin à la princesse sa femme, au couvent où elle s'était réfugiée depuis quelques jours (2).

Infortuné gentilhomme ! il ignorait que dans les discordes civiles, les bonnes intentions sont inutiles, autant que le désir de concilier les esprits, et que pour rétablir la tranquillité dans un pays révolté, déchiré par des factions furieuses, il faut une énergie de bronze, un prestige d'ange et une force de colosse qui per-

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S. — Raphaël de Turris. — Comte de Modène.

(2) Comte de Modène.

mettent de maîtriser tous les partis. Ce n'est point en les flattant successivement, en écoutant toutes les exigences et en marchant de concessions en concessions, que l'on parvient à ramener l'union et la concorde, on n'arrive à ce résultat qu'en imposant le respect et le silence à tous.

CHAPITRE XV.

Après la mort tragique de ce capitaine général, élu avec tant d'enthousiasme par le peuple peu de mois auparavant, il semblait que le commandement suprême dût passer aux mains de Brancaccio : ardent non moins qu'incorruptible, il n'avait donné que ce but à son ambition. Mais homme de guerre avant tout, n'ayant ni le jugement assez sûr, ni l'esprit assez vif pour dominer la situation, ne pouvant d'ailleurs se faire un titre de ses succès, car la fortune l'avait peu favorisé depuis qu'il dirigeait, en qualité de mestre de camp, les opérations des insurgés, il eut le chagrin de se voir préférer un homme dont le caractère et le peu de courage rappelaient la basse extraction.

A la suite d'une délibération tumultueuse, et cédant, comme d'habitude, à un caprice d'engouement,

le peuple éleva Gennaro Annese de l'humble position de gouverneur de la tour du Carmel à la dignité suprême du faîte de laquelle venait de tomber Francesco Toraldo, prince de Massa, l'un des plus grands seigneurs du royaume.

Ce même jour, 22 octobre, le vote unanime de toutes les ottines, obtenu par surprise, vint confirmer cette élection étrange ; et l'artisan ignorant et grossier, le maître arquebusier Gennaro Annese, acceptant sans hésiter le titre de généralissime, prit possession de ce poste élevé où l'appelait, en dépit de son intelligence des plus vulgaires, de son courage qui était encore au-dessous de son intelligence, et de son habileté plus que contestable, une faveur aveuglé de la fortune ; il publia immédiatement une sorte de proclamation signée de lui et contre-signée par Vincenzo d'Andrea (1).

Ce secrétaire improvisé était avocat ; il connaissait à fond toutes les arguties du droit, et comptait de nombreux clients dans la populace. Dès le premier jour, il reproduisit d'un ton arrogant et avec

(1) Voir l'Appendice, no 21.

une verbosité pédantesque, l'idée, déjà émise, de fonder une république. Il rappela que Naples avait possédé jadis cette forme de gouvernement, et ne reculant devant aucun sophisme, il s'appuya d'exemples historiques qu'il interprétait à sa manière, pour faire ressortir tous les avantages du système en faveur duquel il se prononçait et dont, selon lui, le pays avait fait autrefois la plus heureuse expérience.

De telles harangues, où la poésie venait en aide à la politique, achevèrent de briser les liens, déjà bien affaiblis, qui unissaient ces belles contrées à la couronne d'Espagne; et il ne sera pas sans intérêt de faire remarquer, bien que ce soit anticiper sur notre récit, que ce même Vincenzo d'Andrea fut plus tard un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à la restauration absolue du pouvoir espagnol, ce dont il fut au reste largement récompensé (1).

Blessé au vif par le choix récent du généralissime, et non moins irrité de ce que le secrétaire légiste, avec l'audace et l'aplomb des gens de sa profession, se mêlait de donner des conseils sur

(1) De Santis.

des mesures qui touchaient aux opérations militaires, Brancaccio déclara nettement qu'il renoncerait à s'occuper de ses attributions spéciales, si l'on ne lui laissait pas une entière liberté d'action. Alors Gennaro Annese, qui ne pouvait se faire illusion sur sa complète ignorance dans l'art de la guerre, craignant d'ailleurs de mécontenter les vétérans qui formaient la principale force des légions populaires, et qui tous étaient dévoués au parti du mestre de camp, déclara publiquement qu'à ce dernier seul appartenait le commandement des bandes armées et la direction de la guerre. La mésintelligence n'en subsista pas moins, le pouvoir du nouveau généralissime manquant d'unité et de consistance dès son origine, et les éléments divers de cette société artificielle perdant en même temps la force qui naît du concours de toutes les volontés et de tous les efforts.

Cependant, le général Tuttavilla manœuvrait pour resserrer le blocus de la cité de Naples; il occupait les villages environnants. Giacomo Russo, homme résolu, et qui ne manquait pas d'expérience dans le métier des armes, sortit avec des forces considérables pour entraver les opérations. Il commença

par attaquer quelques maisons isolées que défendait le capitaine Don Ignacio de Retes, à la tête de cinquante Espagnols. Ceux-ci firent une si belle défense, qu'ils donnèrent le temps à Tuttavilla d'accourir avec ses forces; mais les insurgés, profitant de l'avantage du terrain, prirent une forte position, et engagèrent le combat avec acharnement. Le marquis de Longarino tomba frappé d'une balle à côté de Tuttavilla, il portait un pourpoint de même couleur que celui du général, et son casque était surmonté d'un cimier absolument semblable. Les troupes royales, croyant leur chef mort, perdirent courage et la cavalerie s'enfuit à toute bride jusqu'aux portes d'Aversa où elle apporta la nouvelle de la perte que venait de faire l'armée. Giacomo Russo profite, en homme habile, de l'occasion que lui offre une telle déroute; il charge avec intrépidité, et, bien que l'infanterie espagnole, revenue de cette panique et ralliée par le vaillant marquis de San-Giuliano, fut parvenue à regagner du terrain, et à reprendre quelques positions, elle n'eut point les honneurs de cette journée.

Les troupes royales se retirèrent à la faveur de la

nuit, abandonnant à l'ennemi des armes, des bagages et un assez grand nombre de prisonniers, qui furent tous égorgés. Le chef des insurgés revint à Naples dans l'enivrement de son triomphe, étalant aux regards de la populace les dépouilles conquises sur les Espagnols : parmi ces trophées figuraient les têtes des prisonniers qui s'étaient rendus, et que les Napolitains examinaient avec une curiosité cruelle, cherchant à reconnaître celles du général Tuttavilla, du duc de Maddaloni et de quelques autres personnages particulièrement haïs et redoutés.

A Aversa la consternation était grande; l'importance de ce grave échec avait été grossie encore par les récits exagérés des fugitifs, mais le retour de Tuttavilla sain et sauf, et la relation exacte de l'affaire, rassurèrent les esprits et contribuèrent au rétablissement de l'ordre.

A Naples, Brancaccio avait essayé de plusieurs moyens d'attaque qui n'eurent point un heureux succès. Il fit creuser dans la rue de Saponari, une mine dirigée contre le couvent de la Nuova; mais il échoua dans cette tentative, comme avant lui l'infortuné Toraldo.

Gennaro Annese publie un décret portant peine de mort contre les barons armés qui ne viendraient pas, dans un court délai, se ranger sous les bannières du peuple; et le duc d'Arcos, pour ne point rester en arrière, en rend un autre qui était la contre-partie du premier. Au reste, on doit dire à son honneur, que depuis la mort de Toraldo, il était sorti plusieurs fois, soit à pied soit à cheval, pour aller reconnaître les postes, comme il aurait dû le faire dès le commencement, dictant ses ordres, et encourageant par sa présence les soldats qui se sacrifiaient sans fruit, dans l'espoir de mener à bonne fin des plans mal conçus.

Tuttavilla craignait non sans raison que son autorité ne fût pas respectée autant qu'il eût été nécessaire pour la conduite d'une guerre aussi difficile. Un corps d'armée composé de barons et de gentilshommes commandant leurs vassaux armés et entretenus à leurs frais ou des brigands dévoués à leur personne, lui paraissait peu propre aux exigences d'une discipline sévère. Il appréhendait que chacun de ces chefs ne cédât à la fantaisie de guerroyer pour son propre compte, à la manière des condottieri.

Ces craintes lui ôtaient l'énergie que donne seule la confiance. Il se plaignit plusieurs fois des embarras de sa position. Informés de ses perplexités, les barons, sacrifiant à l'intérêt commun leurs prétentions personnelles, résolurent de rassurer Tuttavilla par la promesse d'une obéissance sans bornes. Ils rédigèrent à cet effet un acte public, document curieux, dans lequel ils lui reconnaissent formellement le droit de les commander et de les diriger (1).

Muni de cette autorisation dont le caractère exceptionnel peint d'une manière si frappante l'indépendance féodale de l'époque, le général passa en revue les forces des barons, pour se rendre un compte exact des ressources qu'elles présentaient. Il ne lui fut pas difficile d'en reconnaître la faiblesse et la mauvaise organisation (2), il en donna avis au duc d'Arcos, afin de réduire à leur juste valeur ses calculs et ses espérances.

Tuttavilla n'en fortifia pas moins Aversa du mieux qu'il put, et n'en mit pas moins d'ardeur à réorganiser ces troupes disparates ; après quoi il entra de

(1) Appendice, n. 22.
(2) Appendice, n. 23.

nouveau en campagne dans le but d'intercepter les vivres et les secours que l'on pourrait diriger sur la capitale.

Dès le même temps, on commençait à reconnaître à Naples l'impossibilité de s'emparer des positions fortifiées qui dominaient la ville; et comme conséquence naturelle du découragement qui résultait de toutes ces tentatives avortées, des voix s'élevaient dans les réunions populaires, pour demander un accommodement avec les Espagnols, sous la réserve que le souverain pontife en serait le médiateur, et garantirait l'exécution loyale de la capitulation. Le bruit en parvint à la connaissance du comte d'Oñate, ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Rome, qui, sans perdre de temps, supplia le Saint-Père d'user de son influence. Le pape appréhendait toujours que les Français ne s'emparassent de Naples; il se prêta de bonne grâce aux sollicitations du comte, et chargea le Nonce Altieri d'entamer des conférences avec le vice-roi et le généralissime du peuple; mais de plus en plus aveuglé par son obstination, le duc d'Arcos repoussa rudement ces offres en donnant pour prétexte qu'ayant engagé les barons du royaume

dans cette guerre, il ne lui paraissait pas convenable de traiter avec les rebelles, sans avoir obtenu leur consentement.

De son côté, Gennaro Annese répondait avec arrogance qu'un accommodement était impossible ; que le peuple était las de se voir trompé par les promesses des Espagnols, et qu'il était résolu à se constituer en République indépendante (1). C'était la première fois que l'on posait nettement cette question qui changeait toute la physionomie des événements, ajoutant à la gravité des circonstances.

Le 25 octobre, Giovanni Luigi del Ferro, le même qui avait exposé avec si peu de succès le portrait du monarque Très-Chrétien, et qui, dans les assemblées populaires, se donnait le titre, assez mal justifié, de son ambassadeur, présenta au chef suprême de la république napolitaine, une lettre du marquis de Fontenay, dans laquelle le représentant du roi de France offrait au peuple, au nom de son maître, une flotte de cinquante gros vaisseaux et de vingt galères, et de plus un million de ducats qu'au-

(1) De Santis.

rait à solder le négociant Tadeo Barberino. Lue à haute voix dans l'église du Carmel, cette communication excite un enthousiasme général, et la multitude déjà gagnée au parti français, demande à grands cris que l'on fasse disparaître tous les portraits de Philippe IV, de Charles-Quint et des autres souverains espagnols, et que l'on expose de nouveau sous un dais celui du roi Très-Chrétien, au milieu de la Grande Place. Les masses, dans un premier moment d'entraînement, allaient exécuter l'une et l'autre de ces injonctions, lorsque les plus sensés s'opposèrent à la seconde, faisant observer que puisque l'on combattait désormais pour une question d'indépendance nationale, il ne convenait point de substituer un maître à un autre, une domination étrangère à celle qu'on venait de renverser, et que, ce point une fois décidé, il ne devait pas être plus question de la France que de l'Espagne, mais uniquement de Naples.

Cette opinion si fondée en raison prévalut : les images de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de saint Janvier furent placées sous le dais (1). On répondit

(1) De Santis. — Raphaël de Turris. — Agnello de la Porta, M. S.

d'ailleurs aux offres de la France par d'autres démonstrations de joie et de gratitude, en évitant soigneusement de reconnaître dans la générosité française un caractère de suprématie et de protection. Ce qui prouve qu'il ne manquait point d'hommes d'intelligence et d'un jugement sûr parmi cette multitude passionnée et sans frein.

CHAPITRE XVI.

Tandis que ces événements se passaient à Naples, Tuttavilla, rentré en campagne, resserrait le blocus de la ville, conservant et renforçant les positions militaires de Puzzoles, Aversa et Acerra, et occupant les villages intermédiaires, de sorte que le manque de vivres ne tarda pas à se faire sentir d'une manière sérieuse aux assiégés. Pour remédier à cette pénurie d'approvisionnements, Gennaro Annese voulut tirer des ressources de Palerme et des fertiles côtes d'Amalfi, mais la communication avec ce pays était inquiétée par deux cents chevaux sous les ordres de Don Carlo Caraffa, qui restait maître de Cellamare, et du pont de Scafati. Les rebelles essayèrent de s'emparer de ce passage important de vive force ou par surprise; mais ayant trouvé Tuttavilla prêt

à les recevoir, ils furent repoussés complétement défaits, et rentrèrent dans Naples en pleine déroute.

Néanmoins ni ces avantages, ni d'autres succès partiels et qui se renouvelaient journellement, n'étaient de nature à inspirer une entière confiance à un général aussi actif et aussi expérimenté. Ne pouvant se faire illusion sur la faiblesse numérique et la mauvaise organisation des forces dont il disposait, il écrivit encore une fois au vice-roi dans les termes les plus pressants, lui déclarant que s'il restait réduit aux troupes des barons, dont il montrait le côté défectueux et aux ressources d'un pays entièrement épuisé, il lui serait impossible de poursuivre la guerre (1).

Sur ces entrefaites, les seigneurs féodaux instruits des ouvertures du pape et de la réponse du duc d'Arcos, qui les représentait comme le seul obstacle à un accommodement, s'indignèrent avec raison; et sans vouloir compter davantage avec le vice-roi, ils adressèrent directement à Don Juan d'Autriche

(1) De Santis.

une respectueuse protestation, laquelle portait en substance : « qu'ils ne s'opposeraient jamais à une réconciliation fraternelle ; qu'ils avaient les armes à la main, pour témoigner de leur fidélité loyale, et pour soutenir les droits souverains du roi d'Espagne, mais non pour opprimer le peuple et dévaster le pays ; et que, loin de repousser une transaction, ils suppliaient Son Altesse d'accorder au peuple les grâces, pardons et franchises qu'il pourrait requérir, sous la seule condition de déposer les armes et de se soumettre sans arrière-pensée à tout ce qui serait juste et raisonnable, mettant en première ligne le service du roi et le bonheur des Napolitains (1). »

Le peu d'espoir de Tuttavilla joint à ces bonnes dispositions de la noblesse, déterminèrent alors Don Juan d'Autriche à tenter de nouvelles négociations. Malheureusement, dès les premières démarches, qu'il fit d'ailleurs avec la prudence commandée par la situation et sans compromettre sa dignité, il vit clairement qu'il était trop tard, que les circonstances n'étaient plus les mêmes, que l'insurrection avait pris le

(1) De Santis. — Raphaël de Turris. — Comte de Modène. — Donzelli, M. S.

caractère d'une rébellion ouverte, et que le peuple napolitain ne combattait plus désormais pour telles ou telles franchises, tels ou tels priviléges, mais bien pour conquérir l'indépendance nationale, en secouant le joug de l'étranger.

Ces résolutions annonçaient assurément des sentiments de générosité et de noblesse, mais l'entreprise était d'une difficulté telle, qu'il fallait presque de la démence pour espérer la conduire à bonne fin : la divergence des idées, la lutte entre les intérêts dont le pays semblait la proie, les moyens sur lesquels on comptait pour réussir, et les caractères des meneurs, hommes de pensées basses et perverses et d'une capacité des plus médiocres, formaient autant d'obstacles qu'il devenait à peu près impossible de surmonter.

Les galères amenées par le duc de Tursi portaient un mestre de camp général nommé par le roi. C'était Don Dionosio de Guzman. En conséquence le baron de Batteville résigna son commandement qu'il ne tenait que du vice-roi. Mais le duc d'Arcos envisageait avec crainte le danger d'un changement de direction dans les opé-

rations militaires, si le valeureux Bourguignon déjà au fait de ce genre de guerre et en connaissant parfaitement le terrain, se retirait pour remettre le commandement à un capitaine, d'une haute réputation sans nul doute, mais ayant à faire l'étude d'un pays nouveau pour lui, et qui, au désavantage d'être inconnu des soldats, joignait les infirmités de la vieillesse, et les souffrances d'une goutte opiniâtre. Le duc d'Arcos négocia donc habilement, et s'arrangea de telle sorte que Batteville conserva le commandement effectif des troupes, tandis que Guzman se contenta, sans en paraître froissé, du rôle de suprême conseiller de guerre.

Cette affaire épineuse ainsi réglée, le vice-roi, pour activer les opérations de Tuttavilla, lui envoya à Nola cent quatre-vingt-dix chevaux, avec l'ordre formel de resserrer le blocus et de soumettre les provinces limitrophes, tout en veillant à la conservation du pont de Scafati, dont les Napolitains tenaient tant à s'emparer. Le duc de Castel-Sangro et le grand-prieur Caracciolo étant arrivés à Aversa avec quelques forces, précisément au moment où cet ordre était reçu, le général chargea sur-le-champ

Piccolomini et le duc de la Regina de conduire des renforts à la tour qui défendait le passage de ce fameux pont. Ces deux seigneurs y placèrent pour garnison quarante Espagnols et autant d'Allemands avec le capitaine Mengical et le sergent Serra, homme d'un bravoure proverbiale. De son côté, le prince de Montesarchio coupait les conduits qui donnaient de l'eau aux moulins de l'Annonciade, où les rebelles venaient encore s'approvisionner de farines, en bravant tous les périls.

Grande fut la terreur que jeta dans Nocera l'approche des troupes royales; le chef des insurgés de Palerme s'empressa d'appeler à son aide Ippolito Pastena, et il y eut des escarmouches très-vives entre les bandits que commandait ce dernier, et ceux qui obéissaient à Tuttavilla. Mais le pont de Scafati demeurait imprenable; le général de la noblesse enleva successivement les bourgs d'Avella, Barjano et Mugnano, s'empara aussi de Somma et de Marigliano, et ferma complétement la ligne de blocus autour de Naples. En même temps qu'il affamait la capitale, il envoyait au vice-roi des secours considérables en vivres et en argent.

Réduit à ces extrémités, le peuple comptait les jours qui se succédaient sans lui apporter aucune nouvelle de l'escadre ni des subsides promis au nom du roi de France. Le bruit commençait à se répandre que la lettre du marquis de Fontenay, présentée par Luigi del Ferro, et lue sur la place du Carmel, aux acclamations de la multitude, était aprocryphe, et n'avait d'autre but que celui de tromper le peuple, en l'engageant plus avant dans une guerre désastreuse, où il ne recueillait que fatigue et souci. Ce qui donnait plus de consistance à ce soupçon, c'est que cette pièce avait disparu aussitôt après la lecture, et que tous les efforts qu'on avait faits pour la retrouver, afin d'en méditer le contenu, étaient demeurés infructueux. La méfiance du peuple était montée à un tel point qu'un frère du couvent des Capucins, ayant produit une autre lettre revêtue du sceau et de la signature, contrefaits ou authentiques, de l'ambassadeur de France, et où étaient reproduites les mêmes offres, peu s'en fallut que ce religieux ne fût massacré sur la place. Il ne dut la vie qu'à l'ordre donné par Gennaro Annese de le jeter dans un cachot, jusqu'à plus ample information.

A cet effet, le généralissime du peuple envoya à Rome avec des pouvoirs réguliers et des instructions suffisantes, un certain Nicolo Maria Mannara, qui devait s'entendre directement avec le marquis de Fontenay, et lui demander des secours au nom de la République napolitaine. L'historien Santis avance que cet envoyé était le docteur Francesco Patti, *mais* il est évident qu'il se trompe, ce dernier n'ayant reçu qu'ultérieurement une mission entièrement distincte. Notre rectification s'appuie sur le témoignage du comte de Modène, qui eut, comme nous le rapporterons en son lieu, l'occasion de traiter avec l'un et l'autre de ces deux négociateurs, et qui prit lui-même une part très-active aux conférences.

C'était pour la première fois qu'avec un caractère officiel et ostensible, des négociations formelles s'entamaient entre les révoltés ou plutôt les rebelles de fait, d'une part, et la couronne de France de l'autre. Effectivement, quoique les choses fussent déjà bien avancées, tout, jusque-là, s'était passé sans qu'on s'écartât d'une certaine réserve; par des moyens couverts, par des personnes sans importance et sans responsabilité, dans des réunions privées, et en de-

hors de l'autorisation avouée des juntes populaires ou des chefs de mouvement.

Don Juan d'Autriche ne tarda pas à reconnaître que la situation devenait grave et périlleuse ; et que si, dans l'état de lassitude et d'épuisement où se trouvaient les troupes espagnoles que soutenait seule une héroïque fermeté, il se présentait tout à coup une escadre française avec des troupes de débarquement pour appuyer la rébellion, la perte de Naples n'était pas douteuse. Il confia donc à de nouveaux émissaires le soin de renouer les négociations en faisant briller des offres plus avantageuses ; mais ils n'obtinrent qu'une seule réponse, à savoir : qu'étant déjà entré en relation avec le roi de France, le peuple, n'avait plus à traiter ni avec le roi d'Espagne, ni avec le prince son fils, non plus qu'avec leurs ministres. Alors, Don Juan qui s'était possédé jusqu'à ce jour perdit enfin son sang-froid ; il eut un violent mouvement de colère, et ordonna de poursuivre vivement la guerre, sans garder désormais aucun ménagement pour la ville rebelle (1).

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S.

De son côté, le duc d'Arcos avait voulu tenter aussi la fortune, il avait envoyé en secret un homme à lui chargé d'offrir à Gennaro Annese une grosse somme d'argent et un emploi considérable dans la péninsule, s'il consentait à livrer la tour du Carmel, et à contribuer, autant qu'il serait en son pouvoir, à étouffer la rébellion. Mais l'ancien arquebusier, soit méfiance de cette promesse et de la sincérité du vice-roi, soit qu'il obéît à un mouvement passager de désintéressement et de générosité, ou peut-être que l'ambition l'emportât chez lui sur l'avarice, dénonça publiquement les ouvertures qui lui étaient faites en donnant l'ordre de pendre sur-le-champ le messager.

Cette démonstration lui fut d'une grande utilité; et pour achever de dissiper les nuages qu'on s'efforçait de répandre sur sa conduite, ainsi que les bruits de carrefours tendant à ébranler son autorité, il publia, le 29 octobre, une proclamation où toutes ces machinations occultes étaient attribuées aux Espagnols, qui, inquiets, disait-il, de l'habile direction imprimée aux ffaires, en agissaient de la sorte afin de le dépopulariser (1).

(1) Voir l'Appendice, n. 24.

Cependant la guerre continuait dans la ville, les assauts donnés aux postes fortifiés, les escarmouches au milieu des rues, se répétaient chaque jour. Aux environs de Naples, le général Tuttavilla maintenait vigoureusement le blocus. Il avait eu à soutenir une rude attaque au pont de Scafati; la victoire était sanglante, mais il l'avait remportée. Castelnuovo balayait, avec son artillerie, la rue *del Puerto,* ce qui incommodait au dernier point les rebelles. Profitant d'une nuit obscure, ils creusèrent en silence, avec une intelligence et une promptitude admirables, une large tranchée complétement couverte par une sorte de rempart, à la construction duquel ils employaient des sacs de laine et de coton, et jusqu'à des ballots de drap, des tapis, de riches étoffes et des marchandises précieuses du Levant, dont ils s'étaient emparés de vive force dans les entrepôts de la marine.

Lorsqu'au point du jour, le duc d'Arcos aperçut cette fortification à l'épreuve du boulet, qui compromettait gravement la sûreté de la place, il entra dans une colère furieuse, et ordonna de pendre à l'instant les sentinelles aux créneaux pour n'avoir

point signalé cette opération. Elles cherchèrent vainement à s'excuser sur l'obscurité de la nuit.

Si, dans la ville, le peuple n'avait pas gagné de terrain, on n'en avait pas gagné sur lui, et il n'avait éprouvé aucun revers assez décisif pour lui faire perdre courage. Ce qui le consumait lentement, c'était le manque de vivres ; la fatigue de tant de combats qui le laissaient au même point, commençait d'ailleurs à se manifester. Quel qu'en soit donc le motif, qu'on l'attribue à un besoin universel de repos, au temps qui allait calmant l'ardeur et l'enthousiasme des masses, ou enfin aux menées occultes des partisans du vice-roi, toujours est-il que des symptômes d'abattement, et le désir de sortir d'une façon ou d'une autre, d'une si intolérable *situation*, éclataient déjà librement dans les groupes.

D'un autre côté, comme dans les jours de troubles et de sédition, les ambitions pullulent, que le pouvoir passe de main en main, chacun aspirant à en savourerl' enivrement ; et que quiconque le tient, qu'il en use bien ou mal, est par cela même déconsidéré, vilipendé, par ceux qui brûlent d'en jouir à leur tour, on répandit avec plus d'animosité que jamais les

bruits qui tendaient à dépopulariser Gennaro Annese. Celui-ci, dans son dépit, enfanta un décret dont l'extravagance passait toutes les bornes; il allait jusqu'à défendre les conversations sur la situation des choses, et à interdire, sous peine de mort, de prononcer son nom. Il proscrivait également sous la même peine toute réunion publique ou clandestine, sans excepter celles des Sédiles, des chefs militaires, et des capitaines d'Ottines, fût-il question d'ailleurs de s'entendre sur les opérations de la guerre (1).

Une telle mesure frappa de terreur la multitude et imposa silence à tous; mais Brancaccio qui poussait la haine contre le capitaine-général jusqu'au mépris, jeta le premier cri contre cette mesure en prétendant, non sans raison, qu'elle affaiblissait son autorité militaire. Pour ces motifs, et en outre parce qu'il se sentait vivement blessé de ce qu'on ne faisait aucune mention de lui dans les lettres écrites au marquis de Fontenay, il eut avec Annese une altercation des plus violentes, dont le résultat fut qu'il abandonna com-

(1) De Santis. — Donzelli.

plétement sa part de pouvoir et qu'il s'éloigna tout à fait des affaires publiques.

Ces événements, en divisant de plus en plus les esprits que la discorde travaillait depuis longtemps, rendaient impossible l'établissement de cette république, rêvée par des cerveaux malades. On allait bientôt l'immoler dans son berceau, et renoncer même aux idées de nationalité, en appelant à Naples un prince étranger.

CHAPITRE XVII.

Dès le moment où quelques barques de l'île de Procida, en apportant des fruits à Rome, avaient répandu les premières nouvelles de ce qui se passait à Naples, et de l'élévation de Masaniello au pouvoir dictatorial, l'ambassadeur de France près le Saint-Siége, marquis de Fontenay-Mareuil, avait tenu son gouvernement au courant des progrès de l'insurrection.

Malgré son insistance à signaler l'occasion favorable qui se présentait d'enlever à la couronne d'Espagne le royaume de Naples, et bien qu'il eût envoyé des agents secrets pour exciter l'effervescence populaire, et donner aux choses la tournure qui convenait le mieux aux intérêts français, le marquis n'avait point reçu de sa cour une réponse aussi précise qu'il

l'aurait désiré et qu'il s'y était attendu. Il se voyait donc obligé d'agir avec une certaine circonspection, sans laisser échapper néanmoins les fils des trames cachées dont il espérait tirer avantage au besoin dans le sens des instructions qu'il se flattait d'obtenir.

Le cabinet français laissait percer l'intention de ne point pousser avec trop de vigueur la guerre contre l'Espagne. Les hostilités étaient mollement poursuivies ; on ne se lançait point dans de nouvelles entreprises, de peur de rendre impossible un accommodement prochain. C'est pourquoi le cardinal Mazarin, tout en comprenant parfaitement quels avantages on pourrait tirer des troubles de Naples, résolut d'attendre les résultats sans se prononcer, et sans aventurer pour le moment le crédit et le pouvoir de la France. Toutefois, ne voulant pas être pris au dépourvu, il ordonna de préparer à Toulon une escadre considérable qui mettrait à la voile au premier avis.

A Paris on s'occupait beaucoup de l'Italie, plusieurs personnages influents étaient d'avis qu'on dirigeât des troupes sur Naples, et parmi les plus empressés

et les plus ardents à conseiller cette détermination, se faisait remarquer le prince de Condé qui offrit d'entreprendre l'expédition à ses frais, mais il rencontra dans son gouvernement une opposition formelle et inébranlable.

Cependant les événements se développaient rapidement. A Rome, Henry de Lorraine, duc de Guise, travaillait à s'emparer de la situation sans s'inquiéter de l'ambassadeur de France, ni même du cabinet français. Ce jeune prince, d'un courage bouillant et aventureux,. d'un physique imposant et de manières attrayantes, non moins brave que généreux, mais d'un jugement peu mûr, se trouvait alors à la cour pontificale pour solliciter l'annulation de son étrange mariage avec la veuve du comte de Bossu. Il désirait en contracter un autre, aussi mal assorti du reste, avec mademoiselle de Pons, qu'il aimait éperdument.

Désespéré des lenteurs et des obstacles de la curie ecclésiastique, il songeait à retourner à Paris, où l'appelait avec instance sa maîtresse, lorsque la nouvelle des événements de Naples le retint. Le duc était accompagné du sagace et judicieux baron de

Modène, le même qui portant plus tard le titre de comte, écrivit une relation historique de ces événements, que nous avons souvent consultée. Le hasard l'avait mis en rapport avec ces mariniers de Procida qui annoncèrent à Rome l'insurrection de Naples, il les présenta au duc, et celui-ci jeta les bases d'un plan hardi dont on verra bientôt les résultats.

Le duc de Guise descendait, par les femmes, de Réné d'Anjou, et ce souvenir enflammant son ambition, il se crut fondé à revendiquer les droits de ce prince à la couronne de Naples, se flattant de mettre à profit les circonstances dans l'intérêt de son élévation future. Il reçut les gens de Procida avec une grande joie, les traita libéralement, les flatta outre mesure, et les chargea de faire savoir aux Napolitains qu'il se trouvait à Rome un prince de la race de leurs anciens rois, prêt à se sacrifier pour les aider à reconquérir leur liberté. Et en effet, ces rudes mariniers furent les premiers à répandre parmi la population révoltée l'idée d'une intervention française.

A partir de ce moment, le duc saisissait toutes les occasions de voir et d'influencer les Napo-

litains que la peur de l'insurrection ou leurs affaires amenaiént à Rome. Il alla même jusqu'à envoyer à Naples des messagers qui furent reconnus, arrêtés et pendus à Gaëte. Il essaya aussi de fàire appuyer ses prétentions par le marquis de Fontenay; mais l'habile diplomate les accueillit avec tant de froideur, que l'ambitieux jeune homme se promit de lui cacher désormais ses démarches, et de rechercher par d'autres voies l'appui de la cour de France. Il s'adressa au cardinal de Sainte-Cécile, frère de Mazarin, et offrit de faire épouser à une nièce de ce prélat, son frère, le duc de Joyeuse, s'il réussissait à lui ménager la protection du cardinal-ministre, et l'appui de la France. Le cardinal de Sainte-Cécile entendit avec plaisir et même avec transport les confidences et les propositions du prince français. Aussi léger que lui et d'une imagination non moins vive, il arriva bientôt à se figurer qu'en plaçant la couronne sur la tête du duc de Guise, il assurerait la tiare à son frère Mazarin; en tous cas une alliance avec une famille royale n'était point à dédaigner. Aussi n'eut-il rien de plus pressé que d'écrire au cardinal-ministre dans les termes qu'il

croyait les plus propres à le déterminer. Mais Mazarin, dont le génie avait une plus haute portée, et dont une rare prudence dictait les démarches, lui répondit en employant de ces termes qui ne disent rien de positif, tout en laissant beaucoup à penser, et peuvent dès lors se prêter également aux éventualités diverses d'une affaire hasardeuse et compliquée (1).

Cependant le duc de Guise en cherchant de nouveaux moyens de communication avec les Napolitains, avait appris qu'un frère du fameux Domenico Perrone, était à Rome. Il s'empara de lui,et sut le déterminer à partir, muni de lettres et d'instructions précises : mais la fortune qui semblait se jouer de tant d'ambition, fit arriver cet agent à Naples au moment même où Domenico Perrone venait de disparaître si tragiquement de la scène politique.

Les partisans de la France ne se donnaient pas moins de mouvement. D'autres envoyés napolitains, parmi lesquels étaient Lorenzo Tontoli, et Agostino de Lieto, se rendirent auprès du marquis de Fontenay,

(1) Comte de Modène.

et parurent à Rome, avec le titre donné ou usurpé de *Résidents du peuple Napolitain* (1). Le duc de Guise noua des relations fort étroites avec eux par l'entremise du baron de Modène, et celui-ci comme son maître tomba dans une grave erreur, grâce aux rapports exagérés de ces agents, qui, étant intéressés à donner de l'importance à leur cause, grossissaient les ressources sur lesquelles on pourrait compter. Jugeant donc l'entreprise plus facile qu'elle ne l'était, le duc et le baron ne négligèrent ni les démarches ni les efforts pour l'amener à bonne fin. De son côté, le marquis de Fontenay, malgré toute sa perspicacité, ignorant à quel point les assurances des Napolitains étaient mensongères, se laissait entraîner à d'étranges illusions. Il écrivit de nouveau à son gouvernement pour le conjurer de donner toute son attention aux événements de Naples. Il engagea sous main les insurgés à solliciter ouvertement l'appui de son souverain ; mais la froideur d'accueil et la parcimonie de cet ambassadeur, glaçaient Tontoli et Lieto, autant que les enchantaient la chaleur et la générosité du chevaleres-

(1) De Santis.

que prince français (1). Ne connaissant ni ses antécédents, ni le peu de crédit dont il jouissait en France, ils fondaient sur lui, et sur lui seul, toutes leurs espérances, et ils écrivaient à Naples les éloges les plus pompeux de sa personne.

L'insuccès de Don Juan d'Autriche, le redoublement d'audace excité par l'emploi inopportun de forces insuffisantes, la première déclaration des insurgés en faveur du pape, et leur résolution définitive de se constituer en république, ne firent qu'aiguillonner encore le zèle et les espérances de Fontenay. Pour cette fois il écrivit au cardinal Mazarin en des termes tels que ce ministre envoya immédiatement à la flotte de Toulon l'ordre de mettre à la voile. Le commandement de cette escadre était confié au duc de Richelieu, elle portait les sires du Creuset et de Forgetz, généraux distingués, qui pouvaient diriger habilement l'insurrection. Le cardinal-ministre n'avait point jugé politique de confier une entreprise dans laquelle il s'agissait d'acquérir un royaume, à un prince du sang, ou à quelque personnage d'assez haute naissance pour être tenté de s'approprier au détriment de l'É-

(1) Comte de Modène.

tat les fruits de cette révolution qu'on espérait voir s'accomplir.

Tel était l'état des choses quand le véritable délégué de Gennaro Annese, Nicolo Maria Mannara, parut à son tour dans la capitale de la chrétienté.

Le duc de Guise et l'ambassadeur de France habitaient tous deux le palais Barberini, bien qu'à des étages différents. Cette singulière coïncidence fournit au duc l'occasion de capter la confiance du délégué avant même que le diplomate connût la mission de ce Napolitain.

Après une longue et pénible traversée Mannare avait débarqué à Fiumicino, d'où il s'était rendu à cheval à Rome. Il arriva dans cette ville le matin, dans une tenue plus que négligée, harassé de fatigue, trempé de pluie, et couvert de boue : c'est en cet état qu'il se présenta à la porte du palais Barberini, et qu'il monta aux appartements du marquis de Fontenay, précisément au moment où celui-ci venait d'en sortir. Les secrétaires et les employés de l'ambassadeur qui avaient souvent observé avec quelle froideur et quelle réserve leur chef accueillait les Napolitains, n'accordèrent aucune attention à un homme aussi

mal vêtu. A peine daigna-t-on lui permettre d'attendre le retour de l'ambassadeur.

L'envoyé d'Annese dut prendre son parti d'un si triste accueil, il s'assit tout mouillé et d'assez mauvaise humeur dans une des premières antichambres.

Le hasard voulut qu'un laquais du duc de Guise traversât en ce moment-là cette pièce : il lui parla et apprit son nom, et sa qualité, or, de même que les serviteurs de Fontenay, imitaient à l'égard des Napolitains l'accueil dédaigneux de leur maître, de même ceux du duc affectaient de traiter ces étrangers avec la bienveillance et l'intérêt que le prince ne manquait jamais de leur témoigner. Ce laquais fit donc toutes sortes d'avances à l'étranger, uniquement parce qu'il venait de Naples, puis il courut donner avis de son arrivée au baron de Modène. Ce dernier en avertit immédiatement le duc, et profitant de l'absence de l'ambassadeur, il ordonna à l'adroit valet de retourner sans affectation auprès de cet homme, et de tâcher de le lui amener, comme s'il agissait de son propre mouvement.

Ce manége réussit à merveille, et Mannara se rendit aux appartements du duc sans que personne le remar-

quât. Le baron le reçut à bras ouverts, lui donna d'autres vêtements, car les siens ruisselaient d'eau, et lui fit servir un déjeuner, où l'on n'épargna point le vin.

Quand il le vit reposé, de meilleure humeur, et surtout reconnaissant de cet accueil hospitalier, il se hâta de l'introduire dans le cabinet de Henry de Lorraine déjà préparé à le recevoir.

CHAPITRE XVIII.

Le contraste entre la réception affectueuse et cordiale du duc de Guise, et l'accueil froidement dédaigneux du marquis de Fontenay, produisit tout l'effet qu'on pouvait en attendre ; la confiance de l'envoyé du peuple de Naples, fut bientôt acquise au jeune et séduisant prince. Il lui expliqua sans réserve les instructions qu'il avait reçues, en exposant la situation de l'insurrection, dont il exagéra toutefois les ressources et les espérances.

Le duc avait écouté avec une attention extrême ; il se sentait péniblement affecté que son nom n'eût pas été prononcé une seule fois par les Napolitains, cependant, dissimulant avec art et déployant une habileté qui ne lui était pas ordinaire, il affecta de louer chaleureusement l'ambassadeur, en rejetant

sur la grossièreté de ses gens l'accueil qu'on avait fait à Mannara et donna même l'assurance que Naples trouverait chez ce personnage tout l'appui qu'on devait espérer du représentant d'un grand Roi. Enfin, il arriva à parler de lui. Après avoir expliqué longuement que sa famille descendait de la maison d'Anjou, il peignit avec les plus vives couleurs son enthousiasme pour un peuple vaillant et généreux qui travaillait si courageusement à conquérir sa liberté et son indépendance. Il témoigna la crainte que les bonnes volontés du roi très-chrétien, son parent, et tout le zèle du marquis de Fontenay ne fussent neutralisés par des vents contraires, ou par quelque autre obstacle imprévu. Il insinua avec une adresse dont le diplomate novice, et sur lequel il exerçait déjà une sorte de fascination, fut complétement dupe, qu'il serait peut-être utile qu'à tout événement, lui, duc de Guise, allât se mettre à la tête du peuple et combattre pour la nouvelle république, comme le faisait le prince d'Orange en Hollande; il ajouta que la présence à Naples d'un chef uni par les liens du sang à la famille royale de France, stimulerait le zèle des ministres et des généraux, et hâterait l'arrivée

des secours ; enfin, que le roi de France, lui-même, ne pourrait qu'éprouver un vif désir de voir triompher une cause dans laquelle se trouverait engagé un prince qui lui tenait de si près, et qui devait plaire d'ailleurs aux Napolitains, comme descendant de leurs anciens rois.

Ébloui par ce discours, Mannara crut avoir entre les mains une importante négociation dont *l'éclat* rejaillirait sur son nom et sur sa fortune. Quoique ses instructions ne continssent aucune clause assez élastique pour l'autoriser à traiter avec le duc de Guise, il interpréta dans ce sens un article qui le faisait maître, mais en termes généraux, de prendre toutes les mesures propres à contribuer au triomphe de la république ; et cette condition *essentielle* lui parut implicitement comprise dans la coopération d'un prince dont il s'exagérait le crédit près de la cour de France.

Voyant que le messager était complétement gagné à sa cause, le duc, pour l'affermir encore dans ces bonnes dispositions, lui fit de magnifiques promesses, en lui recommandant toutefois de ne point parler de cette conférence au marquis de Fontenay, afin de

ménager son amour-propre d'ambassadeur. Le Napolitain admit la justesse de ces considérations : il sortit des appartements du prince français par une porte qui s'ouvrait sur le jardin, puis rentrant au palais par la porte d'honneur il monta chez l'ambassadeur, auquel il annonça qu'il venait de l'auberge où étaient restés ses bagages.

Le marquis le reçut avec une prévenance qui n'excluait point la réserve. Il prit connaissance des lettres de Gennaro Annese, écrites de la main du chef plébéien, au nom de la junte populaire. Puis, après s'être informé minutieusement de l'état des choses à Naples, et de la confiance qu'on y avait dans la protection du roi très-chrétien, il exprima au messager combien son souverain était reconnaissant de ces dispositions, et lui donna l'assurance que, d'un instant à l'autre, la flotte française, déjà partie de Toulon, arriverait à Naples avec d'importants secours qui témoigneraient de la haute estime de la cour de France pour les valeureux Napolitains. L'envoyé du peuple rendit mille grâces au marquis; après quoi il ajouta comme une chose toute simple et toute naturelle, qu'afin de

prévenir tout retard éventuel, la jeune république désirerait, comme gage de l'alliance, voir à la tête des opérations militaires, quelque prince français, dont le rang intéresserait la France à le soutenir, et hâterait ainsi l'heureuse issue de cette guerre entreprise pour conquérir l'indépendance de la nation. Le marquis ne vit pas d'abord où voulait en venir le Napolitain ; alors Mannara insistant sur ce point, lui dit : Qu'informé de la présence à Rome du duc de Guise, prince de la maison d'Anjou, le peuple demandait qu'il vînt prendre le commandement des masses insurgées, et qu'il dirigeât leurs efforts contre les oppresseurs, jusqu'à l'arrivée de la flotte et des secours si impatiemment attendus.

Malgré son expérience, le rusé diplomate *ne put* dissimuler tout l'étonnement que lui causait une démarche si inattendue ; son visage et sa parole trahissaient les sentiments qu'il s'efforçait de cacher sous le masque de l'impassibilité. Il répondit qu'il croyait que le duc de Guise était à Rome incognito ; qu'il ignorait si, n'ayant ni suite, ni entourage, ni caractère officiel, il pourrait consentir à se rendre à Naples, dans les circonstances actuelles, et au mi-

lieu des difficultés de la traversée. Mannara qui, dans cette occasion, se montra plus habile que Fontenay, répliqua sans hésiter, et sans rien laisser percer de son intelligence avec le duc, que les Napolitains se contenteraient de la personne d'un si grand prince, que peu leur importait qu'il vînt avec une suite et des équipages; que tout cela lui serait fourni à Naples, et d'une manière digne du plus grand monarque et que, pour le voyage, les felouques napolitaines seraient suffisantes, car elles connaissaient parfaitement ces parages, et savaient se jouer des croisières espagnoles.

Serré de si près, l'ambassadeur termina sans affectation la conférence, en prodiguant mille paroles gracieuses au négociateur. Puis il s'enferma dans son cabinet pour y rêver aux moyens d'empêcher le départ du duc pour Naples, sans se compromettre avec ce prince, ni vis-à-vis de la cour de France, ni enfin vis-à-vis des Napolitains.

Le baron de Modène, à la relation duquel nous devons tous ces détails, assure que le marquis avait l'intention de se rendre lui-même à Naples, mais qu'il manqua de résolution; que peut-être il eût exécuté ce

projet si la flotte française fût arrivée à temps; et que ce fut le motif de son opposition obstinée au voyage du duc. Mais nous, mieux renseignés par des auteurs moins intéressés à l'entreprise du prince français, et mieux placés pour apprécier sa conduite, antérieurement et postérieurement à ces événements, nous sommes fondés à croire que le marquis de Fontenay prévit que le duc allait rendre impossible le triomphe des Napolitains, compromettre leur cause par sa légèreté et ses inconséquences, et refroidir les bonnes intentions de la cour de France à l'égard de la République, en réveillant l'ancienne et mortelle rivalité de la maison régnante, et de celle de Lorraine. Telles furent probablement les raisons déterminantes du clairvoyant et sagace diplomate ; il devina que le fardeau dépasserait les forces du téméraire jeune homme, et le résultat ne tarda pas à justifier ses appréhensions.

Sans perdre de temps, Mannara informa le duc de Guise de son entrevue avec l'ambassadeur; et le lendemain le marquis fit une visite au prince français. Il lui communiqua la proposition des Napolitains que, loin

de signaler comme digne d'attention, il qualifiait d'extravagante ; mais le duc lui témoigna qu'il l'envisageait tout autrement, qu'il ne la trouvait point si inacceptable et que, si le désir du peuple napolitain était de le voir dans sa capitale et d'en appeler à son épée, il était tout disposé à s'y rendre pour le service du roi, et à empêcher, au prix même des plus grands sacrifices, que le retard éventuel d'une flotte ne changeât l'aspect favorable des choses et ne dérobât au roi de France une si belle occasion d'accroître sa gloire et son pouvoir.

L'ambassadeur fut très-déconcerté de cette déclaration. Il le fut bien davantage lorsque le cardinal de Sainte-Cécile qui arriva par hasard dans ce moment, se mit à appuyer avec chaleur les arguments du jeune duc. Le vieux diplomate n'osa point combattre de front, d'une part un prince entreprenant qui donnait à son ambition les apparences d'un sacrifice pour la gloire du roi, et de l'autre un cardinal influent, frère du premier ministre. Pour échapper à toute responsabilité, il prit le parti d'assembler un conseil composé des cardinaux et prélats français qui se trouvaient à Rome, et il leur soumit la question,

sans leur dire son sentiment. Ceux-ci, moins prévoyants que Fontenay, ou moins fixés sur les antécédents du personnage et sur son discrédit à la cour, décidèrent à l'unanimité que puisque le peuple napolitain demandait le duc de Guise pour le diriger, le prince ne devait point différer ce voyage, dans l'intérêt même de la France.

Mannara revint donc à Naples avec des lettres pleines de témoignages flatteurs pour le généralissime du peuple et pour la *royale république napolitaine*. Il en apportait d'autres du duc de Guise qui ne contenaient qu'offres pompeuses et promesses magnifiques. Il arriva au moment où Gennaro Annese, abhorré universellement à cause de son ignorance brutale et de son insatiable rapacité, se voyait menacé d'une fin tragique. Gennaro dut son salut à l'enthousiasme général excité par la nouvelle positive qu'on pouvait compter sur la protection d'un grand monarque, que de puissants secours étaient sur le point d'arriver, et qu'un prince illustre de la maison royale allait se mettre à la tête de l'insurrection. Les partisans de l'arquebusier eurent soin d'attribuer tous ces avantages à son zèle et à son

adresse. Ils et le réhabilitèrent ainsi dans l'esprit dès masses qui, ranimées par l'ivresse de la joie, brûlaient plus que jamais du désir de continuer la guerre.

Annese, voyant son influence raffermie, pensa d'abord que la présence du Prince le mettrait désormais à couvert de l'inconstance et de la défaveur populaires : en conséquence il le fit presser de tenir ses promesses, et sans balancer davantage, il renvoya immédiatement à Rome Mannara, accompagné du père Capece, de l'ordre des Dominicains et d'Aniello de Falco, général d'artillerie, tous trois chargés de remercier l'ambassadeur français au nom de la royale république, et de prier le duc de Guise de venir sans retard prendre le commandement suprême des forces napolitaines, au même titre et aux mêmes conditions que le prince d'Orange en Hollande.

Cette députation officielle était à peine partie, et l'on pouvait encore voir du rivage les felouques qui la transportaient à Rome avec un vent favorable, que déjà le maître arquebusier se repentait d'avoir agi avec tant de précipitation et de légèreté. Soit que

ses plus chauds partisans lui eussent ouvert les yeux, soit que l'instinct de l'ambition éclairât sa faible intelligence, il comprit l'impossibilité de conserver le pouvoir suprême en face d'un personnage tel que le duc de Guise par lequel il serait immànquablement supplanté. Il se vit prêt à retomber dans l'obscurité de sa première condition, exposé en outre à la vengeance des nombreux ennemis qu'il s'était faits. Cette perspective l'épouvante : il maudit sa résolution inconsidérée, et cherchant un moyen d'y remédier, il court consulter Francesco Patti, avocat d'un grand crédit dont l'audace égalait la finesse; mais celui-ci, loin de dissiper les terreurs du misérable Annese, les aggrave encore, en protestant *qu'il s'est décapité de ses propres mains.*

Dans cette perplexité, voulant empêcher à tout prix l'arrivée du prince français, et uniquement préoccupé du désir de conserver sa position, le généralissime du peuple ne voit d'autre expédient que de se mettre à la discrétion de son confident lettré ; il va jusqu'à le supplier à genoux de partir pour Rome à l'instant même, et de neutraliser par son adresse et son audace tout ce qu'auraient fait les trois autres en-

voyés, en entravant par tous les moyens possibles le voyage du duc de Guise. Francesco Patti se laisse longtemps prier, puis se décide enfin à remplir cette mission délicate dont il rédige lui-même les instructions.

Elles se réduisaient à négocier d'abord directement avec le Saint-Père, et à lui proposer : ou de conserver le royaume de Naples pour le Saint-Siége qui en aurait la souveraineté directe, ou de le prendre sous sa protection comme république indépendante, ou enfin d'en donner l'investiture, comme royaume, à l'un de ses neveux. Dans le cas où le pontife n'aurait accepté aucune de ces trois propositions, Francesco Patti devait s'adresser au marquis de Fontenay et lui exposer que Gennaro Annese, le conseil souverain de la république, et les Napolitains les plus considérables et les plus influents désiraient s'entendre exclusivement avec le roi très-chrétien ; qu'on le priait donc de se rendre sans retard à Naples, pour y représenter son souverain, la présence et l'autorité d'un tel ambassadeur, devant peser d'un tout autre poids que celle d'un jeune prince sans expérience, objet de l'engouement momentané de la partie la moins

nombreuse et la plus méprisable de la populace.

La mission de Patti embrassait ainsi deux négociations distinctes, dont la seconde ne devait être produite qu'au cas où la première aurait échoué. Toutes deux avaient pour objet de rendre impossible le voyage du duc de Guise avec lequel nul espoir de rivaliser ne pouvait être conservé par un homme d'une condition aussi infime et d'un caractère aussi ignoble que l'était celui de Gennaro Annese.

CHAPITRE XIX.

Mannara et ses deux compagnons arrivèrent rapidement à Naples, et furent très-bien accueillis par le marquis de Fontenay. Ils se présentèrent ensuite chez le duc de Guise qui, probablement d'après les conseils du baronde Modène et d'autres personnages éclairés, les reçut avec bienveillance, mais ne consentit à écouter leurs propositions officielles qu'en présence de l'ambassadeur. En conséquence, sur les instances des délégués eux-mêmes, une entrevue fut ménagée le même jour dans les salons du marquis. On y pria officiellement et solennellement le duc de vouloir bien se rendre à Naples, pour y prendre le commandement des armées populaires. Le prince, toujours bien conseillé, après avoir témoigné sa gratitude aux délé-

gués, et son désir ardent de complaire aux Napolitains, ajouta que pour voler à leur secours, il n'attendait plus, comme féal sujet du roi de France, que d'en recevoir l'ordre du représentant de son seigneur et roi (1).

La position de Fontenay était critique et embarrassante au plus haut degré. Il voyait toute la portée de la résolution qu'il allait prendre, et l'immense responsabilité qui pèserait sur lui. Il balbutia quelques paroles dont le vague dénotait sa perplexité, et déclara qu'il n'avait point d'instructions suffisantes pour donner des ordres à un prince du sang ; que, d'un autre côté cependant, il n'était pas non plus autorisé à s'opposer formellement à l'élection spontanée qu'avaient faite le peuple napolitain et *son généralissime*, surtout lorsqu'il s'agissait d'un prince français ; qu'il n'avait pas encore reçu de réponse à ses dernières dépêches ; qu'il pouvait seulement assurer une chose d'une manière positive, c'était que l'escadre française avait dejà mis à la voile, se dirigeant vers Naples, et que dans cette flotte la nouvelle ré-

(1) Comte de Modène.

publique trouverait le plus ferme de tous les appuis pour assurer son indépendance et sa liberté.

Tout ambiguë qu'était cette réponse, le duc de Guise n'en demandait pas davantage ; il accepta sur-le-champ les propositions de Naples, et promit de s'y rendre aussitôt que les felouques napolitaines seraient arrivées.

Quant aux envoyés de Gennaro Annese, enchantés du succès de leur mission, ils expédièrent par terre et par mer des courriers pour demander que les felouques chargées de transporter le prince fussent immédiatement dirigées sur Fiumicino.

Transporté de joie, en se voyant si près de toucher au but de son ambition, le duc de Guise, au milieu de ses préparatifs de voyage, et des soins qu'il devait prendre pour se procurer de l'argent et des munitions, semblait affecter de donner une imprudente publicité à ses négociations, n'en faisant pas même mystère à ses ennemis déclarés. Avec dix mille écus que lui procure le cardinal de Sainte-Cécile, et une médiocre quantité de poudre que lui vend le duc de Bracciano, il se dispose à partir, prend pour confesseur le père Capece, auquel il promet une

mitre, et dépêche en toute hâte à Paris un de ses secrétaires avec des lettres pour sa mère à laquelle il demande des fonds, la chargeant de préparer, en son nom, toutes sortes de secours, et la priant aussi de ne rien négliger pour que les ministres du roi appuient chaleureusement son aventureuse entreprise.

Rien de ce qui se tramait par les uns et par les autres dans cette affaire si compliquée n'échappait au comte d'Oñate, ambassadeur d'Espagne à Rome; et ce diplomate entretenait avec Madrid une correspondance active au moyen de laquelle on y était instruit de tout ce qui se passait en Italie. Le comte, appréciateur profond des hommes et des choses, jugea que le départ de Henry de Lorraine pour Naples était une bonne fortune dans la situation où se trouvait ce royaume. Il connaissait personnellement le jeune prince; il savait qu'il était suspect à la cour de France où sa témérité connue devait éveiller des craintes et tempérer, sinon éteindre, le désir d'envoyer des forces qui seraient sans nul doute arrivées à leur destination, s'il ne s'était jeté à la traverse.

Le comte d'Oñate n'ignorait pas non plus la mauvaise volonté du marquis de Fontenay, toutes circonstances qui, jointes à l'état de désordre où était tombée la rébellion, et aux sentiments peu honorables de l'envieux Annese, devaient immanquablement ruiner le crédit du duc de Guise et précipiter la crise qui assurerait le triomphe des armes espagnoles.

Avec une telle sécurité pour l'avenir, et un espoir fondé sur des données presque certaines, le diplomate espagnol, loin d'agir contre le duc, ne songea au contraire qu'à lui aplanir adroitement le chemin qui le conduisait à sa perte. Don Juan d'Autriche et le duc d'Arcos, tenus au courant de tout par leur ambassadeur, mirent d'ailleurs le temps à profit, et s'aidant d'un grand nombre d'agents secrets, ils travaillèrent de façon à ce que l'aventureux prince trouvât en arrivant le terrain glissant et hérissé de difficultés.

Autant le voyage des trois délégués avait été prompt et heureux, autant fut lent et pénible celui de Francesco Patti. Quand il débarqua, la négociation était déjà close, ce qui ne l'empêcha point de commencer

à agir avec autant de secret que d'activité. Mais rebuté dès ses premières tentatives auprès du Saint-Père, qui refusait d'écouter ses propositions, il se tourna, comme le portaient ses instructions, du côté du marquis de Fontenay.

Celui-ci ressentit une joie extrême aux nouvelles du messager; mais persuadé qu'il venait trop tard, et qu'il était désormais impossible de s'opposer à la résolution du duc de Guise, il le dit à Patti, l'engageant en même temps à se rendre à Paris, afin de traiter directement avec la cour.

L'avocat consulta d'abord son intérêt et jugea dès lors plus avantageux pour lui de servir le duc de Guise. Il s'excusa donc de ne point faire le voyage de Paris sur son manque de ressources, d'instructions et de pouvoirs; puis il prit congé de l'ambassadeur, en lui exprimant qu'il se résignait à accepter les faits accomplis, dans l'espoir que cette abnégation pourrait tourner à l'avantage de sa patrie. Ensuite il alla trouver les autres délégués, feignant d'arriver à l'instant de Naples pour presser le départ du duc. Il poussa même l'impudence jusqu'à se rendre chez ce prince lui-même et à lui faire une pro-

testation semblable, qu'il accompagna des plus basses adulations (1).

Sur ces entrefaites, arrivèrent à Fiumicino quatorze felouques napolitaines, destinées au voyage du nouveau généralissime. Celui-ci pressa les préparatifs, et après avoir donné à ces soins une publicité inconsidérée, il s'arrogea, par anticipation, une importance extravagante et sortit de Rome dans l'équipage d'un triomphateur. Il se montra même inconséquent et léger au point de passer avec sa suite, que précédait un trompette, sous le balcon du comte d'Oñate qui peut-être, à travers les vitraux de sa fenêtre, le regardait partir en souriant de compassion.

Le marquis de Fontenay, le cardinal de Sainte-Cécile et d'autres seigneurs et prélats français l'accompagnaient en carrosse : ils allèrent jusqu'à la basilique de Saint-Paul-extra-muros. Là, ils prirent congé de lui, et le duc continua son voyage à cheval jusqu'à la mer avec le baron de Modène et les envoyés napolitains. Ils emmenaient le sire de Cérisantes, nommé par le marquis de Fontenay, repré-

(1) Comte de Modène.

sentant de la France à Naples, ou, en d'autres termes, son espion, Geronimo Fabrani en qualité de secrétaire, et Agostino de Lieto en celle de capitaine des gardes. Chaque felouque ne pouvant contenir que deux ou trois personnes, le duc entra dans l'une d'elles, accompagné seulement de son valet de chambre; sa suite se distribua dans les autres barques, et l'on mit à la voile par un temps favorable, le 13 novembre 1647, vers minuit.

Le lendemain, près de l'île de Ponza, les passagers découvrirent vers le soir, trois galères espagnoles qui les guettaient au passage. Mais ces galères ne purent leur donner la chasse; les felouques s'étant aussitôt dispersées dans toutes les directions, et les Espagnols n'ayant su deviner quelle barque montait le prince. Une nuit des plus obscures et des plus orageuses vint d'ailleurs les dérober aux yeux même de leurs ennemis.

Enfin, par une manœuvre aussi prompte qu'habile, la felouque sur laquelle était le duc passa entre les îles d'Ischia et de Procida, longea celle de Caprée, et parut dans le golfe au point du jour. Elle essuya sans accident la mousqueterie des chaloupes armées que Don Juan avait lancées à sa poursuite, et vint pren-

dre terre à la tour *del Greco*. De là elle cingla immédiatement vers la plage du Carmel où le peuple salua son arrivée avec les démonstrations du plus vif enthousiasme.

CHAPITRE XX.

Le duc de Guise arrivait à Naples dans un moment assez critique : plutôt riche d'espérance que de ressources réelles, il venait se mettre à la tête d'un soulèvement populaire, et il manquait pour soutenir l'orgueil de ses prétentions, des moyens solides qui auraient pu lui ménager un succès glorieux et durable.

Le mouvement, qui avait commencé par une misérable émeute contre la gabelle des fruits, était devenu une rébellion ouverte contre la domination espagnole. Si l'espace que l'insurrection avait parcouru en si peu de temps était considérable, le terrain qu'elle avait gagné était mouvant, et elle se consumait par ses propres efforts. Il est vrai que tout

le pays se trouvait en armes, mais on était peu d'accord sur les motifs qui les avaient fait prendre. Il est vrai que cent cinquante mille hommes, secondés par presque toute la population, avaient combattu, et cela avec une ardeur et une constance exemplaires, dans la capitale et aux alentours : mais le nombre de ces combattants était déjà considérablement réduit, et il eût été bien moindre encore, s'il se fût agi d'opérations sur une grande échelle, conduites selon les règles de l'art de la guerre. D'ailleurs ces milices ignorantes et indisciplinées étaient loin de représenter toute la population de la ville. Les gens d'une condition aisée, les employés, ceux qui vivaient de commerce et d'industrie, que les Espagnols désignaient alors par le sobriquet de *cappes noires* (capas negras), et qui composaient la classe moyenne, tous ceux-là, disons-nous, avaient bien pu se soulever contre les impôts, soit pour satisfaire des ressentiments personnels, soit pour chercher un moyen d'améliorer leur fortune ; mais on les voyait déjà fatigués de désordre, dégoûtés des excès populaires, et renonçant à toutes leurs illusions, n'aspirer qu'au retour de la tranquillité. Loin de se montrer hostiles à la domination

espagnole, ils l'envisageaient au contraire comme la seule garantie de stabilité et de repos.

Les nobles qui ne laissaient point d'avoir une grande influence sur les destinées du pays, combattaient la révolution avec acharnement. Trois châteaux presque inexpugnables, des positions nombreuses et importantes, et le domaine absolu de la mer appartenaient aux Espagnols soutenus par les barons.

Et cependant le mouvement se prolongeait et s'étendait; mais comment et pourquoi? Uniquement parce que, les *cappes noires,* intimidées par des menaces d'incendies et d'assassinats, n'osaient ni sortir, ni communiquer entre elles, dans la crainte d'être signalées comme suspectes: il faut ajouter à ces causes que les forces espagnoles, bien qu'avantageusement retranchées étaient trop faibles pour attaquer avec succès des masses considérables, et pour inspirer de la confiance à la classe moyenne qui, au lieu d'agir, restait dans une complète inertie, malgré son importance numérique et son mécontentement.

La partie militante de la population n'offrait ellemême aucune consistance. Son organisation qui

différait selon les provinces, suffisait dans la capitale pour faire marcher les troupes au combat, mais elle était loin de produire une discipline forte. Ici, l'on se croyait fidèle au roi d'Espagne, là, on se déclarait contre les Espagnols; les uns proclamaient la République, les autres se jetaient dans les bras d'un prince étranger : mais ce qu'on retrouvait partout, c'étaient des mécontents, des prolétaires armés, masses indisciplinables, ayant à leur tête quelque chef éventuel, remplissant plutôt le rôle d'excitateur que celui de général, alternativement despote ou esclave, bourreau ou victime. En un mot, cette rébellion du royaume de Naples, qui avait tant de retentissement en Europe, était impuissante à fonder l'indépendance du pays, privée qu'elle était des forces physiques et morales qui seules auraient pu conquérir ce résultat.

Avec une escadre supérieure à celle de Don Juan d'Autriche, avec des troupes de débarquement capables de faire lever le blocus de la capitale, de soumettre les provinces, d'organiser le pays et d'arracher aux Espagnols les places fortes qu'ils occupaient, Naples aurait pu parvenir à changer de domi-

nation ; mais elle n'eût pu suffire à la tâche de se constituer en état libre. Seuls, les Français étaient en mesure d'opérer une telle révolution et de laisser à l'expérience des Napolitains à décider si ce changement était ou n'était pas favorable à leurs intérêts. Mais l'intervention téméraire d'un prince dont l'ambition portait ombrage à la cour de France, rendait déjà douteuse la coopération du roi très-chrétien.

Toutes ces considérations avaient, nous l'avons dit, réglé la conduite du comte d'Oñate ; elles servirent également de règle à Don Juan d'Autriche et au vice-roi. Ils ne virent dans le duc de Guise, qu'un prince aventureux qui allait momentanément communiquer une énergie factice à la rébellion, pour n'être bientôt qu'un obstacle et peut-être même un instrument de faiblesse et de ruine. Ils résolurent donc de se maintenir, à tout prix, dans les positions avantageuses dont ils étaient maîtres, de continuer rigoureusement le blocus et d'attendre que les fautes du nouveau chef, la fatigue, l'indiscipline et les misères des combattants, assurassent, par la force des choses, le triomphe de la cause espagnole.

Telles n'étaient point les pensées du présomptueux Henry de Lorraine : sans considérer qu'il n'apportait à cette République naissante, qu'une douzaine d'aventuriers, pour tout renfort; sept à huit mille écus pour toute ressource, et quelques quintaux de poudre pour tout secours; enivré du succès de sa traversée, des salves d'artillerie du mont Carmel, et des acclamations de la multitude, il se voyait déjà le libérateur d'un peuple opprimé, le fondateur d'une monarchie indépendante, l'arbitre prédestiné du sort de l'Italie entière.

Plein de ces illusions et entouré d'une foule immense, il monte à cheval et se rend à la cathédrale pour remercier le Tout-Puissant de son heureuse arrivée. Ce devoir rempli, Gennaro Annese l'emmène dans sa tour du Carmel, afin de l'y retenir près de lui, jusqu'à ce qu'on eût achevé les préparatifs d'une habitation plus somptueuse, et plus digne d'un tel hôte (1).

La familiarité d'Annese dut sans doute paraître étrange à un prince habitué à tous les raffinements

(1) De Santis.

du luxe, et aux plus exquises prévenances. Le logement qu'il était condamné à partager avec le maître arquebusier était d'une saleté révoltante, rendue plus hideuse encore par les vases d'or et d'argent entassés pêle-mêle, les riches étoffes, et le butin provenant du pillage. La pauvreté de l'ameublement composé d'objets de rebut, tout, jusqu'à l'odeur suffocante de ce taudis, en aurait rendu le séjour insupportable à l'homme le moins délicat. Les mains noires, les cheveux en désordre et vêtue de guenilles, la femme du généralissime du peuple préparait dans un coin, sur un réchaud de terre, le chétif repas conjugal auquel était convié le prince Henry de Lorraine. Enfin, et comme dernier trait de ce *tableau*, tandis que la dame veillait au macaroni, Gennaro Annese, voulant témoigner à son hôte qu'il n'accordait pas à demi les faveurs de l'intimité, se mit à panser devant lui une plaie cancéreuse qu'il avait à la jambe (1).

L'ambition est la plus souple et la plus accommo-

(1) Comte de Modène.

dante de toutes les passions. Jugeant qu'il importait à ses plans de ménager le grossier arquebusier, le duc de Guise embrassa plusieurs fois son hôte, eut des attentions pour sa compagne, et loua cette réception toute cordiale et cette sobriété républicaine. Dans ses épanchements avec le généralissime, il ne négligea rien pour effacer de son esprit toute appréhension d'être supplanté ; et il poussa la complaisance jusqu'à partager la couche infecte du chef populaire. Le prince s'étendit à ses côtés sur un matelas, tandis que la châtelaine ronflait sur un autre.

Nous ignorons si les fatigues du voyage et les fortes émotions de l'arrivée lui procurèrent un sommeil paisible, et si des songes de gloire vinrent le bercer sous le toit où la fortune l'avait conduit. Les historiens du temps disent seulement, qu'il se coucha tout habillé, et qu'il se leva de grand matin pour parcourir la ville.

Accueilli avec enthousiasme par une populace innombrable qui le regardait comme un libérateur, mais avec méfiance par les *Cappes-noires* qui ne voyaient, derrière le prince, que la puissance de la France, il alla reconnaître les postes militaires, passer

en revue les troupes de paysans insurgés composant la partie la plus belliqueuse et la plus ferme des forces populaires, et examiner par lui-même les ressources sur lesquelles comptait le peuple rebelle qu'il venait gouverner.

Lorsqu'il eut vu de ses propres yeux combien étaient exagérés les bruits qui couraient le monde sur les forces et l'avenir de la révolution napolitaine, il dut perdre dès ce premier examen, beaucoup de ses illusions. Il trouva que la rébellion pouvait bien disposer d'un nombre considérable d'hommes armés et résolus, mais qu'à peine on en aurait réuni huit ou dix mille en état de faire une guerre régulière. Lui qui croyait tous les habitants de la capitale et des provinces animés du même esprit, des mêmes désirs, des mêmes haines, du même amour de liberté; il se trouva en face d'une classe moyenne indifférente, lasse de désordres, mais nullement hostile au roi catholique; si nombreuse d'ailleurs, qu'il lui aurait suffi de vouloir et de décider, pour faire pencher de son côté la balance de la fortune. Il put s'assurer que dans la classe militante elle-même, on ne rencontrait ni ordre ni concert; que

bien loin d'avoir organisé et constitué une république, il était impossible de songer même à une organisation régulière; que les chefs du peuple ne disposaient que d'un pouvoir restreint, et dans les limites d'une influence éphémère; que bien qu'il ne manquât pas de vétérans braves et aguerris dans les rangs populaires, il n'y avait point à leur tête d'officiers expérimentés, pratiques, intelligents, capables de diriger sans hésitation les opérations combinées que nécessitait ce genre de guerre. Il s'aperçut bien vite que l'argent était rare, qu'il y avait pénurie dans les vivres, insuffisance dans les approvisionnements, et ne tarda pas à se convaincre enfin de l'impossibilité de mener à bonne fin avec de pareils éléments les plans qu'il avait conçus à Rome, et qui l'avaient entraîné sur ce théâtre de désastres.

Toutefois, sans se laisser abattre, confiant dans le prestige de son nom, dans sa valeur personnelle et dans la fortune, se flattant d'ailleurs que la cour de France ne l'abandonnerait point, et que le crédit de sa famille pourrait lui procurer les trésors et les soldats nécessaires au succès de son entreprise, il résolut d'aller en avant, et de mettre à profit cette pre-

mière ferveur populaire pour tenter un effort décisif.

Afin d'ajouter à la considération du peuple de Naples et de tout le royaume, et de fortifier l'autorité militaire suprême qu'il allait exercer, le duc de Guise décida, ou pour mieux dire, fit proposer par Gennaro Annese, puis approuver par la Junte Saint-Augustin, qu'un serment de fidélité à la république serait prêté solennellement dans la cathédrale; et que là, le cardinal-archevêque lui remettrait une épée bénie avec le cérémonial de rigueur. Filomarino qui n'ignorait pas à quel point le compromettrait cette démarche par laquelle il allait sanctionner la rébellion, voulut s'excuser sur l'état de sa santé (1). Mais ayant reçu l'avis secret, que ses jours étaient menacés dans le cas où il refuserait de se prêter de bonne grâce à ce qu'on attendait de son ministère, il finit par y consentir. Il bénit donc et remit lui-même au duc une épée destinée à exterminer tous les Espagnols et à détrôner le légitime souverain, complaisance d'une bien autre portée que celle qu'il avait eue autrefois pour le poissonnier Masa-

(1) De Santis.

niello. En discréditant complétement le cardinal auprès des gens sensés, elle ternit la réputation qu'il s'était faite par une conduite tantôtprudente, tantôt énergique et courageuse, mais toujours digne, dans des circonstances si difficiles (1).

Cependant le général Tuttavilla obtenait de nouveaux avantages au pont de Scafati, battant, non sans une grande effusion de sang dans une lutte acharnée, environ quatre cents cavaliers napolitains qui étaient sortis de la ville avec l'espoir de le surprendre.

Après cette affaire, la ligne du blocus se trouvant complétement fermée, le général put réparer les moulins à eau de la tour de l'Annonciade et faire passer quelques approvisionnements de farine à Castelnuovo. Mais ils furent loin de suffire à ce château où la disette était affreuse ; en conséquence, le vice-roi donna, dans les termes les plus précis, l'ordre de chercher à forcer le passage de la grotte du Pausilippe, route que devaient nécessairement suivre tous les convois. Tuttavilla, bien qu'il jugeât l'entre-

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S. — Agnello de la Porta, M. S. — Comte de Modène.

prise des plus difficiles, résolut néanmoins de la tenter. Il disposa à Puzzoles deux cents cavaliers choisis qui réunis à quelques détachemens d'infanterie de la garnison de Castelnuovo devaient tâcher de surprendre la grotte. Mais ayant été averti par ses affidés que le duc de Guise avait l'intention d'attaquer brusquement Aversa, quartier général de la noblesse, pour marcher de là sur Capoue et s'ouvrir un chemin jusqu'à Rome, le général Tuttavilla concentra immédiatement ses forces, afin d'être en mesure d'entraver ce plan.

En effet, le prince français songeait à prendre l'offensive; mais lorsqu'il fut instruit du mouvement concentrique de Tuttavilla, il renonça pour le moment à son expédition, et se préoccupa du moyen d'arriver au même but dans la ville. Il consulta les chefs du peuple, auxquels il affectait de témoigner la plus grande déférence, et avec leur assentiment, il décida l'attaque de la fameuse porte de San-Carlo de Mortelle, où Brancaccio avait essuyé son second échec. Maître de cette position, il espérait s'emparer facilement des hauteurs, et s'approcher du château Saint-Elme.

Le 21 novembre, au point du jour, le duc de Guise, pressé de mettre son plan à exécution, range en bon ordre quatre mille hommes, et débute avec assez de bonheur. Les Napolitains emportent les premiers ouvrages avancés et les retranchements qui en couvraient le front, massacrant un grand nombre d'Espagnols, car ils ne faisaient aucun quartier; ensuite ils se répandent dans les maisons voisines qu'ils livrent au pillage et à l'incendie après avoir égorgé les habitants.

Mais bientôt Don Carlos de Gante et le capitaine Fusco, chargèrent les Napolitains avec deux compagnies d'arquebusiers, les pressèrent rudement et leur tuèrent beaucoup de monde; et comme la réserve des troupes populaires s'avançait pour soutenir les premiers, le baron de Batteville parut à son tour, suivi de Don Jose de Sangro et du prince de Tersis, avec un renfort de troupes toutes fraîches. Leur intervention ne pouvait être plus opportune : ils mirent dans une déroute complète la colonne populaire qui arrivait au secours des assaillants fuyant déjà dans le désordre que produit toujours l'insuccès; et ils en firent un grand carnage.

Le peuple fut consterné de cet échec qui, loin de répondre aux espérances ambitieuses du nouveau chef, paraissait d'un si mauvais augure pour sa fortune (1).

(1) De Santis. — Comte de Modène. — Capecelatro, M. S.

CHAPITRE XXI.

Ce désastre, le discrédit qui s'attachait à l'humble cortége avec lequel le duc de Guise s'était présenté à Naples, l'absence des secours que l'on attendait de lui, et le retard de la flotte française, commençaient à dissiper bien des illusions. Les mécontents, excités par les menées occultes du vice-roi et de Don Juan d'Autriche, faisaient retentir de leurs plaintes, les carrefours et les places publiques, et disaient sans ménagement leur opinion au milieu des groupes.

Gennaro Annese, bien que ces bruits qui tendaient à dépopulariser son rival le flattassent dans sa jalousie, crut devoir interdire formellement et sous les peines les plus sévères de telles manifestations de hardiesse et d'irrévérence. Le duc publia lui-même une proclamation dont les termes flatteurs et les pro-

messes étaient de nature à réveiller les premières espérances des insurgés, mettant en œuvre, pour capter les faveurs de la populace, tous les moyens de séduction dont la nature s'était montrée prodigue envers lui. Il attribua la déroute que les Napolitains venaient d'essuyer à la multitude des chefs et des lieutenants, qui, interprétant à leur manière les ordres supérieurs, rendaient impossible toute unité d'action. Il soumit les bandes de paysans armés à une autre organisation, les rangeant selon le nouveau système français. Dans ce but, il voulut former un régiment modèle ; il ordonna que les capitaines d'Ottines eussent à lui fournir chacun dix hommes d'élite, qui reçurent la solde d'un carlin par jour, et il promit le même avantage à tout soldat déserteur des bannières espagnoles.

Ces détails de discipline militaire n'occupaient pas tellement le duc de Guise qu'il ne travaillât sans relâche à se concilier l'appui des *Cappes-noires* leur donnant à entendre qu'il allait mettre un frein aux prétentions anarchiques de la plèbe et investir la classe moyenne d'une influence salutaire dans les affaires publiques. En même temps il ne

négligeait rien pour calmer l'irritation et les préventions du peuple contre la noblesse, tout en flattant celle-ci, et lui faisant espérer le rétablissement prochain de l'ordre.

Ces plans et ces négociations si diverses, qu'il menait de front, non sans déployer une incontestable habileté, ne le détournaient point du projet de s'emparer d'Aversa. Il concertait ses mesures de manière à éloigner de cette ville le général Tuttavilla, qui, avec une activité incroyable, portait sa colonne mobile d'un point sur un autre, obtenant des avantages journaliers dans une foule de rencontres partielles et d'escarmouches très-chaudes.

Sur ces entrefaites le vice-roi, duc d'Arcos, reçut de Madrid, en réponse aux dépêches où il donnait connaissance de la seconde capitulation qui avait suivi la mort de Masaniello, une complète approbation de sa conduite, et de pleins pouvoirs pour conclure un accommodement définitif et pour faire, au nom du roi, aux Napolitains, toutes les concessions qu'il jugerait convenables et nécessaires. Dans la ferme conviction que cette autorisation, de même que la sanction royale donnée aux traités, et la con-

fiance qu'on lui accordait pour les mesures ultérieures, ouvraient un vaste champ à de faciles négociations sur des bases nouvelles, il publia et fit distribuer à profusion la dépêche qui l'investissait d'un pouvoir discrétionnaire et il accompagna cette pièce d'exhortations pressantes à la paix qu'appuyaient des offres plus larges et des propositions avantageuses.

Le crédit et la réputation du négociateur sont d'une grande influence pour le résultat des négociations: or, le duc d'Arcos se trouvait, à cet égard, dans les conditions les plus défavorables. La mauvaise foi qu'il avait montrée, en débattant les traités antérieurs, éloignait de lui la confiance, et, en dépit de toutes les garanties, son nom était à lui seul un obstacle à tout accommodement (1).

La réponse sommaire qu'obtinrent ses nouvelles ouvertures était que personne ne se fiait à ses offres, et qu'on ne pouvait croire, de sa part, à la sincérité de paroles conciliatrices. Un décret de Gennaro Annese qui défendait sous peine de mort tout rapport et tout arrangement avec le vice-roi, donnait un caractère

(1) De Santis.

plus blessant encore à cet affront en quelque sorte personnel.

Tandis que, sous le poids d'un tel échec, le duc d'Arcos, dissimulant le ressentiment de cette injure, cherchait à miner par d'autres moyens le crédit attaché aux noms du duc de Guise et de Gennaro Annese, Don Juan d'Autriche, convaincu que la couronne de Naples allait échapper à l'Espagne, si le commandement suprême restait entre les mains d'un vice-roi, objet d'une haine et d'une méfiance si universelles, cherchait, dans sa prudence, comment il pourrait écarter cet obstacle au rétablissement de la paix et aux mesures qui mettraient fin à tant de désastres.

Le duc de Guise persistait dans son projet d'entrer en campagne et d'enlever la ville d'Aversa. Il convoqua la junte populaire au lieu ordinaire de ses séances : là, dans un exposé lucide, où il faisait preuve de ses connaissances militaires, il représenta que continuer de consumer ses forces et son temps à attaquer avec plus ou moins de succès les postes fortifiés des Espagnols, c'était vouloir s'user et périr dans une lutte interminable ; qu'il fallait porter la guerre

au dehors, rompre les lignes du blocus pour faciliter l'entrée des vivres, soulever le pays, et en attendant l'escadre française, qui ne pouvait tarder à arriver, frapper quelques grands coups qui permissent de faire concourir fructueusement à d'heureuses opérations les secours attendus. Il termina en proposant l'expédition contre Aversa, qu'il présentait comme aussi facile qu'importante.

Des applaudissements unanimes accueillirent cette motion; on décida, par un vote général, qu'on s'en remettait entièrement à l'expérience du prince français, et qu'on lui confiait, sans restriction aucune, et en dehors de tout contrôle, la disposition et l'exécution de toutes les opérations militaires (1).

L'ascendant que prenait le duc de Guise n'était guère de nature à flatter Gennaro Annese; mais il se voyait contraint de plier devant cette suprématie naissante. Il seconda même l'entreprise de tous ses efforts, de peur de se rendre suspect à la multitude. Le duc organisa donc rapidement les bandes qui devaient l'accompagner

(1) Comte de Modène. — De Santis.

dans son excursion, et il eut soin de faire à propos plusieurs sorties pour donner le change à la vigilance de Tuttavilla et détourner son attention du point où devait se porter l'effort sérieux de l'attaque. Mais le général, non moins actif qu'expérimenté, n'ignorait aucun des plans de son adversaire, et il en tenait le vice-roi exactement informé.

Quant à ce dernier, il n'est que trop vrai qu'il n'ajoutait pas une grande importance à ces avis : il pressait de plus en plus le général de mettre à exécution son projet contre la grotte du Pausilippe, voulant avant tout remédier à la disette et à la pénurie de vivres frais qui régnaient déjà dans les châteaux et qui produisaient un effet fâcheux sur l'état sanitaire des garnisons.

Tout étant disposé pour l'expédition d'Aversa, le duc de Guise dut s'occuper de nommer un mestre de camp général, emploi d'une telle importance qu'il l'avait réservé jusque-là, dans l'idée de le confier à son propre frère. Bien des ambitions se réveillèrent et s'agitèrent. Le sire de Cérisantes se flatta de l'obtenir, quoiqu'il fût venu comme agent secret du marquis de Fontenay, et qu'il eût toujours

été totalement étranger à la carrière des armes.

Agostino de Lieto, homme de rien dont la nomination de capitaine des gardes avait scandalisé tout Naples, eut aussi la présomption d'y aspirer. Mais cette charge fut donnée au baron de Modène, bon soldat et loyal gentilhomme, qui ne voulut point recevoir son brevet de la junte populaire, revêtu de la signature d'Annese ; il ne l'accepta qu'expédié et signé par le duc lui-même (1).

Un bandit appelé Pappone inquiétait les environs de Gaëte ; à la tête d'une troupe nombreuse, il pillait, saccageait, et brûlait tous les villages qui ne s'étaient point déclarés pour la rébellion. Il poussa ses excursions dévastatrices jusque sur le territoire de Capoue ; et la ville d'Aversa elle-même ne se crut pas à l'abri de ses attaques et d'un siége en règle. Mettant à profit cet incident favorable, ainsi que la marche de Pastena qui accourait de la province de Salerne avec un corps considérable d'insurgés pour fondre sur la Cava, et attaquer de nouveau le pont de Scafati, le duc de Guise sor-

(1) Comte de Modène.

tit de la capitale, le 12 décembre, emmenant avec [illegible]tre mille fantassins, quinze cents cavaliers et six pièces de canon de gros calibre, le tout en assez bon ordre. L'esprit de ces troupes était satisfaisant, mais elles étaient fort mal fournies de munitions. »

La colonne expéditionnaire se dirigea vers San-Giuliano, bourg d'une assez grande importance, dont elle s'empara sans difficulté; puis elle se porta sur Santantimo, autre bourg peu éloigné du premier, et qui fut également occupé. Le baron de Modène, avec autant d'activité que d'intelligence, fit aussitôt fortifier ces deux points. La noblesse ayant une excellente cavalerie et peu d'infanterie, il fallait avant tout se mettre à l'abri d'une surprise; car d'un instant à l'autre on pouvait avoir l'ennemi sur les bras.

Le général Tuttavilla avait été averti à temps de la sortie du duc; après avoir envoyé au pont de Scafati de nouveaux renforts, et expédié par des courriers à la garnison de Castellamare l'ordre de tout faire pour arrêter la bande de Pastena, il s'était porté lui-même au secours d'Aversa, et il arriva au moment où sa présence était le plus nécessaire.

Le duc de Guise, profitant du temps où le baron de Modène donnait toute son attention aux ouvrages de fortification et aux dispositions stratégiques que réclamaient les circonstances, avait ouvert, contre l'avis de son mestre de camp, des conférences secrètes avec les défenseurs d'Aversa. Il les fit prévenir de ses dispositions conciliatrices, et sollicita une entrevue avec quelques-uns d'entre eux, ce qu'il ne tarda pas à obtenir. Le baron ne fut pas plutôt informé de cette démarche, qu'il représenta au duc combien il la trouvait dangereuse, non par méfiance des seigneurs napolitains, incapables d'un acte de félonie, mais à cause des soupçons qu'en concevrait le peuple, et du parti qu'en pourrait tirer l'implacable jalousie de Gennaro Annese (1). Henry de Lorraine fronça le sourcil en écoutant les observations du seul conseiller qui le servît avec un zèle pur et désintéressé. Il passa outre, et résolut de poursuivre ce qu'il avait commencé.

La conférence étant chose décidée, on choisit pour lieu de réunion le couvent des capucins, situé en-

(1) Comte de Modène.

tre San-Giuliano et Aversa, il fut convenu que, de part et d'autre, on n'amènerait qu'une escorte de neuf personnes.

Le jour suivant, dans la matinée, le duc d'Andria arriva le premier avec le nombre prescrit de gentilshommes. C'était lui que les défenseurs d'Aversa avaient choisi pour parlementaire. Quelques minutes après, parut le duc de Guise, accompagné d'un pareil nombre de cavaliers parmi lesquels on remarquait le baron de Modène qui n'avait point voulu laisser le prince seul un instant; les autres étaient des officiers napolitains. Dès que le duc d'Andria aperçut le duc de Guise, il s'avança vers lui au galop; le duc de Guise fit de même, et après s'être salués courtoisement, tous deux mirent pied à terre en même temps et s'embrassèrent. En voyant la conférence s'ouvrir sous de tels auspices, les seigneurs de l'une et de l'autre suite mirent également pied à terre, et se mêlèrent sans appréhension avec une noble cordialité. Les deux ducs discutèrent longtemps le point principal de la conférence, le Français tâchant de démontrer que la noblesse devait abandonner la cause de l'Espagne et se décider à le servir; le Napolitain protestant que

jamais les barons ne cesseraient de combattre pour la défense du roi légitime auquel ils avaient juré foi et hommage. Puis, ils se retirèrent l'un et l'autre, mutuellement charmés de la courtoisie, de la loyauté et de la franchise qui avaient présidé à cette entrevue. mais sans avoir rien décidé, et sans que la négociation eût fait un pas (1).

L'historien Santis dit que la conférence eut lieu après l'attaque du pont de Frignano, (dont nous parlerons bientôt), et que le général Tuttavilla la ménagea, dans l'arrière-pensée de s'emparer traîtreusement de la personne du duc de Guise, s'il ne consentait à sortir immédiatement du royaume. Il ajoute que la crainte inspirée par une escadre française, qui arriva le même jour, prévint l'attentat. Mais le baron de Modène assez porté cependant à dénigrer les Espagnols et leurs partisans, et qui d'ailleurs, en qualité de mestre de camp général et de confident intime du prince, devait être parfaitement instruit de l'état des choses; le baron, témoin de la conférence, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, en parle comme ayant eu lieu

(1) Comte de Modène. — Mémoires du duc de Guise.

avant l'affaire du pont de Frignano, et antérieurement à l'arrivée de l'escadre française. Son récit n'offre pas le moindre indice d'un soupçon sur la loyauté des barons qui défendaient Aversa, ni sur celle du général Tuttavilla dont il cite précisément le nom dans cette occasion.

Est-il probable qu'un général de ce mérite, que des chevaliers si délicats sur le point d'honneur, eussent pensé à souiller leur nom par une si indigne trahison? Ou Santis aura été mal informé, ou quelque ressentiment personnel lui aura fait accueillir légèrement des bruits calomnieux et dénués également d'autorité et de vraisemblance.

Ce que le baron avait prévu fut bientôt confirmé par l'événement. Gennaro Annese et un grand nombre de chefs populaires se montrèrent blessés de cet incident dans lequel ils découvraient plus d'un motif d'inquiétude.

Les amis du duc de Guise eurent fort à faire pour effacer cette impression fâcheuse et pour rétablir la confiance et la discipline ébranlées par de fausses interprétations et par les récits controuvés de la soldatesque.

Peu de jours après, le duc, informé qu'un magasin considérable de grains existait dans le hameau de San-Cipriano, envoya les compagnies de Giacomo Rosso pour s'en emparer. Ce mouvement ayant jeté l'alarme parmi les barons d'Aversa, quinze cents cavaliers sortirent de cette ville et se dirigèrent sur San-Giuliano.

Le duc était à table lorsqu'il reçut l'avis de ce mouvement signalé par les sentinelles avancées. Il monte à cheval, donne au baron l'ordre de poster ses troupes de manière à couvrir le quartier général, et au seigneur des Isnards celui de le suivre avec l'infanterie de Santantimo : lui-même part au galop à la rencontre de la cavalerie des gentilshommes qui s'avançait en bon ordre ; il passe le pont de Frignano, il commence bravement la charge à la tête des compagnies de ses gardes. Mais les nobles, terribles au maniement de la lance et de l'épée, soutiennent le choc si fermement que les gardes plient, se renversent en désordre sur la seconde ligne et perçant tous les escadrons napolitains, font plus de mal encore que l'ennemi.

Le duc au plus fort de la mêlée, déployait cette va

leur brillante qui distingua toujours les princes français; il multiplia les prodiges de valeur pour rallier les siens; enfin, voyant l'inutilité de ses efforts, et renonçant à l'espoir de les ramener, il fit sonner la retraite. Elle devait s'effectuer par le pont de Frignano, où il redoutait, se voyant serré de si près par les gentilshommes napolitains, une déroute complète, mais un secours aussi efficace que prompt et inespéré le tira de ce mauvais pas.

Le baron de Modène veillait sur lui; sans en rien dire, il avait embusqué de l'infanterie dans quelques maisons basses et derrière d'épais buissons qui se trouvaient à la tête du pont. Alors, paraissant à l'improviste avec ses hommes, il protégea la retraite du prince, en arrêtant la cavalerie d'Aversa dont les rangs étaient cruellement éclaircis par une grêle de balles tirées à brûle-pourpoint (1).

Le sire d'Orillac, de la suite du duc de Guise, avait été pris par ceux d'Aversa; un misérable l'assassina lâchement. Les gentilshommes napolitains lui firent de magnifiques obsèques, pour témoigner publiquement qu'ils n'avaient en rien participé à ce

(1) Comte de Modène. — Capecelatro, M. S.

crime isolé, et qu'ils savaient honorer le courage de leurs ennemis.

Cette rencontre, bien que l'issue en fût malheureuse, donna au prince un grand renom : la valeur personnelle qu'il y avait déployée d'une manière si brillante, démentit complétement les calomnies et jusqu'aux soupçons qu'avait fait naître la conférence avec le duc d'Andria.

Le duc de Guise se tenait donc à son quartier général de San-Giuliano, s'étendant le plus qu'il pouvait dans les villages qui environnaient la ville d'Aversa, et attendant pour l'attaquer, que Pappone achevât d'intercepter la route de Capoue, et que Pastena parût avec les auxiliaires de Salerne, lorsqu'il reçut de Gennaro Annese la nouvelle de l'arrivée de la flotte française déjà en vue de Naples. Son premier mouvement fut d'en concevoir une grande joie ; mais la réflexion changea bientôt ses espérances en crainte et en incertitude.

Effectivement, le 18 décembre 1647, aux premières lueurs du jour; on signala dans le golfe de Naples, vingt-neuf gros vaisseaux qui jetèrent l'ancre au cap du Pausilippe. L'escadre amenait cinq

brûlots et portait quatre mille hommes de débarquement, sous les ordres de l'amiral duc de Richelieu, lequel avait près de lui le commandeur de Goutes, le bailli de Valençay et d'autres personnages considérables, qui prenaient part, comme volontaires, à l'expédition (1).

La flotte espagnole presque démâtée et privée d'une partie de ses agrès, se trouvait disséminée sur trois points différents : à Baia où résidait Don Juan d'Autriche ; à Naples sous la protection du feu des châteaux et sous le commandement de Giannettino Doria ; et enfin à Castellamare où quelques bâtiments légers gardaient la côte.

Si elle eût été attaquée immédiatement par l'escadre française dans des conditions aussi défavorables, il n'est point douteux qu'elle n'eût été détruite, n'ayant rien de ce qui peut faire espérer le succès. Ne pas profiter de leurs avantages, était de la part des Français une faute si énorme, que les Napolitains, naturellement soupçonneux, conçurent aussitôt des doutes sur les véritables intentions de ces forces qui

(1) Comte de Modène. — De Santis. — Raphaël de Turris. — Capecelatro, M. S.

s'annonçaient comme auxiliaires, et dont la mission secrète pouvait être bien différente.

Après avoir jeté l'ancre, les Français s'occupèrent d'abord de reconnaître la côte pour effectuer le débarquement. Les délégués du peuple se rendirent à bord ; ils complimentèrent le duc de Richelieu avec de grandes démonstrations de courtoisie, et celui-ci, en les congédiant, leur annonça son intention de mettre une garnison française dans la tour du Carmel. Cette nouvelle déconcerta on ne peut davantage Gennaro Annese qui tremblait toujours de perdre la plus légère portion de son autorité. Il convoqua la junte populaire, et lui donna connaissance de la proposition de l'amiral français, sans l'appuyer ni la combattre. Mais les amis du maître arquebusier, appuyés à leur insu par les agents du vice-roi et par les *cappes noires*, exploitèrent si habilement la méfiance qu'avait éveillée l'amiral en négligeant de détruire la flotte espagnole, qu'il y eut dans la junte une opposition presque unanime à ce que les Français prissent possession de la citadelle du peuple.

Cette opposition mécontenta vivement le duc de Richelieu, qui n'effectua point son débarquement.

L'abbé Baschi, familier du cardinal de Sainte-Cécile, sauta seul à terre, suivi de quelques personnes, et se rendit à San-Giuliano pour visiter le duc de Guise.

Arrivé au quartier général sans rencontrer d'obstacles, il y fut accueilli avec les marques d'une vive satisfaction, et ne s'en retourna qu'après une longue conférence. Nous ignorons ce qui s'y passa ; mais, à la suite de cet entretien, le duc parut si mécontent et si déconcerté, qu'il éclata publiquement et sans garder aucune mesure, enveloppant dans ses injures violentes, la France, le ministre et l'amiral, s'emportant et gesticulant comme un furieux (1).

Les ordres et instructions du duc de Richelieu portaient qu'il aurait à s'entendre avec le seul Gennaro Annese, à la disposition duquel il devait se mettre entièrement : quant au duc de Guise, il n'en était pas même question. Ni les efforts, ni la prudence consommée du baron de Modène, qui lui recommandait la circonspection, ne purent calmer l'impétueux

(1) Comte de Modène. — Marie Tourge-Loredan, *l'État de la république de Naples, sous le gouvernement de M. le duc de Guise*, traduit de l'italien. Cet auteur, qui n'était peut-être pas une femme, dit dans son prologue que son ouvrage est la traduction des mémoires du père Capece, confesseur du duc. Nous ne puisons qu'avec réserve à cette source, ne la jugeant pas très-digne de foi.

jeune homme ; s'abandonnant à la première fougue de son ressentiment, il résolut d'empêcher par tous les moyens possibles l'intervention des Français.

Décidé à prouver qu'ils s'engageaient dans une fausse voie en donnant de l'importance au misérable et ignorant arquebusier, au lieu de s'appuyer sur un prince d'une naissance illustre, il envoya brusquement le baron continuer le siége d'Aversa, afin de se débarrasser de ses conseils ; puis il partit pour Naples accompagné de son capitaine des gardes, et de son conseiller Agostino de Millo, lettré qui était dans les intérêts du vice-roi, et qui travaillait avec autant de zèle que de persévérance à indisposer le prince contre son mestre de camp.

CHAPITRE XXII.

Informé de toutes les indiscrétions et de toutes les imprudences que la colère avait fait commettre au duc de Guise, et sachant également dans quelles intentions il revenait à Naples, le duc d'Arcos rendit grâce à la fortune qui lui fournissait le moyen le plus sûr d'éloigner cette flotte dont l'arrivée lui avait causé de si terribles inquiétudes. Avant même que son imprudent rival eût mis le pied dans la ville, il avait déjà manœuvré si habilement ; ses instructions aux *cappes noires* avaient circulé avec tant de promptitude ; en un mot, il avait préparé le terrain avec tant de tact et de machiavélisme, que la réception du duc français eut tout le caractère d'un véritable triomphe, et que jamais l'enthousiasme n'avait paru si général.

Agostino de Millo et ses pareils qui ne flattaient le prince que pour le vendre aux Espagnols, profitèrent du vertige que lui donnait cette ovation ; ils lui persuadèrent que le peuple ne voulait plus d'autre chef et qu'il n'avait plus besoin du secours de cette escadre française à bon droit suspecte pour n'avoir point attaqué la flotte ennemie, qu'il était si facile d'anéantir.

Circonvenu par tant d'intrigues, étourdi par ces insinuations perfides, le duc de Guise convoqua la junte populaire, et demanda résolûment le commandement suprême, accusant Annese de vouloir livrer la tour du Carmel au duc de Richelieu, d'accord avec les Espagnols pour menacer l'indépendance de la République. La discussion fut des plus orageuses; mais les efforts secrets des *cappes noires* secondées ouvertement par les arguments du père Capece, de Giuseppe Palumbo, de Grazullo de Rosis, de Carlo Longobardo, et de plusieurs autres chefs du peuple, triomphèrent de tous les obstacles qn'avaient rencontrés les prétentions du prince français. Il fut proclamé le 23 décembre, *duc de la République napolitaine et défenseur de l'État.*

Exaspéré, Gennaro Annese court précipitamment vers les bas faubourgs en criant que le chef proclamé par la junte va vendre le peuple à la noblesse avec laquelle il est d'accord; mais, aussi lâche qu'avare et grossier, l'arquebusier qui s'était fait de nombreux ennemis, ne trouva ni échos ni appui dans les masses : couvert de confusion, et forcé de dévorer sa rage, il revint s'enfermer dans sa tour.

Quant au duc, tout enivré de son succès, il fit notifier à l'amiral, comme par dérision, le résultat de la séance; puis il parcourut à cheval toutes les rues de la ville, recueillant les acclamations de la foule, et entendant çà et là le cri de *vive notre roi!* qui venait caresser son oreille.

L'historien Santis assure qu'il fut proclamé *doge*, au même titre que le chef de la république de Venise. Nous n'avons connaissance d'aucun document à l'appui de cette assertion. Le baron de Modène n'en dit pas un mot, non plus que les autres auteurs, et leur autorité nous paraît déterminante.

Gennaro Annese pouvait compromettre sérieusement le triomphe de l'ambitieux prince en livrant sa forteresse aux Français; mais incapable de

prendre une résolution qui exigeait de l'adresse et du courage, il aima mieux se soumettre humblement au nouveau chef de l'État; en sorte que le duc se vit sans contestation chef suprême de cette république si longtemps rêvée, recevant bientôt après l'adhésion et les félicitations de Pastena, de Pappone, et de tous les chefs de bandes des provinces limitrophes.

Cependant les vaisseaux espagnols, à la faveur d'une nuit obscure, parvenaient, par des manœuvres aussi rapides qu'habiles, à se réunir à Baia. Les Français ne s'en aperçurent qu'au point du jour, et Richelieu résolut d'attaquer; mais ayant contre lui un vent sud-ouest qui soufflait avec violence, il cingla vers Castellamare, où l'artillerie de la côte lui causa d'assez graves avaries pour l'obliger à se mettre hors de la portée du canon.

Le 22, la flotte espagnole réorganisée aussi bien que le permettaient le temps et les circonstances, grâce aux soins également actifs et intelligents de Don Juan d'Autriche, traversait le golfe de Naples et s'avançait contre celle des Français qui, se voyant prévenue, se porta aussitôt en avant. Déjà s'engageait un combat dont l'issue pouvait paraître douteuse, lors-

qu'une violente bourrasque, soulevant tout à coup les eaux de la mer, rendit la lutte impossible, et causa de graves dommages aux deux partis. L'escadre française quitta le golfe non sans courir le risque de se briser sur les rescifs : elle passa entre l'île de Capri et la pointe de Campanella, tandis que les Espagnols allaient s'abriter sous le canon des forts (1).

Se croyant désormais assuré de la souveraineté de Naples, et confirmé dans ces dispositions par les nouvelles des avantages remportés à Teano par Pappone, au pont de Scafati par Pastena et aux environs d'Aversa par le baron de Modène, le duc dont l'aveuglement allait jusqu'à considérer les Français comme des ennemis, se répandit, dès qu'il les vit s'éloigner, en discours injurieux, n'épargnant dans ses sarcasmes ni le duc de Richelieu, ni le marquis de Fontenay ni le cardinal-ministre, ni même la France sa patrie.

Après la tempête, la flotte française vint reprendre position dans le golfe où son retour fut signalé le 27.

(1) De Santis. — Comte de Modène. — Rapport de Don Juan d'Autriche, adressé au Roi d'Espagne.

Elle attaqua aussitôt celle des Espagnols. On combattit assez mollement de part et d'autre et la victoire resta indécise ; enfin le duc de Richelieu jeta l'ancre près de Nisida. Là, il fit demander des vivres au duc de Guise qui répondit sèchement que *la ville n'en avait pas trop pour elle-même.*

Blessé de ce manque d'égards, informé d'ailleurs des bravades et des propos outrageants du duc, l'amiral français mit à la voile et disparut en capturant un brigantin qui portait des grains aux rebelles.

Le duc de Guise s'applaudit hautement de ce brusque départ, sans soupçonner que la retraite d'un si puissant auxiliaire assurait le triomphe des Espagnols. Mais les Napolitains, étrangers aux passions qui dominaient chaque parti comme aux ressorts qu'elles mettaient en jeu, ne pouvant deviner les instructions données par le roi très-chrétien à sa flotte, furent non moins surpris que découragés en voyant s'éloigner ces forces qu'ils avaient appelées avec tant d'instances, et sur lesquelles reposait tout leur espoir (1). Ainsi se

(1) De Santis. — Comte de Modène.

trouvèrent justifiés les calculs du comte d'Oñate, du duc d'Arcos, de Don Juan d'Autriche, et de tous ceux enfin qui avaient travaillé avec tant de constance et d'adresse à soutenir la couronne d'Espagne.

Délivré de la préoccupation que lui causait la présence des Français, et ayant écarté ceux de ses conseillers dont la sagesse lui devenait importune, le duc de Guise s'abandonna sans réserve à son goût pour le faste et à son penchant immodéré pour la galanterie (1). Il est vrai que ses plaisirs ne le détournaient point des soins de la guerre ni de ceux de la justice; peut-être même sur ce dernier point péchait-il par excès; mais il parlait beaucoup et avec jactance, il étalait un luxe qui contrastait avec la misère publique et au risque de blesser toutes les convenances morales, il faisait publiquement la cour à la belle veuve de l'infortuné Toraldo ainsi qu'à une sœur de son capitaine des gardes (2). Ce dernier et le licencié Millo, qui jouissaient de sa faveur intime, déployaient à son exemple un luxe insolent, et pour y suffire, ils ne reculaient devant aucun

(1) Marie Tourge-Lorédan.
(2) *Ibidem.*

des expédients les plus indignes (1). Cette conduite ne pouvait qu'aigrir le peuple; le duc de Richelieu, avant de s'éloigner, avait reçu à son bord des messagers qui venaient l'instruire de tous ces scandales, et l'avertir que la nation napolitaine ne voulait plus d'un tel chef. Des délégués secrets furent même envoyés à Rome pour se plaindre au marquis de Fontenay des mœurs dépravées du duc (2).

Cependant celui-ci se flattait de ceindre prochainement une couronne que sa légèreté et ses fautes éloignaient de plus en plus de son front. Seul, son fidèle et loyal serviteur, le baron de Modène travaillait à la lui procurer, en balançant ses imprudences par de nouvelles victoires.

Profitant des succès obtenus par les chefs de bandes Pappone et Pastena, il pressait Aversa vigoureusement, et avec une constance infatigable. Déjà le général Tuttavilla s'y trouvait réduit aux plus dures extrémités. La cavalerie de la noblesse qui avait beaucoup souffert, et qui était disséminée, devenait insuffisante pour défendre les approches de la

(1) Comte de Modène. — De Santis. — Agnello della Porta, M. S.
(2) De Santis.

ville. Il demanda mais inutilement des secours d'infanterie au vice-roi. Le duc d'Arcos se bornait à lui faire dire de tenir bon, et de repousser vivement toutes les attaques. Alors ce capitaine si brave et si capable, ne pouvant se dissimuler que les barons n'observaient plus la subordination qu'ils lui avaient promise, et obéissaient presque toujours à leur propre inspiration, (comme l'avait fait le duc de Maddaloni, lequel n'avait pas craint de se porter sans ordre sur un autre point avec tout son monde), alors, disons-nous, Tuttavilla assembla un conseil de guerre. Là, après avoir lu les ordres du vice-roi, exposé les moyens de défense, et débattu les probabilités de l'issue du siége, il fut décidé par la majorité, ainsi qu'on le voit dans le compte rendu de cette délibération (1), qu'il fallait abandonner Aversa, et aller renforcer la garnison de Capoue, place bien plus importante et trop faiblement défendue. Cette résolution fut exécutée pendant la nuit, mais avec moins d'ordre et de maturité qu'il n'eût été désirable. On laissait au pouvoir de l'ennemi des maga-

(1) Voir l'Appendice, n° 25.

sins immenses remplis de grains et de fourrages.

Voyant la place abandonnée, le baron de Modène y entra le matin même. Il s'empara de tous les approvisionnements, poursuivit l'arrière-garde de l'ennemi en retraite, et sans perdre un instant avertit le duc de Guise de tout ce qui s'était passé. Le prince se mit en marche aussitôt, afin de prendre lui-même possession de cette conquête si importante. Mais, soit qu'il éprouvât un sentiment de jalousie pour le général qui l'avait si bien servi, soit qu'après avoir supplanté Gennaro et éloigné Richelieu, il crût n'avoir plus aucun ménagement à garder, soit enfin que le poison versé dans son cœur par de perfides confidents produisît son effet, toujours est-il qu'il montra au baron de Modène, et cela en présence de tous, tant de rudesse et de hauteur, une ingratitude qui contrastait tellement avec le service signalé dont il recueillait le fruit, que le vainqueur d'Aversa en fut douloureusement offensé (1).

Quant au général Tuttavilla, il ne parvint qu'à grand'peine à Capoue, tant fut grand le désordre

(1) Comte de Modène. — Marie Tourge-Lorédan.

de la retraite. Il y entra presque seul, comme il arrive dans les revers. Une fois le frein de l'obéissance rompu, les barons se dispersèrent de côté et d'autre avec leurs forces indisciplinées. Les uns se mirent à guerroyer pour leur propre compte ; d'autres regagnèrent leurs domaines où ils voulaient essayer de faire rentrer dans le devoir leurs vassaux révoltés; d'autres enfin se rapprochèrent de Naples, et nouèrent des relations directes avec le vice-roi (1).

Celui-ci s'était empressé de soumettre à un conseil de guerre la conduite du vaillant et infortuné général ; il le remplaça par Don Luis Poderico, qui, avec plusieurs compagnies d'infanterie et quelques cavaliers bourguignons, alla s'embarquer sur une galère à l'embouchure du Volturno pour se rendre immédiatement à Capoue.

(1) De Santis. — Capecelatro, M. S.

CHAPITRE XXIII.

Du moment où l'escadre française s'était retirée, l'insurrection était perdue de fait, et cependant jamais ses partisans n'avaient paru plus heureux ; jamais sa cause n'avait été servie par d'aussi brillants avantages. La redoutable cavalerie des barons s'était dispersée d'elle-même. Pappone, maître de Sessa, Fondi et Itri, avait grossi considérablement sa bande qui s'étendait sur un assez vaste rayon, et ne permettait point aux Espagnols de sortir de Capoue ni de Gaëte. Pastena, après s'être emparé enfin du pont de Scafati, avait reçu de nouveaux renforts ; et sa marche sur Salerne avait eu pour résultat la prise de cette place importante. Les approvisionnements dont regorgeaient les magasins d'Aversa, devaient rendre l'abondance à Naples. Déjà les principales

villes du royaume, reconnaissant l'autorité du duc de Guise, faisaient des sorties et dirigeaient des expéditions contre les châteaux où se tenait enfermée la noblesse, toujours fidèle au roi d'Espagne. Ainsi la guerre était générale, incessante, et poursuivie dans un but nettement défini. Nous ajouterons, pour donner une idée plus complète de la situation, que le duc de Tursi, le conseiller vénérable de Don Juan d'Autriche, gémissait dans les fers des rebelles. Il était retenu prisonnier à Naples, victime d'un excès de confiance ou de noble témérité.

Mais le duc de Guise semblait prendre à tâche de détruire, par ses imprudences, tout le bénéfice des faveurs que lui prodiguait la fortune. Se croyant désormais sans ennemis, ou plutôt les jugeant dans l'impuissance de lui nuire, il s'abandonna à la fougue de ses passions, faisant parade de ses mœurs licencieuses et ne prenant plus même la peine de dissimuler sa haine pour toute espèce de mérite. Il enveloppa dans sa propre ruine celle de la cause que sa présomption s'était flattée de faire triompher.

Il négligea le siége de Capoue où ses troupes se mutinèrent parce qu'elles ne touchaient pas leur

solde, et le baron de Modène qui les commandait dut essuyer de sérieux échecs. Le duc gaspilla, par les mesures les plus ruineuses, les réserves en grains contenues dans les greniers d'Aversa; il les livra à des usuriers et à des accapareurs, qui par avarice et cupidité, spéculant sur la misère publique, au lieu de remédier à la cherté des vivres, en firent encore hausser le prix. Ce fut en vain que les partisans éclairés de l'indépendance nationale le pressèrent de l'assurer par l'organisation d'un gouvernement, et qu'ils lui en indiquèrent les moyens les plus prompts et les plus conformes aux mœurs et au caractère des habitants; il s'obstina à demeurer le chef unique et suprême d'une insurrection sans but qui se consumait sans fruit; agissant suivant son caprice et sans autre règle que son bon plaisir.

Les choses en étaient arrivées à ce point, lorsque Don Juan d'Autriche reçut d'Espagne des pouvoirs illimités, par lesquels on le laissait maître de faire tout ce qu'il jugerait de nature à étouffer la rébellion, et à conserver le royaume de Naples au roi catholique. Il résolut dès lors de ne rien négliger

pour répondre à cette noble confiance en sujet loyal et en fils dévoué.

La nouvelle ne tarda pas à se répandre et le duc de Guise l'accueillit avec dédain, quoiqu'il ne dût pas ignorer cependant combien il avait déjà perdu dans l'esprit des Napolitains. D'un côté, Gennaro Annese et ses partisans, de l'autre, les *cappes-noires*, qui voyaient à n'en plus douter que la France abandonnait la cause du prince de Lorraine, firent insinuer à Don Juan d'Autriche qu'il ne lui serait pas difficile d'en venir à un accommodement avantageux, si le vice-roi, dont le nom était détesté, n'intervenait en aucune manière dans les négociations. Les barons eux-mêmes, après s'être concertés entre eux, envoyèrent au prince espagnol un messager pour le prier d'éloigner le duc d'Arcos et de mettre toute l'autorité sous sa main, lui donnant l'assurance qu'on arriverait ainsi à terminer de si désolantes calamités (1).

Don Juan, aussi bon que généreux et éloigné de toute ambition, répugnait à dépouiller à son profit

(1) De Santis.

un homme revêtu d'un pouvoir légitime ; mais pressé de toutes parts, et convaincu que le duc, universellement abhorré, était un obstacle à la pacification désirée, il se décida à convoquer un grand conseil à Castelnuovo. On y discuta longuement s'il était ou non possible de rétablir la tranquillité dans le royaume en conservant l'autorité au duc d'Arcos; s'il convenait ou non de le révoquer; enfin si, en vertu de ses pleins pouvoirs, le prince pouvait prendre une détermination si grave, et remplacer un vice-roi (1).

Après un long débat où des raisons d'un grand poids furent alléguées pour et contre, ces trois points furent résolus affirmativement par une majorité considérable, de sorte que le duc d'Arcos résigna sur-le-champ, et séance tenante, tous ses pouvoirs, en remettant au prince son bâton de commandement; non sans éprouver un profond sentiment de chagrin, à l'idée qu'un autre allait recueillir le fruit de sa patience obstinée et de son astuce inépuisable.

(1) De Santis.

Au reste il est notoire, et il est juste de le reconnaître, que, si la faiblesse, l'imprévoyance et l'irrésolution qu'il montra d'abord, avaient porté les choses aux dernières extrémités, sa constance inébranlable dans les revers, sa ferme confiance dans le temps dont il espérait tout, sa détestable habileté à attiser les haines, les rivalités et les passions, à semer, par tous les moyens, la discorde chez ses ennemis, avaient déjà rendu imminente leur ruine définitive et assuré le triomphe prochain des armes espagnoles.

Il s'embarqua le 28 janvier pour Civita-Vecchia emportant avec lui les malédictions d'un peuple entier : mais, disons-le toutefois à l'éloge de sa probité, il partit si pauvre qu'il se vit obligé d'emprunter l'argent nécessaire aux frais de son voyage (1).

Don Juan prit le titre de vice-roi intérimaire. Il publia à Naples, et fit répandre dans tout le royaume une proclamation pleine de tact, et dont l'effet fut merveilleux ; puis il envoya un navire en Espagne, pour rendre compte des derniers événements. Peu de

(1) De Santis. — Comte de Modène. — Capecelatro M. S.

jours après, soit qu'il voulût montrer combien il se tenait pour assuré de recouvrer la souveraineté de Naples et de tout le royaume, soit que cette mesure fût motivée par l'état déplorable de la flotte, il lui donna l'ordre de se rendre à Port-Mahon, renonçant ainsi à l'appui qu'elle lui offrait, et aux facilités qu'elle lui garantissait, en cas de retraite.

A la nouvelle de ce changement, le duc de Guise commença pourtant à concevoir quelques inquiétudes; il ne négligea rien pour gagner le duc de Tursi dont il connaissait tout le crédit sur l'esprit du nouveau vice-roi, et qu'il avait traité peu généreusement depuis sa captivité. Mais, voyant que le vieillard ne se laissait pas plus séduire par les promesses et les flatteries, qu'intimider par les menaces et les emportements, il résolut de se signaler par quelque entreprise assez éclatante pour démoraliser ses adversaires, et ruiner les espérances que l'on commençait à fonder sur le prince de la maison d'Autriche.

Il réunit un corps de trois mille hommes d'élite, et attaqua vigoureusement le faubourg de Chiaja. Après s'être emparés sans trop de peine de la

tour de Piedigrotta et de l'église de San-Leonardo-à-mare, les vainqueurs se mirent à piller et à exercer toutes sortes de violences contre les habitants de ce faubourg qui se montraient peu enthousiastes de la révolution. Enorgueilli de ce succès, le duc voulut attaquer Puzzoles, mais cette fois ses troupes furent battues ; elles revinrent à la débandade.

Déployant une prudence et une habileté qu'on n'eût pas attendues de son âge, Don Juan renoua avec Gennaro Annese et avec les *cappes noires* des négociations rompues par la faute de son prédécesseur ; il ne négligea pas non plus de donner des instructions aux barons qui combattaient pour sa cause hors de Naples, les invitant à se réunir de nouveau. Quelques-uns arrivèrent jusqu'à lui à la faveur de déguisements, et vinrent prendre ses ordres, en se mettant entièrement à sa disposition.

Les communications secrètes entre les chefs plébéiens mécontents, et le nouveau vice-roi préparaient les voies à un accommodement. Des messagers se croisaient porteurs de propositions qui n'étaient

(1) De Santis. — Comte de Modène.

point inacceptables. Les chefs demandaient pour le peuple l'occupation de l'un des châteaux, une intervention efficace dans la nomination des autorités, et la faculté d'envoyer des ambassadeurs au pape, sous la protection duquel devait être mis le traité de pacification. Don Juan répondait : que le peuple occuperait les remparts et les portes de la ville, qu'il conserverait la tour du Carmel, qu'il serait consulté dans le choix des personnes appelées à le gouverner, à l'exception toutefois du vice-roi, de l'amiral et des commandants des châteaux ; qu'il pourrait d'ailleurs envoyer des délégués à Rome pour soutenir ses intérêts.

Ces demandes et ces concessions étaient secrètement pesées, lorsque d'heureux événements vinrent ajouter à la faveur qui entourait déjà le prince espagnol. S'il avait perdu les deux galères, San-Francisco de Borja et Santa-Teresa, que leurs chiourmes révoltées livrèrent au peuple, après avoir assassiné les comites et les officiers de marine, d'un autre côté le prince de Rocca-Romana mit en déroute la bande de Pappone, délivrant ainsi la Terre de Labour, et rétablissant les communications entre

Capoue et Gaëte, tandis que, sur un autre point, le duc de Bovino défit complétement Pastena dans une rencontre des plus chaudes, au moment où ce partisan marchait déjà vers Castellamare, et vers la tour de l'Annonciade, dont il se serait facilement emparé, les garnisons de ces places étant très-affaiblies.

Ces avantages acquis aux armes royales consternèrent les rebelles; de tels échecs n'étaient point compensés par la prise d'Aversa dont les ressources, grâce à la folle administration du duc, n'avaient apporté aucun soulagement à la disette des Napolitains. Ceux-ci voyaient alors toute l'étendue de la faute qu'ils avaient commise en repoussant le secours de la flotte française, et leur abattement était excessif comme leurs regrets. Gennaro Annese, ceux qui rêvaient la République, les partisans de la paix à tout prix et de la cause espagnole ne négligèrent aucun moyen pour tirer parti de ce découragement. Les factions en minorité se réunirent, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, pour renverser le parti dominant, sans s'inquiéter de la complète divergence de leurs vues, et dans l'espoir que l'obstacle une fois renversé, ils triompheraient facilement de leurs alliés, selon leurs vues particulières :

grave erreur qui se reproduit en toutes les discordes civiles !

Le duc de Guise, toujours plein d'une confiance aveugle dans ses propres ressources, et dominé par ses infâmes favoris, était le seul à Naples qui méconnût le danger de sa situation. S'exagérant ses forces réelles, et comptant plus encore sur le prestige de son nom, prestige déjà évanoui, il décida une attaque générale et simultanée de tous les points occupés par les Espagnols. A l'entendre, en un seul moment et d'un seul coup, il allait se rendre maîtrede la ville entière.

Le baron de Modène s'opposa de tout son pouvoir à ce projet insensé. Bien que mécontent et profondément blessé des procédés du prince à son égard, il continuait à le servir et à le conseiller avec autant de zèle que de loyauté. Il lui représenta, par de solides raisons, combien l'entreprise était hasardeuse, et combien il était plus urgent d'en finir avec le siége de Capoue. Mais le présomptueux gentilhomme dédaigna de si sages avis, et persista dans son

(1) De Santis. — Comte de Modène.

dessein, sans prendre même la peine de tenir secrètes les instructions données aux chefs plébéiens chargés de l'exécuter. Tant de présomption et de légèreté laissaient au prince vice-roi tout le temps de se préparer à la défense, de renforcer les postes, et d'assurer la victoire à sa bannière.

Tout étant disposé au gré du duc français, qui avait appelé pour le soutenir un nombre considérable de bandits, et les volontaires échappés à la défaite de Pastena, il fixa l'attaque générale au 12 février. Il distribua la masse des forces populaires en divisions de deux à trois mille hommes, assez bien organisées, dont il confia le commandement aux plus expérimentés et aux plus braves, prenant lui-même position à San Lorenzo avec une réserve nombreuse, composée d'hommes d'élite.

Les colonnes ayant été placées à leurs postes respectifs, et les chefs ayant reçu leurs ordres, le signal de l'attaque fut donné. Aussitôt toutes ces forces s'ébranlèrent, et chacun, selon la destination qui lui était indiquée, se porta résolûment en avant. En un instant le combat devint général. — Il dura furieux et acharné pendant tout le jour et une grande

partie de la nuit ; et bien que l'ordre et l'élan des troupes du duc eussent fait honneur à une armée mieux disciplinée, la défense fut si vigoureuse et si ardente qu'aucune des positions où flottait l'étendard de Castille ne fut enlevée par le peuple. Cependant le nombre des combattants était si inégal, que chaque Espagnol avait à repousser dix assaillants. Malgré cette énorme disproportion, la victoire se prononça pour les armes du roi. On peut se faire une idée des pertes du peuple, qui dans sa rage impuissante venait et revenait sans cesse se ruer contre les palissades et les retranchements inexpugnables des Espagnols. Le baron de Modène, témoin de la lutte, rend lui-même cette hommage au brillant courage de ses ennemis : « Leur valeur, dit-il, acquit plusieurs degrés de gloire dans cette importante journée. »

Le lendemain la ville offrait partout les tableaux les plus déchirants. Les habitants versaient des larmes amères en voyant tous les ruisseaux rouges de sang napolitain. Un fils cherchait à reconnaître son père au milieu d'un monceau de cadavres défigurés ; d'autres voulaient retrouver un fils, un frère, un époux, un amant, quelques-uns un protecteur ou un ami.

Partout régnait une lugubre agitation, qu'interrompaient des cris de douleur et de désespoir.

Les yeux étincelants de fureur, le duc de Guise accusait de lâcheté et de trahison les chefs des colonnes expéditionnaires. Comme il parcourait à cheval toutes les rues de la ville, il entendit sortir des groupes consternés le cri : *la paix! la paix! nous voulons la paix!* ailleurs on criait même : *vive le roi d'Espagne!* tant au milieu du découragement général, se faisait sentir le besoin du repos à tout prix !

Comme pour compléter les désastres de cette journée, les bandits qui étaient venus prendre part à l'expédition, au nombre de plus de cinq mille, réclamèrent avec impudence le salaire promis ; et dans l'impossibilité de les satisfaire, le duc ne leur fit distribuer qu'une modique somme d'argent : alors, profitant du deuil où toute la ville était plongée, ils attaquèrent et pillèrent, avant de se retirer, le faubourg Sant'-Antonio, sans que personne pût s'opposer à ce brigandage (1).

De nouvelles proclamations du duc et les efforts de ses amis rendirent pourtant un peu de calme aux

(1) De Santis. — Comte de Modène.

esprits. On avait répandu parmi le peuple, que la flotte française reviendrait bientôt de l'île d'Elbe où elle ne s'était rendue qu'afin de prendre à son bord des troupes de débarquement. Pappone, réunissant de nouvelles recrues, s'était remontré dans les environs de Capoue. Un corps nombreux de rebelles, que le hasard avait mis sous le commandement d'un aventurier français, surprit et tailla en pièces un détachement de troupes napolitaines restées fidèles à la couronne, et dont les capitaines, les marquis de Salsa et de Buonalbergo, et Don Pietro Spinola, combattirent vaillamment de leur personne, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé la mort dans la mêlée. (1)

De tels succès ranimèrent le courage des légions plébéiennes, et leur firent oublier leur cruelle défaite. Quelques-uns de leurs chefs essayèrent, à l'aide d'intelligences secrètes, de s'emparer de la position importante de Pizzo-Falcone ; mais les agents chargés de nouer ces trames perfides furent découverts et pendus immédiatement.

L'horizon devenait moins sombre, et l'esprit pu-

(1) De Santis.

blic commençait à se rassurer, lorsque les partisans de la République insistèrent d'une manière plus pressante, pour que l'on prît au sérieux cette forme de gouvernement; ils voulaient qu'on s'occupât d'une organisation définitive, seul moyen, selon eux, de sortir de cette confusion qu'ils regardaient comme la cause véritable des alternatives de succès et de revers, et du peu de consistance du nouvel état de choses.

Sur la place du Marché et sur plusieurs autres points de la ville, se formèrent des groupes nombreux au milieu desquels se faisaient entendre les cris des factions opposées : *Vive la République!* — *Vive le duc de Guise!* ce qui donnait l'occasion à un troisième parti de crier aussi : *Vivent la paix et le roi d'Espagne!*

Enfin, le duc, pour mettre fin à un désordre qu'il avait lui-même fomenté, et dont le résultat ne répondait pas à ses espérances, déclara qu'il voulait organiser lui-même le gouvernement républicain. Il arbora un drapeau portant d'un côté ses armes, et de l'autre les initiales S. P. Q. N. Il nomma une commission pour travailler au projet de constitution, et

décider quelles seraient la forme et les attributions du sénat. Ensuite, il fit frapper de la monnaie avec son effigie, et la légende de la République Napolitaine (1).

(1) De Santis. — Comte de Modène. — Capecelatro, M. S.

CHAPITRE XXIV.

Don Juan d'Autriche, avec un tact et une mesure admirables, mettait à profit toutes les circonstances qui devaient amener l'heureux dénouement de ce drame sanglant et prolongé. L'éloignement du duc d'Arcos lui permit de se concilier le cardinal Filomarino. En effaçant peu à peu les anciens ressentiments du prélat, il l'amena graduellement à mettre dans la balance le poids de son influence. Il noua des relations avec Gennaro Annese, fit stimuler Vicenzo Andréa et les républicains, sans cesser de correspondre avec les *cappes noires* et, maniant adroitement tous les intérêts, il put avancer d'un pas sûr dans la voie des négociations. Tant d'habileté, de secret et de prudence devaient porter leurs fruits, et cependant toujours présomptueux et léger, le duc

de Guise n'en concevait aucun soupçon, l'événement seul pouvant faire tomber le bandeau qui couvrait ses yeux. Le caractère de ces deux princes formait le plus singulier des contrastes.

Tout s'acheminait donc vers le triomphe qu'avait si bien mérité la constance des Espagnols au milieu de tous les revers de la fortune, lorsque le comte d'Oñate, dont nous avons eu souvent l'occasion de signaler le talent diplomatique, fut investi de la vice-royauté, que Don Juan n'exerçait qu'en attendant la désignation faite par la cour d'Espagne d'un successeur définitif.

Le cabinet de Madrid s'était alarmé à la nouvelle de la déposition insolite, quoique salutaire, du duc d'Arcos, jugeant non sans raison que cette mesure était un précédent dangereux, quelque confiance qu'on eût d'ailleurs dans la loyauté et le dévouement d'un prince dont le père était le souverain lui-même. Déterminé par des considérations si puissantes, ce cabinet se hâtait d'envoyer un nouveau vice-roi qui tînt directement sa nomination et ses pouvoirs du roi catholique.

La cour fut quelque temps indécise sur un choix

conciliant les convenances et les garanties. Quelques voix s'élevèrent même dans le conseil en faveur du duc de Medina de las Torres, peu favorablement connu des Napolitains; mais, par une détermination judicieuse, on préféra le comte d'Oñate. Également ferme et habile, le comte jouissait à Rome d'un grand crédit; ses qualités personnelles ajoutaient encore à l'éclat du nom de son père, célèbre par les services qu'il avait rendus en Allemagne, soit en découvrant et en déconcertant la conjuration de Waldstein, soit en luttant énergiquement contre les projets audacieux de Gustave Adolphe.

Le comte d'Oñate reçut sa nomination à Rome; il en donna immédiatement avis à Don Juan, et, le 2 mars 1648, il arrivait à Naples avec cinq galères, de l'argent, des munitions et quelques troupes de renfort. Il débarqua à l'arsenal, salué par l'artillerie des châteaux; et canonné par la tour du Carmel dont les boulets tuèrent deux rameurs de sa chaloupe, au moment d'aborder.

La conduite de Don Juan fut, en cette occasion, celle qu'on pouvait attendre de lui; comme prince, comme fils, comme gentilhomme et comme vassal,

il montra autant de noblesse que de déférence et de loyauté. Avec une généreuse simplicité et sans la moindre hésitation, il renonça à ce pouvoir irrégulier qu'il ne tenait que de la force des circonstances, pour le remettre à celui qui venait en prendre possession selon toutes les formes prescrites légalement. Afin de rendre au comte d'Oñate sa tâche plus facile, il le mit au courant de toutes les négociations secrètes, ne lui laissant rien ignorer de l'état des affaires, sur lesquelles il lui donna les renseignements les plus sûrs, et même des conseils d'une prudence consommée. Le comte répondit comme il devait le faire à une conduite si désintéressée et si loyale; il loua hautement les sages mesures qui avaient marqué l'administration du jeune prince; et jugeant qu'il ne pouvait mieux faire que de suivre la route déjà tracée, il n'entreprit jamais rien d'important sans avoir consulté son royal prédécesseur.

Le nouveau vice-roi alla reconnaître en personne les châteaux et les postes fortifiés de Naples; il fit répandre des proclamations et des offres d'amnistie complète pour la capitale et les provinces, et se mit en communication avec les villes de second or-

dre et avec toutes les forteresses qui tenaient pour la cause du roi d'Espagne ; puis il fit passer des ordres et des instructions précises à toutes les colonnes mobiles qui parcouraient le pays. Les places de Capoue et de Gaëte reçurent des secours en hommes, en munitions et en vivres : il activa les relations secrètes déjà nouées avec Gennaro Annese et les *cappes noires*, et sut flatter, en l'encourageant à propos par des lettres pleines de félicitations sur son dévouement, la noblesse qui soutenait dans les provinces les intérêts castillans : quant aux barons qui guerroyaient aux environs de Naples, il les invita à venir renforcer la garnison, ce qu'ils firent avec empressement.

Déconcerté par l'étonnante activité du comte, et par la facilité et le succès avec lesquels il organisait ses ressources, le duc de Guise commença à soupçonner que le terrain sur lequel il marchait pouvait être miné : mais au lieu de reconnaître que ses favoris le conduisaient à sa perte, au lieu de changer de conduite, il s'abandonna les yeux fermés à leurs mauvais conseils et sembla prendre à tâche d'étaler plus scandaleusement encore son luxe

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

du moins était incontestable, et qui n'hési-
à payer de sa personne, courut arrêter le
réprimer l'insolence de l'arquebusier qui se
pris sur le fait, s'enfuit lâchement et, sui-
utume, se réfugia dans sa tour. Cet incident
it autrement que ne l'avait espéré Gennaro
tous les meneurs de conspirations républi-
ue l'on put découvrir furent pendus, après
i les tortures de la question. Sur ces entrefai-
ruit se répandit que l'escadre française allait
avec des forces considérables ; ce qui raffermit
uelque temps l'autorité du duc, et ranima un
s espérances. Quelques succès de Pappone
s rives du Volturno, et de Pastena, près du
le Scafati, ajoutèrent à l'effet favorable pro-
par cette nouvelle ; le peuple, toujours si prompt
érer, reprit confiance et courage.

e duc de Guise, soit qu'effectivement il comptât
des secours, sinon du gouvernement français,
moins des bâtiments que pouvaient lui expé-
er ses agents particuliers, soit qu'il jugeât néces-
ire d'accréditer ces espérances, résolut de s'assurer
'un bon mouillage, précaution indispensable dans

une saison où il est si difficile de tenir la mer. Il eut la malheureuse idée de jeter les yeux sur l'île de Nisida, qui, abritée par le mont Pausilippe, offre un abri sûr aux navires tirant peu d'eau.

L'île était défendue par un petit château que gardait une faible garnison espagnole. Le duc essaya d'abord de la gagner à prix d'argent, mais ayant échoué dans cette tentative, il résolut de s'en emparer de vive force, et sans plus de réflexion, il sortit de la ville à la tête de cinq mille hommes, emmenant pour faciliter son expédition, toutes les barques des pêcheurs napolitains.

Le comte d'Oñate qui épiait chacune de ses démarches, toujours prêt à tirer parti de ses fautes, conçut aussitôt après son départ le projet de faire une sortie générale des châteaux. Les Espagnols offriraient la paix, et agiraient avec vigueur si le peuple opposait de la résistance. Le comte réunit sur-le-champ un conseil de guerre sous la présidence de Don Juan d'Autriche, et il exposa son plan, sans dissimuler ce qu'il avait de hardi et de périlleux. Accoutumés à la prudence patiente et aux temporisations du duc d'Arcos, tous les membres du conseil

s'alarmèrent de la témérité du projet ; mais le prince Don Juan dont le fier courage ne s'accommodait point de tant de lenteur, et le vieux Don Dionisio de Guzman, esprit vif et entreprenant, défendirent l'idée du vice-roi avec tant de force et de chaleur qu'ils emportèrent enfin la sanction de la majorité.

CHAPITRE XIV.

Le comte d'Oñate ne perd pas un instant; il fait circuler avec le plus grand secret les ordres et les instructions nécessaires, sans que l'activité dans l'exécution compromette la prudence de ses vues. Quinze cents bons soldats, sous les ordres du mestre de camp Don Alonzo de Monroy, venaient de lui arriver sur une galère sicilienne; ce secours opportun le décide à tenter la fortune.

Les fortifications de l'île Nisida avaient été soigneusement réparées; les positions militaires des rebelles étaient reconnues, les *Cappes noires* et les chefs populaires gagnés à la cause royale étaient prévenus. La nuit qui précéda le jour mémorable du 6 avril 1648, le comte mit sous les armes toutes les troupes disponibles; ces forces composées d'Espa-

gnols, de Napolitains et d'Allemands dépassaient à peine trois mille hommes.

Don Juan fut un des premiers à se montrer à cheval, et comme le vice-roi le suppliait de ne pas sortir de Castelnuovo et de ne pas aventurer sa personne dans une journée où le péril serait grand et le succès douteux, il répondit en prince et en homme résolu, que ces considérations étaient précisément celles qui l'engageaient à se rendre où l'éclat de son nom l'appelait.

A l'heure et au signal convenus, les forces royales s'avancent ensemble jusqu'à San-Sébastiano. Là elles se divisent, et se portant dans les directions diverses qui leur sont assignées, elles vont attaquer simultanément tous les postes populaires. Elles commencent glorieusement la conquête de la ville.

Le mestre de camp Caraffa commandait cent soixante Espagnols et cinquante Napolitains; il prend possession de la Porte-d'Albe et des bastions de la porte de Constantinople, sans rencontrer de résistance sérieuse, puis il opère sa jonction sur la place *del Almirante*, avec Don Digo de Portugal, qui déjà l'occupait à la tête de trois cents hommes, des-

tinés à soutenir le capitaine Vargas, et celui-ci s'emparait du palais du duc de Guise, après avoir dispersé les gardes peu nombreux qu'on y avait laissés. Le poste de Sant'Anello est vigoureusement emporté par cent Espagnols, cent Wallons et deux cents Allemands sous les ordres du mestre de camp Gennaro. Tandis que le marquis de Torrecusa, avec une compagnie de vétérans et des officiers volontaires, se charge d'attaquer la Vicairie, dont il sait bientôt se rendre maître.

A la suite de ces colonnes, qui agissaient à la fois, appuyées et suivies de près par d'autres détachements, venait la cavalerie du général Tuttavilla, lequel avait sous ses ordres le marquis de Peñalva, Don Alonzo de Monroy, le prince de la Torella et d'autres gentilshommes napolitains. Tantôt cette cavalerie se partageait afin de protéger les attaques simultanées, tantôt elle se massait sur les places selon que l'exigeaient le plan convenu, la nature du terrain, ou le hasard des circonstances.

Don Juan d'Autriche dirigeait en personne l'arrière-garde, entouré d'une escorte de nobles napolitains conduits par le duc d'Andria. Il disposait en outre du

régiment de Viedma et de la cavalerie du pays. Enfin, le comte d'Oñate fermait la marche avec la cavalerie bourguignonne et quelques arquebusiers d'élite. Les généraux Guzman, Batteville, Visconti et plusieurs autres personnages, se groupaient autour du vice-roi qui suivait d'un œil intelligent toutes les phases de la lutte et pourvoyait à toutes les éventualités.

Aucun des postes attaqués ne peut résister au choc des troupes royales; elles ne s'engagent point à la poursuite des fuyards, elles ne songent pas à tremper inutilement leurs mains dans le sang des vaincus; laissant seulement quelques hommes pour garder les positions enlevées, elles se forment de nouveau sur trois colonnes, afin de traverser la ville et d'assaillir simultanément la place du Marché et le faubourg de Lavinaro; les forces populaires qui avaient été délogées et mises en fuite avec tant de facilité s'étant réfugiées vers ces deux points, où grossies de tous les habitants des bas quartiers elles se préparaient à disputer aux Espagnols leur rapide victoire.

Le cardinal Filomarino ne s'était prêté qu'avec

une certaine froideur aux dernières négociations; mais apprenant que le prince et le vice-roi triomphaient de toutes parts et passaient auprès de son palais à la tête de leurs soldats vainqueurs, il se hâta d'aller au-devant d'eux, à pied et en robe de chambre, pour les féliciter et leur offrir au besoin sa coopération empressée. Le comte l'accueille avec respect et cordialité; il ordonne qu'on apporte immédiatement au prélat ses habits de cérémonie, puis il lui fait donner un cheval de main richement caparaçonné, et le plaçant à côté du prince, il continue de s'avancer vers le Carmel (1).

Les masses étaient encore formidables, et en état d'opposer une forte résistance; mais à mesure que se rapprochait d'elles le bruit de la marche et le cliquetis d'armes des Espagnols, leur ardeur se refroidissait à vue d'œil. Un seul chef plébéien, Matteo Amore, osa se porter à la rencontre des troupes royales et paya de sa vie cet acte de témérité. Pietro Longobardo mourut de la même manière, en cherchant à défendre le quartier du Port.

(1) De Santis.

Ces deux morts achevèrent de décourager le peuple et à 9 heures du matin, les troupes du roi étaient maîtresses de la ville entière, sans avoir perdu plus de dix hommes. En effet, dès que les soldats criaient *vive le roi d'Espagne! vive l'abondance! plus de gabelles!* les armes tombaient des mains des rebelles et les rues, les balcons et les terrasses se peuplaient d'une multitude joyeuse, qui répétait en agitant des mouchoirs blancs : *Vive la paix! vive le roi d'Espagne!*

Il ne restait plus au pouvoir de la rébellion que San-Lorenzo, Porta-Nolana, et la tour du Carmel. Le vice-roi envoya deux détachements pour s'en emparer. Les deux premières positions furent enlevées sans difficulté, et tous les efforts se dirigèrent contre la troisième qui était véritablement la plus importante. Tranquille désormais sur la situation des faubourgs, le comte d'Oñate réunit toutes ses forces, et confie à Don Juan le soin de cerner la place du Marché, tandis que lui-même avec des arquebusiers d'élite et quelque cavalerie légère, parcourt rapidement les rues avoisinantes, s'emparant des petits postes et des corps de gardes qui pouvaient servir encore de

point de ralliement aux désespérés. Il veille d'ailleurs soigneusement à ce que le cardinal-archevêque ne le quitte point dans ce moment critique, en ne cessant de s'entretenir avec lui des moyens de rétablir promptement la tranquillité lorsqu'on aura repris la ville.

Don Juan était arrivé sur la place du Carmel sans rencontrer aucun obstacle. Un homme pâle et tremblant s'élance du couvent et vient se jeter à ses pieds. C'était le nouvel élu du peuple, lequel entendant sortir des lèvres du prince les mots de pardon et d'oubli du passé, retrouve un peu de courage, baise la main qui lui est tendue, et prenant un cheval, se mêle silencieusement au cortége. Bientôt apparaissent l'archevêque et le vice-roi; ils s'étonnent que Gennaro Annese ne se soit pas encore présenté, et le comte s'apercevant que la forteresse semble se mettre en défense, charge un officier d'énergie d'aller s'entendre avec le maître arquebusier. Celui-ci, consterné, répond que le cardinal Filomarino se trouvant là, il désirerait traiter avec son éminence. On accède au vœu d'Annese pour éviter d'inutiles malheurs, et le prélat pénètre seul dans la grosse tour. Il ne

tarde guère à revenir après avoir convaincu le chef plébéien, que ce qu'il avait de mieux à faire était de se rendre immédiatement et sans hésiter.

Le comte d'Oñate envoie Don Carlo de la Gatta recevoir sa soumission, mais le perfide Annese, cachant des arrière-pensées sous les dehors d'une fausse bonhomie, et feignant un grand empressement à livrer en détail les vivres, les armes et les munitions qui étaient sous sa garde, retardait avec une intention visible la remise de sa redoutable forteresse : si bien que le vice-roi déjà maître du couvent, finit par perdre patience, et ordonna d'attacher deux pétards à la porte de la tour (1). L'explosion et l'effet qu'elle produisit terrifièrent le chef plébéien; chancelant et défait, il vint présenter ses clefs au prince espagnol dans l'attitude la plus humble et la plus abjecte.

Don Juan le reçut avec clémence, témoignant par ses paroles autant que par ses gestes qu'il lui pardonnait; et comme ce misérable continuait à donner des

(1) De Santis. — Comte de Modène.

marques de défiance et de terreur, le prince lui cria avec une sorte d'indignation : *Par la vie du roi mon seigneur, relevez-vous, et ne doutez plus de votre grâce!* Don Carlo de la Gatta fut nommé sur-le-champ gouverneur de la tour du Carmel ; il s'y établit avec deux compagnies espagnoles d'élite et quelques artilleurs allemands.

L'étendard royal flottant sur la citadelle de la rébellion, la capitale tout entière était au pouvoir du vice-roi dont la fortune avait couronné l'audacieuse entreprise. Il fit occuper par le général Tuttavilla et le vaillant Alonzo de Monroy, avec des forces choisies, les hauteurs du Vomero, et les plages de Chiaja, afin d'assurer complétement la victoire, en empêchant le duc de rentrer dans la ville (1).

Pendant ce temps-là, Don Juan à la tête des troupes victorieuses se dirigeait vers la cathédrale. On y chanta un *Te Deum* solennel au milieu d'une affluence immense ; ensuite le prince parcourut triomphalement les principales rues de Naples richement tendues de superbes tapisseries. De distance en dis-

(1) De Santis.

tance étaient exposés des portraits du Roi Catholique, que la multitude saluait de ses vivats. Voici comment l'historien Santis décrit les scènes inespérées dont il fut témoin, nous traduisons littéralement de l'italien : « C'était chose incroyable de voir comme pleuraient de bonheur et d'attendrissement, les hommes et les femmes, jeunes ou vieux, riches ou pauvres. Les amis et les ennemis, les habitants de Naples et les gens du dehors s'embrassaient sans rancune oubliant les pillages et les violences des jours passés... On voyait bien que chacun n'avait plus qu'un désir, celui de jouir enfin de cette paix si longtemps désirée. » Le baron de Modène peint le même tableau sous les mêmes couleurs.

Le prince, le vice-roi et le cardinal se rendirent au palais au milieu des acclamations bruyantes d'une multitude transportée de joie ; ils étaient accompagnés des généraux, des conseillers, des principaux seigneurs napolitains et des chefs populaires qui avaient fait leur soumission sans combattre, ou qui avaient travaillé eux-mêmes à la pacification.

Les troupes se retirèrent dans les quartiers et dans

les châteaux après avoir pris soin de combler les tranchées et d'enlever les barricades construites par le peuple. Les postes les plus importants furent militairement occupés; de nombreuses patrouilles sillonnèrent la ville, avec ordre d'observer la plus stricte discipline, et peine de mort pour tout soldatqui molesterait le moins du monde les habitants.

Cependant le bourdonnement des cloches et le bruit des salves d'artillerie ayant averti le duc de Guise que d'importants événements s'accomplissaient dans la capitale, il avait levé le siége de Nisida, et se hâtait de rentrer à Naples, lorsqu'arrivèrent des nouvelles confuses ne laissant aucun doute sur le triomphe complet des Espagnols. Aussitôt il se vit abandonné de toutes ces bandes plébéiennes qu'il commandait. Alors il prit le chemin d'Aversa accompagné seulement de quelques gentilshommes, espérant tenter un dernier effort à la tête des forces réunies autour des murs de Capoue; mais le soir, le bruit s'y répandait déjà de tout ce qui se passait à Naples, et cette armée populaire aussi inconstante qu'indisciplinée se dispersait en un moment.

Informé de la situation du duc de Guise, Don Luis Poderico, craignant qu'il ne se réfugiât dans les États romains, lança toute sa cavalerie vers la frontière afin de lui barrer le chemin. Poursuivi, cerné de tous côtés par ses ennemis, par les paysans et même par ses propres soldats, le malheureux prince mit son dernier espoir dans sa valeur personnelle et voulut s'ouvrir un passage l'épée à la main ; mais son cheval ayant reçu de profondes blessures et refusant de seconder son courage, il fut obligé de se rendre à Visconti, lieutenant de la compagnie de cuirassiers de Don Diego de Cordoue. Il fut mené à Capoue avec dix gentilshommes français qui, obéissant au dévouement chevaleresque de l'époque, voulurent partager sa fortune, et Don Luis Poderico tout en gardant soigneusement son prisonnier, n'oublia point les égards dus à son rang. Deux jours après on le conduisit à Castelvolturno et de là au château de Gaëte, où le sévère comte d'Oñate lui eût fait impitoyablement trancher la tête, sans la ferme opposition de Don Juan qui écrivit à Madrid, pour connaître les intentions du roi. Au bout de quelques mois l'ordre arriva d'envoyer le duc en Espa-

gne, où il ne tarda guère à recouvrer la liberté (1).

Ce fut avec une rapidité extrême que l'on apprit sur tous les points du royaume l'emprisonnement du duc de Guise et la réaction de la capitale. Partout cessèrent aussitôt les horreurs de la guerre civile, et chaque province envoya des délégués à Naples pour faire un appel à la clémence de Don Juan, en se soumettant à l'autorité du vice-roi. Certes, il était difficile de rendre tout à coup le calme à ces populations passionnées qu'avaient agitées de si violentes secousses; néanmoins la fermeté du comte d'Oñate tempérée par l'indulgente bonté du jeune prince, l'habileté, le tact, la prudence qu'ils déployaient en commun, parvinrent en peu de jours à rétablir l'ordre public fondé sur le respect des lois. Les ruines se relevèrent, et bientôt s'effacèrent jusqu'aux dernières traces de ces haines nées dans la phase désastreuse dont le pays venait de sortir.

Ici doit se terminer notre récit. Quelque temps après la flotte française ayant fait une

(1) De Santis. — Comte de Modène. — Capecelatro, M. S., et autres auteurs.

apparition à l'entrée du golfe, on découvrit un complôt de peu d'importance qui coûta pourtant la vie au turbulent Annese. Le comte d'Oñate affermit encore la domination espagnole, en reprenant l'île d'Elbe aux Français qu'il repoussa des côtes de Toscane, et lorsque beaucoup plus tard l'intrépide duc de Guise reparut sur les plages de Castellamare, il ne sut réveiller aucune sympathie.

L'insurrection de Naples avait commencé le 15 juillet 1647, elle se termina, épuisée de ses propres efforts et domptée par la persévérance espagnole, le 6 avril 1648; courte période durant laquelle les Napolitains montrèrent une valeur brillante, et parfois une incroyable férocité, et leurs vainqueurs une constance héroïque.

Le premier but du mouvement populaire, c'est-à-dire l'abolition de la gabelle des fruits, le peuple l'avait atteint, il est vrai, mais au prix d'un fleuve de sang et de pertes incalculables, qui rendirent le remède plus douloureux que le mal, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas. Le désir de nationalité qui jaillit du choc de ces événements, bien que généreux dans son principe, fut si prématuré et si mal dirigé,

qu'il ne pouvait aboutir à rien de durable. Le ciel, dans ses impénétrables décrets, ajournait à un siècle l'émancipation et l'indépendance du royaume de Naples, obtenues depuis par des voies plus justes, plus paisibles et plus légitimes, sous le sceptre d'un grand prince de la maison de Bourbon, qui assura sa grandeur, sa stabilité et sa gloire.

FIN.

APPENDICE

CONTENANT LES DOCUMENTS COPIÉS SUR LES PIÈCES ORIGINALES, OU TIRÉS DES AUTEURS CONTEMPORAINS.

APPENDICE.

NUMERO I.

Acte de Baptême de Masaniello.

Tome I, page 34.

Napoli parrocchia di Santa Catarina in Faro Magno. Libro XII de' battezzati, folio 44 al rovescio, numero progressivo 174 : a 29 giugno 1620.

Thomas Aniello figlio di Cieco d' Amalfi et Antonia Gargana è stato battezzato da me D. Giovanni Matteo Peta, et levato dal sacro fonte da Augustino Monaco, et Giovanna de Lieto, al Vico Rotto.

NUMERO II.

Lettre du duc d'Arcos au cardinal Filomarino.

Tome I, page 120.

Emmo. y Rmo. Señor mio :

El fidelisimo pueblo de esta fidelisima ciudad me ha suplicado la confirmacion de sus privilegios, y atendiendo al afecto y sumo amor con que en todas ocasiones se ha señalado en el servicio de S. M., he venido en su peticion y en hacerle merced de despacharle privilegio en forma cancillérica, y porque me ha hecho instancia que para mayor autoridad se publique por V. Ema. en forma pontificia, suplico a V. Ema. me haga esta merced, y al pueblo este consuelo, que sera para mì de particular estimacion.

Dios guarde a V. Ema. muchos años como deseo. Datum 6 de julio 1647.

El privilegio se queda despachando, y lo llevaran a V. Ema. los del fidelisimo pueblo.

De V. Ema. Rma. mayor servidor, el duque de Arcos.

Privilège auquel se rapporte la lettre qui précède.

Philipus Dei gratia Rex, etc. D. Roderico Ponce de Leon duca d'Arcos, etc.

Noi con perpetuo privilegio concediamo al fedelissimo popolo di questa fedelissima città di Napoli, che siano estinte e abolite tutte le gabelle et impositioni poste nella città di Napoli, e nel regno dal tempo dell' Imperador Carlo V di fel. mem. fin a quest' hora : e di più indulto generale di qualsivoglia delitto d' ogni sorte commesso dal principio della presente revolutione fin a quest' ultimo punto, com' anche d' ogni delitto, e inquisitione passata, etiam con non havere remisione di parte, dando tempo quattr' anni d' accaparla, etc. Dat. nel Castel Nuovo, 10 luglio 1647. — El duque de Arcos.

NUMERO III.

Lettre du duc d'Arcos au cardinal Filomarino.

Tome I, page 134.

Emmo. y Rmo. Señor mio :

Las nuevas desconfianzas del pueblo con el accidente del duque de Magdalon, me tienen en sumo cuidado, porque no deseo otra cosa que la satisfaccion del pueblo y ajustamiento de la ciudad, hame parecido decir a V. Ema. que si hubiere a las manos algunos de los bandidos, le entregue en manos de la fidelisima ciudad, y cualesquiera

otros que nos perturben la quietud. V. Ema. se sirva de que pase esta noticia, y de mandarme avisar lo que se ofrezca, y como se halla V. Ema., cuya Emma. persona guarde Dios por muchos años—Palacio, 10 de julio 1647.

Aviseme V. Ema. de lo que haya hecho, ordenado y ajustado; porque mi animo es y sera cumplir cuanto he ofrecido a la fidelisima ciudad de parte de S. M. y mia.

Señor mio : Dejome maravillado este caso, y ofrezco a V. Ema., por vida del Rey, que cualquier bandido o persona de estas que yo pueda haber a las manos, enviarla he a las del fidelisimo pueblo, a quien quiero desengañarle de que yo deseo la quietud. — De V. Ema. — El duque de Arcos.

NUMERO IV.

Lettre du duc d'Arcos au cardinal Filomarino.

Tome I, page 145.

Emmo. y Rmo. Señor mio : Por mano de V. Ema. se han ajustado las pretensiones de este fidelisimo pueblo de Napoles, y yo le he concedido el privilegio que me ha pedido, despachado en toda forma, y le he entregado el del Sr. Emperador Carlos V, y de nuevo apruebo y ratifico

todo lo que contiene, asi el privilegio de la Cesarea Majestad, como el que en nombre de S. M. he despachado, y que se comprenda en el indulto, no solamente lo hecho hasta ahora y tiempo que le envié a V. Ema., sino lo que despues aca se ha obrado, y castigaré con toda severidad a los bandidos que hubieren sido llamados por cualquier persona, y con mayor rigor a los que los hubiesen convocado como perturbadores de la paz publica. Y viendo que se dilata la conclusion de este negocio y que crecen por instantes los inconvenientes, he querido representarlo à V. Ema., para que como padre de toda esta ciudad, se sirva de dar a entender a este fidelisimo pueblo como de esta dilacion puede resultar que los enemigos de S. M. tomen ocasion para inquietar este reino, y sembrar dentro de esta ciudad nuevas disensiones, cosa que no puede dejar de sentir mucho este fidelisimo pueblo, que siempre se ha mostrado tan celoso del servicio de S. M., y que ahora lo encamina todo a este fin ; y juntamente se servira V. Ema. de decirle, que todos los daños que se siguieren de no tomar luego esta resolucion, asi en esta fidelisima ciudad como en su reino, al servicio de Dios, al del Rey nuestro señor, a los templos, a los ciudadanos, mujeres y niños inocentes, todo correra por cuenta de los que dilataren el cumplimiento de lo que esta ajustado, cuando yo en nombre de

S. M. estoy dispuesto a la ejecucion de él, y he hecho por mi parte lo que he podido, para que este fidelisimo puebol conozca los tiene S. M. por hijos, y de los mas amados de su monarquia, y yo los trato como a tales y deseando su alivio y quietud. Todo lo pongo en manos de V. Ema. a quien guarde Dios muchos años. — Napoles, 11 de julio de 1647.

Despues de haber escrito este billete he entendido que V. Ema. no se halla en el Carmen. Suplico a V. Ema. se sirva de volver alli y hablar a este fidelisimo pueblo en la conformidad referida, y procurar darle a entender con su autoridad cuanto conviene ajustar luego lo concertado, sin dar lugar a dilaciones, que sera obra muy digna de V. Ema., à quien no tengo que añadir nada. De V. Ema. Rma. mayor servidor.— El duque de Arcos.

NUMERO V.

Lettre du duc d'Arcos au cardinal Filomarino.

Tome I, page 143.

Emmo. y Rmo. Sr. : Quedo con mucho gusto de las nuevas que me trae el maestre de camara de V. Ema.

muy conforme la esperanza que siempre he tenido de ver ajustadas estas materias por mano de V. Ema. a quien se debera todo, y le suplico continue la diligencia que hasta aqui ha puesto porque veamos con perfeccion concluido negocio tan grande, y porque no estemos sujetos a que se desbarate tantas veces lo que una vez se ha asentado; sera el unico remedio que V. Ema. se sirva de asentar firmemente con la junta de este fidelisimo pueblo que no se dé crédito a ninguna novedad de las que dijeren, si no fuere por mano de V. Ema., pues yo tampoco creeré ninguna de las que llegaren a mi, si no por el mismo medio. — Dios guarde a V. Ema. largos años, Castelnuovo, 11 de julio de 1647. — De V. Ema. Rma. besa las manos su mayor servidor, el duque de Arcos.

NUMERO VI.

Lettre du duc d'Arcos au cardinal Filomarino.

Tome I, page 144.

Emmo. y Rmo. Señor mio.

El teologo de V. Ema. me ha dicho que hoy se pondra en ejecucion por parte de este fidelisimo pueblo lo que

esta ajustado, y que yo detenga las galeras. Envio la orden inclusa abierta para que se detengan en cualquie parte que se hallaren. Espero que hoy saldrémos de este cuidado por mano de V. Ema., a quien vuelvo a suplicar no permita se dilate mas como lo he hecho en el papel que lleva el maestre de camara de V. Ema., a quien Dios guarde muchos años. — Palacio, 11 de julio de 1647.

De V. Ema. Rma. su mayor servidor, el duque de Arcos.

NUMERO VII.

Première constitution accordée par le vice-roi, duc d'Arcos.

Tome I, page 145.

Philippus Dei gratia, etc.

D. Roderius Ponce de Leon, dux civitatis Arcos, Marchio de Zara, comes de Bailen, dominus domus villæ de Marchena, et Garzia, et in præsenti regno vicerex, locumtenens, et capitanus generalis, etc.

Essendoci stato supplicato per parte del fedelissimo popolo di questa fedelissima città di Napoli la esecuzione

delli privilegi, e concessioni fatte dalla felice memoria del rè Ferdinando Primo d' Aragona per insino al rè Federico, e dopo il spoglio di detto rè Federico, della mita de voti alla piazza del popolo, che su promessa la restituzione da Ferdinando il Cattolico, a petizione dell' eletto di quel tempo Alberico Terracina, e questo nell' anno 1506, e sempre per detto popolo si è preteso la restituzione di detta mita de voti, e che per tale effetto se le dovresse dare ed esibire il proprio privilegio originale, ed in caso che non si trovasse, che da noi si procurasse averlo quanto prima da Spagna, e frattanto tutta la città e regno goda detto privilegio in perpetuo con l' infrascritti altri capitoli, che ci sono stati presentati per parte del detto fidelissimo popolo, quali sono l' infrascritti, videlicet.

I. In primis questo fidelissimo popolo di Napoli vuole il proprio privilegio originale del rè Ferdinando d' Aragona per insino al rè Federico e dipoi il spoglio del rè Federico, della mità delli voti alla piazza del fedelissimo popolo, che su promessa la restituzione da Ferdinando il Cattolico a petizione dell' eletto di quel tempo Alberico Terrazina, e queste nell' anno 1506, e sempre per detto popolo si è pretesa la restituzione di detta mità de voti, e se non si trovasse, vadino otto e dieci deputati del popolo a trovarlo,

et dato caso, che non si trovasse, che sua eccellenza procuri averlo quanto prima da Spagna. Frattanto tutta la città e tutto il regno goda il detto privilegio in perpetuo.

II. Item, che goda la città il perdono generale de crimine læsæ majestatis, etiam in primo capite, quatenus si fosse incorsa, e cosi d' ogn' altra cosa etiam in persouna di sua escellenza (benchè il popolo intenda non essere in corso mentre sempre ha detto, Viva il rè di Spagna), dalli sette del presente mese di luglio per tutto il tempo che si darà esecuzione a questo privilegio, perche detto popolo pretende essere estata tantummodo mossione di gente, figliuoli, e bassi per levamento, ed oppressioni di gabelle; e che li carcerati, che hanno fatto uscire dalle carceri, godano l' istesso indulto, non obstante qualsivoglia altro ordine che non godessero altro indulto in loro favore.

III. Item, che l' eletto del popolo se faccia per sei mesi in S. Agostino dalli capi dell' Ottine, come concesse Carlo V, in virtù di privilegio, tiene stampato, e non piacendo al popolo detto eletto ne possano fare un altro; e di più si debbiano mutare li capitani di strada, consultari e deputati ogni sei mesi, e che li facci il popolo in S. Agostino: in tutto conforme li capitoli; avvertendo, che da qua avanti per detto eletto non si possa pretendere confirma

dalli capitani, ma dall' Ottine, e che sopra di questo si osservino li capitoli stampati.

IV. Item, che l'eletto sopradetto abbia voti e voci egualmente quante ne ha tutta la nobiltà, conforme le teneva avanti, che rè Frederico no lo privasse, e se occorrerà moltiplicare le piazze de nobili, si accrescano altre tante voci al popolo.

V. Item, se per caso detto privilegio non si trovasse, che nessuna gabella stia in piede, ma se levino tutte, tanto per la città quanto per il regno ed anco delle cose spettanti a Moccia, seu al regio Portolano, ed imposizioni, seu alla piazza delli melloni, e ad ogni altra cosa spettante alla città, e che questo abbia effetto.

VI. Item, che lo donativo novamente imposto dal signor duca de Medina si levi, perche nel privilegio di Carlo V non vi è, e se in detto privilegio si fosse se obliga il popolo di darlo, purche non sia nella margine overo aggiunto; e questo s'intenda per la città, e per tutto il regno; e detto donativo duri per il tempo conforme la stipulazione delli baroni.

VII. Item, che si levino le imposizioni delli sigilli della regia camera della summaria, della gran corte della

vicaria, del consiglio delle regie audienze del regno, e per la città; e de te prerogative se abbiano da firmare sotto il sopra detto privilegio di Carlo V di gloriosa memoria, quando si ritrovasse, da tutto il collaterale e consiglio di stato; ed anco che si levi il jus dell' anno e mezzo per cento, che si paga nelle sentenze del sacro consiglio novamente intro detto.

VIII. Item, che non si facci dimostrazione alcuna di questo tumulto, successo dalli sette del mese di luglio insino all' infrascritto giorno del presente privilegio, e che sua eccellenza prometta fra termini di mesi tre fare venire la ratifica e confirmazione di S. Maestà per dette prerogative, e che tutto il convenuto si debbia sculpire in marmo da ponersi nella piazza del Mercato, ed in tutti altri luoghi dove verrà il popolo a sua elezione.

IX. Item, che in nessuno altro futuro tempo non si possa mai più ponere nessuna gabella, ma avendo bisogno Sua Maestà, vuole il popolo sovvenirla con la vita, con la roba e quanto hanno.

X. Item, vogliono ancora il popolo, che detto privilegio si stipuli nel luogo, dove eleggerà detto fidelissimo popolo, publicamente con l' eletti nobili, e con quello del

popolo firmato da Sua Eccellenza, collaterale e consiglio di stato; e che detta stipulazione si abbia da fare nella chiesa maggiore di Santa Maria del Carmine di questa fedelissima città di Napoli, e che venghi poi la ratifica de Sua Maestà fra detto tempo.

XI. Item, che il Graffiero lo faccia il popolo con la nobiltà accettando detto privilegio.

XII. Item, che li delinquenti e contumaci napolitani siano liberi ed indultate da qualsivoglia loro inquisizione e delitti ancorchè non tenessero remissione di parte offese, ma dove sarà necessario, la debbiano procurare fra dieci anni di tempo, ancorchè fossero fuorgiudicati di sententia in qualsivoglia tribunale, etiam regie giunte e visite. E tutte le giunte debbiano restare stinte, sia che li negozi si trattano nelli tribunali ordinari, e particularmente che restino assoluti, liberi ed indultati tutti l' inquisiti d' interceti e contrabandi e che li carcerati per tal causa siano subito escarcerati, tanto napolitani quanto forastieri, levando anco tutte le delegazioni, restando in piede quelle fatte da Sua Maestà, servata la forma della sua real lettera.

XIII. Item, che le armi non si debbiano levare a detto popolo, insino a tanto che non se sia dato lo exequatur a detti privilegi e capitoli, e che insino che non seli conse-

gnara detto privilegio, non si levino dette armi, ringraziando similmente detto popolo Sua Eccellenza di tal privilegio, accettando detto privilegio.

XIV. Item, che se intendano levate tutte le gabelle, tanto della regia corte, quanto della fedelissima città, non solo quelle imposte d' ordine de signori Vicerè e Nobiltà, sia anco del popolo, sia che siano manutenuti nella possessione, che al presente si ritrovano, obtenuta etiam per violenza, di non pagare gabella alcuna, così di corte come della città; ed anco tutti nuovi imposti ed imposizioni, che s' esiggono nella Dogana; ma solamente restino in piede quelle che si pagavano nel tempo dell' imperatore Carlo V, e qualsivoglia altra, etiam in solutum data a particolari, ed occorrendo recorrere alli bisogni del Rè nostro signore, l' abbia da un eludere il modo l' eletto del fedelissimo populo solamente capitani de Strada e consultori.

XV. Item, che le chiavi dove si conservano li privilegi della città, una di quelle ne abbia da tenere l' eletto del popolo.

XVI. Item, in caso che non si ritrovasse lo privilegio originale, conforme di sopra, Sua Eccellenza permetta, che il fedelissimo popolo faccia le minute del detto privilegio, e

di altre grazie che desidera; che Sua Eccellenza se li concederà per li meriti del detto fedelissimo popolo.

XVII. Item, che l'azioni fatte dal popolo contro chi ha consultato dette imposizioni, ed indebite gabelle, e di chi l' avea affittate, estorquendo ed esigendo quelle con tanta rigurosità in avere abruciato li mobili di quelli; loro in pena e che detti tali non possano aver giammai voto nelle cose publiche nell' amministrazione di questa città, e che di qualsivoglia cosa, o delitto per detta causa fatte, non se-ne possa pigliare informazione come di sopra.

XVIII. Item, che nessuno di detti che hanno patito di esserli abruciate le robe, cioè officiali regi, siano suspetti contro chi si fosse trovato abruciare dette robe, tanto per cause civile come criminali.

XIX. Item, che le cose comestibili si possano e debbiano vendere in tutti luoghi publici, non ostante qualsivoglia proibizioni di portolano o altri ministri.

XX. Item, che tutte le contrassise che si faranno alli subditi, etiam a faccia a faccia, non s' intenda altro di pena, che di carlini sette e grana sette.

XXI. Item, che tutti li forzati di galera che hanno finito il tempo siano liberati subito.

XXII. Item, nel detto indulto generale vada anco compresso Masanello d'Amalfi Napolitano, e suoi compagni, li quali marciando verso la torre del Greco con la sua compagnia, accompagnati da molti di Portici a S. Gio: a Teduccio, per incontrare alcune compagnie, che entravano nella città, ed avendone quelle incontrate, si posero dentro la chiesa di S. M. di Costantinopoli in difesa, ed esso Tommaso Anello, e compagni, per aver le armi, che portavano detti soldati, fu necessario mettere fuoco alla porta della detta Chiesa, e per detto eccesso in detto luogo successo si perdoni ad esso Tommaso Anello e compagni, stante che si è fatto per servizio del publico, e per osservanza de' privilegi, mentre ch' essi non tenevano armi.

XXIII. Item, che non osservandosi detti capitoli e privilegi, volendo il popolo pigliare le armi, non s'intenda rebellione (quatenus cene fosse), di nessuna maniera, ma giusta defensione delle ragioni del popolo. Conviene con prontezza con che sempre ave accudito al servizio di Sua Maestà cattolica fare la presente, con la quale assentemo e condescendemo alli suddetti capitoli e dimande, justa loro serie, continenzia e tenore. Ita, etc., taliter, che così si osservino ed abbiano il loro debito effetto ed esecu-

zione. Datum Neapoli in regio palatio, die 13 mensis julii millesimo sexcentesimo quadragesimo septimo.

Diego Bernardo de Zufia Reg. Mattias de Casanate Reg. Antonius Caracciolus Reg. Hector Capyecius Latro Reg. Dom. Vicerex. Locumtenens, etc., capitaneus generalis mandavit mihi Donato Coppola. Il Principe di Satriano, Pompeo di Gennaro duca di Belforte, il principe di Cellammare, D. Garone Capece Galeota principe di Monteleone, Gio: Tommaso Blanco, il marchese di S. Sebastiano, Francesco Toraldo principe di Massa, Gio: Battista de Mari Marchese di Assigliano, Carlo della Gatta, il Marchese della Torella, Luzio Caracciolo duca de S. Vito, D. Giuseppe Mariconda, Achille Minutolo duca del Sasso, D. Luise Ponze de Leone.

Capitoli, e Grazie aggiante per Sua Eccellenza, concesse a petizione di detto fedelissimo popolo di Napoli.

I. Item, che nella Mastria del governo della santissima Annunciata di Napoli, esercitata cosi dal Mastro, seu gobernatore nobile, come da quelli della piazza del fedelissimo popolo, possano entrare e concludere li maestri, seu gobernatori di dettó fedelissimo popolo di detta S. Casa, ancorche non intervenga lo maestro, seu gobernatore nobile, essendone, però di numero, che possono concludere.

II. Item, che il regio protomedico abbia da essere medico nativo napolitano tantum, con l' istesse prerogative, ed emolumenti, che se li davano anticamente.

III. Item, che essendo reintegrato, che li voti, seu voci dell' eletto del fedelissimo popolo siano tanti, quanti quelli di tutte le piazze de' Nobili, per questo avendo ogni piazza di Nobili, nel tesoro di S. Gennaro, due cappellani bullati dal Sommo Pontefice, se ne abbiano dal detto fedelissimo popolo da eleggere otto altri, che in tutto siano diece, quanti ne hanno detti deputati de' Nobili, e che abbiano da essere Pretri nativi Napolitani tantum.

IV. Item, che li marinari pescatori, ed altri soggetti alla gran corte dell' Almirante, non abbiano da essere riconsciuti per qualsivoglia causa d' altro tribunale, eccetto che da detta gran corte dell' Almirante assolutamente ; e con semplice requisitoria restino alli tribunali recluse le vie di pigliare informazione, conforme all' antichi privilegi di detta gran corte dell' Almirante.

V. Item, che s'intendano anco levati, e sospetti tanto il secretario della Vicaria, quanto il jus di detta secretaria, conforme anco saranno levati tutti l' altri sigilli regi ; e della secretaria si abbia da esercitare dalli magnifici mas-

tri datti in capite della Vicaria, conforme l' antico solito, etiam con li loro sigilli. Dat. Neapoli die 13 julii millesimo sexcentesimo quadragesimo septimo.

El duque de Arcos.

Diego Bernardo Zufia Reg. Mattias de Casanate Reg. Antonius Caracciolus Reg. Hector Capyecius Latro Reg. Dominus Vicerex, Locumtenens, etc., capitaneus generalis mandavit mihi Donato Coppola. Il principe di Satriano, il marchese di S. Sebastiano, il principe di Cellammare, il marchese della Torella, Gio: Tommaso Blanco, Gio: Battista Mari, Carlo della Gatta, D. Giuseppe Mariconda, D. Gerone Capece Galioto, D. Luise Ponze de Leone.

NUMERO VIII.

Décrets administratifs de Masaniello.

Tome I, page 173.

Il fidelissimo popolo di questa fidelissima città di Napoli, avendo inteso, che chi tengono le cisterne dell' oglio,

quello vendono a somma grossa di stara a monasteri, e persone facultose, in grave pregiudizio e danno de cittadini, e volendo rimediare a tale inconveniente; ordinamo e comandamo a tutte le persone, che tengono cisterne d' oglio, ed altri che vendono a stara, che da oggi avanti sotto pena di rebellione non debbano quello vendere, se non a bottegari, ed a quelli, che vendono a quarto per Napoli, e volendo comprare a stara, che vengano da noi. Di più ordinamo e comandamo sotto l' istessa pena a tutti li capitani così dell' Ottine, come di fanteria, che debbiano provvedere l' artiglierie di facchetti di palle di moschetto, o di cartocci di latta pieni di dette palle, per essere il tiro a corto, dove non serve la palla. E di più si ordina e comanda a tutti li cittadini di qualsivoglia grado, stato e condizione si sia, che da oggi avanti, sonatta un' ora di notte, si debbiano trovare alla loro casa, ed occorrendo caso di urgente necessità, come del Santissimo Sacramento, o di figlianze, debbiano farlo intendere al capitano delle milizie, il quale li debba subito dargli soldati sufficienti che l'accompagnino dove sarà necessario. Di più che tutti li soldati delle compagnie de questo suddetto popolo debbano dar l' ubbidienza alli loro capitani, così delle Ottine, come militari, e gli altri loro superiori, sotto pena di quattro tratti di corda, o parendo altrimenti a detti capitani ed a loro

superiori, li debbano mandare carcerati da noi per ordine di Sua Excellenza, e del fidelissimo popolo. Die 12 mensis julii 1647. Tommaso Aniello d'Amalfi.

NUMERO IX.

Décret du Vice-Roi contre les bandits.

Tome I, page 173.

Philippus Dei gratia Rex, etc., D. Roderio Ponce de Leon, duque de la ciudad de Arcos. Por cuanto se ha entendido, que dentro la fidelisima ciudad, y sus burgos se hallan muchos bandidos con grande escandalo y desconsuelo del fidelisimo pueblo, deseando poner el remedio que conviene, hemos resuelto publicar el presente bando, y mandamos en pena de la vida, salgan luego, sin dilacion ninguna, los bandidos de esta fidelisima ciudad, y sus burgos, y con la misma pena de la vida y pérdida de todos sus bienes, mandamos que ninguna persona de cualquier calidad y grado que sea, los tenga en su casa, ni debajo de su proteccion, porque se ejecutaran irremisiblemente

las dichas penas, sin respeto ni excepcion alguna. Dado en palacio a 12 de julio de 1647. — El duque de Arcos. — Donato Coppola, secretario.

NUMERO X.

Amnistie accordée par le Vice-Roi.

Tome I, page 255.

Philippus Dei gratia Rex. D. Rodericus Ponze de Leon, dux civitatis Arcos, Marchio de Zara, comes de Bailen, etc., Casares, Dom. Domus Villæ de Marchena, etc., Garzia, etc., in præsenti regno Vicerex, Locumtenens, etc., capitaneus generalis. Essendo pervenuto a nostra notizia, che in questa fidelissima città si vanno cercando diverse persone per causa del tumulto successo in essa da Tommaso Anello d' Amalfi; e perchè la nostra intenzione è che non solo si osservi l'indulto fatto, ma quello ampliare, come con questo ampliamo, etiam per li delitti commessi per sino alla publicazione del presente bando. Perciò ci è parso ordinare a tutti li capitani di giustizia, di campagna, bari-

gelli, ed altre qualsivogliano persone di qualsivoglia grado e condizione si siano, che sotto pena di morte naturale non ardiscano carcerare nessuna persona eccettuando però il fratello, e cognato di detto Tommaso Anello, e gli altri carcerati portati dal fedelissimo popolo, al quale confirmamo, et quatenus opus est, di nuovo concedemo tutti li privilegi, e grazie concesse al detto fedelissimo popolo et da noi giurate alla chiesa dell'Arcivescovato la giornata di sabato tredici del corrente mese. Dat. Neapoli, die 16 mensis julii 1647. — El duque de Arcos, Cristobal de Rivera.

NUMERO XI.

Déclaration exigée par l'abbé du monastère de la Cava.

Tome I, page 250.

In Dei Nomine. Amen.

Die sexta mensis januarii primæ indictionis 1648. S. Excellentissimus et Illustrissimus Dominus Dominicus Colessi generalis Serenissimæ Reipublicæ civitatis Neapolitanæ cum juramento tactis literis dixit, asseruit, et decla-

ravit se ipsum quatenus ad ipsum spectat non intendit modo aliquo usurpare nec prejudicere juribus, actionibus, dominio, possessioni bonorum, jurium, jurisdictionum, privilegiorum, immunitatum, prerogativarum Sacro Monasterio Montis Casini Divi Benedicti spectantium ac pertinentium pleno jure dominii et possessionis, in quo ad præsens reperitur dictum Venerabile Monasterium ; nec etiam præjudica realiis Ecclesiis sub quovis pretextu querito solare et ingenio, expresse declarando, ut declaravit concessiones factas universitati Santi Germani nec includi nec obesse debere ullo modo Venerabilis dicti Sacri Monasterii juribus, actionibus, prærogativis, possessionibus et jurisdictionibus nec aliter, nec alio modo ec, quibus ec, unde ec, Presbiterus ec, Carolo Rerio de Sauvino. — Petro de Talluccio Qud. ad Cont :

V. S. D. Octaviano Sabellico

V. S. D. Bartolo Sabellico.

Cap. Dominico de benis pres.

NUMERO XII.

Représentations respectueuses adressées par le peuple au cardinal Filomarino.

Tome I, page 254.

Eminentiss. e Reverendiss. Signore, sene viene questo fidelissimo popolo a supplicare Vostra Eminenza, che come amorevolissimo Padre e Pastore, voglia restar servita di adoperarsi in modo que da Sua Excellenza ne venghi osservato tutto ciò, che per mezzo di V. Emin. concesse alle giuste petizioni di questo fidelissimo popolo; perchè lo strapazzo, che al presente Sua Eccellenza fa, mancando all'osservanza de' privilegi, ne darà occasione di farne risolvere a dar piuttosto ubbidienza, a qualsivoglia persona, che agli Spagnuoli, che cercano di dominare un regno per solo fine di distruggerlo. Non è necessario, Eminentissimo Signore, di scrivere a V. Em. che sta benissimo informata, in quali e quante calamitadi e miserie si ritrova questo fidelissimo popolo, colpa de passati Vicerè, e Nobiltà, basterà solamente supplicare V. Emin. voglia degnarsi ricordare a Sua Excell. che facendo questo fidelis-

simo popolo altre deliberazioni, e mancando a Sua Maestà, conforme la presente S. Eccellenza ne manca, tutto farà colpa della sua soverchia stiratura abusando troppo tanta fedeltà, quanto l' ha mostrato il fidelissimo popolo. Supplica di più questo fidelissimo popolo, che V. Emin. voglia farli grazia ordinare alli Padri gesuiti, che vogliano attendere alli Divini offici, stante che detti Padri con indebito zelo, e con una carità pelosa vanno cotidianamente à raccomodare al signor Genovino gl' interessi propri e particolari, stuzzicando il vespajo per essere cacciatti in camicia, con poco gusto e soddisfazione di questo regno; e qui sol fine bacia a Vostra Eminenza li piedi. Di Napoli a 21 de luglio 1647. Di V. Emin. Reverend. Fid. e devotissimo servo il popolo napolitano.

NUMERO XIII.

Modifications apportées à la première capitulation.

Tome I, page 263.

Nota di quanto si è mutato, ed aggiunto ne' primi capitoli avertendo, che l' aggiunto, o mutato è quello che sequita dopo questo segno †.

Numero 1. Fin Verb. Spagna † o vero dove si trova.

Num. 3. In med. Ver. deputati † e secretario del popolo.

Detto num in fin. Ver. stampati † e tutti li officiali di sopra di tutti offici, che spettano alla città, detti siano nativi napolitani.

Num. 5. Item si per caso, † che nessuna gabella stia in piedi, ma si levino tutte, tanto per la città, quanto per il regno, etiam fiscali, ed anco si levino le cose spettanti à Moccia, seu al regio, Portulano, Montiero maggiore, l' imposizione della piazza delli Melloni, ed ogni altra cosa, ed imposizione spettante alla città e regno. Ma debbiano solamente restare in piede quelle, che ritrovò, e confirmò l' imperator Carlo V; e caso che si trovassero a quel tempo gabelle ed imposizioni onerose e gravi siano nulle, ed anco restino in piedi tutti li privilegi, che concesse Carlo V, e suoi antecessori a beneficio della fidelissima città, e suo regno.

Num. 6. In prim. Verb. perchè † purchè nel privilegio di Carlo V non vi fosse, e se in detto privilegio ci fosse, si debbia pagare purchè non stia nelli margini, ovvero aggiunto, e detto donativo duri per il tempo conforme la stipulazione delli baroni.

Num. 7. In med. Ver. città † ed anco il sigillo per fuor Napoli, e il Jus registri.

Num. 8. Ver. insino † a tanto che saranno eretti, ed affissi l' epilaffii nelli luoghi stabiliti, e data esecuzione a tutti li privilegi, e che per detto tumulto in futurum tanto la città, quanto il regno non si molestano.

Num. 9. In fin. Ver. il popolo † la città. Nel Ver. roba † secondo la possibilità di ciascheduno per servizio di questa fidelissima città.

Num. 14. In prin. Ver. che † si levano tutte le gabelle. Ver. città † di Napoli, e regno. Ver. popolo † ed altre, e Ver. Dogana † e che si levi qualsivoglia altra etiam in solutum data a particolari, e si levano tutte le altre imposizioni. Ver. in piede † tutti li privilegi, e benefici, che concesse l'imperator Carlo V, e suoi antecessori, successori a beneficio di detta fidelissima città, suo regno. Ver. il modo † dal Sig. Eletto del fidelissimo popolo, con li signori consultori, capitani, e capi dell' ottine.

Num. 15. In fin. Ver. popolo † ed un' altra la nobiltà.

Num. 16. In princ. ritrovasse † ritrovassero li privilegi originali. Ver. popolo, † e regno, e cosi promette e vuole, che si osservi in futurum.

Num. 17. In prin. Ver. popolo, † e regno in med. Ver. mobili † case ed altri stabili.

Num. 18. In princ. Ver. essendo † adesso, o in futurum officiale regio, tanto di questa fidelissima città, quanto di tutto il regno, non possa giudicare, nè intervenire nelle cause di persone populari, cosi civile, come criminali, e miste, per esserli sospetti.

Num. 21. In fin. Ver. subito † e cosi si osservi in futurum.

Num. 23. In fin. Ver. abbiano † il libero.

Nelli capitoli, e gracie concesse da S. E.

Num. 1. In fin. Ver. concludere † ed essendo il nobile unitto all' audienza di etta casa santa con li gobernatori del popolo, abbia avere detto nobile una voce conforme ciascheduno del popolo, e dell' istesso modo detti gobernatori del popolo debbiano avere li voti nelle cose concernenti del banco.

Num. In fin. Ver. anticamente † e detto protomedico, unito con li nove del collegio dell' arte della medicina, possano far esequire con loro tasse e debbia durare un' anno, ed anco li detti nove di detto collegio di medicina non

possano essere nuovamente detti, se non sono finiti tre anni e siano nativi Napolitani.

Num. 3. In prin. Ver. che lo † dello eletto.

Num. 4. In fin. Ver. admirante † eccetto però le cose di grassa.

Num. 5. In prin. Ver. che † si levano tanto il secret. In fin. sigilli † registri.

VI. Item, che occorrendo di soggiovare il Rè nostro signore, abbia da pigliare espediente il popolo per la sua rata parte, come anco debbiano fare li cavalieri per la medesima loro rata parte, e che possano eliggere una persona per portare il donativo a S. M. come anco li cavalieri debbiano eliggere un' altra persona, come fa il popolo, per condurre detto donativo a Spagna per li bisogni di S. M.; ed in evento, che li cavalieri non restassero contenti di eliggere detta persona, in tal caso S. E. l' eligga, nominando uno della nobiltà, che vadi insieme con aquella eletta dal popolo.

VII. Item, che in ogni futuro tempo non si possa dar tratta fuora del regno di cosa comestibile, seu di grassa da S. E. e da baroni e da chi spetta, ancorchè avessero privilegio di dar tratta, e in futurum.

VIII. Item, che quando si ha da fare la cavalcata, il popolo possa eliggere il sindico della città, che vadi, con detta cavalcata, cioè una volta al detto fidelissimo popolo, e un' altra al seggio, che toccarà alli cavalieri, cioè caso che tocasse al seggio di Nielo, dopo debbia toccare al popolo: al seggio di porto, e dopo al popolo e cosi alternativamente, e ringraziando S. E. delle tante grazie, che ha fatto, e fa al fidelissimo popolo di Napoli.

IX. Item, che il popolo debbia eliggere una persona che vadi in Spagna a rappresentare à S. M. le capitolazioni concesse da S. E. in nome di S. M.

X. Item, come insino ad oggi il Jus della Dogana per tutta e qualsivoglia sorte di mercanzia si è stato a ragione di carlini dodici e grana sei per onza, e discusso al presente quello, che si ha da dedurre per le nove grazie concesse al detto fidelissimo popolo, e rimasta solo l' esazione dell' antico a tempo dell' imperatore, non più che carlini tre e mezzo per onza etiam in futurum. Con declarazione, che detti tre carlini e mezzo per onza, si debbiano pagare di quelle robe, che erano soggette a dette imposizioni a tempo di Carlo V; e questo lo debbia dimostrare il Doganiere, o a chi spetta, che robe erano a quel tempo; altrimente

sia lecito al padrone di dette robe di non pagare detti carlini tre e mezzo.

XI. Item che il battaglione creato dalla Cesarea Maestà di Carlo V non possa uscire in futurum fuori di questo regno di Napoli, stante che lo creò per custodia di detto regno e questo s' intenda anco per la caballeria.

XII. Item che l' apprezzi, misure de territori, e beni, che accorrerà commettersi in partibus, cioè fuori della città, e Borghi, si possano commettere all' officiali delle terre di detti beni, e quelli debbiano eliggere due esperti, non sospetti per detti apprezzi, e misure, non ostante qualsivoglia prammatica, ed ordine, e questo per evitare le spese, ed altri danni delli poveri negozianti.

XIII. Item che lo danaro da esiggersi in futurum per li bisogni di S. M. lo abbia da tenere la fidelissima città, cioè una chiave gli eletti nobili, e un' altra l' eletto del fidelissimo popolo, e quello portarsi a S. M. da duc deputati, uno della piazza del fidelissimo popolo, e un altro della nobiltà.

NUMERO XIV.

Ordonnance concernant le tissage de la soie.

Tome I, page 276.

Su Excelencia a peticion de la noble arte de la seda, ha sido servido de que toda la seda, que se halla en esta fidelisima ciudad, y que en lo venidero se emitiere, se haya de labrar dentro de esta fidelisima ciudad, sin que se pueda extraer para labrar en otra parte del reino, o fuera de él, de que aviso a V. S. para que asi lo haga ejecutar. — Dios guarde a V. S. Palacio, 13 de agosto de 1647, y que acudan con el privilegio para que se dé el despacho por cancilleria, con rubrica de S. E. — El duque de Cansano.

NUMERO XV.

Acte de désistement relatif aux prétentions du peuple sur l'occupation du château Saint-Elme.

Tome I, page 307.

Perchè questo fedelissimo popolo di Napoli fra gli capi-

toli supplicati a Sua Eccellenza (qual è l'ottavo) li domanda, che il castello di S. Elmo fosse gobernato e custodito dal detto fedelissimo popolo, al detto capitolo e rimasta Sua Eccellenza servita far la riposta del tenor seguente. *Ecco la riposta di Sua Eccellenza.* Al octavo capitulo se responde, que S. E. estima como siempre el celo y fidelidad de este fidelisimo pueblo, y cree que estara muy bien gobernado en sus manos el castillo de S. Elmo; pero que siendo provision de castillo, no puede disponer en ella, ni el castellano obedecera sus ordenes, por tener hecho pleito homenaje de no entregarle sin orden de S. M., y sin embargo S. E. suplicara a S. M. conceda este capitulo a este fidelisimo pueblo. *Ecco l' accettazione con la pena.* Qual riposta essendo stata letta dal magnifico secretario di questa fedelissima piazza al sopraddetto fedelissimo popolo, in presenza del signor eletto, e magnifici capitani, tanto di fanteria, quanto delle 23 ottine, magnifici consultori di detto fedelissimo popolo, hanno riposto viva voce, che accettano detta riposta; che però si ordina e comanda alla pena di rebellione di Sua Maestà, e di questo fedelissimo popolo, e di morte naturale, che nessuno ardisca nominare di volere sorprendere il detto castello di S. Elmo, atteso questa è la volontà del detto fedelissimo popolo, con carcerare il delinquente, e presa diligente informazione, sia

irremissibilmente incorso nelle suddete pene, e non costando, incorra il denunciante nella medesima pena, riservandosi a S. E. il scrivere a Sua Maestà servata la forma della preinserta riposta. — Il principe di Massa D. Francesco Toraldo d' Aragona, capitan generale. Francesco Antonio Arpaja, eletto del fedelissimo popolo. Geronimo Vecello, secretario.

NUMERO XVI.

Constitution lue solennellement dans la chapelle de Castelnuovo.

Tome I, page 315.

Philippus Dei gratia Rex.

D. Rodericus Ponze de Leon, dux civitatis de Arcos, marchio de Zaara, comes de Bailen, et casares. Dominus domus villæ de Marchena et Garzia, et in præsenti regno Neapolis per suam catholicam Majestatem vicerex locumtenens, et capitanus generalis.

1. Essendoci stato di nuovo supplicato per parte del

fedelissimo popolo di questa fedelissima città di Napoli l' infrascritti altri capitoli, e grazie, per detto fedelissimo popolo presentatici quali sono li sequenti videlicet, In primis, che tutti gli officiali, ed altre persone, che li sono state incendiate le loro case in questa città dalli 7 de luglio 1647 fino ad oggi, siano disterrati dal presente regno di Napoli in perpetuo, e che mai possano ottener grazia alcuna da S. M. cattolica (che Dio la guardi), e che fra termine di un mese, numerando dal dì della stipulazione di detti capitoli debbiano sfratare da questo presente regno, e elasso detto termine, e ritrovandosi ciascheduno di essi nella città e regno, incorrano ipso facto nella pena di morte naturale, e si possano impune occidere; e di più li loro descendenti di linia mascolina mai possano esercitare, nè esser creati officiali, e ministri regi di questa fedelissima città e regno, e questo in perpetuo; eccettandone però la casa del Maggio: Batista Bujacarino, e suoi discendenti, stante che con il capitan Stefano, suo figlio han servito e servono con puntualità S. M., e' l fedelissimo popolo di polvere, non apportando esempio ad altri, ed eccettuandone anco tutti gl' incendiati per causa di gioco: con dichiarazione, che non si comprendono nel presente capitolo li padroni delle case, nelle quali abitavano gl' Incendiati, ma s' intenda solamente le persone predeite incendiate. Ci è

parso concedere, siccome con questa concedemo al fedelissimo popolo, tutto lo contenuto in questo presente capitolo; però elasso detto mese ci contentiamo, che si possano cacciar dal regno dal detto fedelissimo popolo, a costa delli detti incendiati, e vitrovandosi la seconda volta dopo elasso un altro mese, si possa eseguire la pena contenuta in questo presente capitolo. Però questo non s'intenda nelle persone militari.

2. Item che il presidente della regia camera della summaria Giulio Genovino sia privato del suo carico di presidente, e vicecancelliero, e cosi anco il giudice Giuseppe Santovincenzo sia privato di giudice di Vicaria, e Fra Luca Genovino sia similmente privato del carico di capitan di caballi, e che li sopradetti Giulio, Giuseppe e Fra Luca siano disterrati dal presente regno; insieme con tutti i loro descendenti di linea mascolina in infinitum, eccettuato le figlie femine, e discendenti di linea feminina; e nè essi, nè detti discendenti di linea mascolina, ut supra, non possano mai ripatriare, nè ottener grazia, nè anco da S. M. cattolica, e nel suddetto termine d' un mese debbiano sfrattare dal presente regno sotto l' istessa pena della vita, per averne machinato falsamente contro detto fedelissimo popolo di Napoli e regno, il che è notorio a detto fedelissimo popolo;

e li parenti di linea mascolina di detti Giulio, Giuseppe, e Fra Luca sino al quarto grado, computando de jure canonico, non possano esercitare offici regi di questa fedelissima città e regno, così d' amministrazione di giurisdizione, come di cose pubbliche. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo quello, che si damanda nel presente capitolo. Verum in quanto alla pena di morte naturale, s'intenda conforme nel precedente primo capitolo.

3. Item, che Alonzo de Angelis sia privato di tutti i suoi offici, che tiene e possiede dentro la regia Dogana di Napoli, e per tutto il presente regno, e quelli vadano in beneficio del fedelissimo popolo di Napoli, etiam se detti offici si ritrovassero in testa d' altri, e che detto Alonso sia disterrato dal presente regno nel sopradetto termine d' un mese, nè mai possa esser aggraziato etiam da S. M., e che li figli mascoli, e loro discendenti di linea mascolina sino al quarto grado non possano aver offici regi, nè baronali, nè di città. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si dimanda.

4. Item, che, il duca di Maddaloni, e Gio: Angelo Barrile, duca di Caivano, e loro discendenti in infinitum di linea mascolina, eccettuandone le femine e discendenti

dalla linea feminina, siano disterrati dal presente regno in perpetuum, e che mai possano ottenere grazia alcuna da S. M. cattolica, e che fra termine d' un mese debbiano sfrattare dal presente regno, e vitrovandosi ciascheduno di essi nel regno, si possano impune occidere, e cosi sempre in perpetuum si debba osservare con detti descendenti di detti duca di Maddaloni, e Caivano, quando si ritrovasse ciascheduno d' essi in regno; ed anco D. Carlo Spinello, e D. Lucio Sanfelice, e suo frattello D. Andrea siano similmente disterrati dal presente regno di Napoli in perpetuum, e che mai possano ottener grazia alcuna da S. M. cattolica, e nell' istesso termine d' un mese debbiano sfrattare sotto l' istessa pena della vita, e li discendenti delli detti Spinello, e Sanfelice della linea mascolina mai possano esercitare, nè possano esser creati officiali e ministri Regi di questa fedelissima città, e presente regno, e questo in perpetuo; e tutte le dette pene che s' intendano anco contro li discendenti di Giuseppe Caraffa. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda; però in quanto alla pena di morte naturale, s' intenda conforme al primo capitolo.

5. Item, che tuti li rumori, revoluzioni, commovimenti, anco che importassero sedizioni, e ribellioni (ben-

chè il fedelissimo popolo giustamente pretende non esser in corso, per aver trattato di sua difesa, ed osservanza di privilegi, acclamando sempre : *Viva il Re di Spagna*) fatti, e successi sotto li 21 del presente mese d' agosto insino ad oggi, tanto avanti li regi palazzi con i spagnuoli ed altri, quanto contro li regi castelli, con cannoni, mine, Trincere, Bastioni, ed altre batterie, ed assalti contro detti regi castelli, e palazzi, con aver anco sparato contro *quelli*, e tentato darli a terra, e per l' armi pigliate da dentro la regia Dogana di questa fedelissima citá, e nuovi incendi in detta città e regno, e ciò che fusse occorso in questa città, e qualsivoglia altra parte del presente regno, e signanter per la morte del presidente della regia camera della Summaria Tabvizio Cennamo, e di qualsivoglia altro officiale, tanto togati, quanto di cappa corta, cosi temporali, come perpetui, regi e baronali, e di Giovanserio Sanfelice, e qualsivoglia altro omicidio occorso in detto tempo, anco de' soldati spagnuoli, ed alemanni, dell' armi pigliate dalla casa dell' illustre principe d' Ascoli, e per qualsivoglia altra causa, che ricercasse specifica menzione e declarazione, ed ogni altra cosa successa dalli 7 di luglio 1647 fino ad oggi ; che mai se n' abbia, nè debbia fare dimostrazione alcuna, ma se li dia il perdono, ed indulto generale in amplissima forma, come se mai le cose suddette, nè alcuna

di esse fossero succedute: e s' intendano similmente aggraziati tutti gli artiglieri, ed ingegnieri, tanto cittadini, come forastieri, etiam stipendiari di S. M. cattolica, stante che hanno servito il fedelissimo popolo; e trovandosi carcerati per tal causa, tanto per il tumulto successo dalli 7 di luglio, quanto delli 21 del presente mese d' agosto sino ad oggi, debbiano similmente godere detto indulto, tanto li cittadini di queste fedelissima città, quanto del presente regno, di qualsivoglia stato, grado, e condizione siano dette persone, eccettuandone però quelli, che machinarono di ammazzare il magnifico Francesco Antonio Arpaja, eletto di questo fedelissimo popolo, quali al presente si ritrovano carcerati. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

6. Item, che il regio palazzo di S. E. e tutti li posti, e galitte, dove entravano per prima le guardie spagnuole, da oggi avanti, ed in perpetuum si debbiano custodire, e guardare per le compagnie di detto fedelissimo popolo per servizio di S. M. cattolica, e suoi felicissimi successori, e dell' Eccellentissimi signori Vicerè del regno, a' quali detto felicissimo popolo desidera servire con ogni fedeltà ed amore, conforme per il passato hanno assistito in dette guardie le fanterie spagnuole; e dette compagnie di detto

fedelissimo popolo si debbiano comandare da capitani eligendi dalla piazza di detto fedelissimo popolo, e questo s debba observare in perpetuum, con le prerrogative istesse che dette compagnie spagnuole hanno sempre goduto. Noi non possendomo concedere a questo popolo lo che si contiene nel sopradetto capitolo, se ne scriverà a S. M. cattolica, facci tutte le grazie al detto fedelissimo popolo, che merita la sua fedeltà.

7. Item, che tutti li nobili, tanto quelli, che godono nelli seggi di Napoli, quanto quelli, che godono nobiltà nel regno, non possano avere, nè esercitare offici regi, nè di Foghe, nè militari, nè qualsivoglia altro officio pubblico, nè di città, ed amministrazione di essa, cosi di sindico, o eletto, come di deputatione, o altro appartenente a detta fedelissima città di Napoli, e suo distretto, ma quelli si debbiano esercitare da cittadini nativi, ed oriundi tantum dal detto fedelissimo popolo di Napoli, e non per cittadini per privilegio; e con essi cittadini, del fedelissimo popolo vadino compressi quelli che godono nobiltà nel regno, purchè siano nativi, e oriundi napolitani, e siano anco compresse le famiglie, che godono nelli seggi di capuano e nido, e le persone tantum, che stanno attualmente servendo Sua Maestà cattolica nel consigno collaterale, et di stato, e

la persona del presente secretario del regno consigliero Donato Coppola, e tutti gli altri, che al presente stanno servendo Sua Maestà cattolica in esercizi militari. Con declarazione, che con questa eccettuazione non s' induchi esempio a rispetto d' altri, nè per li loro discendenti, escludendo il duca di Maddaloni, D. Carlo Spinello, Gio : Angelo Barrile, duca di Caivano, e loro discendenti in infinitum, con li discendenti in infinitum del quondam D. Giuseppe Carrafa, ed anco Fra Vincenzo della Marra, ed il quondam Pizo, alias Fabrizio Carrafa ed altri, quali si trovarono all' omicidio del quondam dottor Camillo Soprano, essendo allora gobernatore della casa santa dell' Annunciata di questa fedelissima città di Napoli; il quale Fra Vincenzo, che al presente vive, s' intenda fra il medesimo termine del mese disterrato da questa fedelissima città e regno, sotto pena di morte naturale, nelli tempi e modi di sopra declarati; e li discendenti del detto quondam Fabrizio non siano ammessi ad offici, ed onori, come di sopra, e non s' intendano però compresi nel distierro. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

8. Item, che Francesco Albano, Camillo, alias Millo di Francesco, ed altri affittatori, che tennero l' affitto della

gabella de frutti, siano disterrati dal presente regno fra il sopradetto termine di un mese, sotto l' istessa pena della vita, nè i loro discendenti in perpetuum possano esercitare offici regi, nè militari di questa fedelissima città e regno, etiam mercenari e non possino esser aggraziati, etiam da Sua Maestà cattolica, e detto Francesco Albano sia privato del suo officio di rationale di camara, nel quale era stato eletto; e durante il termine di detto mese per detto distierro, detti gabelloti de frutti debbiano depositare le mesate, che devono per causa di detto affitto, con la rata da loro esatta sino alli 7 di luglio prossimo passato, ed anco tutti gli altri gabelloti, arrendatori, e gobernatori di qualsivoglia gabella, ed imposizione, che s' esigeva prima nel presente regno, debbiano depositare tutte le quantità per essi debite per tutto il tempo passato sino al detto giorno 7 di luglio 1647, per quelli dividersi alli consignatori di arrendamenti, ed imposizioni per la rata di loro crediti, da dove perverranno detti danari. Ci è parso concedere siccome con questa concedemo, conforme si domanda; però a rispetto della pena della vita, s' osservi conforme sta disposto al primo capitolo.

9. Item, che il regio castello di S. Elmo di questa fedelissima città di Napoli si debbia tenere e guardare da citta-

dini nativi napolitani di questo fedelissimo popolo, acciò detto regio castello si tenghi e guardi esattamente per servizio di Sua Maestà cattolica, e della fedelissima città di Napoli; e questo in perpetuum, escludendone però da detta guardia li Jannizzari, etiam di qualsivoglia nazione, ancorchè siano nati in Napoli. Noi non possendomo disporre, nè concedere quello, che domanda il fedelissimo popolo nel sopradetto capitolo, se ne scriberà a Sua Maestà cattolica.

10. Item, che li capitani delle regie galere della squadra di questa fedelissima città di Napoli siano, e debbiano essere cittadini nativi napolitani del popolo, escludendone li Jannizzari, e persone d' altre nazioni, ancorchè fussero quelle nate in questa fedelissima città di Napoli; e cosi anco s' intenda dell' altri officiali della squadra di dette regie galere, cosi maggiori, como minori, debbiano similmente essere cittadini del popolo, e non Jannizzari, nè di altra nazione, come di sopra. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme anderanno però vacando.

11. Item, che tutti quelli, quali hanno macchinato, e fatto firmare da alcuni cittadini una scrittura falsamente contro detto fedelissimo popolo di Napoli, debbiano insie-

me con tutti i loro discendenti di linea mascolina, fino al quarto grado de Jure civile, sfrattare dal presente regno nel sopradetto termine d' un mese, escluse però le figlie femine, e discendenti di linea feminina; ed avendosi in potere del popolo detti machinanti, si possano impune occidere, escludendo dalle pene predette quelli, li quali hanno firmata detta scrittura; quali machinatori, e capi di far firmare detta scrittura si debbiano declarare per la fedelissima piazza del Popolo, precedente informazione juris ordine servato. Ci è parso concedere, siccomo còn questa concedemo, conforme si domanda; però a rispetto della morte naturale, s' intenda conforme al primo capitolo.

12. Item, che Francesco Antonio Arpaja eletto del fedelissimo popolo, Domenico Molone, Agazio Assanto, Tommaso de Alfiero tenente di maestro di campo generale, il sergente maggiore Perez, l' aggiutante Francesco Acito, ed altri che si ritrovino ritenuti nel regio castello, eschino dal detto regio castello con le medesime prerogative, continuando, ed esercitando i loro stessi offici, e carichi come prima. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si dimanda.

13. Item, che si debbia fare una casa per conservazione

delle artiglierie, ed altre armi a disposizione del fedelissimo popolo, e s' abbia da custodire da detto fedelissimo popolo, e per le persone da esso eligende. Ci è parso concedere, siccomo con questa concedemo conforme si domanda.

14. Item, che li giudizi della gran corte della Vicaria civili e criminali, non possano essere di maggior numero, che sei civili, e sei criminali, e di età non meno d' anni trenta, e siano tutti nativi napolitani, o vero oriundi tantum, non escludendo le famiglie delli leggi predetti di Capuano e Nido, dalli quali però ne siano per sempre escluse le suddette famiglie eccettuate, e declarate come di sopra; e che li presenti giudici si debbiano levare, eccettuando però il giudice D. Tommaso Caravita, acclarato generalmente dal fedelissimo popolo; e che li detti giudici tanto civile, quanto criminali debbiano essere biennali, e non perpetui, e dare a suo tempo il sindicato, conforme le regie Prammatiche, costituzioni, e capitoli del regno. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si dimanda.

15. Item, che li regi consiglieri del S. R. C. presidenti e razionali della regia camera, ed officiali e ministri della

regia scrivania di razione di questa città, e del regno, avvocati fiscali, e de poveri, ed ogni altro officiale e ministro, che per prima non davano reindicato, tanto di questa fedelissima città, quanto di tutto il regno, debbiano dal sindicato ogni tre anni avanti li sindicatori eligendi dalla fedelissima città, e per le città e luoghi del regno respective, nel modo e forma che ordinando i capitoli, costituzioni e prammatiche del regno; e però si supplica Sua Maestà non mandare per l' avvenire visitatori generali, supplicandosi anche S. E. che il presente visitator generale si licenzi, lasciando d' esercitare la regia visita eccettuandone dal detto sindicato triennale l' illustri e spettabili reggenti della regia cancelleria, presidenti del S. R. C. ed il luogotenente della regia camera della summaria. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda anche per lo che spetta al presente visitatore generale, rispetto di egli ha declarato tener licenza da Sua Maestà di non continuare detta visita.

16. Item, che li scrivani fiscali di vicaria debbiano essere nativi napolitani, ed oriundi tantum, e siano nati da legittimo matrimonio, e non inquisiti di delitti, nè privati per causa d' offici, e quelli, che al presente sono, si levino e si cassino, ritrovandosi inquisiti, convitti però, confessi,

o condannati per causa d' offici tantum; ed a rispetto delli scrivani del S. R. C., regia camera della Summaria, vicaria civile, ed altri tribunali, ed offici, per qualsivoglia, che si esercitano in questa fedelissima città e regno, possano essere Napolitani, e regnicoli, purchè non siano inquisiti ut supra; e l' istesso s' intenda ancora per li notari e giudici a contratto di questa fedelissima città e regno, ma debbiano essere similmente napolitani, o regnicoli, purche non siano inquisiti ut supra, e la ricognizione di essi notari spetti solamente al spettabile presidente del S. R. C. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si dimanda.

17. Item, che Salvatore, e Carlo Cataneo, Angelo Ardizzone, Andrea Rama, ed altri declarandi per la piazza del detto fedelissimo popolo, siano nel prodetto termine d' un mese disterrati dal presente regno, e che mai possano essere aggraziati, etiam da S. M. cattolica e ritrovandosi ciascheduno di essi per il regno, incorrano ipso facto nella pena di morte naturale, e si possino impune occidere; e li loro discendenti in infinitum di linea mascolina non possano godere offici regi, nè baronali di questa fedelissima città e regno, stante che furono machinatori della morte di Masanello. Ci è parso concedere, siccome con questa

concedemo, quanto si dimanda nel presente capitolo; però in quanto alla morte naturale, s' osservi l' ordinato nel primo capitolo.

18. Item, che tutti li reverendi monachi, e frati forastieri debbiano partire dalli monasteri, e conventi di questa fedelissima città e regno, dove si troveranno, eccettuati però li nativi dello stato ecclesiastico, e spagnuoli, li quali però non possino essere superiori nelli monasteri della religione loro di questa fedelissima città e regno, ma debbiano essere Napolitani, o regnicoli, e che debbiano tutti li priori dare nota delli forastieri, che tengono né loro conventi, seu monasteri, e questa nota si debbia fare convocato capitolo; verum a rispetto del real convento di S. Agostino di questa fedelissima città, si debbia osservare la real carta di Sua Maestà cattolica, e decreto del spettabile reggente Casanate, interposo anco in esecuzione di quella, e li superiori, ed officiali siano figli di dette case, riserbata però la riverenza dovuta al sommo Pontefice. Per lo che tocca a noi ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda, e per lo dippiù se ne supplicherà Sua Santità.

19. Item, che sia lecito, e si possa fabbricare in tutti li

luoghi proibiti dentro e fuori la città, non ostante la proibizione per il passato per le fabbriche fatte per il passato sino al presente giorno in detti luoghi proibiti, e non si possano molestare li padroni di quelle, nemmeno li fabbricatori, ed altri inquisiti per detta causa, rimettendo tutte le pene, nelle quali vi fussero incorsi per la causa predetta. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

20. Item, l' indulto conceduto a Napolitani, s' estenda anco a quelli, che si ritrovano con il mandato a bocca, o con plegiarie, ancorchè incusate, e poste nel libro dell' inferme. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

21. Item, che s' osservino tutti li capitoli, grazie, capitulazioni e privilegi concessi dalli serenissimi Rè, ed eccellentissimi Vicerè alli officiali, e lavoranti della regia zecca delle monete. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

22. Item, che si ricevano da questa fedelissima città per padroni e protettori di questa fedelissima città il glorioso patriarca S. Agostino, dottore della chiesa, S. Nicolò To-

lentino, la gloriosa S. Teresa de Scalzi Carmelitani, il glorioso S. Onofrio, portandosi le statue con le reliquie nel tesoro della fedelissima città; e che la chiesa di S. Onofrio di questa fedelissima città si mantenghi nella possessione nella quale si ritrova, non ostante la cite: ed anco si ricevano per padroni e protettori di questa fedelissima città S. Ignacio Loyola, e S. Francesco Xaverio, S. Nicolò di Bari, S. Francesco d' Assisi, S. Paolino Vescovo di Nola, e S. Biase. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

23. Item, V. E. resti servita in nome di S. M. cattolica concedere, e far grazia a detto fedelissimo popolo, che nel real monastero di S. Martino de reverendi padri Certosini posto nel monte di S. Elmo vicino il regio castello detto di S. Elmo, in nessun futuro tempo, e per qualsivoglia causa, o pretesto, nè anco per ragion di guerra, fortificazione, o sicurtà di detto regio castello di S. Elmo, si possa o si debbia fare innovazione, mutazione o fabbrica alcuna, non ostante l' ingresso nel detto real monasterio della gente di milizia di esso fedelissimo popolo, ed altre operazioni qualsivoglia fatte per difesa di quella, et per custodia di detto fedelissimo popolo come tutto successo de facto, ed a viva forza militare, alla quale essi reverendi padri non poterono

resistere; e che detti padri non si possano amovere da detto monasterio, come al presente si ritrovano, e cosi anco s' intenda per l' altri monasteri, e luoghi, dove si fosse entrato, o fatto il medesimo. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

24. Item, che ne' luoghi, dove si è fortificato detto fedelissimo popolo per defensione, e manutenzione de suoi privilegi, e buon vivere, non si possa per Sua Maestà cattolica, e suoi ministri in nessuno futuro tempo, nè per qualsivoglia causa, o pretesto fare fortificazione, innovazione, o fabbrica alcuna. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

25. Item, che resti D. Francesco Toraldo d' Aragona, principe di Massa, gobernatore dell' armi del fedelissimo popolo di questa fedelissima città, ed Ottavio Marchese resti generale dell' artiglieria con li loro soldi, e di più: che resti il delegato concesso da Sua Maestà a detto ilustre principe di Massa, il quale debbia procedere in tutte le sue cause, ed etiam a quella che tiene contro l' ilustre principe di Satriano, inteso però il regio fisco della regia camera. Ci è parso concedere siccome con questa concedemo, conforme si domanda. E per Ottavio Marchese se ne supplicherà S. M.

26. Item che li capitani di giustizia debbiano essere solo li padroni ad esercitare, escludendone per sempre gli affittatori, accio non succedano le solite estorsioni. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

27. Item, che si debbiano mutare tutti gli algozini di vicaria, che al presente sono, e si debbiano fare gli altri, non inquisiti con li loro soliti requisiti, li quali s' abbiano da vedere, e ammettere per la piazza del fedelissimo popolo, e darli al reggente della Vicaria per la confirma. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

28. Item, che li capitani di giustizia non possano essere creati capitani di fanteria della leva del fedelissimo popolo, e nelle compagnie di esso non si debbiano assentare gli algozini di vicaria, tanto quelli, che sono stati per il passato, quanto quelli che saranno per l' avvenire. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

29. Item, che essendo finito il tempo dell' institutione, ed erezione del tribunale della reverenda fabbrica di S. Pietro di Roma, detto tribunale si dismetti, ed in caso, che

non fusse elasso detto tempo, o vero non fusse temporanea la sua erezione, per evitare li danni, che si possano per l' avvenire sentire in questa fedelissima città e regno, si debbiano moderare la tassa delle spese, e diritti di detto tribunale della rever. fabbrica, con intervento di due deputati della piazza di esso fedelissimo popolo, e farsi anco il registro delli decreti, e vedersi detta instituzione, e dopo ogni tre anni si debbia rivedere l' osservanza di detta tassa, supplicando S. E., si degni interponere le sue parti con Sua Santità. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo per lo che tocca a noi, e per lo che tocca a Sua Santità, si provvederà da esso.

30. Item, che il regio protomedico abbia da essere nativo napolitano, o oriundo, tantum, con l' istesse prerogative, ed emolumenti, che se li davano anticamente. Verum a rispetto delli otto, o due delli speziali di medicina, possano essere non solo napolitani orti, ed oriundi, ma anco regnicoli, non ostante che si fosse altrimente disposto; verum in parità di voci siano sempre preferiti li napolitani. E detto protomedico uniti con li otto, e due del collegio dell' arte della medicina, debbiano tassare le liste, e l' esecuzioni di essi si facino per li giudici competenti; e detti otto, e due non possano esser assunti in detto officio, solo dopo tre

anni finiti, elasso l' anno della prima amministrazione. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

31. Item, perchè detta piazza di fedelissimo popolo nella processione, che si fa ogni anno del Santiss. corpo di nostro Signore Gesù Cristo, non era onorata fuorchè di una sola asta del pallio, conforme ad una sola voce, o voto, che teneva detta piazza; al presente essendo stata reintegrata nelle cinque antiche voci, o voti, supplica S. E. si compiaccia d' onorarla anco di altrettante aste di detto pallio, da portarsi per le persone di detta piazza deputande dall' eletto del popolo; e così debbia inviolabilmente osservarsi in tutte le altre processioni, funzioni, ed azioni sacre, che occorreranno farsi publicamente in nome, e sotto forma di Città, overo tante aste di detto pallio, quante saranno, o resteranno quelle delli seggi. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

32. Item, perchè nel viceversi li reveréndissimi arcivescovi di questa città la piazza del fedelissimo popolo non avea parte alcuna, si supplica S. E. concedere a detta piazza del fedelissimo popolo poter portare cinque aste del pallio, col quale suole onorarsi detto reverendissimo pas-

tore, secondo l' istessi numeri di voti, o voci, come di sopra, acciò con detto segno venghi a mostrare l' affetto grande, che porta al suo amatissimo pastore. Ci è parso concedere, sicome con questa concedemo, conforme si domanda.

33. Item, che l' istessa equalità di voti o voci abbia e goda la piazza del fedelissimo popolo in tutte le deputazioni, o consessi stabiliti, e che in futurum si avessero da stabilire in tutti, e qualsivoglia negozi attinenti a detta fedelissima città, in modo tale che sia sempre eguale di voti, o voci detta fedelissima piazza del Popolo. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

34. Item, che il primario delli negozi degli apprezzi sia una volta delli seggi, e un altra volta del fedelissimo popolo, e cosi anco il giustiziero una volta sia del fedelissimo popolo, ed un altra delli due seggi, quali offici debbiano durare per un anno, e si debbiano provedere una volta in persona delle persone del popolo, ed un altra volta in persona di uno delli seggi, conforme stà conceduto a rispetto del sindico; e detti offici si debbiano provedere nelle persone di detto fedelissimo popolo in questa prima

volta. Verum l' officiali del regio giustiziero da oggi avanti debbiano solo essere due persone per ottina, di buona fama, timorose di Dio, e non inquisite, nè suddite, e debbiano durare per sei mesi. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

35. Item, che nella mastria, e goberno della Santissima Annunziata di Napoli, esercitata cosi dal *mastro, seu* gobernatore di Seggio Capuano, come da quelli della piazza del fedelissimo popolo, possano entrare ad amministrare, e concludere li gobernatori del fedelissimo popolo di detta casa santa, essendo però di numero opportuno, e nelle giornate, ed ore stabilite, ancorchè non intervenghi il mastro del Seggio Capuano, o che sia presente, e non concorra; e detto governatore di Capuano abbia una voce conforme ciascheduno del popolo, intanto che s' esequi inviolabilmente quel che la maggior parte conclude, ancorchè contraddichi il governatore di Seggio Capuano; e di più l' amministrazione delle confidenze, purchè non contraddichi la voluntà del testatore, e del banco di detta casa santa si debbia fare tanto per lo mensario, che pro tempore sarà dalli quattro gobernatori del popolo, quanto ancora per li governatori di Capuano, confirmarsi per tutti le due cartelle de' pegni polizze mandati, colletini di

pagamenti, e qualsivoglia altra scrittura, e debbiano godere equalmente le prerogative, preminenze, elemosine secrete, torcie, maritaggi, offici, anco di mercugliano, intanto che non possa godere il governatore di Capuano maggioranza nessuna di detti onori e prerogative, se non quanto gode ciascuno di detti governatori del popolo; e che la Rota dell' udienza debbia esser tonda, con ponersi il campanello in mezzo, acciò si possa sonare da tutti nell' occorrenza, e con li calamari d' argento a ciascheduno delli governatori, non ostante che per il passato si sia altrimente osservato; e che la chiave delli censali s' occupi per il gobernatore del popolo della prima seggia, senza che debbia intromettersi nella distribuzione della detta chiave il gobernatore di Capuano; e di più che tutte le mastre e goberni d' altri luoghi pii debbiano durare per li tempi stabiliti. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

36. Item, che S. E. si degni restituire in nome di S. M. cattolica, et quatenus fusse necessario, di nuovo concedere alla piazza di detto fedelissimo popolo il Seggio da costruirsi nella strada della Sellaria, ove anticamente risedeva, nel quale si possi anche congregare, e trattare tutti li suoi affari e negozi. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

37. Item, che gli officiali, che amministrano giustizia, di qualsivoglia tribunale, debbiano abitare dentro le mura di questa fedelissima città di Napoli. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

38. Item, che tutti li negozi del S. Consiglio di *Capuano*, della regia camera, e delli altri tribunali, si debbiano attitare dalli attuari, e scrivani ordinari di essi regi *tribunali*, con reintegrare li negozi alli mastri d' atti di essi tribunali, conforme per prima, non ostante che si sia pratticato il contrario con pretesto di attuariato assunto, o di vendite fatte di essi attuariati per le regie gionte, o per altri tribunali, o superiori; e così anco li negozi, che si *trattano* avanti il spettabile Reg. di vicaria si debbiano *attitare* per tutti li mastri d' atti, e attuari di detta gran corte, da dividersi per tutti li mastri d' atti di detta gran corte facendo ciascheduno il suo mese. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

39. Item, che la provista del pane si debba fare solo per l' eletto del fedelissimo popolo. non ostante che da alcuni anni in qua si sia osservato il contrario e questo oltre le altre sue prerogative. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

40. Item, che per l' avvenire non si mandino capitani a guerra nelle terre, luoghi, e città del regno, quali terre e luoghi da loro medesimi si debbiano guardare. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

41. Item, che per l' avvenire nessuno napolitano si mandi in galera de facto, e loco depositi, vel carceris, ma si spedischi di giustizia, eccettuandone però gli accordi voluntari. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

42. Item, che per l' avvenire tutti gli officii, che tengono salario, tanto in questa città, come nelli banchi, e luoghi pij, ei debbiano conferire a Napolitani nativi, ed oriundi del popolo, e similmente l' officio di carceriere maggiore della gran corte della Vicaria si debba conferire a napolitani, come di sopra. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

43. Item, che tutti li casali di detta fedelissima città in ogni futuro tempo debbiano essere, e stare in domanio, non ostante qualsivoglia alienazione, vendita, o donazione in contrario fatta, quali si declarano nulle, anco in conformità delle grazie sopra ciò fatte per il Serenis. Rè cattolico,

confirmate per la Cesarea Maestà di Carlo V. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

44. Item, che li dottori napolitani, e regnicoli non si debbiano per l' avvenire esaminare, non solo quando vogliono esercitare la procura, ma nè anco volendo esercitare offici regi, o baronali qualsivoglia, ancorchè fosse regia audienza, e giudicati di vicaria, purchè siano dottorati in Napoli, e però resti estinta la gionta dell' esame de dottori, conforme sono estinte l' altre; e che venendosi a far relezione in consiglio in gradu appellationis delli decreti fatti per l' almo collegio de dottori di questa fedelissima città di Napoli, debbia sedere il relatore, come sede il giudice del gran almirante. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

45. Item, che circa li diritti delli pesi, statere, e misure, che si portano nella regia zecca, si debbia osservare la forma antica dell' instituzione di detta regia zecca, quali tenghi peso di sibire l' efficiale, a chi spetta esigere detto diritto, altrimente sia obligato zeccare senza esazione alcuna. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

46. Item, che li capitani di giustizia debbiano segnare le case per servizio delle loro guardie nelli mesi di Gennaro, e Febbraro, di quelle però dove stanno le cartelle per locarsi; con che il pigione solito pagarse, e non meno si debbia pagare per il medesimo capitano. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

47. Item, che stante, che sono levate tutte le gabelle, dazi, arendamenti di qualsivoglia sorte, ed imposizione nelli precedenti capitoli, e grazie concesse da S. E. in nome di S. M., per maggior soddisfazione del fedelissimo popolo si dichiari, che fra quelle s' intendano anche levate quello della mezza annata, che si pagaba per ciascheduno officiale con la sua delegazione di detta mezza annata, le cinque cinquine, che si paga per la supplica, li diritti imposti per metà più per le pene delle nullità, e sospezioni d' officiali, diritti del registro delle plegiarie, e sentenze de S. R. C., e tutti gli altri registri, suggelli, e tutte le altre nuove imposizioni, anco servata la forma di detti nuovi capitoli, e grazie, ut supra, sempre s' intendano levati, ed anco che si levi il diece per cento delli ministri. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda; però circa la mezza annata, e diece per cento del-

li ministri, si sospenda per insino a tanto, che sarà altrimente da S. M. ordinato.

48. Item, si supplica S. M., cattolica, che trattandosi qualche differenza tra la piazza del popolo e regno e tra le piazze de Seggi di questa città e regno nel regio collaterale conseglio, che si debbiano dare tanti ministri del popolo per aggiunti, quanti sono li reggenti di cancelleria de Seggi, e così anco ritrovandosi reggenti del popolo più delli reggenti de Seggi, si debbiano dare tant' altri ministri per aggiunte de Seggi; e che li decreti che nasceranno da dette differenze, si debbiano registrare, e conservare da uno delli reggenti spagnuoli, e far libro aparte, quando il segretario non fusse spagnuolo. Ci è parso concedere, siccome con la presente concedemo, conforme si domanda.

49. Item, che qualsivoglia persona tanto titolata, quanto non titolata di qualsivoglia grado, stato e condizione si sia, non ardisca proteggere, nè rifuggiare forgiudicati, nè deliquenti di qualsivoglia delitto, del quale ne fussero giudicialmente attinti, nè darli aggiuto, nè favore, tanto in questa città, quanto per tutto il regno, con doversi osservare irremisibilmente la prammatica fatta dal signor duca di Medina. Ci è parso concedere, siccome con la presente concedemo, conforme si domanda.

50. Item, si supplica che non solo restino estinte le delegazioni, e regie gionte fatte da V. E., predecessori di V. E., ma anco da S. M. cattolica, ed anco de luoghi pii; ma restino solamente quelle di S. Eligo, casa e banco della Santiss. Annunciata, incurabili, S. M. di Costantinopoli, il monte della Misericordia, e nazioni veneziana, inglese, e fiamenga tantum, per l' esazioni tantum; ma tutti li negozi si trattino nelli tribunali ordinari, alli quali spettano. Ci è parso concedere, siccome con questa concedemo, conforme si domanda.

51. Item, che per osservanza ancora delli capitoli, privilegi, e grazie concedute per li predecessori Rè di questo regno, tutte le prelature, benefici cujuscumque ordinis et dignitatis, spettanti alla collazione e presentazione regia, perpetui, ed amovibili, sempre che vacaranno, si conferiscano, e si debbiano presentare a Napolitani e regnicoli, e non a forastieri; e quelle, che vacaranno in questa fedelissima città di Napoli si debbiano conferire a Napolitani nativi, ed oriundi tantum, supplicando che da ora si debbiano conferire l' amovibili cioè sacrestie, cappellanie, ed altri in persona di napolitani nativi, ed oriundi, tanto regi quanto anco quelle spettantino a governatori di luoghi pii di questa fedelissima città. Ci è parso concedere, siccome

con la presente concedemo per quello che a noi spetta; però a rispetto di quelli che spettano a S. M. cene daremo avviso.

52. Item, che si chiamino il spettabile nited Mola presidente della regia camera, ed Antonio Capobianco a dar conto dell'amministrazione per essi fatta delle compre, ed strazioni di grani. Ciò è parso concedere, siccome con la presente concedemo conforme si domanda.

53. Item, che li presidenti di Cappacorta della regia camera della Summaria non possano votare nelle cause dove si tratta articolo di legge. Ci è parso concedere, siccome con la presente lo concedemo, conforme si domanda.

54. Item, che s' osservi la grazia fatta nel parlamento generale fatto a 13 di gennaro 1639 a questa fedelissima città di Napoli, che l' espedizioni di cancelleria vadino con firma di S. E. e di due spettabili reggenti. Ci è parso concedere, siccome con la presente concedemo, conforme si domanda.

55. Item, che tutti gli officiali di qualsivoglia tribunale di questa città e regno, che non osservassero li presenti capitoli, grazie e privilegi, e ciascheduno di essi, restino

ipso jure, ipsoque facto privati de loro offici, con essere lecito alla piazza di esso fedelissimo popolo di eliggere sei deputati da mutarsi ogni sei mesi per l'osservanza e defensione delli suddetti capitoli, e ciascheduno di essi. Ci è parso concedere, siccome con la presente concedemo, conforme si domanda.

56. Item, che la interpretazione, moderazione, o altro che paresse espediente circa detti capitoli, e ciascheduno di essi, si debbia, e possa fare per la piazza di esso fedelissimo popolo, e questo in ogni futuro tempo quante volte li parerà, o piacerà. Ci è parso concedere, siccome con la presente lo concedemo, conforme si domanda; però si debbia fare con il nostro consenso, e non altrimente.

57. Item, si supplica, che tutte le suddette grazie si debbiano concedere per via di restituzione, confirmazione, nuova concessione, esenzione, inmunità, prerogativa, privilegio, e per ogni altro miglior modo più profittevole al detto fedelissimo popolo, ex certa scientia, motu proprio, matura deliberatione, et de plenitudine potestatis, supplendo anco de potestate dominica li difetti, nullità e cause qualsivoglia, che forsi ostassero, o impedissero l'osservanza di tutti li suddetti capitoli, e grazie, e ciascheduno di essi

ut supra; ed in caso d' ogni dubbio, che forsi accascarà, sempre s' abbia da interpretare ed intendere in beneficio ed utile del detto fedelissimo popolo, e non altrimente; ed il tutto concedere anco in nome di S. M., e con voto e parere conseglio ed intervento delli consegli collaterale, e di stato. Cio è parso concedere, siccome con la presente concedemo, conforme si domanda.

58. Item, che per la dispensa dell' età delli dottorandi si supplichi S. M., che debba far osservare la real carta dell' anno 1635, nella quale s' ordina, che si possa dispensare alli studenti che si vogliono dottorare, non ostante che non abbiano l' età d' anni ventuno, non ostante qualsivoglia altro ordine dopo spedito per detta prefata Maestà, *etiam* per lo corso dello studio. Ci è parso del contenuto nel sopradetto capitolo supplicarne Sua Maestà.

E volendo di nuovo consolare detto fedelissimo popolo, come si conviene, per la prontezza con che sempre ave accudito al servizio di Sua Maestà, e merita la sua fedeltà; ci è parso con il voto e parere del regio collaterale conseglio appresso di noi assistente, in nome di Sua Maestà cattolica concedere al detto fedelissimo popolo, siccome con questa concedemo per quel che a noi tocca, quanto in detti preinserti capitoli, e grazie si contiene, e conforme ci sono stati

dimandati, justa loro forma, continenza, e tenore, ita et taliter, che cosi si debbano osservare, ed exequire, et in futurum avere il loro debito effetto, ed executione, con condizione però, che non s' abbia a fare da oggi avanti altro tumulto, e che tutte le cose si riducano allo stato, nel qualesi ritrovavano nelli 20 cel corrente mese d' agosto. Con dichiarazione, che li tumulti predetti s' intendano esser quelli, né, quali concorrâ convocazione, o commozione di popolo, ed in detto caso detti tumultuanti non si castigassero dal detto fedelissimo popolo, ovvero non si carcerassero, e portassero carcerati avanti di noi; non derogando al contenuto nell' altri primi capitoli, e grazie concesse, quali di nuovo s' intendano concedute; verum occorrendo qualche novità, lo debbano proponere al magnifico eletto del popolo, il quale lo debba riferire a noi, che segli farà complita grazia, e giustizia, che tale è nostra volontà, ed intenzione. Datum Neapoli in Castronovo. El duque de Arcos. Il principe di Cellammare. Gio: Tommaso Blanco marchese dell' Oliveto. Luccio Caracciolo di Torrecusa duca di Santo Vito. Achille Minutolo duca del Sasso. Pompeo di Gennaro duca di Belforte. D. Corone Capece Galeoto principe di Monteleone. Il reggente Antonio Caracciolo marchese di S. Sebastiano. Gio: Battista de Mari marchese d' Assigliano. Il marchese del Torello. D. Giuseppe Mari-

conda principe di Garauso, Diego Bernardo Zufia Reg. Mattias de Casanate Reg. Dominus Vicerex. Locumtenens, et capitaneus generalis mandavit mihi Donato Coppola.

NUMERO XVII.

Acte par lequel le Vice-Roi, duc d'Arcos, nomme Tuttavilla général de l'armée des barons.

Tome II, page 64.

D. Rodrigo Ponce de Leon, duque de la ciudad de Arcos, marques de Zara, conde de Bailen y Casares, *señor* de la villa de Marchena, virey, lugarteniente y capitan general en el reino de Napoles.—Por cuanto hemos mandado formar un ejército de la gente que han juntado los barones de este reino para oprimir las armas que ha tomado la plebe de esta fidelisima ciudad, oponiéndose a las ordenes y obediencia de S. M.; y no pudiendo asistir en persona a gobernarle, por hallarnos ocupados en otras cosas del real servicio, conviniendo nombrar persona de partes, autoridad y mucha platica de las cosas de la guerra, porque como nuestro vicario general y gobernador de las armas rija y gobierne el dicho ejército en la buena orden y disciplina

militar, y disponga lo que se ofreciere, con la atencion que conviene al servicio de S. M.; concurriendo las que se requieren en vos, Vicencio Tuttavilla, del Consejo colateral de S. M., y su teniente general de la caballeria de este reino, con preeminencias de general de ella, y atendiendo a los méritos y servicios de vuestra casa, que tan aventajadamente ha servido en todas ocasiones a los Serenisimos Reyes de este reino, y a lo que vos a su imitacion lo habeis continuado muchos años a esta parte, sirviendo a S. M. con tanta aprobacion, de que tiene S. M. y sus ministros superiores tanta satisfaccion; hemos resuelto de nombraros, elegiros y diputaros por nuestro vicario general y gobernador del dicho ejército, porque como tal en nuestro nombre lo gobierne y tenga dispuesto para todo lo que juzgareis ser de mayor servicio y conveniencia de S. M.: concediéndoos en general y en particular toda la autoridad para poder indultar y dar perdon general a las ciudades, tierras y lugares, y demas personas, de cualquier delito, exceso y rebeldia en que hubieren incurrido, y castigar los que os pareciere, con alojamiento de caballos é infanteria, y contra todos proceder de justicia, levato velo, por horas, y more bellico, hasta la sentencia, y su ejecucion inclusive. Y ordonemos y mandamos a todos los maestres de campo de infanteria española é italiana, y de cualquier otra nacion,

sargentos mayores, capitanes de dicho ejército, castellanos de pleito menaje, capitanes a guerra, audiencias y demas ciudades, tierras y lugares de este reino, sus gobernadores, sindicos y electos, que os tengan, traten y respeten por nuestro vicario general y gobernador de las armas del referido ejército; ejecuten y cumplan vuestras ordenes por escrito y de palabra, como si de nos emanasen, y para lo referido, anejo y dependiente, os concedemos y damos la autoridad que tenemos de S. M. como virey, lugarteniente y capitan general de este reino, sin reserva ninguna, para declaracion de lo cual mandamos dar la presente firmada de nuestra mano, sellada con el sello de nuestras armas refrendada de nuestro infrascrito secretario. — En Napoles a 16 de octubre de 1647. — El duque de Arcos. — D. Jeronimo de Almeida, secretario.

NUMERO XVIII.

Lettre de Don Juan d'Autriche au généralissime du peuple.

Tome II, page 65.

He entendido del parroco de Santa Maria de la Cadena, portador de este papel, la muestra grande de fidelidad que

ultimamente ha dado este fidelisimo pueblo, cortando las cabezas a tres hombres que intentaron oscurecerla, solicitando apellidase la corona de Francia, y ha sido tal mi estimacion de accion tan fina, que hallandome muy obligado a ella, y juntamente con sumo dolor de ver que vasallos que proceden con tanta fineza padezcan tales hostilidades.

Me ha parecido escribir yo a V. S. para que por su medio este fidelisimo pueblo hallara en mi toda benignidad y buena acogida en lo que me propusieren de su sosiego, nombrando para esto personas con quien se ajuste, que por la mia correra el negocio, y cesaran daños que con tanto sentimiento mio se ejecutan. Dios guarde a V. S. muchos años. — De esta Capitana, hoy domingo 13 de octubre de 1647. — D. Juan.

NUMERO XIX.

Réponse du généralissime du peuple à Don Juan d'Autriche.

Tome II, page 65.

Serenissimo Signore. La lettera di V. A. che mi ha dato il parrochiano di S. Maria della Catena questa mattina, ho

mostrata alli capitani dell' Ottine, e consultori di questo fedelissimo popolo; e gline ho consignata a fine, che pigliassero risoluzione del maggior servizio di Sua Maestà, e di V. A.; e già s' incammina, ma con risoluzione, che non abbia da passare per mia mano cosa alcuna toccante la materia; e così riferiscono a questo punto, aver riconosciuta la fedeltà, che sempre hanno dimostrata, e dimostrano verso Sua Maestà cattolica, e Vostra Altezza Serenissima, alla quale bacio per mille volte riverente le mani, e prego dal cielo ogni felicità. Li 14 di ottobre 1647. Di Vostra Altezza Serenissima, umilissimo e devotissimo servitore. — D. Francesco Toraldo d' Aragona.

NUMERO XX.

Sauf-conduit délivré par Don Juan d'Autriche.

Tome II, page 65.

Por cuanto conviene al servicio del Rey mi señor, que tengan pasar seguro cuatro personas, que este fidelisimo pueblo de Napoles me enviare a conferir materias de su real servicio, ordonemos y mandamos a los cabos y demas

officiales de mar y tierra no le pongan impedimiento alguno en ida y vuelta. Dada en la Capitana real a 15 de octubre de 1647. — D. Juan.

NUMERO XXI.

Proclamation de Gennaro Annese.

Tome II, page 82.

Gennaro Annese, generalissimo del fedelissimo popolo della città e regno di Napoli. Essendosi scoperti publici tradimenti a questo fedelissimo popolo orditi da D. Francesco Toraldo, principe di Massa, ed in particolare l' aver fatto svanire la mina fatta a S. Chiara di questa città dove si sono ridotti inimici, oltre le lettere e corrispondenze a cattivo fine trovatogli sopra; il medesimo popolo gli ha dato quella sepultura, che meritano le qualità del delitto, e nel medesimo tempo ha acclamato, colla testa nelle mani, e con un piede nella pubblica piazza del Mercato, a tre ore di notte la nostra persona per suo generalissimo. Pertanto ordinamo, sotto pena della disgrazia di questo fedelissimo

popolo, a tutti di qualsivoglia stato, grado e condizione si sia, che obbediscano la nostra sottoscrizione, e siglio, e riveriscano gli officiali creati per l' addietro, e nell' avvenire sotto pena della vita, e della confiscazione de beni, sino alli parenti in terzo grado de' trasgressori. Data nella fortezza reale del torrione del Carmine li 22 d' ottobre 1647. Gennaro Annese generalissimo del fedelissimo popolo. Vincenzo d' Andrea.

NUMERO XXII.

Acte par lequel les barons reconnaissent l'autorité du général Tuttavilla.

Tome II, page 88.

Die vigesimo quarto mensis octobris, constituti in nostri præsentia excellentissimi et illustrissimi domini proceres, et magnates, et barones et patricii, et equites illustrissimarum, et excellentissimarum platearum nobilium fidelissimorum civitatis Neapolis, declaraverunt vulgari eloquio.

Come ritrovandosi l' Eccellentissimo signor D. Rodrigo Ponze di Leone, vicerè, luogotenente, e capitan generale

del regno di Napoli, ristretto dentro del Castel nuovo per la ribellione commessa dalla plebe della fedelissima città di Napoli, la quale avendosi impadronita della porta di detta città, e tentato di appoderarsi, e di espugnare il regio castello di S. Elmo, commettendo incendi, furti, rapine, sagrilegi, ed omicidi, usando atti atrocissimi e barbari, non più intesi, nè mai immaginati, e commettendo manifestissimi atti di ribellione contro di S. M., avendo da più e diverse parti battuto con artiglieria non solo il regio palazzo e Castel nuovo, dove si trova la persona di detto Eccellentissimo signor vicerè, ma anco l' armata reale, dove si ritrova il Serenissimo D. Giovanni d' Austria, usando tutti li atti inumani, barbari e crudeli, che da qualsivoglia barbara gente non sariano mai stati immaginati. E volendo detti Eccellentissimi Illustrissimi signori proceres, magnates, e baroni accudire con quella fedeltà, che devono al servizio del Rè nostro signore, e colla solita finezza, e pronta volontà, che hanno sempre dimostrato verso Sua Maestà in avere avuto l' avviso dell' appretto, in che si trova detto Eccellentissimo signor vicerè, ed all' urgenza dello stato delle cose, hanno lasciato subito le proprie case, e tutti li loro propri stati e terre esposte a qualsivoglia accidente che potesse portare il tempo, essi sono conferiti in questa città d' Aversa, piazza d' armi

destinata dal detto Eccellentissimo signor vicerè, per accudire colle proprie vite al real servizio. Per il quale si sono anco contentati lasciare pure ogni punto di preminenza e precedenza, che li spetta. E mirando solo al servizio di Sua Maestà, urgenza, bisogno, e conservazione del presente regno, e della quiete universale, e per liberare dall' oppressione, tiranide, e barbarie, la quale sta oggi attualmente patendo la detta città di Napoli, e la nobiltà di *tutto* il regno: hanno però di comun volere, con assenso prestito dal detto Eccellentissimo signor vicerè, eletto per l' amministrazione delle cose della milizia, e guerra delle armi del baronaggio, convocato in questa città d' Aversa, piazza d' armi destinata da S. E. il signor Vincenzo *Tuttavilla*, cavaliere di Seggio di Porto, del consiglio collaterale di S. M. e suo tenente generale della cavalleria. Contentandosi di stare, ed obbedire all' ordine di quello nell' amministrazione delle cose della guerra, come governadore da loro deputato, concedendogli per quello, che a loro aspetta, per l' esecuzione predetta, e per servizio di Sua Maestà, conservazione del regno, e sollevazione e liberazione di detta città tutta l' ampiezza d' autorità e potestà, con tutte quelle preminenze e prerogative che per esercitare simile carica in caso di tanta importanza ed urgenza si richiedono; salvo sempre e reservato l' assenso e bene-

placito di detto Eccellentissimo signor D. Rodrigo Ponze di Leon, nostro vicerè, e capitan generale. Cosi confirmano, e si obbligano etc. etc. etc.

NUMERO XXIII.

État des forces commandées par les barons.

Tome II, page 88.

ESTADO DE LA FUERZA CON QUE CONCURREN LOS BARONES AL EJÉRCITO DEL REY NUESTRO SEÑOR, HOY 24 DEL MES DE OCTUBRE DEL AÑO 1647.

		Cavalli.	Fanti.
Del marchese del Vasto, e suo fratello inclusa la sua compagnia d' uomini d' arme, e di Zagarola.	num.	190	220
Del duca di Maddaloni	n.	350	242
Del duca di Jelsi, e del principe di Torrino.	n.	146	»
Del principe di Colobrano	n.	24	»
Del duca di Oliveto	n.	24	»
Del duca di Sora.	n.	60	60
Del duca di Marianella, e del principe di Sant' Arcangelo, tra la gente de'			

quali vi erano settantadue Alemanni, e venticinque della compagnia di leva del Marianella.	n.	37	100
Del duca di Vairano.	n.	15	»
Del duca di Marzano.	n.	18	»
Di D. Alfonso Picolomini. Del duca di Sejano, e . . Del marchese di Trevico	n.	70	50
Del marchese di Paglieta	n.	10	»
Del principe di Minervino	n.	»	70
Del principe di Montesarchio, la cui milizia stava nella Serra, inclusavi la sua compagnia d' uomini d' arme, ed altri 70 uomini pagati dal Minervino.	n.	130	70
Questa cavalleria tutta quasi consiste di gente bandita, e del battaglione.			
Del principe della Torella. Del marchese di Santo Mango . . . . . . Di D. Carlo Acquaviva . . Di D. Geronimo della Marra, e Di. D. Diego della Marra.	n.	70	60

Del duca di Martina. Di D. Luigi Minutolo. Del marchese di Grottola. Di D. Francesco Caracciolo e di Fra Prospero Galva.	n.	50	12
Del principe di Supino, la cui gente si trova nella Serra sotto il comando di D. Vincenzo suo fratello	n.	40	»
Del marchese di S. Lucito	n.	30	»
Del conte di Santa Maria in Grisone venato	n.	6	6
Del duca di Rosito Brancia.	n.	4	»
Gente del Re.			
La comp$_a$ del battaglione di Caserta.	n.	27	»
Di Jeano.	n.	6	»
Di Aversa.	n.		200
Quella di cavalli di S. E.	n.	80	»
La cavalleria di leva e Borgognoni.	n.	390	»
La compagnia de' Croati.	n.	24	»
Le compagnie della Sacchetta, delli capitani Rencone, Joffeti, e di Don Baldassar del Varo.	n.	54	»
	n.	1855	1080

NUMERO XXIV.

Proclamation de Gennaro Annese.

Tome II, page 102.

Gennaro Annese generalissimo di questo fedelissimo popolo e regno di Napoli. Perchè ci è venuto a notizia, che alcune persone inimiche di questa inclita repubblica napolitana vanno seminando molte zizzanie, ed inquietando la gente, dandole ad intendere, che le lettere venute dall' ambasciadore del cristianissimo Rè siano finte, e che perciò non si debbia loro dare credito; e questo lo fanno per mettere dissensioni e risse fra' cittadini : però per evitare questi inconvenienti, si ordina e comanda sotto pena della vita, e confiscazione de' beni, che da oggi avanti nessuna persona di qualsivoglia stato, grado, e condizione si sia, ardisca di andare dicendo simile cosa, inquietando detto popolo ut supra; che altrimente si esequirà detta pena con dar la terza parte de' beni all' accusatore, che lo ponerà in vero. Dato in Napoli a 29 di ottobre 1647. — Gennaro Annese.

Nous plaçons à la suite de cet appendice le dernier chapitre des Mémoires du comte de Modène sur l'insurrection napolitaine. Peut-être ne lira-t-on point sans intérêt ces quelques pages où le gentilhomme français, le fidèle compagnon du duc de Guise apprécie, en contemporain, les hommes et les événements qu'il avait vus de si près.

Si sa haine profonde contre les Espagnols imprime parfois à son jugement une partialité dont nous croyons loyal d'avertir le lecteur, la justice qu'il rend à leur valeur et à leur constance, acquiert aussi sous sa plume un double poids.

—

Diverses Réflexions touchant les révolutions de Naples, et sur la conduite de ceux qui y ont eu quelque part.

. . . .

Il est certain que la Valeur, la Prudence et la Fortune sont les trois principales causes de ces heureux évènements qui changent la face de l'Vnivers et de ces révolutions qui font passer les sceptres d'vne maison dans vne autre, ou qui d'Vn Estat Monarchique en font Vn Républiquain, ou d'vne République vne Monarchie. On remarque que dans ces grands desseins, tantost la Fortune et tantost la valeur en dresse le plan; mais que c'est toûjours la Prudence qui, par des traits moins éclattans, mais plus durables que ceux des autres, perfectionne ces ouvrages. On n'en voit point de finis si ces trois maistresses du monde n'y concourent; mais surtout cette dernière en ménageant et guidant ces deux autres, qui sont souvent aveugles, les fait arriver par son art au but désiré. On reconnoistra cette vérité dans toutes les Histoires antiques et modernes, et l'on trouvera que dans les entreprises de cette sorte, celles que la valeur

et la fortune ont commencées avec autant de bruit que d'éclat ont échoué si la prudence n'y a mis la dernière main. Les Révolutions de Naples nous le font voir bien clairement, et il ne sera pas difficile de le juger si l'on fait quelques réflexions sur la naissance de ces troubles et sur leur fin. Examinons donc la conduite des soûlevez et celle de leurs ennemis, et nous verrons qu'encore que la fortune et la valeur ayent pris le party des premiers, ils ont succombé sous les autres pour n'avoir pas crû la Prudence, laquelle fit triompher enfin par son adresse ceux dont le bonheur et l'épée sembloient n'avoir plus de resource.

Si jamais on vit la fortune seconder le soûlèvement d'vn Estat, ce fut sans doute celuy de Naples, puisqu'elle sembla n'épargner rien pour rompre le joug de ce peuple et pour le mettre en liberté. On la vit, dès l'origine de ces troubles, marcher à la teste d'vne foule de petits gueux armez de bastons et de cannes, guidez par vn homme de la lie du peuple, sans expériance et sans jugement, quand cette ridicule milice désarma les Gardes du Duc d'Arcos, s'empara de son Palais, le força de l'abandonner, et osa mesme saisir ce Viceroy par les moustaches. On la vit paroistre au milieu de cette grande multitude de séditieux qui, encouragez par l'heureux succès des Lazzares, prirent les armes, se rendirent presque les maistres de cette

ville malgré la résistance des Espagnols et les forces de la Noblesse, et par leur exemple obligèrent les provinces de ce Royaume d'en faire autant et de secouer vnanimement le joug du roy catholique. On la vit du costé d'vn peuple divisé par cent factions, trahy par plusieurs de ses Chefs, sans ordre, sans pain, sans argent, sans munitions et sans assistance; lequel pourtant, avec tous ces avantages, ne laissa pas de résister à l'vn des plus grands Rois du monde durant l'espace de neuf mois. Si dans ces révolutions la Fortune se déclara pour ce party, la valeur n'en fit pas moins et monstra hautement la part qu'elle prenoit en cette cause.

Quoy qu'elle n'y parût pas de la manière qu'on la vit autrefois avec les Phalanges Grecques et dans les Légions Romaines, et comme on la voit encore en ce siècle parmy des trouppes disciplinées, elle ne laissa pas de se faire voir dans plusieurs occasions importantes, mais surtout dans cet assaut général que Dom Iuan d'Autriche fit donner aux quartiers soûlevez un peu après son arrivée à Naples, où ce peuple, quoy que surpris et conduit par un Chef perfide, repoussa avec tant de vigueur et de carnage ces bonnes trouppes et cette brave Noblesse Espagnole qui le suivoient.

Mais si la fortune et la valeur ont paru avantageusement durant ces troubles en faveur des Napolitains soûle-

vez, la Prudence a eu si peu de part dans cette grande entreprise qu'on a peine d'y reconnoistre les moindres marques de son art. On le peut juger facilement par les divers objets que le peuple de cette ville et celuy des Provinces eurent dans leur soûlèvement; bien loin de suivre les leçons de cette vertu qui ne marche qu'à pas comptez et qui regarde incessamment l'vnique but qu'elle a pris sans jamais prendre le change : dès l'entrée de sa carrière, les Napolitains, suivant cent différens desseins, firent voir qu'ils n'en avaient point de certain. Le premier qu'ils firent paroistre dans le commencement des troubles fut la simple abolition de la Gabelle des fruits : de celle des fruits ils passèrent à celle de tous les impôts faits depuis l'Empereur Charles-Quint. Jusques-là ils semblèrent suivre leur première pointe; mais ils se lassèrent bien tost, et au lieu de se prévaloir des avantages que leur donnoit la consternation et la faiblesse des Espagnols (lesquels, dans cette occasion, eussent remis entre leurs mains le château San : Elmo et tout ce qu'ils eussent voulu pour caution de leur repos), ils tournèrent toute leur fureur contre cette Noblesse dont ils devoient plûtost rechercher la jonction que la ruine.

Ie ne sçay pas si elle les eut écoutés dans cette occasion; mais chacun sait qu'elle avoit assez de motifs de

se plaindre des Espagnols qui ne la traitoient guères mieux qu'ils ne traitoient les peuples, et il est apparent que si elle n'eut pas voulu se déclarer, ny se joindre alors aux Napolitains, du moins elle ne se seroit pas si fort intéressée dans la cause des Espagnols, comme elle fit quand le désir de se venger des affronts de la populace la força de prendre les armes et de faire naistre vne guerre entre les membres de l'Estat lorsqu'il les falloit réunir pour concourir au bien commun.

Ayant poussé durant quelques jours la Noblesse, et convié par leur exemple les autres peuples des Provinces d'en faire autant, ils s'acharnèrent aux Espagnols, et attaquant ceux-cy et les Nobles en mesme temps, ils reünirent ensemble ces deux corps qui n'avoient pas beaucoup de confiance auparavant l'vn pour l'autre. Alors que, par vne extravagante et cruelle pudeur, on leur vit massacrer les Espagnols, et crier vive Espagne; mais cela ne dura guères, et leur besoin les contraignant de recourir à l'assistance de la France, ils appelèrent le Duc de Guise, espérant que par luy ils obtiendroient de cette couronne les secours qu'ils s'en promettoient.

Ce Prince arrivé dans la ville, et reçu comme Envoyé du Roy très-Chrétien, on vit paroistre, peu de jours après, l'armée Navale qui faisoit toute l'espérance et toute la

consolation de ce peuple affligé et accablé de cent misères; mais son aspect, au lieu d'apporter le soulagement désiré depuis tant de mois, ne servit qu'à donner de ridicules ombrages. Ce fut alors que l'inconstance Populaire fit voir vn de ses plus étranges effets en faisant changer tout à coup d'objet à cette populace qui se donna entièrement au Duc de Guise sans se mettre en peine de la retraite d'vne flotte qu'elle avoit si fort souhaittée.

Le Duc de Guise déclaré Chef d'vne République qui n'estoit pas encore en Nature; cette multitude innombrable de gens qui l'avoient proclamé Duc suprême et qui l'eut mesme appelé Roy dans ce moment s'il eut voulu, et sans avoir examiné s'il eut pû maintenir ce titre, fit connoistre par les factions qui la divisöient que c'estoit vn corps monstrueux, et composé de testes dont les vnes vouloient le changement de maître, les autres la réformation et non le changement de l'Estat et, la plus grande partie, le libertinage, sous couleur de la liberté. Par ces réflexions, on peut juger que la Prudence n'eut point de part en ce dessein qui fit tant de bruit dans l'Europe et, qui n'ayant esté formé et conduit que par vne fortune aveugle et par vne valeur qui tenoit de la fureur plus que de la raison, échoua malheureusement n'estant pas soustenue par la prudence.

Si la populace périt par son imprudence, ses Chefs se perdirent aussi par cette voye. Masanielle ayant réduit, par vn bonheur extraordinaire, les Espagnols à luy donner la carte blanche, périt et fit périr le peuple pour ne s'estre pas servy de l'avantage qu'il avoit d'establir le repos et de l'asseurer par la reddition du chasteau San : Elmo, lequel estant entre les mains du peuple eut forcé les Espagnols de tenir tous les traittez faits avec eux.

Le Prince de Massa périt pour avoir eu deux objets divers à la fois : il ne manqua pas de fortune, il ne manqua pas de valeur ; mais il manqua de prudence quand il crut pouvoir servir sans danger deux partis contraires. Aussi, sa mauvaise conduite luy fit voir bientost son erreur, et son exemple fit juger qu'vn Hermaphrodite d'Estat ne sauroit estre de durée.

Gennaro Annésé se perdit par ses irrésolutions et pour n'avoir point eu de but dans sa balance conduite. La consternation où les Chefs du peuple se virent après la mort du Prince de Massa donna lieu à son ambition de se saisir d'vn Gouvernail si périlleux pour ses Pilotes, qu'il laissa peu après aussi facilement qu'il l'avoit pris ; et le défaut de mérite luy fit perdre alors ce que l'excès de son bonheur et de sa témérité lui avoit acquis.

Renfermé dans le Torrion des Carmes, il fut fort long-

temps à rechercher les François et les Espagnols sans se pouvoir déterminer, et quoy qu'il eut plus de penchant pour les François, il fut enfin contraint de se soûmettre à la mercy de ses plus cruels ennemis qui, après la réduction de Naples, l'ayant trouvé saisi d'vne lettre qui le convainquoit d'une intelligence avec les François, le firent mourir publiquement.

Tous les autres Chefs Populaires de la Ville et des Provinces périrent pour n'avoir pas eu vn but fixe et commun dans leurs desseins. En voulant faire la vangeance des cruautez et de l'avarice des Espagnols, la pluspart eurent pour objet les massacres et le pillage, et au lieu de ne songer qu'à la réformation ou au changement de l'Estat, ils ne pensèrent qu'à profiter du temps présent, à crier contre le passé et laissèrent au cas fortuit la conduite de l'avenir. Il ne faut donc pas s'estonner s'ils périrent tous dans les routes différentes qu'ils suivirent aveuglément, et si leur dessein ou plustost leur prétexte n'eut pas l'effet que tout le monde en espéroit.

Le Baron de Modène fit vn personnage assez considérable en ces révolutions pour paroistre dans ces remarques (1).

(1) On n'oublie pas que le Comte et le Baron de Modène sont un seul et même personnage. L'historien juge ici sa propre conduite.

La prise d'Averse, le blocus de Capouë et la réduction de tant de places et de terres qu'il soûmit, fit voir qu'il ne manqua pas de bonheur ny de résolution dans les fonctions de sa charge; mais il fit voir son imprudence en deux occasions notables. La première quand il s'éloigna du Duc de Guise qu'il sçavoit estre d'vne humeur volage, jalouse, ombrageuse et facile à croire, et qui se souvenoit peu des absents. La seconde quand il revint d'Averse à Naples, près de lui, pour s'exposer à la mercy de ses ennemis qui régnoient alors dans le cœur de ce Prince. Il n'avoit que trop de marques de leur haine et de leur crédit pour songer à ses seuretez, c'est-à-dire à se retirer du Royaume, ou bien à s'aller cantonner, avec la meilleure partie des troupes qui dépendoit de lui, à Cajazzo, place forte, ou à Castel Vulturno, lieu dont il pouvoit s'emparer sans peine, et où il eut pû facilement procurer un débarquement favorable à l'armée de France qu'on vit peu après vers ces côtes.

L'amour qu'il avoit pour la gloire du Duc, et la confiance qu'il avoit en son amitié, furent causes de ces deux fautes, et quoy que par cette dernière il ayt souffert toutes les indignités et toutes les disgraces que l'on peut souffrir en l'honneur et en la personne, il s'est contenté du regret qu'a eu ce Prince de l'avoir traitté de la fa-

çon qu'il fit. Tout l'Hostel de Guise et presque tout Paris sçavent avec quelles tendresses et avec quelle confiance il le rappela près de luy quelque temps avant sa mort, que cet infortuné Gentilhomme a pleurée, et pleurera toujours par cette extrême affection qu'il avoit pour le Duc, plûtost que pour la perte qu'il a faite de plus de trente mille écus qu'il luy devoit depuis longtemps.

Le duc de Guise fit connoistre, pendant ces révolutions, que la fortune et la valeur favorisoient son entreprise. Son passage de Rome à Naples malgré vne armée Navale qui s'y opposoit puissamment, sa réception dans vne Ville qui l'appella sans le connoistre et l'adora en le voyant, son élévation dans le premier degré de l'Estat et qui sembloit si proche du throsne, l'attaque du Pont de Frignano et tant d'autres où son courage et son intrépidité parurent si hautement, sa durée dans vn poste fort élevé, mais fort glissant et exposé à tant de cruels ennemis, et le peu d'effet de tant d'horribles et secrettes conspirations contre sa vie le témoignèrent clairement; mais son imprudente conduite détruisit ce que sa fortune et sa valeur entreprenoient pour luy.

Cela provint de trois choses: la première de l'Indulgence qu'il eut pour Agostino de Liéto, et pour Girolamo Fabrani, ses Domestiques, lesquels, abusant de ses

faveurs, disposoient à leur gré de toutes les charges les plus importantes, et les faisoient conférer, non à ceux qui avoient le plus de mérites, mais à ceux qui avoient le plus d'argent à leur donner, ce qui fit deux mauvais effets, l'vn qu'en préférant dans les emplois celuy qui donnoit le plus à celuy qui servoit le mieux, ce désordre causa beaucoup de confusion; l'autre que leur avarice rendit le gouvernement du Duc odieux à ceux qui, en l'appelant à leur aide, croyoient qu'il purgeroit la Ville de ces crimes que l'avarice des Espagnols y avoit commis.

La seconde procéda de la facilité que naturellement il avoit de croire tout ce qui flattoit ses désirs et ses espérances; ce fut par ce malheureux foible que les Espagnols trouvèrent le moyen de vaincre ce Prince que peut-estre ils n'eussent jamais pû surmonter avec leurs armes. Ce fut par cette secrette voye qu'Agostino Millo s'empara de son cœur, et qu'après luy avoir rendu suspects ses véritables serviteurs, il le livra entre les mains de ses ennemis.

La troisième vint de la grande confiance qu'il eut en soy-mesme et en sa bonne fortune. Son esprit, flatté du bonheur de ses premières avantures à son arrivée, se persuada qu'il auroit toûjours le vent en poupe et qu'il monteroit au comble de ses désirs sans aucune assistance estrangère. C'est ce qui luy fit oublier, peu après son arrivée

à Naples, les liaisons qu'il avoit prises avec le cardinal de Sainte-Cécile avant son départ de Rome; et c'est ce qui luy fit écrire à la Cour de France que, pour reconnoissance de ses glorieux travaux, il ne souhaittoit autre chose que de mettre une Couronne sur la teste de la Demoiselle de Pons. Mais avec tous ces manquements, il y a beauccup d'apparence que s'il eut tant soit peu caché le feu de son ambition, il fut arrivé à son but malgré toutes sortes d'obstacles. En effet, si dès son entrée à Naples, il eut feint de vouloir établir cette République si souhaittée de chacun, il en eut esté fait le Chef par vn commun consentement; Et gardant pour soy la plus noble et la plus vtile partie de l'authorité souveraine qui est le commandement des armées, il en eut laissé la plus pesante et la plus odieuse, qui est la Police et la Justice, à vn petit nombre de Sénateurs qu'il eut presque tous nommez et qui l'eussent porté sur le throsne insensiblement et en réunissant ensemble tous les membres de ce Royaume accoustumez depuis tant de siècles à supporter la Monarchie.

Mais en y voulant monter dès son arrivée, sans assistance et dans vn instant, ce dessein dénué de tous les moyens de le pouvoir exécuter, parut vain à ses serviteurs, et ridicule à ses ennemis, lesquels reconnoissans pourtant l'avantage qu'ils recevroient d'entretenir ce Prince dans cette pensée.

lui firent perdre vne Couronne en la luy montrant de trop près. Enfin, l'on peut conclure cette réflexion en disant avec vérité : Que si dans les troubles de Naples le Duc de Guise fut l'autheur de sa gloire et de sa fortune, il le fut aussi de sa perte : Que pour avoir voulu régner trop tost, et par soy mesme, il perdit vn Royaume : mais que ses fautes toutefois sont en quelque sorte excusables, puisque l'éclat d'vne Couronne a bien éblouy d'autres Princes qui en estoient plus éloignez, et qu'on a lieu de le louer, si dans les grandes entreprises vne tentative suffit pour immorta-iser son nom.

Après avoir examiné la conduite des peuples soûlevez et de leurs Chefs : il ne sera pas mal à propos d'examiner celle des Espagnols et de leurs Partisans, pour faire vn entier jugement de cette célèbre entreprise. Le Duc d'Arcos dans les principes du soûlèvement fit deux fautes considérables, la première de ne pas profiter des advis que tant de Confesseurs et tant d'autres personnes luy donnoient du mécontentement du Peuple dont il eut pû prévenir les mauvaises suittes, pour peu qu'il eut témoigné de vouloir soulager ses maux et de satisfaire ses plaintes. La seconde fut de se laisser surprendre si honteusement par Mazanielle et par les Lazzares, dont l'insolence s'étendit jusqu'à le prendre par la barbe et à le chasser du Palais. Mais si

sa prudence parut alors endormie, elle se réveilla bientost à la mauvaise intelligence survenüe entre le Peuple et la Noblesse : et les Négociations qu'il eut avec Agostino Millo, pour l'obliger à détourner le Duc de Guise de la route qu'il devoit suivre, firent voir que le Roy d'Espagne fut redevable à ce Vice-roy de la conservation de ce Royaume.

D. Iuan d'Austriche à son abord fit vn manquement irréparable, par l'attaque Générale qu'il fit faire et dans laquelle il perdit non seulement la meilleure partie de son armée et de sa Noblesse, mais encore l'amour et la confiance que tout ce Peuple avoit pour luy et lesquelles il luy fut impossible de recouvrer, quelques peines et quelques soins qu'il y prit. Le Comte d'Ognatte acheva par sa fortune ce que la Prudence du Duc d'Arcos avoit secrettement commencé, quelque peu avant son départ. Il eut le bonheur d'arriver au point de la Maturité d'vn fruit tout prest à cüeillir et qui ne luy cousta que quelques jours de peines et d'application : Enfin cette bonne fortune qui suivit au commencement la populace se rangea du costé des Espagnols, et leur prudence profitant de ses faveurs plus avantageusement que n'avoient fait les soûlevez et leurs chefs, ils recouvrèrent par une sage conduite ce qu'ils avoient perdu par vne mauvaise; et firent plus par leur adresse qu'ils n'avoient fait avec leurs armes. Pour la Noblesse du

Royaume, il est certain que les Ministres d'Espagne eurent tout sujet de se louer de son courage et de sa fidélité. Elle servit à ses dépens, et fit voir dans ces conjonctures, que les personnes de naissance préfèrent toujours leur honneur à leur juste ressentiment; et que ce corps, le plus considérable de l'Estat, et qui n'estoit guères mieux traitté que l'autre, ne laissa pas en ce rencontre de s'acquitter de son devoir.

FIN.

(*Voir l'Errata à la page suivante.*)

FAUTES A CORRIGER.

TOME I.

Page 65, ligne 2, *Pedro*, lisez *Pietro*.

Page 73, ligne 6, *Madalloni*, lisez *Maddaloni*.

Page 144, ligne 7, *Giannetin*, lisez *Giannettino*.

Page 232, ligne 16, *le ruisseau* lisez *les ruisseaux*.

Page 246, ligne 4, *à la servir*, lisez *à le servir*.

TOME II.

Page 64, ligne 8, et partout où vous trouverez *Baya*, écrivez *Baia*.

Page 127, ligne 1, rayez *et*.

Page 184, ligne 22, *à grand' peine*, lisez *avec peine*.

Page 213, ligne 22, lisez *Don Diego*.

Page 261, à la fin du n° XIV, *Cansano*, lisez *Causano*.

INSURRECTION
DE NAPLES

EN 1647

ÉTUDE HISTORIQUE

DE

DON ANGEL DE SAAVEDRA, DUC DE RIVAS,

Ambassadeur d'Espagne près S. M. le Roi des Deux-Siciles.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ESPAGNOL

Et précédé d'une Introduction

PAR

LE BARON LÉON D'HERVEY DE SAINT-DENYS.

TOME SECOND.

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX.

1849